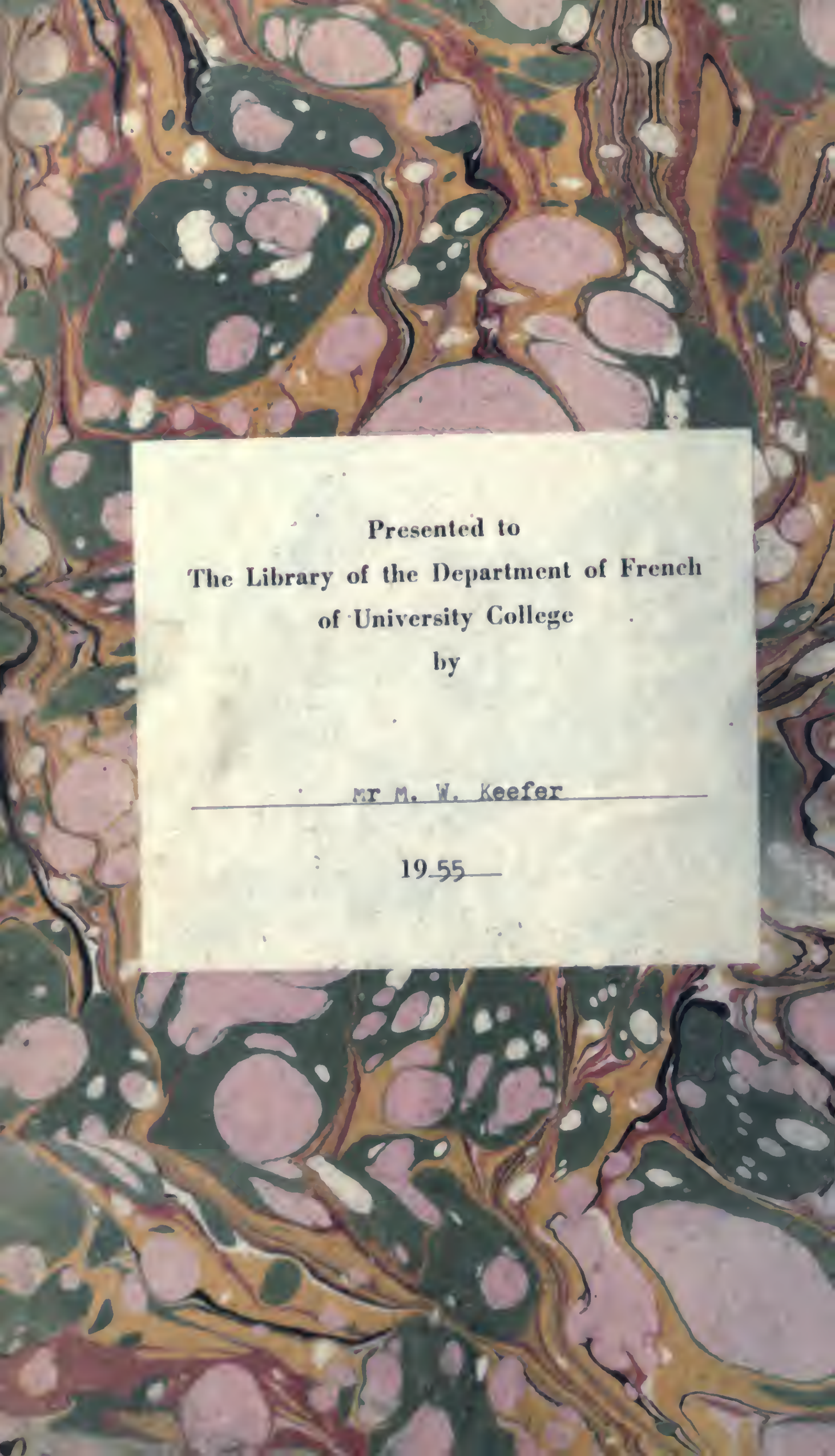
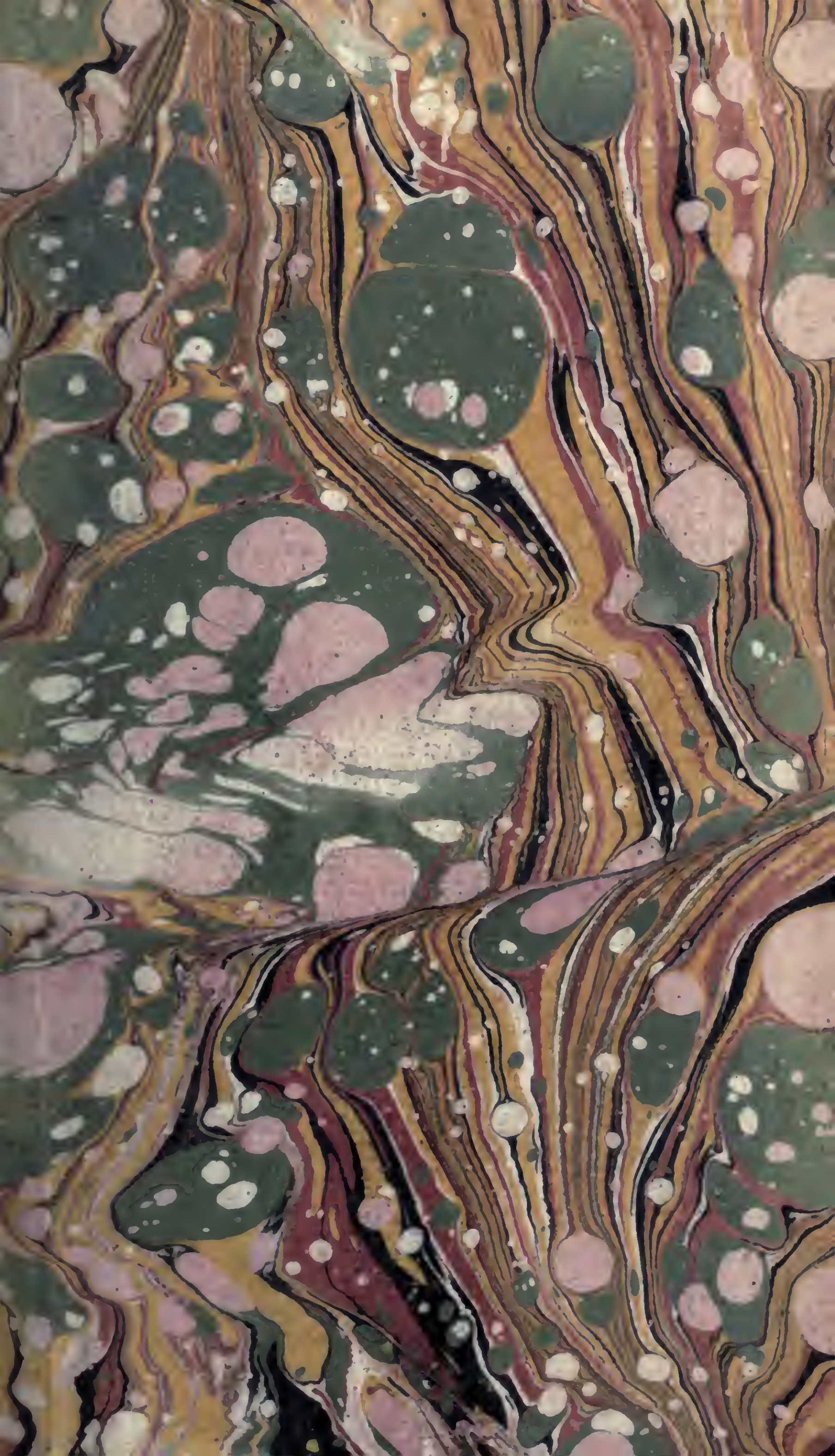

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 2216





ŒUVRES

COMPLÈTES

DE

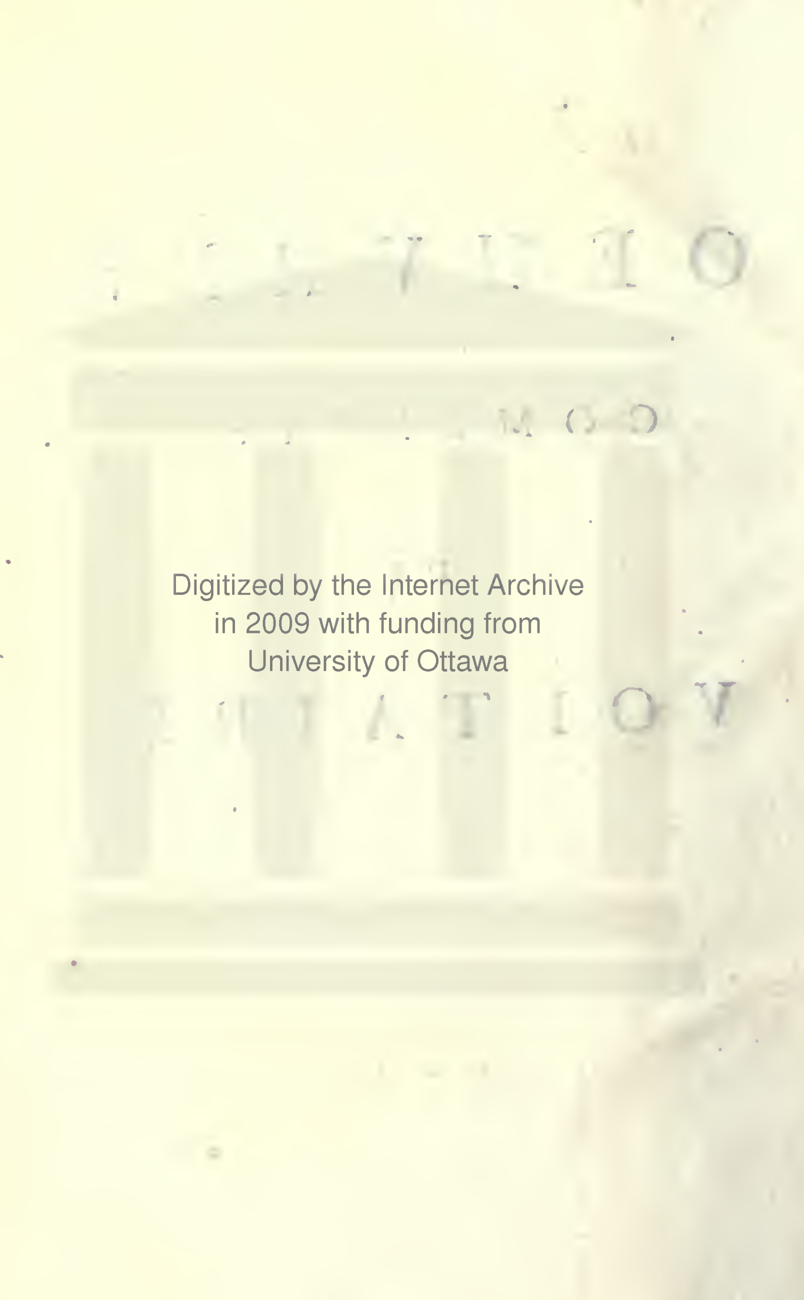
VOLTAIRE.

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-SIXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRES

DU

ROI DE PRUSSE

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 11 janvier.

A l'auguſte prophète de la nouvelle loi.

GRAND prophète, vous reſſemblez à vos devanciers envoyés du Très-haut : vous faites des miracles. 1771.
Je vous dois réellement la vie. J'étais mourant au milieu de mes neiges helvétiques, lorſqu'on m'apporta votre ſacrée viſion. A meſure que je liſais, ma tête ſe débarraſſait, mon ſang circulait, mon ame renaiſſait; dès la ſeconde page je repris mes forces, et par un ſingulier effet de cette médecine céleſte, elle me rendit l'appétit en me dégoûtant de tous les autres alimens.

L'Eternel ordonna autrefois à votre prédéceſſeur *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin ; j'aurais

bien volontiers mangé votre papier, ſi je n'avais cent
1771. fois mieux aimé le relire. Oui, vous êtes le ſeul envoyé de *Jéhova*, puiſque vous êtes le ſeul qui ayez dit la vérité en vous moquant de tous vos confrères; auſſi *Jéhova* vous a béni en affermiſſant votre trône, en taillant votre plume, et en illuminant votre ame.

Voici comme le Seigneur a parlé:

C'eſt lui dont j'ai prédit: il applanira les hauts, il comblera les bas; le voilà qui vient: il apprend aux enfans des hommes qu'on peut être valeureux et clément, grand et ſimple, éloquent et poëte: car c'eſt moi qui lui appris toutes ces choſes. Je l'illuminai quand il vint au monde, afin qu'il me fît connaître tel que je ſuis, et non pas tel que les ſots enfans des hommes m'ont peint. Car je prends tous les globes de l'univers à témoin que moi leur formateur je n'ai jamais été ni feſſé ni pendu dans ce petit globule de la terre; que je n'ai jamais inſpiré aucun juif, ni couronné aucun pape; mais que j'ai envoyé, dans la plénitude des temps, mon ſerviteur *Frédéric*, lequel ne s'appelle pas mon oint, car il n'eſt pas oint; mais il eſt mon fils et mon image, et je lui ai dit: Mon fils, ce n'eſt pas aſſez d'avoir fait de tes ennemis l'eſcabeau de tes pieds et d'avoir donné des lois à ton pays, il faut encore que tu chaſſes pour jamais la ſuperſtition de ce globe.

Et le *grand Frédéric* a répondu à *Jéhova*: Je l'ai chaſſé de mon cœur ce monſtre de la ſuperſtition, et du cœur de tout ce qui m'environne; mais, mon père, vous avez arrangé ce monde de manière que je ne puis faire le bien que chez moi, et même encore avec un peu de peine.

Comment voulez-vous que je donne du ſens commun aux peuples de Rome, de Naples et de Madrid? *Jéhova* alors a dit : Tes exemples et tes leçons ſuffiront; donnes-en long-temps, mon fils, et je ferai croître ces germes qui produiront leur fruit en leur temps. 1771.

Et le grand prophète a répondu : O *Jéhova*, vous êtes bien puiſſant, mais je vous défie de rendre tous les hommes raiſonnables. Croyez-moi, contentez-vous d'un petit nombre d'élus : vous n'aurez jamais que cela pour votre partage.

LETTRE II.

DU ROI.

A Berlin, le 29 de janvier.

En liſant votre lettre, j'ai cru que la correſpondance d'*Ovide* avec le roi *Cotys* continuait encore, ſi je n'avais vu le nom de *Voltaire* au bas de cette lettre. Elle ne diffère de celle du poëte latin qu'en ce qu'*Ovide* eut la complaiſance de compoſer des vers en langue thrace, au lieu que vos vers ſont dans votre langue naturelle.

J'ai reçu en même temps ces queſtions encyclopédiques qu'on pourrait appeler à plus juſte titre inſtructions encyclopédiques. Cet ouvrage eſt plein de choſes. Quelle variété! que de connaiſſances, de profondeur! et quel art pour traiter tant de ſujets avec le même agrément! Si je me ſervais du ſtyle précieux,

1771. je pourrais dire qu'entre vos mains tout ſe convertit en or.

Je vous dois encore des remercîmens au nom des militaires pour le détail que vous donnez des évolutions d'un bataillon. Quoique je vous connuſſe grand littérateur, grand philoſophe, grand poëte, je ne ſavais pas que vous joigniſſiez à tant de talens les connaiſſances d'un grand capitaine. Les règles que vous donnez de la tactique ſont une marque certaine que vous jugez cette fièvre intermittente des rois, la guerre, moins dangereuſe que de certains auteurs ne la repréſentent.

Mais quelle circonſpection édifiante dans les articles qui regardent la foi! Vos protégés les *Pediculoſos* en auront été ravis; la ſorbonne vous aggrégera à ſon corps; le *très-chrétien* (s'il lit) bénira le ciel d'avoir un gentilhomme de la chambre auſſi orthodoxe; et l'évêque d'Orléans vous aſſignera une place auprès d'*Abraham*, d'*Iſaac* et de *Jacob*. A coup sûr vos reliques feront des miracles, et l'*inf*... célébrera ſon triomphe.

Où donc eſt l'eſprit philoſophique du dix-huitième ſiècle, ſi les philoſophes, par ménagement pour leurs lecteurs, oſent à peine leur laiſſer entrevoir la vérité? Il faut avouer que l'auteur du Syſtême de la nature a trop impudemment caſſé les vitres. Ce livre a fait beaucoup de mal: il a rendu la philoſophie odieuſe par de certaines conſéquences qu'il tire de ſes principes. Et peut-être à préſent faut-il de la douceur et du ménagement pour réconcilier avec la philoſophie les eſprits que cet auteur avait effarouchés et révoltés.

Il eſt certain qu'à Pétersbourg on ſe ſcandaliſe moins qu'à Paris, et que la vérité n'eſt point rejetée du trône de votre ſouveraine, comme elle l'eſt chez le vulgaire de nos princes. Mon frère *Henri* ſe trouve actuellement à la cour de cette princeſſe. Il ne ceſſe d'admirer les grands établiſſemens qu'elle a faits, et les ſoins qu'elle ſe donne de décraſſer, d'élever et d'éclairer ſes ſujets. 1771.

Je ne ſais ce que vos ingénieurs ſans génie ont fait aux Dardanelles : ils ſont peut-être cauſe de l'exil de *Choiſeul.* A l'exception du cardinal de *Fleury*, *Choiſeul* a tenu plus long-temps qu'aucun autre miniſtre de *Louis XV*. Lorſqu'il était ambaſſadeur à Rome, *Benoît XIV* le définiſſait un fou qui avait bien de l'eſprit. On dit que les parlemens et la nobleſſe le regrettent et le comparent à *Richelieu :* en revanche, ſes ennemis diſent que c'était un boute-feu qui aurait embraſé l'Europe. Pour moi, je laiſſe raiſonner tout le monde. *Choiſeul* n'a pu me faire ni bien ni mal : je ne l'ai point connu; et je me repoſe ſur les grandes lumières de votre monarque pour le choix et le renvoi de ſes miniſtres et de ſes maîtreſſes. Je ne me mêle que de mes affaires et du carnaval qui dure encore.

Nous avons un bon opéra; et, à l'exception d'une ſeule actrice, mauvaiſe comédie. Vos hiſtrions velches ſe vouent tous à l'opéra-comique; et des platitudes miſes en muſique ſont chantées par des voix qui hurlent et détonnent à donner des convulſions aux aſſiſtans. Durant les beaux jours du ſiècle de *Louis XIV*, ce ſpectacle n'aurait pas fait fortune: Il paſſe pour bon dans ce ſiècle de petiteſſes, où le génie eſt auſſi rare que le bon ſens; où la médiocrité en tout genre annonce

1771. le mauvais goût qui probablement replongera l'Europe dans une espèce de barbarie dont une foule de grands hommes l'avait tirée.

Tant que nous conserverons *Voltaire*, il n'y aura rien à craindre; lui seul est l'*Atlas* qui soutient par ses forces cet édifice ruineux. Son tombeau sera celui du bon goût et des lettres. Vivez donc, vivez, et rajeunissez, s'il est possible : ce sont les vœux de toutes les personnes qui s'intéressent à la belle littérature, et principalement les miens.

FÉDÉRIC.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

TANDIS que vos bontés me donnent les louanges qui me sont si légitimement dues sur mon orthodoxie et sur mon tendre amour pour la religion catholique, apostolique et romaine, j'ai bien peur que mon zèle ardent ne soit pas approuvé par les principaux membres de notre sanhédrin infaillible. Ils prétendent que je me mets à genoux devant eux pour leur donner des croquignoles, et que je les rends ridicules avec tout le respect possible. J'ai beau leur citer la belle préface d'un grand homme qui est au-devant d'une histoire de l'Eglise très-édifiante, ils ne reçoivent point mon excuse; ils disent que ce qui est

très-bon dans le vainqueur de Rosback et de Liſſa, n'eſt pas tolérable dans un pauvre diable qui n'a qu'une chaumière entre un lac et une montagne, et que, quand je ſerais ſur la montagne du Tabor en habits blancs, je ne viendrais pas à bout de leur ôter la pourpre dont ils ſont revêtus. Nous connaiſſons, diſent-ils, vos mauvais ſentimens et vos mauvaiſes plaiſanteries. Vous ne vous êtes pas contenté de ſervir un hérétique, vous vous êtes attaché depuis peu à une ſchiſmatique; et ſi on vous en croyait, le pouvoir du pape et celui du grand turc seraient bientôt reſſerrés dans des bornes fort étroites. 1771.

Vous ne croyez point aux miracles, mais ſachez que nous en feſons. C'en eſt déjà un fort grand que nous ayons engagé votre héros hérétique à protéger les jéſuites.

C'en eſt un plus grand encore, que notre nonce en Pologne ait déterminé les Mahométans à faire la guerre à l'empire chrétien de Ruſſie; ce nonce, en cas de beſoin, aurait béni l'étendard du grand prophète *Mahomet*. Si les Turcs ont toujours été battus, ce n'eſt pas notre faute, nous avons toujours prié DIEU pour eux.

On nous rendra peut-être bientôt Avignon, malgré tous vos quolibets; nous rentrerons dans Bénévent, et nous aurons toujours un temporel très-royal pour reſſembler à JESUS-CHRIST notre Sauveur, qui n'avait pas où repoſer ſa tête. Tâchez de régler la vôtre qui radote, et recevez notre malédiction ſous l'anneau du pêcheur.

Voilà, Sire, comme on me traite, et je n'ai pas un mot à répliquer. Si je ſuis excommunié, j'en

1771. appellerai à mon héros, à *Julien*, à *Marc-Aurèle* ses devanciers, et j'espère que leurs aigles ou romaines ou prussiennes (c'est la même chose) me couvriront de leurs ailes. Je me mets sous leur protection dans ce monde, en attendant que je sois damné dans l'autre.

J'ai envoyé un petit paquet à monseigneur le prince royal, je ne sais s'il l'a reçu.

Je me mets aux pieds de mon héros avec autant de respect que d'attachement.

Le vieux malade du mont Jura.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier mars.

SIRE,

Il n'est pas juste que je vous cite comme un de nos grands auteurs sans vous soumettre l'ouvrage dans lequel je prends cette liberté : j'envoie donc à votre Majesté l'épître contre *Moustapha*. Je suis toujours acharné contre *Moustapha* et *Fréron*. L'un étant un infidelle, je suis sûr de faire mon salut en lui disant des injures ; et l'autre étant un sot et un très-mauvais écrivain, il est de plein droit un de mes justiciables.

Il n'y a rien à mon gré de si étonnant, depuis les aventures de Rosback et de Lissa, que de voir mon impératrice envoyer du fond du Nord quatre flottes aux Dardanelles. Si *Annibal* avait entendu parler d'une

pareille entreprise, il aurait compté son voyage des Alpes pour bien peu de chose. 1771.

Je haïrai toujours les Turcs oppresseurs de la Gréce, quoiqu'ils m'aient demandé depuis peu des montres de ma colonie. Quels plats barbares! Il y a soixante ans qu'on leur envoie des montres de Genève, et ils n'ont pas su encore en faire : ils ne savent pas même les régler.

Je suis toujours très-fâché que votre Majesté, et l'empereur et les Vénitiens ne se soient pas entendus avec mon impératrice pour chasser ces vilains Turcs de l'Europe : c'eût été la besogne d'une seule campagne; vous auriez partagé chacun également. C'est un axiome de géométrie qu'ajoutant choses égales à choses égales, les touts sont égaux; ainsi vous seriez demeurés précisément dans la situation où vous êtes.

Je persiste toujours à croire que cette guerre était bien plus raisonnable que celle de 1756, qui n'avait pas le sens commun; mais je laisse là ma politique qui n'en a pas davantage, pour dire à votre Majesté que j'espère faire ma cour après pâques dans mon hermitage aux princes de Suède vos neveux, dont tout Paris est enchanté. On parle beaucoup plus d'eux que du parlement. Deux princes aimables font toujours plus d'effet que cent quatre-vingts pédans en robe.

On m'a dit que d'*Argens* est mort : j'en suis très-fâché; c'était un impie très-utile à la bonne cause, malgré tout son bavardage.

A propos de la bonne cause, je me mets toujours à vos pieds et sous votre protection. On me reprochera peut-être de n'être pas plus attaché à *Ganganelli*

1771. qu'à *Moustapha;* je répondrai que je le suis à *Frédéric le grand* et à *Catherine la surprenante.*

Daignez, Sire, me conserver vos bontés pour le temps qui me reste encore à faire de mauvais vers en ce monde.

Le vieil hermite des Alpes.

LETTRE V.

DU ROI.

A Potsdam, le 28 de mars.

J'ai eu le plaisir de recevoir deux de vos lettres. L'apparition que le roi de Suède a faite chez nous, m'a empêché de vous répondre plutôt.

J'avais donc deviné que ce beau testament n'était pas de vous. On vous a fait le même honneur qu'au cardinal de *Richelieu*, au cardinal *Alberoni*, au maréchal de *Belle-Isle*, &c. de tester en votre nom. Je disais à quelqu'un qui me parlait de ce testament, que c'était une œuvre de ténèbres, que l'on n'y reconnaissait ni votre style, ni les bienséances que vous savez si supérieurement observer en écrivant pour le public : cependant bien du monde qui n'a pas le tact assez fin, s'y est trompé; et je crois qu'il ne serait pas mal de le désabuser.

J'ai donc vu ce roi de Suède qui est un prince très-instruit, d'une douceur charmante, et très-aimable dans la société. Il aura été charmé, sans doute, de recevoir vos vers; et j'ai vu avec plaisir que vous vous souveniez encore de moi. Le roi de Suède nous

a parlé beaucoup des nouveaux arrangemens qu'on prenait en France, de la réforme de l'ancien parlement, et de la création d'un nouveau. Pour moi, qui trouve assez de matières à m'occuper chez moi, je n'envisage qu'en gros ce qui se fait ailleurs. Je ne puis juger des opérations étrangères qu'avec circonspection, parce qu'il faudrait plus approfondir les matières que je ne le puis pour en décider. 1771.

On dit que le chancelier est un homme de génie et d'un mérite distingué : d'où je conclus qu'il aura pris les mesures les plus justes dans la situation actuelle des choses, pour s'arranger de la manière la plus avantageuse et la plus utile au bien de l'État. Cependant quoi qu'on fasse en France, les Velches crient, critiquent, se plaignent et se consolent par quelque chanson maligne, ou quelques épigrammes satiriques. Lorsque le cardinal *Mazarin*, durant son ministère, fesait quelque innovation, il demandait si à Paris on chantait la *canzonetta*. Si on lui disait que oui, il était content.

Il en est presque de même par-tout. Peu d'hommes raisonnent, et tous veulent décider.

Nous avons eu ici en peu de temps une foule d'étrangers. *Alexis Orlow*, à son retour de Pétersbourg, a passé chez nous pour se rendre sur sa flotte à Livourne : il m'a donné une pièce assez curieuse que je vous envoie. Je ne sais comment il se l'est procurée ; le contenu en est singulier : peut-être vous amusera-t-elle.

Oh ! pour la guerre, monsieur de *Voltaire*, il n'en est pas question. Messieurs les encyclopédistes m'ont régénéré. Ils ont tant crié contre ces bourreaux mercenaires, qui changent l'Europe en un théâtre de

1771. carnage, que je me garderai bien à l'avenir d'encourir leurs censures. Je ne sais si la cour de Vienne les craint autant que je les respecte; mais j'ose croire toutefois qu'elle mesurera ses démarches.

Ce qui paraît souvent en politique le plus vraisemblable, l'est le moins. Nous sommes comme des aveugles, nous allons à tâtons; et nous ne sommes pas aussi adroits que les quinze-vingts qui connaissent, à ne s'y pas tromper, les rues et les carrefours de Paris. Ce qu'on appelle l'art conjectural, n'en est pas un: c'est un jeu de hasard où le plus habile peut perdre comme le plus ignorant.

Après le départ du comte *Orlow*, nous avons eu l'apparition d'un comte autrichien qui, lorsque j'allai me rendre en Moravie chez l'empereur, m'a donné les fêtes les plus galantes. Ces fêtes ont donné lieu aux vers que je vous envoie: elles y sont décrites avec vérité. Je n'ai pas négligé d'y crayonner le caractère du comte *Hoditz*, qui se trouve peint d'après nature.

Votre impératrice en a donné de plus superbes à mon frère *Henri*. Je ne crois pas qu'on puisse la surpasser en ce genre: des illuminations durant un chemin de quatre milles d'Allemagne, des feux d'artifices qui surpassent tout ce qui nous est connu, selon les descriptions qu'on m'en a faites, des bals de trois mille personnes; et sur-tout l'affabilité et les grâces que votre souveraine a répandues comme un assaisonnement à toutes ces fêtes, en ont beaucoup relevé l'éclat.

A mon âge, les seules fêtes qui me conviennent sont les bons livres. Vous qui en êtes le grand fabricateur, vous répandez encore quelque sérénité sur le déclin

de mes jours. Vous ne vous devez donc pas étonner que je m'intéresse, autant que je le fais, à la conservation du patriarche de Ferney, auquel soit honneur et gloire, par tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. 1771.

FÉDÉRIC.

LETTRE VI.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de mars.

Il y a long-temps que je vous aurais répondu si je n'en avais été empêché par le retour de mon frère *Henri* qui revient de Russie. Plein de ce qu'il y a vu digne d'admiration, il ne cesse de m'en entretenir : il a vu votre souveraine ; il a été à portée d'applaudir à ses qualités qui la rendent si digne du trône qu'elle occupe, et à ces qualités sociables qui s'allient si rarement avec la morgue et la grandeur des souverains.

Mon frère a poussé par curiosité jusqu'à Moscou ; et par-tout il a vu les traces des grands établissemens par lesquels le génie bienfesant de l'impératrice se manifeste. Je n'entre point dans des détails qui seraient immenses, et qui demandent pour les décrire une plume plus exercée que la mienne. Voilà pour m'excuser de ma lenteur. J'en viens à présent à vos lettres.

Voyez la différence qui est entre nous : moi, avorton de philosophe, quand mon esprit s'exalte, il ne produit que des rêves : vous, grand prêtre d'*Apollon*, c'est ce Dieu même qui vous remplit, et qui vous inspire ce divin enthousiasme qui nous

charme et nous transporte. Je me garde donc bien de
1771. lutter contre vous ; je crains le sort d'un certain *Israël* qui, s'étant compromis contre un ange, en eut une hanche démise.

Je viens à vos questions encyclopédiques, et j'avoue qu'un auteur qui écrit pour le public ne saurait assez le respecter, même dans ses faiblesses. Je n'approuve point l'auteur de la préface de *Fleury* abrégé : il s'exprime avec trop de hardiesse, il avance des propositions qui peuvent choquer les ames pieuses ; et cela n'est pas bien. Ce n'est qu'à force de réflexions et de raisonnemens que l'erreur se filtre, et se sépare de la vérité : peu de personnes donnent leur temps à un examen aussi pénible, et qui demande une attention suivie. Avec quelque clarté qu'on leur expose leurs erreurs, ils pensent qu'on les veut séduire ; et en abhorrant les vérités qu'on leur expose, ils détestent l'auteur qui les annonce.

J'approuve donc fort la méthode de donner des nazardes à l'*inf*... en la comblant de politesses.

Mais voici une histoire dont le protecteur des capucins pourra régaler son saint et puant troupeau...

Les Russes ont voulu assiéger le petit fort de Czenstochow défendu par les confédérés : on y garde, comme vous savez, une image de la sainte et immaculée reine du ciel. Les confédérés, dans leur détresse, s'adressèrent à elle pour implorer son divin appui : la Vierge leur fit un signe de tête, et leur dit de s'en rapporter à elle. Déjà les Russes se préparaient pour l'assaut : ils s'étaient pourvus de longues échelles avec lesquelles ils avançaient la nuit pour escalader cette bicoque. La Vierge les aperçoit, appelle son fils, et lui

lui dit : Mon enfant, reſſouviens-toi de ton premier métier ; il eſt temps d'en faire uſage pour ſauver ces confedérés orthodoxes. 1771.

Le petit JESUS ſe charge d'une ſcie, part avec ſa mère ; et tandis que les Ruſſes avancent, il leur coupe leſtement quelques barres de leurs échelles ; puis en riant il retourne par les airs avec ſa mère à Czenſtochow, et il rentre avec elle dans ſa niche.

Les Ruſſes cependant appuient leurs échelles aux baſtions ; jamais ils ne purent y monter, tant les échelles étaient raccourcies. Les ſchiſmatiques furent obligés de ſe retirer. Les orthodoxes entonnèrent le *Te Deum ;* et depuis ce miracle la garde-robe de notre ſainte mère et ſon cabinet de curioſités augmentent à vue d'œil par les tréſors qui ſe verſent, et que le zele des ames pieuſes augmente en abondance.

J'eſpère que vos capucins feront une fête en apprenant ce beau miracle, et qu'ils ne manqueront point de l'ajouter à ceux de la légende, qui de long-temps n'aura été ſi bien recrutée.

Le pauvre *Iſaac* eſt allé trouver ſon père *Abraham* en paradis ; ſon frère d'*Eguille*, qui eſt dévot, l'avait leſté pour ce voyage ; et l'*inf*... s'érige des trophées.

Qu'on ne vous en érige pas de long-temps : votre corps peut être âgé, mais votre eſprit eſt encore jeune ; et cet eſprit fera encore aller le reſte. Je le ſouhaite pour les intérêts du Parnaſſe, pour ceux de la raiſon, et pour ma propre ſatisfaction. Sur quoi je prie le grand Dieu de la médecine votre protecteur, le divin *Apollon*, de vous avoir en ſa ſainte et digne garde.

FÉDÉRIC.

LETTRE VII.

DU ROI.

Le 19 de mars.

1771. QUELS agrémens, quel feu tu possèdes encore !
Le couchant de tes jours surpasse leur aurore.
Quand l'âge injurieux mine et glace nos sens,
Nous perdons les plaisirs, les grâces, les talens :
Mais l'âge a respecté ta voix douce et légère ;
Pour le malheur des sots il fit grâce à Voltaire.

Ce petit compliment vous est dû ; ou pour mieux dire, c'est une merveille qui étonne l'Europe ; ce sera un problème que la postérité aura peine à résoudre que *Voltaire*, chargé de jours et d'années, a plus de feu, de gaieté, de génie, que cette foule de jeunes poëtes dont votre patrie abonde.

Votre impératrice sera, sans doute, flattée de l'épître que vous lui adressez. Il est constant que ce sont des vérités ; mais il n'est donné qu'à vous de les rendre avec autant de grâces. J'ai été fort surpris de me voir cité dans vos vers : certes, je ne présumais pas de devenir un auteur grave (1). Mon amour propre vous en fait ses complimens. J'aurai bonne opinion de mes rapsodies tant que je les verrai enchâssées dans les cadres que vous leur savez si bien faire.

J'en viens à ce *Moustapha* que je n'aime pas plus que de raison ; je ne m'oppose point à toutes les

(1) Voyez l'Epître à l'impératrice de Russie.

prétentions que vous pouvez former à son sérail ; je crois même que, Constantinople pris, votre impératrice pourra vous faire la galanterie de transporter le harem de Stamboul à Ferney pour votre usage. Il paraît cependant qu'il serait plus digne de ma chère alliée de donner la paix à l'Europe que d'allumer un embrasement général. Sans doute que cette paix se fera, que *Moustapha* en payera la façon : et la Gréce deviendra ce qu'elle pourra. 1771.

On se dit à l'oreille que la France a suscité ces troubles. On impute cette imprudente levée de boucliers des Ottomans aux intrigues d'un ministre disgracié, homme de génie, mais d'un esprit inquiet, qui croyait qu'en divisant et troublant l'Europe, il maintiendrait plus long-temps la France tranquille. Vous qui êtes l'ami de ce ministre, vous saurez ce qu'il en faut croire.

Le bruit court que vous rendrez Avignon au vice-dieu des sept montagnes : un tel trait de générosité est rare chez les souverains. *Ganganelli* en rira sous cape, et dira en lui-même : *Les portes de l'enfer ne prévaudront point*. Et cela arrive dans ce siècle philosophique, dans ce dix-huitième siècle !

Après cela, messieurs les philosophes, évertuez-vous bien, combattez l'erreur, entassez argumens sur argumens pour détruire l'*inf...;* vous n'empêcherez jamais que les ames faibles ne l'emportent en nombre sur les ames fortes : chassez les préjugés par la porte, ils rentreront par la fenêtre. Un bigot à la tête d'un Etat, ou bien un ambitieux que son intérêt lie à celui de l'Eglise, renversera en un jour ce que vingt ans de vos travaux ont élevé à peine.

1771. Mais quel bavardage ! je réponds au jeune *Voltaire* en ſtyle de vieillard : quand il badine, je raiſonne ; quand il s'égaye, je diſſerte. Sans doute, *Bouhours* avait raiſon : mes chers compatriotes et moi, nous n'avons que ce gros bon ſens qui trotte par les rues. Ma faible chandelle s'éteint, et ce ſoupçon d'imagination, dont je n'eus qu'une faible doſe, m'abandonne ; ma gaieté me quitte, ma vivacité ſe perd. Conſervez long-temps la vôtre ; puiſſiez-vous, comme le bon homme *Saint-Aulaire*, faire des vers à cent ans, et moi les lire ! c'eſt ce que je prie *Apollon* de vous accorder.

Les princes de Suède n'iront point à Ferney ; l'aîné eſt devenu roi, et ſe hâte d'occuper le trône que la mort de ſon père lui laiſſe. Pour le pauvre d'*Argens*, il a ceſſé de parler, de penſer et d'écrire. C'eſt mon maréchal des logis ; il eſt allé me préparer une demeure dans le pays des rêves-creux, où probablement nous nous raſſemblerons tous.

FÉDÉRIC.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 avril.

SIRE,

On a dit que j'étais tombé en jeuneſſe, mais on n'a pas encore dit que je fuſſe tombé en enfance. Mes 1771. parens me feraient certainement interdire, et on me déclarerait incapable de teſter, ſi j'avais fait le teſtament ridicule qu'on m'attribue. Le bon goût de votre Majeſté n'y a pas été trompé ; vous avez bien ſenti qu'il était impoſſible qu'un homme de mon âge parlât ainſi de lui-même. Cette impertinence eſt d'un avocat de Paris, nommé *Marchand*, qui régale tous les mois le public d'un ouvrage dans ce goût. Je ne le mettrai certainement pas dans mon teſtament ; il peut compter qu'il n'aura rien de moi pour ſa peine. Je puis aſſurer votre Majeſté que mes dernières volontés ſont abſolument différentes de celles qu'on me prête. Je ne crains point la mort qui s'approche de moi à grands pas, et qui s'eſt déjà emparée de mes yeux, de mes dents et de mes oreilles ; mais j'ai une averſion invincible pour la manière dont on meurt dans notre ſainte religion catholique, apoſtolique et romaine. Il me paraît extrêmement ridicule de ſe faire huiler pour aller dans l'autre monde, comme on fait graiſſer l'eſſieu de ſon carroſſe en voyage. Cette ſottiſe et tout ce qui s'en ſuit me répugne ſi fort, que je ſuis tenté

de me faire porter à Neuchâtel pour avoir le plaisir
1771. de mourir chez vous : il eût été plus doux d'y vivre.

Je viens de recevoir une lettre dont monseigneur le prince royal m'honore ; il pense bien sensément, et paraît très-digne d'être votre neveu. Jamais il n'y eut tant d'esprit dans le Nord, depuis le soixante et unième degré jusqu'au cinquante-deux et demi. Il n'y a, ce me semble, que les confédérés de Pologne à qui on puisse reprocher de se servir, pour leur malheur, de la sorte d'esprit qu'ils ont.

On dit qu'*Alibey* en a beaucoup, et autant que d'ambition. Il court actuellement de mauvais bruits sur sa personne. Pour votre amie l'étoile du Nord, elle acquiert tous les jours un nouvel éclat ; il n'y a que votre étoile qui marche à côté de la sienne. Pour le croissant de *Moustapha*, je le crois plus obscurci que jamais.

Je me mets aux pieds de votre Majesté avec le plus profond respect.

Je reçois dans ce moment la lettre dont votre Majesté m'honore, du 19 mars. Oui, sans doute, vous êtes un auteur grave et très-grave, quoique votre imagination soit très-riante.

Je voudrais bien que tout s'accommodât, pourvu que ma princesse donnât la liberté aux dames du sérail et des fêtes sur le Bosphore ; je ne prétends point du tout à ses odalisques : c'est la récompense de ses braves guerriers. Je suis plus près d'avoir un rendez-vous avec d'*Argens* qu'avec les demoiselles du harem de *Moustapha*. Vous appelez d'*Argens* votre maréchal des logis, mais il s'y prend de trop bonne heure ; vous ne vivrez pas aussi long-temps que votre

gloire, mais je suis très-sûr que votre feu en quoi consiste la vie, et votre régime en quoi consiste toute la médecine, vous seront un jour le doyen des rois de ce monde, après en avoir été l'exemple. 1771.

Il se pourrait bien qu'en effet on rendît Avignon à *Ganganelli*, quoiqu'il soit très-ridicule que ce joli petit pays soit démembré de la Provence; mais il faut être bon chrétien. Ce comtat d'Avignon vaut assurément mieux que la Corse, dont l'acquisition ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

LETTRE IX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 12 avril.

SIRE,

Il n'est ni honnête ni respectueux d'écrire à votre neveu le roi de Suède, et de lui parler du roi son oncle, sans communiquer au moins à votre Majesté la liberté que l'on prend. Je vous ai cité à l'impératrice de Russie comme un auteur grave, je vous cite au roi de Suède comme mon protecteur. Quiconque est en France actuellement, doit regretter Sans-souci; nous n'avons que des tracasseries, beaucoup de discorde, peu de gloire, et point d'argent. Cependant le fonds du royaume est très-bon, et si bon, qu'après les peines qu'on a prises pour le détériorer, on n'a pu en venir à bout. C'est un malade d'un tempérament excellent,

1771. qui a réſiſté à plus de trente mauvais médecins; votre Majeſté prouve qu'il n'en faut qu'un bon.

Je ne ſais ſi je me doute de ce que votre Majeſté fera cette année; mais DIEU, qui m'a refuſé le don de prophétie, ne me permet pas de deviner ce que fera l'empereur. Je connais des gens qui, à ſa place, pouſſeraient par-delà Bellegrade, et qui s'arrondiraient, attendu qu'en philoſophie la figure ronde eſt la plus parfaite. Mais je crains de dire des ſottiſes trop pointues, et je me borne à me mettre aux pieds de votre Majeſté du fond de mon tombeau de neige, dans lequel je ſuis aveugle comme *Milton*, mais non pas auſſi fanatique que lui. Je n'ai nul goût pour un énergumène qui parle toujours du meſſie et du diable; moi je parle de mon héros.

LETTRE X.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de juin.

Ce poëte-empereur ſi puiſſant, qui domine
Sur les Mantchous et ſur la Chine,
Eſt bien plus aviſé que moi.
Si le démon des vers le preſſe et le lutine,
Des chants que ſon conſeil juge dignes d'un roi,
Il reſtreint ſagement la courſe clandeſtine
Aux bornes des Etats qui vivent ſous ſa loi.
Moi, ſans écouter la prudence,
Les eſquiſſes légers de mes faibles crayons,
Je les dépêche tous pour ces heureux cantons
Où le plus bel eſprit de France,

1771.

Le dieu du goût, le dieu des vers
Naguère a pris sa résidence.
C'est jeter, par extravagance,
Une goutte d'eau dans les mers.

Mais cette goutte d'eau rapporte des intérêts usuraires : une lettre de votre part, et un volume de Questions encyclopédiques. Si le peuple était instruit de ces échanges littéraires, il dirait que je jette un morceau de lard après un jambon ; et quoique l'expression soit triviale, il aurait raison.

On n'entend guère parler ici du pape : je le crois perpétuellement en conférence avec le cardinal de *Bernis*, pour convenir du sort de ces bons pères jésuites. En qualité d'associé de l'ordre, j'essuierais une banqueroute de prières, si Rome avait la cruauté de les supprimer. On n'entend pas non plus des nouvelles du Turc ; on ne sait à quoi sa hautesse s'occupe ; mais je parierais bien que ce n'est pas à grand'chose. La Porte vient pourtant, après bien des remontrances, de relâcher M. *Obrescow*, ministre de la Russie, détenu contre le droit des gens, dont cette puissance barbare n'a aucune connaissance. C'est un acheminement à la paix qui va se conclure pour le plus grand avantage et la plus grande gloire de votre impératrice.

Je vous félicite du nouveau ministre dont le *très-chrétien* a fait choix. On le dit homme d'esprit : en ce cas, vous trouverez en lui un protecteur déclaré. S'il est tel, il n'aura ni la faiblesse ni l'imbécillité de rendre Avignon au pape. On peut être bon catholique, et néanmoins dépouiller le vicaire de DIEU de ces possessions temporelles, qui distraient trop des devoirs spirituels, et qui font souvent risquer le salut.

1771. Quelque fécond que ce siècle soit en philosophes intrépides, actifs et ardens à répandre des vérités, il ne faut point s'étonner de la superstition dont vous vous plaignez en Suisse : ses racines tiennent à tout l'univers ; elle est la fille de la timidité, de la faiblesse et de l'ignorance. Cette trinité domine aussi impérieusement dans les ames vulgaires qu'une autre trinité dans les écoles de théologie. Quelles contradictions ne s'allient pas dans l'esprit humain ! Le vieux prince d'*Anhalt-Dessaw*, que vous avez vu, ne croyait point en DIEU ; mais allant à la chasse, il rebroussait chemin s'il lui arrivait de rencontrer trois vieilles femmes : c'était un mauvais augure. Il n'entreprenait rien un lundi, parce que ce jour était malheureux. Si vous lui en demandiez la raison, il l'ignorait. Vous savez ce qu'on rapporte de *Hobbes :* incrédule le jour, il ne couchait jamais seul la nuit, de peur des revenans.

Qu'un fripon se propose de tromper les hommes, il ne manquera pas de dupes. L'homme est fait pour l'erreur : elle entre comme d'elle-même dans son esprit ; et ce n'est que par des travaux immenses qu'il découvre quelques vérités. Vous qui en êtes l'apôtre, recevez les hommages du petit coin de mon esprit purifié de la rouille superstitieuse, et *désébornez* mes compagnons. Pour les aveugles, il faut les envoyer aux Quinze-vingts. Eclairez encore ce qui est éclairable : vous semez dans des terres ingrates ; mais les siècles futurs feront une riche récolte de ces champs. Le philosophe de Sans-souci salue l'hermite de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 auguste.

SIRE,

VOTRE Majesté va rire de ma requête : elle dira 1771.
que je radote. Je lui demande une place de conseiller d'Etat. (Ce n'est pas pour moi, comme vous le croyez bien, et je ne donne point de conseil aux rois, excepté peut-être à l'empereur de la Chine.) Je m'imagine d'ailleurs que M. de *Lentulus* appuiera ma requête. C'est pour un banneret ou banderet de votre principauté de Neuchâtel, nommé *Ostervald*, qui est persécuté par les prêtres. Il a servi long-temps votre Majesté, et je crois qu'il est excommunié.

Voilà deux puissantes raisons, à mon gré, pour le faire conseiller d'Etat. Cet homme est d'un esprit très-doux, très-conciliant et très-sage, et en même temps d'une philosophie intrépide, capable de rendre service à la raison et à vous, et également attaché à l'un et à l'autre. Il est de votre siècle; et les Neuchâtelois sont encore du treizième ou du quatorzième. Ce n'est pas assez que la prêtraille de ce pays-là ait condamné *Petitpierre* pour n'avoir pas cru l'enfer éternel; ils ont condamné le banderet *Ostervald* pour n'avoir point cru d'enfer du tout. Ces marauts-là ne savent pas que c'était l'opinion de *Cicéron* et de *César*. Vous

qui avez l'éloquence de l'un, et qui vous battez
1771. comme l'autre, ne pourriez-vous point mortifier la huaille ſacerdotale en réhabilitant votre banderet par une belle place de conſeiller d'Etat dans Neuchâtel ?

Le grand *Julien*, mon autre héros, lui aurait accordé cette grâce, ſur ma parole.

Je vous demande pardon de ma témérité ; mais puiſque ce banderet *Oſtervald* eſt menacé par le conſiſtoire d'être damné dans l'autre monde, ne peut-on pas demander pour lui quelque agrément dans celui-ci ? Cette idée m'eſt venue dans la tête, et je la mets à vos pieds. Je penſe que ce banderet a très-grande raiſon de dire qu'il n'y a plus d'enfer, puiſque JESUS-CHRIST a racheté tous nos péchés.

On dit que mes chers Ruſſes ont été battus par les Turcs ; j'en ſuis au déſeſpoir, et je ſupplie votre Majeſté de daigner me conſoler.

LETTRE XII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de septembre.

Un homme qui a long-temps instruit l'univers par ses ouvrages, peut être regardé comme le précepteur du genre-humain : il peut être par conséquent le conseiller de tous les rois de la terre, hors de ceux qui n'ont point de pouvoir. Je me trouve dans le cas de ces derniers à Neuchâtel, où mon autorité est pareille à celle qu'un roi de Suède exerce sur ses diètes, ou bien au pouvoir de *Stanislas* sur son anarchie sarmate. Faire à Neuchâtel un conseiller d'Etat sans l'approbation du synode, serait se commettre inutilement. 1771.

J'ai voulu dans ce pays protéger *Jean-Jacques :* on l'a chassé; j'ai demandé qu'on ne persécutât point un certain *Petitpierre :* je n'ai pu l'obtenir.

Je suis donc réduit à vous faire l'aveu humiliant de mon impuissance. Je n'ai point eu recours, dans ce pays, au remède dont se sert la cour de France pour obliger les parlemens du royaume à savoir *obtempérer* à ses volontés. Je respecte des conventions sur lesquelles ce peuple fonde sa liberté et ses immunités, et je me resserre dans les bornes du pouvoir qu'ils ont prescrites eux-mêmes en se donnant à ma maison. Mais ceci me fournit matière à des réflexions plus philosophiques.

1771. Remarquez, s'il vous plaît, combien l'idée attachée au mot de *liberté* est déterminée en fait de politique, et combien les métaphysiciens l'ont embrouillée. Il y a donc nécessairement une liberté; car comment aurait-on une idée nette d'une chose qui n'existe point? Or je comprends par ce mot la puissance de faire ou de ne pas faire telle action, selon ma volonté. Il est donc sûr que la liberté existe; non pas sans mélange de passions innées, non pas pure, mais agissante cependant en quelques occasions sans gêne et sans contrainte.

Il y a une différence, sans doute, de pouvoir nommer un conseiller (soi-disant) d'Etat, ou de ne le pouvoir pas: celui qui le peut, a la liberté; celui qui ne saurait le breveter ne jouit pas de cette faculté. Cela seul suffit, ce me semble, pour prouver que la liberté existe, et que par conséquent nous ne sommes pas des automates mus par les mains d'une aveugle fatalité.

C'est ce système de la fatalité qui met l'empire ottoman à deux doigts de sa perte. Tandis que les Turcs se tiennent, comme des quakers, les bras croisés, en attendant le moment de l'impulsion divine, ils sont battus par les Russes. Et ce léger échec que vient de recevoir un détachement du prince *Repnin*, ne doit pas enfler l'espérance de *Moustapha* jusqu'à lui faire croire qu'une bagatelle de cette nature puisse entrer en comparaison avec cet amas de victoires que les Russes ont entassées les unes sur les autres.

Tandis que ces gens se battent pour les possessions de ce monde-ci, les Suisses font très-bien d'ergoter entre eux pour les biens de l'autre monde: cela

fournit plus à l'imagination ; et quand on n'a point d'armées pour conquérir la Valachie, la Moldavie, la Tartarie, on se bat avec des paroles pour le paradis et pour l'enfer. Je ne connais point ce pays-là : *Delisle* n'en a pas encore donné la carte. Le chemin qui doit y mener, traverse les espaces imaginaires, et jamais personne n'en est revenu. N'allez jamais dans ces contrées pires que les hyperboréennes. 1771.

Quelqu'un qui vous a vu, m'assure que vous jouissez d'une très-bonne santé. Ménagez ce trésor le plus long-temps que possible : un *tiens* vaut mieux que dix *tu auras*. Que *Vénus* nous conserve le chantre des Grâces ; *Minerve*, l'émule de *Thucydide* ; *Uranie*, l'interprète de *Newton* ; et *Apollon*, son fils chéri qui, surpassant *Eurypide*, égala *Virgile* : ce sont les vœux que le solitaire de Sans-souci fait et fera sans fin pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 octobre.

SIRE,

VOUS êtes donc comme l'Océan, dont les flots semblent arrêtés sur le rivage par des grains de sable; et le vainqueur de Rosback, de Lissa, &c. &c. ne peut parler en maître à des prêtres suisses. Jugez, après cela, si les pauvres princes catholiques doivent avoir beau jeu contre le pape.

1771.

Je ne sais si votre Majesté a jamais vu une petite brochure intitulée, *Les droits des hommes et les usurpations des papes;* ces usurpations sont celles du saint père : elles sont évidemment constatées. Si vous voulez, j'aurai l'honneur de vous les envoyer par la poste.

J'ai pris la liberté d'adresser à votre Majesté les sixième et septième volumes des Questions sur l'Encyclopédie; mais je crains fort de n'avoir pas la liberté de poursuivre cet ouvrage. C'est bien là le cas où l'on peut appeler la liberté, puissance. Qui n'a pas le pouvoir de faire, n'a pas sans doute la liberté de faire; il n'a que la liberté de dire : Je suis esclave de la nature. J'avais fait autrefois tout ce que je pouvais pour croire que nous étions libres, mais j'ai bien peur d'être détrompé; vouloir ce qu'on veut, parce qu'on le veut, me paraît une prérogative royale à laquelle les

les chétifs mortels ne doivent pas prétendre. Soyez libre tant qu'il vous plaira, Sire, vous êtes bien le maître ; mais à moi tant d'honneur n'appartient. Tout ce que je ſais bien certainement, c'eſt que je n'ai point la liberté de ne vous pas regarder comme le premier homme du ſiècle, ainſi que je regarde *Catherine II* comme la première ſemme, et *Mouſtapha* comme un pauvre homme, du moins juſqu'à préſent. Il me ſemble qu'il n'a ſu faire ni la guerre ni la paix. Je connais des rois qui ont fait à propos l'une et l'autre ; mais je me garderai bien de vous dire qui ſont ces rois-là.

1771.

L'impératrice de Ruſſie dit que ſes affaires vont fort bien par-delà le Danube ; qu'elle eſt maîtreſſe de toute la Valachie, à une ou deux bicoques près ; qu'elle eſt reconnue de toute la Crimée. Il faudra qu'elle faſſe jouer inceſſamment ſur le théâtre de Batchi-Saraï Iphigénie en Tauride. Puiſſe-t-elle faire bientôt une paix glorieuſe, et puiſſent ces vilains Turcs ne plus moleſter les chrétiens grecs et latins !

LETTRE XIV.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 18 de novembre.

1771. Vous vous moquez de moi, mon bon *Voltaire;* je ne fuis ni un héros ni un océan, mais un homme qui évite toutes les querelles qui peuvent défunir la fociété. Comparez-moi plutôt à un médecin qui proportionne le remède au tempérament du malade. Il faut des remèdes doux pour les fanatiques : les violens leur donnent des convulfions. Voilà comme je traite les prédicans de Genève, qui reffemblent plus, par leur véhémence, aux réformateurs du quinzième fiècle qu'à la génération préfente.

Il y a long-temps que j'ai lu la brochure du Droit des hommes, et de l'ufurpation des papes. Vous croyez donc que les Semnons ne font pas curieux de vos ouvrages, et qu'on ne les lit pas au bord du Havel avec autant et peut-être plus de plaifir que fur les rives de la Seine ou du Rhône? Cette brochure parut précifément après que les Français eurent pris poffeffion du comtat; je crus que c'était leur manifefte, et que par mégarde on l'avait imprimé après coup.

Je vous ai mille obligations des fixième et feptième tomes de votre Encyclopédie, que j'ai reçus. Si le ftyle de *Voiture* était encore à la mode, je vous dirais que le père des Mufes eft l'auteur de cet ouvrage, et que l'approbation eft fignée du dieu du Goût. J'ai été

fort ſurpris d'y trouver mon nom, que vous y avez mis par charité. J'y ai trouvé quelques paraboles moins obſcures que celles de l'Evangile, et je me ſuis applaudi de les avoir expliquées. Cet ouvrage eſt admirable, et je vous exhorte à le continuer. Si c'était un diſcours académique, aſſujetti à la réviſion de la ſorbonne, je ſerais peut-être d'un autre avis. 1771

Travaillez toujours; envoyez vos ouvrages en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Ruſſie: je vous réponds qu'on les y dévorera. Quelque précaution qu'on prenne, ils entreront en France; et vos Velches auront honte de ne pas approuver ce qui eſt admiré par-tout ailleurs.

J'avais un très-violent accès de goutte quand vos livres ſont arrivés, les pieds et les bras garrottés, enchaînés et perclus : ces livres m'ont été d'une grande reſſource. En les liſant, j'ai béni mille fois le ciel de vous avoir mis au monde.

Pour vous rendre compte du reſte de mes occupations, vous ſaurez qu'à peine eus-je recouvré l'articulation de la main droite, que je m'aviſai de barbouiller du papier; non pour éclairer, non pour inſtruire le public, et l'Europe qui a les yeux très-ouverts, mais pour m'amuſer. Ce ne ſont pas les victoires de *Catherine* que j'ai chantées, mais les folies des confédérés. Le badinage convient mieux à un convaleſcent que l'auſtérité du ſtyle majeſtueux. Vous en verrez un échantillon. Il y a ſix chants. Tout eſt fini; car une maladie de cinq ſemaines m'a donné le temps de rimer et de corriger tout à mon aiſe. C'eſt vous ennuyer aſſez que deux chants de lecture que je vous prépare.

Ah ! que l'homme eſt un animal incorrigible, direz-vous en voyant encore de mes vers. La Valachie, la Moldavie, la Tartarie ſubjuguées doivent être chantées ſur un autre ton que les ſottiſes d'un *Crazinski*, d'un *Potoski*, d'un *Oginski*, et de toute cette multitude imbécille dont les noms ſe terminent en *ki*.

1771.

Comme je me crois un être qui poſsède une liberté mitigée, je m'en ſuis ſervi dans cette occaſion; et comme je ſuis un hérétique excommunié une fois pour toutes, j'ai bravé les foudres du Vatican : bravez-les de même, car vous êtes dans le même cas.

Souvenez-vous qu'il ne faut point enfouir ſon talent : c'eſt de quoi juſqu'ici perſonne ne vous accuſe; mais je voudrais que la poſtérité ne perdît aucune de vos penſées ; car combien de ſiècles s'écouleront avant qu'un génie s'élève, qui joigne à tant de goût tant de connaiſſances ! Je plaide une belle cauſe, et je parle à un homme ſi éloquent que, s'il jette un coup-d'œil ſur ce ſujet, il ſaiſira d'abord tous les argumens que je pourrais lui préſenter. Qu'il continue donc encore à étendre ſa réputation, à inſtruire, à éclairer, à conſoler, à perſifler, à pincer (ſelon que la matière l'exige) le public, les cagots et les mauvais auteurs. Qu'il jouiſſe d'une ſanté inaltérable, et qu'il n'oublie point le ſolitaire ſemnon habitué à Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 6 décembre.

SIRE,

Je n'ai jamais si bien compris qu'on peut pleurer et rire dans le même jour. J'étais tout plein et tout attendri de l'horrible attentat commis contre le roi de Pologne, qui m'honore de quelque bonté. Ces mots qui dureront à jamais, *vous êtes pourtant mon roi, mais j'ai fait serment de vous tuer*, m'arrachaient des larmes d'horreur, lorsque j'ai reçu votre lettre et votre très-philosophique poëme qui dit si plaisamment les choses du monde les plus vraies. Je me suis mis à rire malgré moi, malgré mon effroi et ma consternation. Que vous peignez bien le diable et les prêtres, et surtout cet évêque, premier auteur de tout le mal! 1771.

Je vois bien que quand vous fites ces deux premiers chants, le crime infame des confédérés n'avait point encore été commis. Vous serez forcé d'être aussi tragique dans le dernier chant que vous avez été gai dans les autres, que votre Majesté a bien voulu m'envoyer. Malheur est bon à quelque chose, puisque la goutte vous a fait composer un ouvrage si agréable: depuis *Scarron*, on ne fesait point de vers si plaisans au milieu des souffrances. Le roi de la Chine ne sera jamais si drôle que votre Majesté, et je défie *Moustapha* d'en approcher.

1771. N'ayez plus la goutte, mais faites souvent des vers à Sans-souci dans ce goût-là. Plus vous serez gai, plus long-temps vous vivrez : c'est ce que je souhaite passionnément pour vous, pour mon héroïne, et pour moi chétif.

Je pense que l'assassinat du roi de Pologne lui sera beaucoup de bien. Il est impossible que les confédérés, devenus en horreur au genre-humain, persistent dans une faction si criminelle. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que la paix de la Pologne peut naître de cette exécrable aventure.

Je suis fâché de vous dire que voilà cinq têtes couronnées assassinées en peu de temps dans notre siècle philosophique. Heureusement, parmi tous ces assassins, il se trouve des *Malagrida*, et pas un philosophe. On dit que nous sommes des séditieux ; que sera donc l'évêque de Kiovie ? On dit que les conjurés avaient fait serment sur une image de la sainte Vierge, après avoir communié. J'ose supplier instamment votre Majesté, si ingénieuse et si diabolique, de daigner m'envoyer quelques détails bien vrais de cet étrange événement, qui devrait bien ouvrir les yeux à une partie de l'Europe. Je prends la liberté de recommander à vos bontés l'abbaye d'Oliva. Je me mets à vos pieds (pourvu qu'ils n'aient plus la goutte) avec le plus profond respect et le plus grand ébahissement de tout ce que je viens de lire.

LETTRE XVI.

DU ROI.

A Berlin, le 12 de janvier.

Je conviens que je me suis imposé l'obligation de vous instruire sur le sujet des confédérés que j'ai chantés, comme vous avez été obligé d'exposer les anecdotes de la ligue, afin de répandre tous les éclaircissemens nécessaires sur la Henriade. 1772.

Vous saurez donc que mes confédérés, moins braves que vos ligueurs, mais aussi fanatiques, n'ont pas voulu leur céder en forfaits. L'horrible attentat entrepris et manqué contre le roi de Pologne s'est passé, à la communion près, de la manière qu'il est détaillé dans les gazettes. Il est vrai que le misérable qui a voulu assassiner le roi de Pologne, en avait prêté le serment à *Pulawski*, maréchal de confédération, devant le maître-autel de la Vierge à Czenstokow. Je vous envoie des papiers publics, qui peut-être ne se répandent pas en Suisse, où vous trouverez cette scène tragique détaillée avec les circonstances exactement conformes à ce que mon ministre à Varsovie en a marqué dans sa relation. Il est vrai que mon poëme (si vous voulez l'appeler ainsi) était achevé lorsque cet attentat se commit; je ne le jugeai pas propre à entrer dans un ouvrage où règne d'un bout à l'autre un ton de plaisanterie et de gaieté. Cependant je n'ai pas voulu non plus passer cette horreur sous silence,

1772. et j'en ai dit deux mots en passant, au commencement du cinquième chant ; de sorte que cet ouvrage badin, fait uniquement pour m'amuser, n'a pas été défiguré par un morceau tragique qui aurait juré avec le reste.

Il semble que pour détourner mes yeux des sottises polonaises et de la scène atroce de Varsovie, ma sœur la reine de Suède ait pris ce temps pour venir revoir ses parens, après une absence de vingt-huit années. Son arrivée a ranimé toute la famille ; je m'en suis cru de dix ans plus jeune. Je fais mes efforts pour dissiper les regrets qu'elle donne à la perte d'un époux tendrement aimé, en lui procurant toutes les sortes d'amusemens, dans lesquels les arts et les sciences peuvent avoir la plus grande part. Nous avons beaucoup parlé de vous. Ma sœur trouvait que vous manquiez à Berlin : je lui ai répondu qu'il y avait treize ans que je m'en apercevais. Cela n'a pas empêché que nous n'ayons fait des vœux pour votre conservation ; et nous avons conclu, quoique nous ne vous possédions pas, que vous n'en étiez pas moins nécessaire à l'Europe.

Laissez donc à la Fortune, à l'Amour, à Plutus leur bandeau : ce serait une contradiction que celui qui éclaira si long-temps l'Europe fût aveugle lui-même. Voilà peut-être un mauvais jeu de mots ; j'en fais amende honorable au dieu du Goût qui siége à Ferney : je le prie de m'inspirer, et d'être assuré qu'en fait de belles-lettres, je crois ses décisions plus infaillibles que celles de *Ganganelli* pour les articles de foi. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, premier février.

SIRE,

MON cœur, quoique bien vieux, eſt tout auſſi ſenſible à vos bontés que s'il était jeune. Vos troiſième et quatrième chants m'ont preſque guéri d'une maladie aſſez ſérieuſe; vos vers ne le ſont pas. Je m'étonne toujours que vous ayez pu faire quelque choſe d'auſſi gai ſur un ſujet ſi triſte. Ce que votre Majeſté dit des confédérés dans ſa lettre, inſpire l'indignation contre eux autant que vos vers inſpirent de gaieté. Je me flatte que tout ceci finira heureuſement pour le roi de Pologne et pour votre Majeſté. Quand vous n'auriez que ſix villes pour vos ſix chants, vous n'auriez pas perdu votre papier et votre encre. 1772.

La reine de Suède ne gagnera rien aux diſſentions polonaiſes; mais elle augmentera le bonheur de ſon frère et le ſien. Permettez que je la remercie des bontés dont vous m'apprenez qu'elle daigne m'honorer, et que je mette mes reſpects pour elle dans votre paquet.

La veuve du pauvre cher *Iſaac* (*), m'a fait part des bontés dont vous la comblez, et du petit monument qu'elle érige à ſon mari, le panégyriſte de l'empereur *Julien*, de très-reſpectable mémoire. C'eſt une virtuoſe que cette madame *Iſaac;* elle ſait du grec et du latin,

(*) Le marquis d'*Argens*.

1772. et écrit dans sa langue d'une manière qui n'est pas ordinaire.

Votre Majesté finit sa dernière lettre par de belles maximes de morale; mais vous conseillez à un impotent de ne pas marcher trop vîte. Il y a deux ans que je ne sors presque point de mon lit. Je serais tenté de vous dire comme *Le Nôtre* au pape *Alexandre VII : Saint père, donnez-moi des tentations au lieu de bénédictions.* La santé, la santé, voilà le premier des biens dans quelque condition qu'on soit, et à quelque âge qu'on soit parvenu.

Je supplie votre Majesté de n'avoir plus la goutte, à moins que cela ne produise quelque nouveau poëme en six chants.

Agréez, Sire, le profond respect et l'inviolable attachement d'un pauvre vieillard qui a pis que la goutte.

LETTRE XVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de mars.

Je suis, en vérité, tout honteux des sottises que je vous envoie, mais puisque vous êtes en train d'en lire, vous en recevrez de diverses espèces: le cinquième chant de la Confédération, un discours académique sur une matière assez usée, pour amener l'éloge de l'illustre auditoire qui se trouvait à la séance de l'académie, et une épître à ma sœur de Suède au sujet des désagrémens qu'elle a essuyés dans ce pays-là. Elle a

reçu la lettre que vous lui avez adreſſée : elle n'a pas voulu confier la réponſe, qui, ſans cela, ſe ſerait trouvée incluſe dans ma lettre. 1772.

Ce n'eſt pas ſeulement en Suède que l'on eſſuie des contre-temps : la pauvre *Babet*, veuve du défunt *Iſaac*, en a bien éprouvé en Provence. Les dévots de ce pays doivent être de terribles gens ; ils ont donné l'extrême-onction par force à ce bon panégyriſte de l'empereur *Julien;* on a fait des difficultés de l'enterrer, et d'autres encore pour un monument qu'on voulait lui ériger. La pauvre *Babet* a vu emporter par une inondation la moitié de la maiſon que feu ſon mari lui a bâtie ; elle a perdu ſes meubles, perte conſidérable relativement à ſa fortune qui eſt mince ; elle a acquis quantité de connaiſſances pour complaire à ſon mari : elle ne peint pas mal, et elle eſt reſpectable pour avoir contribué, autant qu'il était en elle, aux goûts de ſon mari, et lui avoir rendu la vie agréable. Un ſoir, en revenant de chez moi, le marquis rentre chez ſa femme, et lui demande : Eh bien, as-tu fait cet enfant ? Quelques amis, qui ſe trouvèrent préſens, ſe prirent à rire de cette étrange queſtion ; mais la marquiſe les mit à leur aiſe en leur montrant le portrait d'un petit morveux que ſon mari l'avait chargée de faire.

Je viens encore d'eſſuyer un violent accès de goutte, mais il ne m'a pas valu de poëme, faute de matière. Pour vous, ne vous étonnez point que je vous croye jeune : vos ouvrages ne ſe reſſentent point de la caducité de leur auteur ; et je crois qu'il ne dépendrait que de vous de compoſer encore une Henriade.

1772. Je fais des vœux pour votre conservation ; s'ils sont intéressés, vous devez me le pardonner en faveur du plaisir que vos ouvrages me font. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, ce 24 mars.

SIRE,

QUAND même MM. *Formey*, *Prémonval*, *Toussaint*, *Mérian* me diraient, c'est nous qui avons composé le discours sur l'utilité des sciences et des arts dans un Etat, je leur répondrais : Messieurs, je n'en crois rien ; je trouve à chaque page la main d'un plus grand maître que vous : voilà comme *Trajan* aurait écrit.

Je ne sais pas si l'empereur de la Chine fait réciter quelques-uns de ses discours dans son académie, mais je le défie de faire de meilleure prose : et à l'égard de ses vers, je connais un roi du Nord qui en fait de meilleurs que lui sans se donner beaucoup de peine. Je défie sa Majesté *Kienlong*, assistée de tous ses mandarins, d'être aussi gaie, aussi facile, aussi agréable, que l'est le roi du Nord dont je vous parle. Sachez que son poëme sur les confédérés est infiniment supérieur au poëme de Moukden.

Vous avez peut-être ouï dire, Messieurs, que l'abbé de *Chaulieu* fesait de très-jolis vers après ses accès de goutte, et moi je vous apprends que ce roi en fait dans le temps même que la goutte le tourmente....

Si vous me demandez quel eſt ce prince ſi extraordinaire, je vous dirai : Meſſieurs, c'eſt un homme qui donne des batailles tout auſſi aiſément qu'un opéra ; il met à profit toutes les heures que tant d'autres rois perdent à ſuivre un chien qui court après un cerf ; il a fait plus de livres qu'aucun des princes contemporains n'a fait de bâtards ; et il a remporté plus de victoires qu'il n'a fait de livres. Devinez maintenant ſi vous pouvez. 1772.

J'ajouterai que j'ai vu ce phénomène il y a une vingtaine d'années, et que ſi je n'avais pas été un tant ſoit peu étourdi, je le verrais encore, et je figurerais dans votre académie tout comme un autre. Mon cher *Iſaac* a fort mal fait de vous quitter, Meſſieurs ; il a été ſur le point de n'être pas enterré en terre ſainte, ce qui eſt pour un mort la choſe du monde la plus funeſte, et ce qui m'arrivera inceſſamment ; au lieu que ſi j'étais reſté parmi vous, je mourrais bien plus à mon aiſe, et beaucoup plus gaiement.

Quand vous aurez deviné quel eſt le héros dont je vous entretiens, ayez la bonté de lui préſenter mes très-humbles reſpects, et l'admiration qu'il m'a inſpirée depuis l'an 1736, c'eſt-à-dire depuis trente-ſix ans tout juſte : or un attachement de trente-ſix ans n'eſt pas une bagatelle. DIEU m'a réſervé pour être le ſeul qui reſte de tous ceux qui avaient quitté leur patrie uniquement pour lui. Vous êtes bienheureux qu'il aſſiſte à vos ſéances ; mais il y avait autrefois un autre bonheur, celui d'aſſiſter à ſes ſoupers. Je lui ſouhaiterais une vie auſſi longue que ſa gloire, ſi un pareil vœu pouvait être exaucé.

LETTRE XX.

DU ROI.

A Sans-fouci, le 22 d'avril.

Il ne s'eſt point rencontré de poëte aſſez fou pour
1772. envoyer de mauvais vers à *Boileau*, crainte d'être rembourſé par quelque épigramme. Perſonne ne s'eſt aviſé d'importuner de ſes balivernes *Fontenelle*, ou *Boſſuet*, ou *Gaſſendi;* mais vous qui valez ces gens tous enſemble, vous ajoutez l'indulgence aux talens que ces grands hommes poſſédaient : elle rend vos vertus plus aimables; auſſi vous attire-t-elle la correſpondance de tous les éphémères du ſacré vallon, parmi leſquels j'ai l'honneur de me compter. Vous donnez l'exemple de la tolérance au Parnaſſe, en protégeant le poëme de Moukden et celui des Confédérés; et, ce qui vaut encore mieux, vous m'envoyez le neuvième tome des Queſtions encyclopédiques. Je vous en fais mes remercîmens. J'ai lu cet ouvrage avec la plus grande ſatisfaction : il eſt fait pour répandre des connaiſſances parmi les aimables ignorans, et leur donner du goût pour s'inſtruire.

J'ai été agréablement ſurpris par l'article des *beaux Arts* que vous m'adreſſez. Je ne mérite cette diſtinction que par l'attachement que j'ai pour eux, ainſi que pour tout ce qui caractériſe le génie, ſeule ſource de vraie gloire pour l'eſprit humain.

Les *Lettres de Memmius à Cicéron* font des chefs-d'œuvre où les questions les plus difficiles sont mises à la portée des gens du monde. C'est l'extrait de tout ce que les anciens et les modernes ont pensé de mieux sur ce sujet. Je suis prêt à signer ce symbole de foi philosophique. Tout homme sans prévention, et qui a bien examiné cette matière, ne saurait penser autrement. Vous avez eu surtout l'art d'avancer ces vérités hardies sans vous commettre avec les dévots. L'article *Vérité* est encore admirable. Je m'attendais à voir un dialogue entre JESUS et *Pilate*. Il est ébauché : cela est très-plaisant. Je ne finirais point si je voulais entrer dans le détail de tout ce que contient ce volume précieux. C'aurait été bien dommage s'il n'avait pas paru, et si la postérité en avait été frustrée. 1772.

On m'a envoyé de Paris la tragédie des Pélopides, qui doit être rangée parmi vos chefs-d'œuvre dramatiques. L'intérêt toujours renaissant de la pièce et l'élégance continue de la versification l'élèvent à cent piques au-dessus de celle de *Crébillon*. Je m'étonne qu'on ne la joue pas à Paris. Vos compatriotes, ou plutôt les Velches modernes, ont perdu le goût des bonnes choses. Ils sont rassasiés des chefs-d'œuvre de l'art; et la frivolité les porte à présent à protéger l'opéra comique, *fax-hall* et les marionnettes. Ils ne méritaient pas que vous fussiez né dans leur patrie : ce ne sera que la postérité qui connaîtra tout votre mérite.

Pour moi, il y a trente-six ans que je vous ai rendu justice. Je ne varie point dans mes sentimens : je pense à soixante ans de même qu'à vingt-quatre sur votre sujet; et je fais des vœux à cet Etre qui anime

1772. tout, qu'il daigne conserver aussi long-temps que possible le vieil étui de votre belle ame. Ce ne sont pas des complimens, mais des sentimens très-vrais que vos ouvrages gravent sans cesse plus profondément dans mon esprit.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 juillet.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de dire à votre Majesté, que vous êtes comme un certain personnage de *la Fontaine*.

Droit au solide allait Bartholomée.

Ce solide accompagne merveilleusement la véritable gloire. Vous faites un royaume florissant et puissant de ce qui n'était, sous le roi votre grand-père, qu'un royaume de vanité : vous avez connu et saisi le vrai en tout ; aussi êtes-vous unique en tout genre. Ce que vous faites actuellement, vaut bien votre poëme sur les confédérés. Il est plaisant de détruire les gens et de les chanter.

Je dois dire à votre Majesté qu'un jeune homme de vingt-cinq ans, très-bon officier, très-instruit, ayant servi dès l'âge de douze ans, et ne voulant plus servir que vous, est parti de Paris sans en rien dire à personne, et vient vous demander la permission de se

faire

faire caſſer la tête ſous vos ordres. Il eſt d'une très-ancienne nobleſſe, véritable marquis, et non pas de ces marquis de robe, ou marquis de haſard, qui prennent leurs titres dans une auberge, et ſe font appeler monſeigneur par les poſtillons qu'ils ne paient point. Il s'appelle le marquis de *Saint-Aulaire*, neveu d'un lieutenant général, l'un de nos plus aimables académiciens, lequel ſeſait de très-jolis vers à près de cent ans, comme vous en ferez à ce que je crois et à ce que j'eſpère. Je penſe que mon jeune marquis eſt actuellement à Berlin, cherchant peut-être inutilement à ſe préſenter à votre Majeſté; mais on dit qu'il en eſt digne, et que c'eſt un fort bon ſujet. 1772.

Le vieux malade ſe met à vos pieds avec attachement, admiration, reſpect et ſyndereſe.

LETTRE XXII.

DU ROI.

A Sans-ſouci, le 14 d'auguſte.

Je vous remercie des félicitations que vous me faites ſur des bruits qui ſe ſont répandus dans le public. Il faudra voir ſi les événemens les confirment, et quel deſtin auront les affaires de la Pologne.

J'ai vu des vers bien ſupérieurs à ceux qui m'ont amuſé lorſque j'avais la goutte : ce ſont les *ſyſtêmes* et les *cabales*. Ces morceaux ſont auſſi frais et d'un coloris auſſi chaud que ſi vous les aviez faits à vingt

1772. ans. On les a imprimés à Berlin, et ils vont se répandre dans tout le nord.

Nous avons eu cette année beaucoup d'étrangers, tant anglais qu'hollandais, espagnols et italiens ; mais aucun français n'a mis le pied chez nous : et je sais positivement que le marquis de *Saint-Aulaire* n'est point ici. S'il vient, il sera bien reçu, sur-tout s'il n'est point expatrié pour quelque mauvaise affaire ; ce qui arrive quelquefois aux jeunes gens de sa nation.

Je pars cette nuit pour la Silésie : à mon retour, vous aurez une lettre plus étendue, accompagnée de quelques échantillons de porcelaine que les connaisseurs approuvent, et qui se fait à Berlin.

Je souhaite que votre gaieté et votre bonne humeur vous conservent encore long-temps pour l'honneur du Parnasse et pour la satisfaction de tous ceux qui vous lisent. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 16 de ſeptembre.

J'AI reçu du patriarche de Ferney des vers charmans à la ſuite d'un petit ouvrage polémique qui défend les droits de l'humanité contre la tyrannie des bourreaux de conſcience. Je m'étonne de retrouver toute la fraîcheur et le coloris de la jeuneſſe dans les vers que j'ai reçus : oui, je crois que ſon ame eſt immortelle, qu'elle penſe ſans le ſecours de ſon corps, et qu'elle nous éclairera encore après avoir quitté ſa dépouille mortelle. C'eſt un beau privilége que celui de l'immortalité : bien peu d'êtres, dans cet univers, en ont joui. Je vous applaudis et vous admire. 1772.

Pour ne pas reſter tout-à-fait en arrière, je vous envoie le ſixième chant des confédérés avec une médaille qu'on a frappée à ce ſujet. Tout cela ne vaut pas une des ſtrophes que vous m'avez envoyées ; mais chaque champ ne produit pas des roſes ; on ne peut donner que ce qu'on a. Vous voyez que ce ſixième chant m'a occupé plus que les affaires, et qu'on me fait trop d'honneur en Suiſſe de me croire plus abſorbé dans la politique que je le ſuis.

J'aurais voulu joindre quelques échantillons de porcelaine à cette lettre : les ouvriers n'ont pas encore pu les fournir ; mais ils ſuivront dans peu, au riſque des aventures qui les attendent en voyage.

1772. Perſonne du nom de *Saint-Aulaire* n'eſt arrivé juſqu'ici. Peut-être que celui qui vous a écrit a changé de ſentiment.

Voilà enfin la paix prête à ſe conclure en Orient, et la pacification de la Pologne qui s'apprête. Ce beau dénouement eſt dû uniquement à la modération de l'impératrice de Ruſſie qui a ſu mettre elle-même des bornes à ſes conquêtes, en impoſer à ſes ennemis ſecrets, et rétablir l'ordre et la tranquillité où juſqu'à préſent ne régnait que trouble et confuſion. C'eſt à votre muſe à la célébrer dignement : je ne fais que balbutier en ébauchant ſon éloge ; et ce que j'en ai dit, n'acquiert de prix que pour avoir été dicté par le ſentiment.

Vivez encore, vivez long-temps ; quand on eſt sûr de l'immortalité dans ce monde-ci, il ne faut pas ſe hâter d'en jouir dans l'autre. Du moins ayez la complaiſance pour moi, pauvre mortel qui n'ai rien d'immortel, de prolonger votre ſéjour ſur ce globe, pour que j'en jouiſſe ; car je crains fort de ne vous pas trouver dans cet autre monde. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 octobre.

SIRE,

La médaille eſt belle, bien frappée, la légende noble et ſimple ; mais ſurtout la carte que la Pruſſe jadis polonaiſe préſente à ſon maître fait un très-bel effet. Je remercie bien fort votre Majeſté de ce bijou du nord ; il n'y en a pas à préſent de pareil dans le midi. 1772.

La Paix a bien raiſon de dire aux Palatins :
Ouvrez les yeux, le diable vous attrape ;
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,
Sans y penſer, long-temps ſervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel et beau
Que ces voiſins partagent le gâteau.

C'eſt aſſurément le vrai gâteau des rois, et la féve a été coupée en trois parts. Mais la paix ne s'eſt-elle pas un peu trompée ? J'entends dire de tous côtés que cette paix n'a pu venir à bout de réconcilier *Catherine II* et *Mouſtapha*, et que les hoſtilités ont recommencé depuis deux mois. On prétend que, parmi ces Français ſi babillards, il s'en trouve qui ne diſent mot, et qui n'en agiſſent pas moins ſous terre.

1772. On dit que les mêmes gens qui gardent Avignon au faint père, ont un grand crédit dans le férail de Conftantinople. Si la chofe eft vraie, c'eft une fcène nouvelle qui va s'ouvrir. Mais il n'y en a point de plus belle que les pièces qu'on joue en Pruffe et en Suède : le roi votre neveu paraît digne de fon oncle.

Je remercie votre Majefté de remettre dans la règle le célèbre couvent d'Oliva : car le bruit court que vous êtes prieur de cette bonne abbaye, et que dans peu tous les novices de ce couvent feront l'exercice à la pruffienne. Je ne m'attendais, il y a deux ans, à rien de tout ce que je vois. C'eft affurément une chofe unique que le même homme fe foit moqué fi légérement des Palatins pendant fix chants entiers, et en ait eu un nouveau royaume pour fa peine. Le roi *David* fefait des vers contre fes ennemis, mais fes vers n'étaient pas fi plaifans que les vôtres : jamais on n'a fait un poëme, ni pris un royaume avec tant de facilité. Vous voilà, Sire, le fondateur d'une très-grande puiffance; vous tenez un des bras de la balance de l'Europe, et la Ruffie devient un nouveau monde. Comme tout eft changé! et que je me fais bon gré d'avoir vécu pour voir tous ces grands événemens !

Dieu merci, je prédis et je dis, il y a plus de trente ans, que vous feriez de très-grandes chofes ; mais je n'avais pas pouffé mes prédictions auffi loin que vous avez porté votre très-folide gloire : votre deftin a toujours été d'étonner la terre. Je ne fais pas quand vous vous arrêterez ; mais je fais que l'aigle de Pruffe va bien loin.

Je fupplie cet aigle de daigner jeter fur moi chétif, du haut des airs où il plane, un de ces coups-d'œil

qui raniment le génie éteint. Je trouve, si votre médaille est ressemblante, que la vie est dans vos yeux et sur votre visage, et que vous avez, comme de raison, la santé d'un héros. 1772.

Je suis à vos pieds comme il y a trente ans, mais bien affaibli. Je regarderai le *Regno redintegrato* quand je voudrai reprendre des forces.

Votre vieux idolâtre.

LETTRE XXV.

DU ROI.

A Potsdam, le premier de novembre.

Vous saurez que, ne me fesant jamais peindre, ni mes portraits ni mes médailles ne me ressemblent. Je suis vieux, cassé, goutteux, suranné, mais toujours gai et de bonne humeur. D'ailleurs les médailles attestent plutôt les époques, qu'elles ne sont fidelles aux ressemblances.

Je n'ai pas seulement acquis un abbé, mais bien deux évêques, et une armée de capucins dont je fais un cas infini depuis que vous êtes leur protecteur.

Je trouve, il est vrai, le poëte de la confédération impertinent d'avoir osé se jouer de quelques français passés en Pologne. Il dit pour son excuse qu'il sait respecter ce qui est respectable, mais qu'il croit qu'il lui est permis de badiner de ces excrémens de nations, des français réformés par la paix, et qui, faute de

1772. mieux, allaient faire le métier de brigands en Pologne dans l'association confédérale.

Je crois qu'il y a des français qui gardent le silence, et qui ont un grand crédit au sérail; mais mes nouvelles de Constantinople m'apprennent que le congrès de paix se renoue et reprend avec plus de vivacité que le précédent. Ce qui me fait craindre que mon coquin de poëte, qui fait le voyant, n'ait raison.

J'ai lu les beaux vers que vous avez faits pour le roi de Suède. Ils ont toute la fraîcheur de vos ouvrages qui parurent au commencement de ce siècle. *Semper idem :* c'est votre devise. Il n'est pas donné à tout le monde de l'arborer.

Comment pourrais-je vous rajeunir vous qui êtes immortel! *Apollon* vous a cédé le sceptre du Parnasse: il a abdiqué en votre faveur. Vos vers se ressentent de votre printemps; et votre raison, de votre automne. Heureux qui peut ainsi réunir l'imagination et la raison. Cela est bien supérieur à l'acquisition de quelques provinces dont on n'aperçoit pas l'existence sur le globe, et qui, des sphères célestes, paraîtraient à peine comparables à un grain de sable.

Voilà les misères dont nous autres politiques nous nous occupons si fort. J'en ai honte. Ce qui doit m'excuser, c'est que, lorsqu'on entre dans un corps, il faut en prendre l'esprit. J'ai connu un jésuite qui m'assurait gravement qu'il s'exposerait au plus cruel martyre, ne pût-il convertir qu'un singe. Je n'en ferais pas autant; mais quand on peut réunir et joindre des domaines entrecoupés pour faire un tout de ses possessions, je ne connais guère de mortels qui n'y travaillassent avec plaisir. Notez toutefois que

cette affaire-ci (1) s'est passée sans effusion de sang, et que les encyclopédistes ne pourront déclamer contre les brigands mercenaires, et employer tant d'autres belles phrases dont l'éloquence ne m'a jamais touché. Un peu d'encre, à l'aide d'une plume, a tout fait; et l'Europe sera pacifiée, au moins des derniers troubles. Quant à l'avenir, je ne réponds de rien. En parcourant l'histoire, je vois qu'il ne s'écoule guère dix ans sans qu'il n'y ait quelques guerres. Cette fièvre intermittente peut être suspendue, mais jamais guérie. Il faut en chercher la raison dans l'inquiétude naturelle à l'homme. Si l'un n'excite des troubles, c'est l'autre; et une étincelle cause souvent un embrasement général. 1772.

Voilà bien du raisonnement: je vous donne de la marchandise de mon pays. Vous autres Français vous possédez l'imagination; les Anglais, à ce que l'on dit, la profondeur; et nous autres, la lenteur, avec ce gros bon sens qui court les rues. Que votre imagination reçoive ce bavardage avec indulgence, et qu'elle permette à ma pesante raison d'admirer le phénix de la France, le seigneur de Ferney, et de faire des vœux pour ce même *Voltaire* que j'ai possédé autrefois, et que je regrette tous les jours, parce que sa perte est irréparable.

FÉDÉRIC.

(1) Le partage de la Pologne.

LETTRE XXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 novembre.

SIRE,

1772. HIER il arriva dans mon hermitage une caiſſe royale, et ce matin j'ai pris mon café à la crême dans une taſſe, telle qu'on n'en fait point chez votre confrère *Kienlong*, l'empereur de la Chine ; le plateau eſt de la plus grande beauté. Je ſavais bien que *Frédéric le grand* était meilleur poëte que le bon *Kienlong*, mais j'ignorais qu'il s'amusât à faire fabriquer dans Berlin de la porcelaine très-ſupérieure à celle de Kiengtſin, de Dreſde et de Sêve ; il faut donc que cet homme étonnant éclipſe tous ſes rivaux dans tout ce qu'il entreprend. Cependant je lui avouerai que parmi ceux qui étaient chez moi à l'ouverture de la caiſſe, il ſe trouva des critiques qui n'approuvèrent pas la couronne de laurier qui entoure la lyre d'*Apollon*, ſur le couvercle admirable de la plus jolie écuelle du monde ; ils diſaient : comment ſe peut-il faire qu'un grand homme, qui eſt ſi connu pour mépriſer le faſte et la fauſſe gloire, s'aviſe de faire mettre ſes armes ſur le couvercle d'une écuelle ! Je leur dis : il faut que ce ſoit une fantaiſie de l'ouvrier ; les rois laiſſent tout faire au caprice des artiſtes. *Louis XIV* n'ordonna point qu'on mît des eſclaves aux pieds de ſa ſtatue ; il n'exigea point que le maréchal de *la Feuillade* fît graver la fameuſe inſcription, *à*

l'homme immortel; et lorſqu'à plus juſte titre on verra en cent endroits, *Frederico immortali*, on ſaura bien que ce n'eſt pas *Frédéric le grand* qui a imaginé cette deviſe, et qu'il a laiſſé dire le monde. 1772.

Il y a auſſi un *Amphion* porté par un dauphin. Je ſais bien qu'autrefois un dauphin, qui ſans doute aimait la poëſie, ſauva *Amphion* de la mer, où ſes envieux voulaient le noyer.

Enfin c'eſt donc dans le Nord que tous les arts fleuriſſent aujourd'hui ! c'eſt là qu'on fait les plus belles écuelles de porcelaine, qu'on partage des provinces d'un trait de plume, qu'on diſſipe des confédérations et des ſénats en deux jours, et qu'on ſe moque ſurtout très-plaiſamment des confédérés et de leur *Notre-Dame*.

Sire, nous autres Velches nous avons auſſi notre mérite; des opéra comiques qui font oublier *Molière*, des marionnettes qui font tomber *Racine*, ainſi que des financiers plus ſages que *Colbert*, et des généraux dont les *Turennes* n'approchent pas.

Tout ce qui me fâche, c'eſt qu'on dit que vous avez fait renouer ces conférences entre *Mouſtapha* et mon impératrice; j'aimerais mieux que vous l'aidaſſiez à chaſſer du Boſphore ces vilains turcs, ces ennemis des beaux arts, ces éteignoirs de la belle Gréce. Vous pourriez encore vous accommoder, chemin feſant, de quelque province pour vous arrondir. Car enfin il faut bien s'amuſer; on ne peut pas toujours lire, philoſopher, faire des vers et de la muſique.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté avec tout le reſpect et l'admiration qu'elle inſpire.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 18 novembre.

1772. SIRE, vous convenez que la belle Italie
Dans l'Europe autrefois rappela le génie ;
Le Français eut un temps de gloire et de ſplendeur,
Et l'Anglais, profond raiſonneur,
A creuſé la philoſophie.
Vous accordez à votre Germanie,
Dans une ſombre étude, une heureuſe lenteur ;
Mais à ſon eſprit inventeur,
Vous devez deux préſens qui vous ont fait honneur,
Les canons et l'imprimerie.
Avouez que par ces deux arts,
Sur les bords du Permeſſe et dans les champs de Mars,
Votre gloire fut bien ſervie.

J'ajouterai que c'eſt à Thorn que *Copernic* trouva le vrai ſyſtème du monde, que l'aſtronome *Hévélius* était de Dantzick, et que par conſéquent Thorn et Dantzick doivent vous appartenir. Votre Majeſté aura la généroſité de nous envoyer du blé par la Viſtule, quand, à force d'écrire ſur l'économie, nous n'aurons au lieu de pain que des opéra comiques, ce qui nous eſt arrivé ces dernières années.

C'eſt parce que les Turcs ont de très-bons blés et point de beaux arts, que je voulais vous voir partager la Turquie avec vos deux aſſociés. Cela ne ſerait

peut-être pas si difficile, et il serait assez beau de terminer là votre brillante carrière; car, tout suisse que je suis, je ne désire pas que vous preniez la France. 1772.

On prétend que c'est vous, Sire, qui avez imaginé le partage de la Pologne, et je le crois, parce qu'il y a là du génie, et que le traité s'est fait à Potsdam.

Toute l'Europe prétend que le grand *Grégoire* est mal avec mon impératrice. Je souhaite que ce ne soit qu'un jeu. Je n'aime point les ruptures; mais enfin, puisque je finis mes jours loin de Berlin, où je voulais mourir, je crois qu'on peut se séparer de l'objet d'une grande passion.

Ce que votre Majesté daigne me dire à la fin de sa lettre, m'a fait presque verser des larmes, je suis tel que j'étais, quand vous permettiez que je passasse à souper des heures délicieuses à écouter le modèle des héros et de la bonne compagnie. Je meurs dans les regrets; consolez par vos bontés un cœur qui vous entend de loin, et qui assurément vous est fidelle.

Le vieux malade.

LETTRE XXVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 de décembre.

1772. AYANT reçu votre lettre, j'ai fait venir inceſſamment le directeur de la fabrique de porcelaine, et lui ai demandé ce que ſignifiait cet *Amphion*, cette lyre et ce laurier dont il avait orné une certaine jatte envoyée à Ferney. Il m'a répondu que ſes artiſtes n'en avaient pu faire moins pour rendre cette jatte digne de celui pour lequel elle était deſtinée; qu'il n'était pas aſſez ignorant pour ne pas être inſtruit de la couronne de laurier deſtinée au *Taſſe* pour le couronner au capitole; que la lyre était faite à l'imitation de celle ſur laquelle la Henriade avait été chantée; que ſi *Amphion* avait par ſes ſons harmonieux élevé les murs de Thèbes, il connaiſſait quelqu'un vivant qui en avait fait davantage, en opérant en Europe une révolution ſubite dans la façon de penſer; que la mer, ſur laquelle nageait *Amphion*, était allégorique, et ſignifiait le temps, duquel *Amphion* triomphe; que le dauphin était l'emblème des amateurs des lettres qui ſoutiennent les grands hommes durant la tempête.

Je vous rends compte de ce procès verbal tel qu'il a été dreſſé en préſence de deux témoins, gens graves, et qui l'atteſteront par ſerment, ſi cela eſt néceſſaire. Ces gens ont travaillé au grand deſſert *avec figures*,

que j'ai envoyé à l'impératrice de Ruſſie : ce qui les a mis dans le goût des allégories. Ils avouent que la porcelaine eſt trop fragile, et qu'il faudrait employer le marbre et le bronze pour tranſmettre aux âges futurs l'eſtime de notre ſiècle pour ceux qui en ſont l'honneur. 1772.

Nous attendons dans peu la concluſion de la paix avec les Turcs. S'ils n'ont pas, cette fois, été expulſés de l'Europe, il faut l'attribuer aux conjonctures. Cependant ils ne tiennent plus qu'à un filet; et la première guerre qu'ils entreprendront, achèvera probablement leur ruine entière.

Cependant ils n'ont point de philoſophes (car vous vous ſouviendrez des propos que l'on tint à Verſailles, en apprenant que la bataille de Minden était perdue) ; je n'en dis pas davantage.

J'ai lu le poëme d'*Helvétius* ſur le bonheur : je crois qu'il l'aurait retouché avant de le donner au public. Il y a des liaiſons qui manquent, et quelques vers qui m'ont ſemblé trop approcher de la proſe. Je ne ſuis pas juge compétent; je ne fais que haſarder mon ſentiment, en comparant ce que je lis de nouveau avec les ouvrages de *Racine*, et ceux d'un certain grand homme qui illuſtre la Suiſſe par ſa préſence. Mais on peut être grand géomètre, grand métaphyſicien et grand politique, comme l'était le cardinal de *Richelieu*, ſans être grand poëte. La nature a diſtribué différemment ſes dons; et il n'y a qu'à Ferney, où l'on voit l'exemple de la réunion de tous les talens en la même perſonne.

Jouiſſez long-temps des biens que la nature, prodigue envers vous ſeul, a daigné vous donner, et

1772. continuez d'occuper ce trône du Parnaſſe, qui ſans vous demeurerait peut-être éternellement vacant. Ce ſont les vœux que fait pour le patriarche de Ferney, le philoſophe de Sans-ſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 6 décembre.

SUR la fin des beaux jours dont vous fîtes l'hiſtoire,
Si brillans pour les arts, où tout tendait au grand,
Des Français un ſeul homme a ſoutenu la gloire :
Il ſut embraſſer tout ; ſon génie agiſſant
A la fois remplaça Boſſuet et Racine ;
Et maniant la lyre ainſi que le compas,
Il tranſmit les accords de la muſe latine,
Qui du fils de Vénus célébra les combats.
De l'immortel Newton il ſaiſit le génie,
Fit connaître aux Français ce qu'eſt l'attraction ;
Il terraſſa l'erreur et la religion.
Ce grand homme lui ſeul vaut une académie.

Vous devez le connaître mieux que perſonne. — Pour notre poudre à canon, je crois qu'elle a fait plus de mal que de bien, ainſi que l'imprimerie, qui ne vaut que par les bons ouvrages qu'elle répand dans le public. Par malheur ils deviennent de jour en jour plus rares.

Nous

Nous avons dans notre voisinage une cherté de blés excessive. J'ai cru que les Suisses n'en manquaient pas ; encore moins les Français, dont les ouvrages économiques éclairent nos régions ignorantes, sur les premiers besoins de la nature. 1772.

Je ne connais point de traités signés à Potsdam ou à Berlin. Je sais qu'il s'en est fait à Pétersbourg. Ainsi le public, trompé par les gazetiers, fait souvent honneur aux personnes de choses auxquelles elles n'ont pas eu la moindre part. J'ai entendu dire de même que l'impératrice de Russie avait été mécontente de la manière dont le comte *Orlow* avait conduit la négociation de Focktschani. Il peut y avoir eu quelque refroidissement, mais je n'ai point appris que la disgrace fût complette. On ment d'une maison à l'autre, à plus forte raison de faux bruits peuvent-ils se répandre et s'accroître quand ils passent de bouche en bouche depuis Pétersbourg jusqu'à Ferney. Vous savez mieux que personne, que le mensonge fait plus de chemin que la vérité.

En attendant, le grand Turc devient plus docile. Les conférences ont été entamées de nouveau ; ce qui me fait croire que la paix se fera. Si le contraire arrive, il est probable que monsieur *Moustapha* ne séjournera plus long-temps en Europe. Tout cela dépend d'un nombre de causes secondes, obscures et impénétrables, des insinuations guerrières de certaines cours, du corps des ulmas, du caprice d'un grand visir, de la morgue des négociateurs : et voilà comme le monde va. Il ne se gouverne que par compère et commère. Quelquefois, quand on a assez de données, on devine l'avenir ; souvent on s'y trompe.

1772. Mais en quoi je ne m'abuferai pas, c'eſt en vous pronoſtiquant les ſuffrages de la poſtérité la plus reculée. Il n'y a rien de fortuit en cette prophétie. Elle ſe fonde ſur vos ouvrages, égaux et quelquefois ſupérieurs à ceux des auteurs anciens qui jouiſſent encore de toute leur gloire. Vous avez le brevet d'immortalité en poche : avec cela il eſt doux de jouir et de ſe ſoutenir dans la même force malgré les injures du temps et la caducité de l'âge. Faites-moi donc le plaiſir de vivre tant que je ſerai dans le monde : je ſens que j'ai beſoin de vous. Et ne pouvant vous entretenir, il eſt encore bien agréable de vous lire. Le philoſophe de Sans-ſouci vous ſalue.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

VOTRE très-plaiſant poëme ſur les confédérés m'a fait naître l'idée d'une fort triſte tragédie, intitulée les Lois de Minos qu'on va ſiffler inceſſamment chez les Velches. Vous me demanderez comment un ouvrage auſſi gai que le vôtre, a pu ſe tourner chez moi en ſource d'ennui ? C'eſt que je ſuis loin de vous ; c'eſt que je n'ai plus l'honneur de ſouper avec vous ; c'eſt que je ne ſuis plus animé par vous ; c'eſt que les eaux les plus pures prennent le goût du terroir par où elles paſſent.

Cependant, comme les confédérés de Crète ont quelque ressemblance avec ceux de Pologne, et encore plus avec ceux de Suède, je prendrai la liberté de mettre à vos pieds la soporative tragédie par la voie de la poste dans quelques jours, et je demande bien pardon à votre Majesté par avance de l'ennui que je lui causerai. Mais il n'y a point de roi qui ne puisse aisément se préserver de l'ennui en jetant au feu un plat ouvrage. 1772.

Je suis fidelle à mon café, dont j'use depuis soixante et dix ans, et je le prends à présent dans vos belles tasses; mais ni le café ni votre porcelaine ne donnent du génie; ils n'empêchent point qu'on n'endorme *Frédéric le Grand.*

Nous attendons un bon ouvrage auquel vous présidez; c'est celui de la paix entre la Russie et la Turquie: ouvrage que certains critiques ont voulu, dit-on, faire tomber.

J'ignore quel est ce M. *Basilikof* dont on parle tant; il faut que ce soit un auteur d'un grand mérite, et qui ait un style bien vigoureux. Votre Majesté a bien raison, en fesant si bien ses affaires, de rire des faiblesses humaines; elle est au comble de la gloire et de la félicité, supposé que tout cela rende heureux; car il faut surtout la santé pour le bonheur. Je me flatte qu'elle n'a point d'accès de goutte cet hiver. Un héros, un législateur, un poëte charmant, un homme de tous les génies n'est point heureux quand il a la goutte, quoi qu'en disent les stoïciens.

Mon contemporain *Thiriot* est mort. J'ai peur qu'il ne soit difficile à remplacer: il était tout votre fait.

1772. J'ai reçu une lettre d'un de vos officiers, nommé *Morival* qui est à Vésel; il me marque qu'il est pénétré de vos bontés, et qu'il voudrait donner tout son sang pour votre Majesté. Vous savez que ce *Morival* est d'Abbeville, qu'il est fils d'un certain président d'*Etallonde*, le plus avare sot d'Abbeville: vous savez qu'à l'âge de dix-sept ans il fut condamné avec le chevalier de *la Barre* par des monstres velches au plus horrible supplice pour avoir chanté une chanson, et n'avoir pas ôté son chapeau devant une procession de capucins. Cela est digne de la nation des tigres-singes qui a fait la Saint-Barthelemi; cela était digne de Thorn en 1724; et cela n'arrivera jamais dans vos Etats. Quelque moine d'Oliva en gémira peut-être, et vous damnera tout bas pour abandonner la cause du Seigneur. Pour moi je vous bénis, et je frémis tous les jours de l'exécrable aventure d'Abbeville.

J'ose dire à votre Majesté que je crois *Morival* digne d'être employé dans vos armées, et que je voudrais que, par ses services et par son avancement, il pût confondre les tigres-singes qui ont été coupables envers lui d'un si exécrable fanatisme. Je voudrais le voir à la tête d'une compagnie de grenadiers dans les rues d'Abbeville, fesant trembler ses juges et leur pardonnant. Pour moi je ne leur pardonne pas, j'ai toujours cette abomination sur le cœur; il faut que je relise quelques-unes de vos épîtres en vers pour reprendre un peu de gaieté.

Je me mets à vos pieds, Sire, avec l'enthousiasme que j'ai toujours eu pour vous.

Le vieux malade.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 décembre.

SIRE,

En recevant votre jolie lettre et vos jolis vers, du ſix décembre, en voici que je reçois de *Thiriot*, votre feu nouvelliſte, qui ne ſont pas ſi agréables. 1772.

C'en eſt fait, mon rôle eſt rempli,
Je n'écrirai plus de nouvelles;
Le pays du fleuve d'oubli
N'eſt pas pays de bagatelles.
Les morts ne me fourniſſent rien,
Soit pour les vers, ſoit pour la proſe;
Ils ſont d'un fort ſec entretien,
Et font toujours la même choſe.
Cependant ils ſavent fort bien
De Frédéric toute l'hiſtoire,
Et que ce héros pruſſien
A dans le temple de mémoire
Toutes les eſpèces de gloire,
Excepté celle de chrétien.
De ſa très-éclatante vie
Ils ſavent tous les plus beaux traits,
Et ſurtout ceux de ſon génie;
Mais ils ne m'en parlent jamais.

1772.

> Salomon eut raiſon de dire
> Que Dieu fait en vain ſes efforts
> Pour qu'on le loue en cet empire ;
> Dieu n'eſt point loué par les morts.
> On a beau dire, on a beau faire,
> Pour trouver l'immortalité ;
> Ce n'eſt rien qu'une vanité,
> Et c'eſt aux vivans qu'il faut plaire.

Les ſeules lettres, Sire, que vous dictez à M. de *Catt* mériteraient cette immortalité ; mais vous ſavez mieux que perſonne, que c'eſt un château enchanté qu'on voit de loin, et dans lequel on n'entre pas.

Que nous importe, quand nous ne ſommes plus, ce qu'on fera de notre chétif corps et de notre prétendue ame, et ce qu'on en dira ? Cependant cette illuſion nous ſéduit tous, à commencer par vous ſur votre trône, et à finir par moi ſur mon grabat au pied du mont Jura.

Il eſt pourtant clair qu'il n'y a que le déiſte ou l'athée auteur de l'Eccléſiaſte, qui ait raiſon : il eſt bien certain qu'un lion mort ne vaut pas un chien vivant, qu'il faut jouir, et que tout le reſte eſt folie.

Il eſt bien plaiſant que ce petit livre, tout épicurien, ait été ſacré parmi nous, parce qu'il eſt juif.

Vous prendrez ſans doute contre moi le parti de l'immortalité, vous défendrez votre bien. Vous direz que c'eſt un plaiſir dont vous jouiſſez pendant votre vie ; vous vous faites déjà dans votre eſprit une image très-plaiſante de la comparaiſon qu'on fera de vous avec un de vos confrères, par exemple, avec *Mouſtapha*. Vous riez en voyant ce *Mouſtapha*,

ne ſe mêlant de rien que de coucher avec ſes odaliques qui ſe moquent de lui, battu par une dame née dans votre voiſinage, trompé, volé, mépriſé par ſes miniſtres, ne ſachant rien, ne ſe connaiſſant à rien. J'avoue qu'il n'y aura point dans la poſtérité de plus énorme contraſte; mais j'ai peur que ce gros cochon, s'il ſe porte bien, ne ſoit plus heureux que vous. Tâchez qu'il n'en ſoit rien; ayez autant de ſanté et de plaiſir que de gloire, l'année 1773, et cinquante autres années ſuivantes, ſi faire ſe peut; et que votre Majeſté me conſerve ſes bontés pour les minutes que j'ai encore à vivre au pied des Alpes. Ce n'eſt pas là que j'aurais voulu vivre et mourir. 1772.

La volonté de ſa ſacrée majeſté le haſard ſoit faite.

LETTRE XXXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 3 de janvier.

QUE Thiriot a de l'eſprit
Depuis que le trépas en a fait un ſquelette ! 1773.
Mais lorſqu'il végétait dans ce monde maudit,
Du Parnaſſe français compoſant la gazette,
Il n'eut ni gloire ni crédit.
Maintenant il paraît, par les vers qu'il écrit,
Un philoſophe, un ſage, autant qu'un grand poëte.
Aux bords de l'Achéron où ſon deſtin le jette,
Il a trouvé tous les talens
Qu'une fatalité bizarre

Lui dénia toujours lorſqu'il en était temps,
1772. Pour les lui prodiguer au fin fond du Ténare.
Enfin, les trépaſſés et tous nos ſots vivans
Pourront donc aſpirer à briller comme à plaire,
S'ils ſont aſſez adroits, aviſés et prudens
De choiſir pour leur ſecrétaire,
Homère, Virgile, ou Voltaire.

Solon avait donc raiſon : on ne peut juger du mérite d'un homme qu'après ſa mort. Au lieu de m'envoyer ſouvent un fatras non liſible d'extraits de mauvais livres, *Thiriot* aurait dû me régaler de tels vers, devant leſquels les meilleurs qu'il m'arrive de faire baiſſent le pavillon. Apparemment qu'il mépriſait la gloire au point qu'il dédaignait d'en jouir. Cette philoſophie aſcétique ſurpaſſe, je l'avoue, mes forces.

Il eſt très-vrai qu'en examinant ce que c'eſt que la gloire, elle ſe réduit à peu de choſe. Etre jugé par des ignorans et eſtimé par des imbécilles, entendre prononcer ſon nom par une populace qui approuve, rejette, aime ou hait ſans raiſon, ce n'eſt pas de quoi s'énorgueillir. Cependant que deviendraient les actions vertueuſes et louables, ſi nous ne chériſſions pas la gloire?

Les Dieux ſont pour Céſar, mais Caton ſuit Pompée.

Ce ſont les ſuffrages de *Caton* que les honnêtes gens déſirent de mériter. Tous ceux qui ont bien mérité de leur patrie, ont été encouragés dans leurs travaux par le préjugé de la réputation : mais il eſt eſſentiel, pour le bien de l'humanité, qu'on ait une

idée nette et déterminée de ce qui est louable : on peut donner dans des travers étranges en s'y trompant. 1773.

Faites du bien aux hommes, et vous en serez béni : voilà la vraie gloire. Sans doute que tout ce qu'on dira de nous après notre mort, pourra nous être aussi indifférent que tout ce qui s'est dit à la construction de la tour de Babel ; cela n'empêche pas qu'accoutumés à exister, nous ne soyons sensibles au jugement de la postérité. Les rois doivent l'être plus que les particuliers, puisque c'est le seul tribunal qu'ils aient à redouter.

Pour peu qu'on soit né sensible, on prétend à l'estime de ses compatriotes : on veut briller par quelque chose, on ne veut pas être confondu dans la foule qui végette. Cet instinct est une suite des ingrédiens dont la nature s'est servie pour nous pétrir : j'en ai ma part. Cependant je vous assure qu'il ne m'est jamais venu dans l'esprit de me comparer avec mes confrères, ni avec *Moustapha*, ni avec aucun autre ; ce serait une vanité puérile et bourgeoise : je ne m'embarrasse que de mes affaires. Souvent pour m'humilier, je me mets en parallèle avec le *to kalon*, avec l'archétype des stoïciens ; et je confesse alors avec *Memnon*, que des êtres fragiles comme nous, ne sont pas formés pour atteindre à la perfection.

Si l'on voulait recueillir tous les préjugés qui gouvernent le monde, le catalogue remplirait un gros in-folio. Contentons-nous de combattre ceux qui nuisent à la société, et ne détruisons pas les erreurs utiles autant qu'agréables.

Cependant, quelque goût que je confesse d'avoir pour la gloire, je ne me flatte pas que les princes

1773. aient plus de part à la réputation ; je crois au contraire que les grands auteurs, qui savent joindre l'utile à l'agréable, instruire en amusant, jouiront d'une gloire plus durable, parce que la vie des bons princes se passant toute en action, la vicissitude et la foule des événemens qui suivent, effacent les précédens ; au lieu que les grands auteurs sont non-seulement les bienfaiteurs de leurs contemporains, mais de tous les siècles.

Le nom d'*Aristote* retentit plus dans les écoles que celui d'*Alexandre*. On lit et relit plus souvent *Cicéron* que les commentaires de *César*. Les bons auteurs du dernier siècle ont rendu le règne de *Louis XIV* plus fameux que les victoires du conquérant. Les noms de *Fra-Paolo*, du cardinal *Bembe*, du *Tasse*, de l'*Arioste*, l'emportent sur ceux de *Charles-Quint*, et de *Léon X*, tout vice-dieu que ce dernier prétendit être. On parle cent fois de *Virgile*, d'*Horace*, d'*Ovide*, pour une fois d'*Auguste*, et encore est-ce rarement à son honneur. S'agit-il de l'Angleterre ? on est bien plus curieux des anecdotes qui regardent les *Newton*, les *Locke*, les *Shaftesbury*, les *Milton*, les *Bolingbroke*, que de la cour molle et voluptueuse de *Charles II*, de la lâche superstition de *Jacques II*, et de toutes les misérables intrigues qui agitèrent le règne de la reine *Anne*. De sorte que vous autres précepteurs du genre-humain, si vous aspirez à la gloire, votre attente est remplie, au lieu que souvent nos espérances sont trompées, parce que nous ne travaillons que pour nos contemporains, et vous pour tous les siècles.

On ne vit plus avec nous quand un peu de terre a couvert nos cendres ; et l'on converse avec

tous les beaux esprits de l'antiquité qui nous parlent par leurs livres. 1773.

Nonobstant tout ce que je viens de vous exposer, je n'en travaillerai pas moins pour la gloire, dussé-je crever à la peine ; parce qu'on est incorrigible à soixante et un ans, et parce qu'il est prouvé que celui qui ne désire pas l'estime de ses contemporains en est indigne. Voilà l'aveu sincère de ce que je suis, et de ce que la nature a voulu que je fusse.

Si le patriarche de Ferney, qui pense comme moi, juge mon cas un péché mortel, je lui demande l'absolution. J'attendrai humblement sa sentence ; et si même il me condamne, je ne l'en aimerai pas moins.

Puisse-t-il vivre la millième partie de ce que durera sa réputation ; il passera l'âge des patriarches. C'est ce que lui souhaite le philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je fais copier mes lettres, parce que ma main commence à dévenir tremblante, et qu'écrivant d'un très-petit caractère, cela pourrait fatiguer vos yeux.

LETTRE XXXIII.

DU ROI.

A Berlin, le 16 de janvier.

1773. Je me souviens que, lorsque *Milton* dans ses voyages en Italie vit représenter une assez mauvaise pièce qui avait pour titre *Adam et Eve*, cela réveilla son imagination et lui donna l'idée de son poëme du *Paradis perdu*. Ainsi ce que j'aurai fait de mieux par mon persiflage des *Confédérés*, c'est d'avoir donné lieu à la bonne tragédie que vous allez faire représenter à Paris. Vous me faites un plaisir infini de me l'envoyer; je suis très-sûr qu'elle ne m'ennuyera pas.

Chez vous le Temps a perdu ses ailes: *Voltaire* à soixante-dix ans est aussi vert qu'à trente. Le beau secret de rester jeune! vous le possédez seul. *Charles-Quint* radotait à cinquante ans. Beaucoup de grands princes n'ont fait que radoter toute leur vie. Le fameux *Clarke*, le célèbre *Swift* étaient tombés en enfance; le *Tasse*, qui pis est, devint fou; *Virgile* n'atteignit pas vos années, ni *Horace* non plus; pour *Homère*, il ne nous est pas assez connu pour que nous puissions décider si son esprit se soutint jusqu'à la fin; mais il est certain que ni le vieux *Fontenelle*, ni l'éternel *Saint-Aulaire* ne fesaient pas aussi bien des vers, n'avaient pas l'imagination aussi brillante que le patriarche de Ferney. Aussi enterrera-t-on le Parnasse français avec vous.

Si vous étiez jeune, je prendrais des *Grimm*, des *la Harpe* et tout ce qu'il y a de mieux à Paris, pour m'envoyer vos ouvrages ; mais tout ce que *Thiriot* m'a marqué dans ſes feuilles ne valait pas la peine d'être lu, à l'exception de la belle traduction des Géorgiques. 1773.

Voulez-vous que j'entretienne un correſpondant en France pour apprendre qu'il paraît un art de la raſerie, dédié à *Louis XV*, des eſſais de tactique par de jeunes militaires qui ne ſavent pas épeler *Végèce*, des ouvrages ſur l'agriculture dont les auteurs n'ont jamais vu de charrue, des dictionnaires, comme s'il en pleuvait ; enfin un tas de mauvaiſes compilations, d'annales, d'abrégés, où il ſemble qu'on ne penſe qu'au débit du papier et de l'encre, et dont le reſte au demeurant ne vaut rien.

Voilà ce qui me fait renoncer à ces feuilles où le plus grand art de l'écrivain ne peut vaincre la ſtérilité de la matière. En un mot, quand vous aurez des *Fontenelles*, des *Monteſquieux*, des *Greſſets*, ſurtout des *Voltaires*, je renouerai cette correſpondance ; mais juſque-là je la ſuſpendrai.

Je ne connais point ce *Morival* dont vous me parlez. Je m'informerai après lui pour ſavoir de ſes nouvelles. Toutefois, quoi qu'il arrive, étant à mon ſervice il n'aura pas le triſte plaiſir de ſe venger de ſa patrie. Tant de fiel n'entre point dans l'ame des philoſophes.

Je ſuis occupé ici à célébrer les noces du landgrave de Heſſe avec ma nièce. Je jouerai un triſte rôle à ces noces, celui de témoin, et voilà tout. En attendant tout s'achemine à la paix : elle ſera conclue dans

1773. peu. Alors il restera à pacifier la Pologne ; à quoi l'impératrice de Russie, qui est heureuse dans toutes ses entreprises, réussira immanquablement.

Je me trouve à présent, contre ma coutume, dans le tourbillon du grand monde, ce qui m'empêche pour cette fois, mon cher *Voltaire*, de vous en dire davantage. Dès que je serai rendu à moi-même, je pourrai m'entretenir plus librement avec le patriarche de Ferney auquel je souhaite santé et longue vie, car il a tout le reste. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le premier février.

SIRE,

JE vous ai remercié de votre porcelaine ; le roi, mon maître n'en a pas de plus belle ; aussi ne m'en a-t-il point envoyé. Mais je vous remercie bien plus de ce que vous m'ôtez, que je ne suis sensible à ce que vous me donnez. Vous me retranchez tout net neuf années dans votre dernière lettre ; jamais notre contrôleur général n'a fait de si grands retranchemens. Votre Majesté a la bonté de me faire compliment sur mon âge de soixante et dix ans. Voilà comme on trompe toujours les rois. J'en ai soixante et dix-neuf, s'il vous plaît, et bientôt quatre-vingts. Ainsi je ne verrai point la destruction que je souhaitais

ſi paſſionnément, de ces vilains Turcs qui enferment les femmes, et qui ne cultivent point les beaux arts. 1773.

Vous ne voulez donc point remplacer *Thiriot* votre hiſtoriographe des cafés? il s'acquittait parfaitement de cette charge; il ſavait par cœur le peu de bons et le grand nombre de mauvais vers qu'on feſait dans Paris; c'était un homme bien néceſſaire à l'Etat.

Vous n'avez donc plus dans Paris
De courtier de littérature?
Vous renoncez aux beaux eſprits,
A tous les immortels écrits
De l'almanach et du mercure?
L'in-folio ni la brochure
A vos yeux n'ont donc plus de prix?
D'où vous vient tant d'indifférence?
Vous ſoupçonnez que le bon temps
Eſt paſſé pour jamais en France,
Et que notre antique opulence
Aujourd'hui fait place en tout ſens
Aux guenilles de l'indigence?
Ah! jugez mieux de nos talens,
Et voyez quelle eſt notre aiſance:
Nous ſommes et riches et grands,
Mais c'eſt en fait d'extravagance.
J'ai même très-peu d'eſpérance
Que monſieur l'abbé Savatier, (*a*)

(*a*) L'abbé *Sabatier* ou *Savatier*, gredin qui s'eſt aviſé de juger les ſiècles avec un ci-devant ſoi-diſant jéſuite, et qui a ramaſſé un tas de calomnies abſurdes pour vendre ſon livre.

1773. Malgré ſa flatteuſe éloquence,
Nous tire jamais du bourbier
Où nous a plongés l'abondance
De nos barbouilleurs de papier.

Le goût s'enfuit, l'ennui nous gêne,
On cherche des plaiſirs nouveaux ;
Nous étalons pour Melpomène
Quatre ou cinq ſortes de treteaux
Au lieu du théâtre d'Athène.
On critique, on critiquera,
On imprime, on imprimera
De beaux écrits ſur la muſique,
Sur la ſcience économique,
Sur la finance et la tactique,
Et ſur les filles d'opéra.

En province une académie
Enſeigne méthodiquement,
Et calcule très-ſavamment
Les moyens d'avoir du génie.

Un auteur va mettre au grand jour
L'utile et la profonde hiſtoire
Des ſinges qu'on montre à la foire,
Et de ceux qui vont à la cour.
Peut-être un peu de ridicule
Se joint-il à tant d'agrémens ;
Mais je connais certaines gens,
Qui vers les bords de la Viſtule
Ne paſſent pas ſi bien leur temps.

Le nouvel abbé d'Oliva après avoir ri aux dépens de ces meſſieurs, malgré leur *liberum veto*, s'entend

merveilleuſement

merveilleuſement avec l'Egliſe grecque, pour mettre à fin le ſaint œuvre de la pacification des Sarmates. 1773.
Il a couru ces jours-ci un bruit dans Paris, qu'il y avait une révolution en Ruſſie ; mais je me flatte que ce ſont des nouvelles de café ; j'aime trop ma *Catherine*.

J'aurai l'honneur d'envoyer inceſſamment à votre Majeſté les Lois de Minos. L'ouvrage ſerait meilleur ſi je n'avais que les ſoixante et dix ans que vous m'accordez.

Ce *Morival*, dont j'ai eu l'honneur de vous parler, eſt depuis ſept ou huit ans à votre ſervice. Je ne ſais pas le nom de ſon régiment ; mais il eſt à Véſel.

Voilà toute votre auguſte famille mariée. On dit madame la Landgrave très-belle. Monſieur le prince de Virtemberg eſt dans notre voiſinage avec neuf enfans, dont quelques-uns ſeront un jour ſous vos ordres, à la tête de vos armées.

Conſervez-moi, Sire, vos bontés qui font la conſolation de ma vie, et avec leſquelles je deſcendrai au tombeau très-allégrement.

LETTRE XXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de février.

1773. J'AI reçu votre lettre et vos vers charmans, qui démentent ſans doute votre âge. Non : je ne vous en croirai point ſur votre parole ; ou vous êtes encore jeune, ou vous avez coupé au temps ſes ailes.

Il faut être bien téméraire pour vous répondre en vers, ſi vous ne ſaviez pas que les gens de mon eſpèce ſe permettent ſouvent ce qu'on déſapprouverait en d'autres. Un certain *Cotys*, roi d'un pays très-barbare, entretint une correſpondance en vers avec *Ovide* exilé dans le Pont. Il doit donc être permis aujourd'hui à un ſouverain d'un pays moins barbare d'écrire à l'Apollon de Ferney en langage velche, en dépit de l'abbé d'*Olivet* et des puriſtes de ſon académie.

Non, je ne veux plus à Paris
Avoir de courtier littéraire :
Je n'y vois plus ces beaux eſprits
Dont nombre d'immortels écrits
En m'inſtruiſant ſavaient me plaire.
Je ne veux de correſpondans
Que ſur les confins de la Suiſſe,
Province qui jadis était très-fort novice
En arts, en eſprit, en talens,
Mais qui contient des bons vieux temps
Le ſeul auteur qui me raviſſe.

1773.

Les Grecs, vos favoris, cherchèrent en Asie
La science et la vérité;
Platon jusqu'en Egypte avait même tenté
D'éclairer sa philosophie;
Désormais nos cantons de ses charmes épris,
Sans chercher pour l'esprit des alimens dans l'Inde,
Trouvent le dieu du goût comme le dieu du Pinde
Tous deux à Ferney réunis.

Vous aurez peut-être encore le plaisir de voir les Musulmans chassés de l'Europe : la paix vient de manquer pour la seconde fois. De nouvelles combinaisons donnent lieu à de nouvelles conjonctures. Vos Velches sont bien tracassiers. Pour moi, disciple des encyclopédistes, je prêche la paix universelle en bon apôtre de feu l'abbé de *Saint-Pierre;* et peut-être ne réussirai-je pas mieux que lui. Je vois qu'il est plus facile aux hommes de faire le mal que le bien, et que l'enchaînement fatal des causes nous entraîne malgré nous et se joue de nos projets, comme un vent impétueux d'un sable mouvant.

Cela n'empêche pas que le train des choses ordinaires ne continue. Nous arrangeons le chaos de l'anarchie chez nous, et nos évêques conservent 24,000 écus de rente, les abbés 7000. Les apôtres n'en avaient pas autant. On s'arrange avec eux de manière qu'on les débarrasse des soins mondains, pour qu'ils s'attachent sans distraction à gagner la Jérusalem céleste, qui est leur véritable patrie.

Je vous suis obligé de la part que vous prenez à l'établissement de ma nièce : elle a une figure fort intéressante, jointe à une conduite qui me fait

1773. eſpérer qu'elle ſera heureuſe, autant qu'il eſt donné à notre eſpèce de l'être.

Je m'informerai de ce compagnon du malheureux *la Barre ;* et s'il a de la conduite, il ſera facile de le placer. Votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Les nouvelles qu'on vous donne de Paris diffèrent prodigieuſement de celles que je reçois de Péterſbourg. On vous écrit ce que l'on ſouhaite, mais non pas ce qui exiſte ; enfin ce que l'on ſe promet du fruit de ſes tracaſſeries , ce qui peut-être était poſſible autrefois , mais à quoi l'on ne doit s'attendre aucunement en Ruſſie de la ſageſſe du gouvernement actuel.

Eh bien , je vous ai rogné quelques années, et je ne m'en dédis pas : vos ouvrages ont trop de fraîcheur pour être d'un vieillard. Vous m'enverriez votre extrait baptiſtère, que je n'en croirais pas davantage à votre curé.

On juge mal, on eſt déçu
En ſe fiant à l'apparence :
Je ſuis très-sûr et convaincu
Que Voltaire en ſecret a bu
De la fontaine de Jouvence.
Jamais aucun héros n'approcha de ſon ſort :
Immortel par ſa vie , ainſi qu'après ſa mort.

C'eſt cette première immortalité qui me touche le plus. Je ſuis intéreſſé à votre conſervation ; l'autre vous eſt sûre. Souvenez-vous de la maxime de l'empereur *Auguſte : Feſtina lentè.* Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney, en attendant les Lois de Minos.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 mars.

SIRE,

VOTRE lettre du 29 février, qui eſt apparemment datée ſelon votre ancien ſtyle hérétique, ne m'en eſt pas moins précieuſe. Votre ſtyle n'en eſt pas moins charmant : les choſes les plus agréables et les plus philoſophiques naiſſent ſous votre plume. Il vous eſt auſſi aiſé d'écrire des choſes dignes de la poſtérité qu'il l'eſt aux rois du Midi d'écrire : *Dieu vous ait, mon couſin, en ſa ſainte et digne garde ; et vous, monſieur le préſident, en ſa ſainte garde.* 1773.

J'ai été ſur le point de ne répondre à votre Majeſté que des champs Elyſées ; c'eſt après cinquante accès de fièvre, accompagnés de deux ou trois maladies mortelles, que j'ai l'honneur de vous écrire ce peu de lignes.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais j'ai bien peur que le renouvellement de la guerre entre la Porte de *Mouſtapha* et la Porte de *Catherine II* n'entraîne des ſuites fatales. Votre Majeſté eſt toujours préparée à tout événement, et quelque choſe qui arrive, elle fera de jolis vers et gagnera des batailles.

J'ai l'honneur de lui envoyer les Lois de Minos avec des notes qui pourront lui paraître aſſez intéreſſantes ; elle trouvera dans le cours de la pièce que

1773. j'ai profité d'un certain poëme sur les confédérés. Elle verra même qu'il y a quelque chose qui ressemble au roi de Suède, votre neveu; on prétend que notre ministère velche veut s'approprier ce grand prince et troubler un peu votre Nord. Ce sont mystères qui passent mon intelligence; je m'en remets, sur tous les futurs contingens, aux ordres de sa sacrée majesté le Hasard, ou plutôt aux ordres plus réels de sa divine majesté la Destinée. Les mourans d'autrefois savaient prédire l'avenir; le monde dégénère; et tout ce que je puis prédire, c'est que je serai votre admirateur, et votre très-sincèrement attaché suisse pendant le peu de minutes qui me restent encore à végéter entre le mont Jura et les Alpes.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE XXXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 4 d'avril.

Vous savez que tous les princes ont des espions: j'en ai jusqu'au pied des Alpes, qui m'ont alarmé en m'apprenant les dangers dont vous avez été menacé. Je ne sais s'ils m'ont annoncé juste (car vous savez que les princes sont sujets à être trompés); mais ils soutiennent que votre mal est dégénéré en goutte: ce qui m'a doublement réjoui. Cette maladie, à votre âge, pronostique une longue vie, et je suis bien aise de vous associer à notre confrérie de goutteux.

1773.

Je vous fais des remercîmens de la tragédie que vous m'avez envoyée. Vous avez été frappé des événemens arrivés en Pologne et des révolutions de Suède; et cela vous a fourni la matière d'un drame. Je crois que, si vous vouliez l'entreprendre, vous feriez, des nouvelles de gazette, des sujets de tragédie.

Celle-ci est certainement très-nouvelle, et ne ressemble à aucun des sujets que les tragiques, anciens ou modernes, ont traités. Je ne vous répéterai point l'étonnement que j'ai de vous voir rajeunir dans un âge où notre espèce cesse d'être; mais s'il est permis à un *dilettante*, ou pour mieux nommer les choses par leur nom, à un ignorant comme moi, de vous exposer mes doutes, il me paraît que la mort d'un prêtre ne peut toucher personne; et que si *Astérie* ou *Teucer* avaient péri par les complots des pontifes, on aurait été plus remué et plus attendri.

Vous qui possédez les secrets de ce grand art d'émouvoir, vous qui avez plus approfondi cette matière qu'un *dilettante* tel que je suis, vous avez eu sans doute des raisons de préférer le dénouement qui se trouve dans la pièce à celui que je propose.

Ne vous attendez pas à recevoir de ma part des ouvrages de cette nature: nous aimons mieux, dans ce pays, n'avoir que des sujets comiques; les autres, nous les avons eus par le passé. Et nous aimons mieux voir représenter des tragédies que d'en être les acteurs.

Quelque âge que vous ayez, vous avez un doyen dans ce pays-ci: c'est le vieux *Polnitz*. Il a fait une grande maladie, et je vous envoie l'histoire de sa

1773. convalescence. Il a actuellement quatre-vingt-cinq ans passés. Ce n'est pas une bagatelle d'avoir poussé sa carrière jusqu'à un âge aussi avancé, et de repousser les attaques de la mort comme un jeune homme.

L'autre pièce qui commence par un badinage, finit par quelques réflexions morales. J'ai fort recommandé qu'on eût soin d'en affranchir le port, parce qu'il n'est pas juste que vous payiez un fatras de fadaises qui vous ennuyera peut-être.

Vous me parlez de vos Velches et de leurs intrigues; elles me sont toutes connues. Il ne m'échappe rien de ce qui se passe à Stockholm ainsi qu'à Constantinople. Mais il faut attendre jusqu'au bout pour voir qui rira le dernier.

Votre impératrice a bien des ressources. Le Nord demeurera tranquille, ou ceux qui voudront le troubler, tout froid qu'il est, s'y brûleront les doigts.

Voilà ce que je prends la liberté de vous annoncer, et que vos Velches, pour trouver des souverains trop crédules, pourront peut-être les précipiter eux-mêmes dans de plus grands malheurs que ceux qu'ils ont courus jusqu'à présent.

Mais je ne sais de quoi je m'avise : les pronostics ne vont point à l'air de mon visage, et ce n'est pas à un incrédule à faire le voyant, aussi peu qu'à un échappé des Teutons à faire des vers velches. Je me sauverai de ceci comme *Pilate* qui dit : *Quod scripsi, scripsi.*

On peut mal prévoir, on peut faire de mauvais vers; mais cela n'empêche pas qu'on ne soit sensible au destin des grands hommes, et que le philosophe

de Sans-fouci ne prenne un vif intérêt à la confervation du patriarche de Ferney, pour lequel il conservera toute fa vie la plus grande admiration. 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE XXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 avril.

J'ALLAIS paffer les trois rivières,
Phlégéthon, Cocyte, Achéron;
La triple Hécate et fes forcières
M'attendaient chez le noir Pluton;
Les trois fileufes de nos vies,
Les trois fœurs qu'on nomme Furies,
Et les trois gueules de leur chien
Allaient livrer ma chétive ombre
Aux trois juges du féjour fombre,
Dont ne revient aucun chrétien.

Que ma furprife était profonde,
Et que j'étais épouvanté
De voir ainfi de tout côté
Des trinités dans l'autre monde!
Ce fut alors que j'invoquai
Le héros qui s'eft tant moqué
Des trinités que l'on adore.
En enfer il a du crédit;
On y craint fon bras, fon efprit;
Il m'exauça, je vis encore.

1773. Vous avez eu, ſans doute, Sire, la même bonté pour le vieux baron de *Polnitz*. L'enfer l'a reſpecté, et ſans doute il vous reſpectera bien davantage; vous vivrez aſſez long-temps pour augmenter encore vos Etats, car pour votre gloire je vous en défie; à l'égard de votre baron, il doit être bien glorieux d'être chanté par vous, et bien heureux de n'avoir point payé ſon paſſage à *Caron*.

Votre épître ſur le globe des petites-maiſons eſt charmante, vous connaiſſez parfaitement notre pays velche dont vous parlez, et ſes banqueroutes paſſées, et ſes banqueroutes préſentes et futures.

Je remercie votre Majeſté de prendre toujours ſous ſa protection la majeſté de *Julien*, qui était aſſurément une très-reſpectable majeſté, malgré l'inſolent *Grégoire* et l'impertinent *Cyrille*.

Je ne crois pas que nos Velches veuillent faire ſi tôt parler d'eux; il faut avoir beaucoup d'argent comptant à perdre actuellement, pour s'amuſer à ravager le monde; et ce n'eſt pas le cas de ces meſſieurs: mais, ſi jamais il arrivait malheur, je prendrais la liberté de vous recommander le ſieur *Morival*, qui ſert dans un de vos régimens à Véſel. Je vous ſupplierais de l'envoyer en Picardie dans Abbeville, pour y faire rouer les juges qui le condamnèrent, il y a ſix ans, lui et le chevalier de *la Barre*, à la queſtion ordinaire et extraordinaire, à l'amputation de la main droite et de la langue, et à être jetés tout vifs dans les flammes, parce qu'ils n'avaient pas ôté leur chapeau devant une proceſſion de capucins. Le chevalier de *la Barre* ſubit une partie de cette petite pénitence chrétienne; *Morival*

plus heureux alla ſervir un roi qui n'immole perſonne à des capucins, qui n'arrache point la langue aux jeunes gens, et qui ſe ſert mieux que perſonne de ſa langue, de ſa plume et de ſon épée. 1773.

Suppoſé que Thorn ſoit en votre puiſſance, j'oſe vous demander juſtice de la ſainte Vierge *Marie*, à laquelle on ſacrifia tant de jeunes écoliers en l'année 1724. Cette bonne femme de Bethléem ne s'attendait pas qu'un jour on ferait tant de ſacrifices à elle et à ſon fils. Le ſang humain a coulé pour eux mille fois plus que pour les dieux païens, et vous voyez que l'auteur des notes ſur les Lois de Minos a bien raiſon; mais rien n'eſt ſi dangereux chez les Velches que d'avoir raiſon.

Je veux eſpérer que le roi de Pologne finira ſon rôle comme *Teucer* le ſien, et que le *liberum veto*, qui n'eſt que le cri de la guerre civile, ſera aboli ſous ſon règne. Je veux l'eſtimer aſſez, pour croire qu'il eſt entièrement d'accord avec le protecteur de *Julien*. Je ſais qu'il penſe comme ces deux grands hommes; comment pourrait-il être fâché contre ceux qui puniſſent ſes aſſaſſins, et qui lui laiſſent un beau royaume, où il pourra être le maître?

Je ne verrai pas les troubles qui ſemblent ſe préparer, ma ſanté eſt trop délabrée; j'irai retrouver tout doucement *Iſaac d'Argens*, et nous vous célébrerons tous deux ſur le bord des trois rivières.

En attendant je vous prie de me conſerver vos bontés. Plaignez-moi ſurtout de mourir loin de votre Majeſté; mais ma deſtinée l'a voulu ainſi.

LETTRE XXXIX.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de mai.

1773. Si je n'étais pas surchargé d'affaires, j'aurais répondu à votre charmante lettre de toutes les trinités infernales, auxquelles vous avez heureusement échappé : ce dont je vous félicite. Il faudra attendre le retour de mes voyages ; ce qui sera expédié à peu-près vers le milieu du mois prochain.

Quelque prêssé que je sois, je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que la médisance épargne les philosophes aussi peu que les rois. On suppose des raisons à votre dernière maladie, qui sont autant d'honneur à la vigueur de votre tempérament que vos vers en font à la fraîcheur, ou, pour mieux dire, à l'immortalité de votre génie. Continuez de même, et vous surpasserez *Mathusalem* en toute chose. Il n'eut jamais telle maladie à votre âge, et je réponds qu'il ne fit jamais de bons vers.

Le philosophe de Sans-souci salue le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE XL.

DU ROI.

A Potsdam, le 12 d'auguste.

PUISQUE les trinités sont si fort à la mode, je vous citerai trois raisons qui m'ont empêché de vous répondre plutôt; mon voyage en Prusse, l'usage des eaux minérales, et l'arrivée de ma nièce la princesse d'Orange. 1773.

Je n'en prends pas moins de part à votre convalescence, et j'aime mieux que vous me rendiez compte en beaux vers de ce qui se passe sur les bords de l'Achéron, que si vous aviez fixé votre séjour dans cette contrée d'où personne encore n'est revenu.

Le vieux baron a été de toutes nos fêtes, et il ne paraissait pas qu'il eût quatre-vingt-six ans. Si le vieux baron s'est échappé de la fatale barque, faute de payer le passage, vous avez, à l'exemple d'*Orphée*, adouci par les doux accords de votre lyre la barbare dureté des commis de l'enfer; et en tout sens vous devez votre immortalité aux talens enchanteurs que vous possédez.

Vous avez non-seulement fait rougir votre nation du cruel arrêt porté contre le chevalier de *la Barre*, et exécuté; vous protégez encore les malheureux qui ont été englobés dans la même condamnation. Je vous avouerai que le nom même de ce *Morival*, dont vous me parlez, est inconnu. Je m'informerai

1773. de ſa conduite; s'il a du mérite, votre recommandation ne lui ſera pas inutile.

Je vois que le public ſe complaît à exagérer les événemens. Thorn ne ſe trouve point dans la partie qui m'eſt échue de la Pologne. Je ne vengerai point le maſſacre des innocens, dont les prêtres de cette ville ont à rougir; mais j'érigerai dans une petite ville de la Varmie un monument ſur le tombeau du fameux *Copernic* qui s'y trouve enterré. Croyez-moi, il vaut mieux, quand on le peut, récompenſer que punir; rendre des hommages au génie, que venger des atrocités depuis long-temps commiſes.

Il m'eſt tombé entre les mains un ouvrage de défunt *Helvétius* ſur l'éducation: je ſuis fâché que cet honnête homme ne l'ait pas corrigé, pour le purger des penſées fauſſes et des *concetti* qui me ſemblent on ne ſaurait plus déplacés dans un ouvrage de philoſophie. Il veut prouver, ſans pouvoir en venir à bout, que les hommes ſont également doués d'eſprit, et que l'éducation peut tout. Malheureuſement l'expérience, ce grand maître, lui eſt contraire et combat les principes qu'il s'efforce d'établir. Pour moi je n'ai qu'à me louer de l'idée trop avantageuſe qu'il avait de ma perſonne. Je voudrais la mériter.

Je ne ſais comment penſe le roi de Pologne; encore moins quand la diète finira. Je vous garantirai toujours à bon compte qu'il n'y aura pas de nouveaux troubles occaſionnés par ce qui ſe paſſe dans ce royaume.

Vous vivrez encore long-temps, l'honneur des lettres et le fléau de l'*inf...;* et ſi je ne vous vois

pas *facie ad faciem*, les yeux de l'efprit ne détournent point leurs regards de votre perfonne, et mes vœux vous accompagnent par-tout. 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 4 feptembre.

SIRE,

Si votre vieux baron a bien danfé à l'âge de quatre-vingt-fix ans, je me flatte que vous danferez mieux que lui à cent ans révolus. Il eft jufte que vous danfiez long-temps au fon de votre flûte et de votre lyre, après avoir fait danfer tant de monde, foit en cadence, foit hors de cadence, au fon de vos trompettes. Il eft vrai que ce n'eft pas la coutume des gens de votre efpèce de vivre long-temps. *Charles XII* qui aurait été un excellent capitaine dans un de vos régimens, *Guftave Adolphe* qui eût été un de vos généraux, *Valftein* à qui vous n'euffiez pas confié vos armées, le grand électeur qui était plutôt un précurfeur de grand ; tout cela n'a pas vécu âge d'homme. Vous favez ce qui arriva à *Céfar* qui avait autant d'efprit que vous, et à *Alexandre* qui devint ivrogne n'ayant plus rien à faire : mais vous vivrez long-temps, malgré vos accès de goutte, parce que

1773. vous êtes ſobre, et que vous ſavez tempérer le feu qui vous anime, et empêcher qu'il vous dévore.

Je ſuis fâché que Thorn n'appartienne point à votre Majeſté, mais je ſuis bien aiſe que le tombeau de *Copernic* ſoit ſous votre domination. Elevez un gnomon ſur ſa cendre, et que le ſoleil remis par lui à ſa place le ſalue tous les jours à midi de ſes rayons joints aux vôtres.

Je ſuis très-touché qu'en honorant les morts, vous protégiez les malheureux vivans qui le méritent. *Morival* doit être à Véſel lieutenant dans un de vos régimens : ſon véritable nom n'eſt point *Morival*, c'eſt d'*Etallonde;* il eſt fils d'un préſident d'Abbeville. *Copernic* n'aurait été qu'excommunié s'il avait ſurvécu au livre où il démontra le cours des planètes et de la terre autour du ſoleil; mais d'*Etallonde* à l'âge de quinze ans a été condamné par des iroquois d'Abbeville à la torture ordinaire et extraordinaire, à l'amputation du poing et de la langue, et à être brûlé à petit feu avec le chevalier de *la Barre*, fils d'un lieutenant-général de nos armées, pour n'avoir pas ſalué des capucins, et pour avoir chanté une chanſon ; et un parlement de Paris a confirmé cette ſentence, pour que les évêques de France ne leur reprochaſſent plus d'être ſans religion ; ces meſſieurs du parlement ſe firent aſſaſſins afin de paſſer pour chrétiens.

Je demande pardon aux Iroquois de les avoir comparés à ces abominables juges, qui méritaient qu'on les écorchât ſur leurs bancs ſemés de fleurs de lis, et qu'on étendît leur peau ſur ces fleurs. Si d'*Etallonde*, connu dans vos troupes ſous le nom de *Morival*, eſt un garçon de mérite, comme on me

l'aſſure,

l'affure, daignez le favorifer. Puiffe-t-il venir un jour dans Abbeville, à la tête d'une compagnie, faire trembler fes déteftables juges, et leur pardonner! 1773.

Le jugement que vous portez fur l'œuvre pofthume d'*Helvétius* ne me furprend pas; je m'y attendais; vous n'aimez que le vrai. Son ouvrage eft plus capable de faire du tort que du bien à la philofophie; j'ai vu avec douleur que ce n'était que du fatras, un amas indigefte de vérités triviales et de fauffetés reconnues. Une vérité affez triviale, c'eft la juftice que l'auteur vous rend; mais il n'y a plus de mérite à cela. On trouve d'ailleurs dans cette compilation irrégulière beaucoup de petits diamans brillans femés çà et là. Ils m'ont fait grand plaifir, et m'ont confolé des défauts de tout l'enfemble.

Je ne fais fi je me trompe fur le roi de Pologne, mais je trouve qu'il a bien fait de fe confier à votre Majefté. Il a bien juftifié l'ancien proverbe des Grecs, *la moitié vaut mieux que le tout:* il lui en reftera toujours affez pour être heureux. Où en ferions-nous s'il n'y avait de félicité dans ce monde que pour ceux qui pofsèdent trois cents lieues de pays en long et en large? *Mouftapha* en a trop; je voudrais toujours qu'on le débarrafsât de la fatigue de gouverner une partie de l'Europe. On a beau dire qu'il faut que la religion mahométane contrebalance la religion grecque, et que la religion grecque foit un contre-poids à la religion papifte, je voudrais que vous ferviffiez vous-même de contre-poids. Je fuis toujours affligé de voir un bacha fouler aux pieds la cendre de *Thémiftocle* et d'*Alcibiade*. Cela me fait autant de peine

1773. que de voir des cardinaux careſſer leurs mignons ſur le tombeau de *Marc-Aurèle*.

Sérieuſement, je ne conçois pas comment l'impératrice-reine n'a pas vendu ſa vaiſſelle, et donné ſon dernier écu à ſon fils l'empereur, votre ami (s'il y a des amis parmi vous autres), pour qu'il aille, à la tête d'une armée, attendre *Catherine II* à Andrinople. Cette entrepriſe me paraiſſait ſi naturelle, ſi aiſée, ſi convenable, ſi belle, que je ne vois pas même pourquoi elle n'a pas été exécutée ; bien entendu qu'il y aurait eu pour votre Majeſté un gros pot de vin dans ce marché. Chacun a ſa chimère ; voilà la mienne :

Après quoi je rentre en moi-même,
Et ſuis Gros-Jean comme devant.

Gros-Jean, dans ſa retraite, plantant, défrichant, bâtiſſant, établiſſant une petite colonie, travaillant, ruminant, doutant, radotant, ſouffrant, mourant, vous regrettant très-ſincèrement, ſe met à vos pieds en vous admirant.

LETTRE XLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 22 ſeptembre.

SIRE,

IL faut que je vous diſe que j'ai bien ſenti ces jours-ci, malgré tous mes caprices paſſés, combien je ſuis attaché à votre Majeſté et à votre maiſon. Madame la ducheſſe de *Virtemberg*, ayant eu comme tant d'autres la faibleſſe de croire que la ſanté ſe trouve à Lauſane, et que le médecin *Tiſſot* la donne à qui la paye, a fait, comme vous ſavez, le voyage de Lauſane; et moi, qui ſuis plus véritablement malade qu'elle et que toutes les princeſſes qui ont pris *Tiſſot* pour *Eſculape*, je n'ai pas eu la force de ſortir de chez moi. Madame de *Virtemberg*, inſtruite de tous les ſentimens que je conſerve pour la mémoire de madame la margrave de *Bareith* ſa mère, a daigné venir dans mon hermitage et y paſſer deux jours. Je l'aurais reconnue quand même je n'aurais pas été averti; elle a le tour du viſage de ſa mère avec vos yeux. Vous autres héros qui gouvernez le monde, vous ne vous laiſſez pas ſubjuguer par l'attendriſſement, vous l'éprouvez tout comme nous; mais vous gardez votre décorum.

1773.

Pour nous autres chétifs mortels, nous cédons à toutes les impreſſions; je me mis à pleurer en lui parlant de vous et de madame la princeſſe ſa mère:

1773. et quoiqu'elle ſoit la nièce du premier capitaine de l'Europe, elle ne put retenir ſes larmes. Il me paraît qu'elle a l'eſprit et les grâces de votre maiſon, et que ſurtout elle vous eſt plus attachée qu'à ſon mari. Elle s'en retourne, je crois, à Bareith, où elle trouvera une autre princeſſe d'un genre différent, c'eſt mademoiſelle *Clairon*, qui cultive l'hiſtoire naturelle, et qui eſt la philoſophe de M. le Margrave.

Pour vous, Sire, je ne ſais où vous êtes actuellement; les gazettes vous font toujours courir. J'ignore ſi vous donnez des bénédictions dans un des évêchés de vos nouveaux Etats, ou dans votre abbaye d'Oliva : ce que je ſouhaite paſſionnément, c'eſt que les diſſidens ſe multiplient ſous vos étendards. On dit que pluſieurs jéſuites ſe ſont faits ſociniens; Dieu leur en faſſe la grâce! il ferait plaiſant qu'ils bâtiſſent une égliſe à St *Servet;* il ne nous manque plus que cette révolution.

Je renonce à mes belles eſpérances de voir les Mahométans chaſſés de l'Europe, et l'éloquence, la poëſie, la muſique, la peinture, la ſculpture, renaiſſantes dans Athènes; ni vous, ni l'empereur, ne voulez courir au Boſphore; vous laiſſez battre les Ruſſes à Siliſtrie, et mon impératrice s'affermir pour quelque temps dans le pays de *Thoas* et d'*Iphigénie*. Enfin vous ne voulez point faire de croiſade. Je vous crois très-ſupérieur à *Godefroi de Bouillon :* vous auriez eu par-deſſus lui le plaiſir de vous moquer des Turcs en jolis vers tout auſſi-bien que des confédérés polonais; mais je vois bien que vous ne vous ſouciez d'aucune Jéruſalem, ni de la terreſtre, ni de la céleſte : c'eſt bien dommage.

Le vieux malade de Ferney eſt toujours aux pieds de votre Majeſté; il eſt bien fâché de ne plus s'entretenir de vous avec madame la ducheſſe de *Virtemberg* qui vous adore. 1773.

Le vieux malade.

LETTRE XLIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 9 d'octobre.

Je m'aperçois avec regret qu'il y a près de vingt ans que vous êtes parti d'ici : votre mémoire me rappelle à votre imagination tel que j'étais alors; cependant ſi vous me voyiez, au lieu de trouver un jeune homme qui a l'air à la danſe, vous ne trouveriez qu'un vieillard caduc et décrépit. Je perds chaque jour une partie de mon exiſtence, et je m'achemine imperceptiblement vers cette demeure dont perſonne encore n'a rapporté de nouvelles.

Les obſervateurs ont cru s'apercevoir que le grand nombre de vieux militaires finiſſent par radoter, et que les gens de lettres ſe conſervent mieux. Le grand *Condé*, *Marlborough*, le prince *Eugène*, ont vu dépérir en eux la partie penſante avant leur corps. Je pourrai bien avoir un même deſtin, ſans avoir poſſédé leurs talens. On ſait qu'*Homère*, *Atticus*, *Varron*, *Fontenelle*, et tant d'autres, ont atteint un grand âge ſans éprouver les mêmes infirmités. Je

1773. souhaite que vous les surpassiez tous par la longueur de votre vie et par les travaux de l'esprit.

Sans m'embarrasser du sort qui m'attend, de quelques années de plus ou de moins d'existence, qui disparaissent devant l'éternité, on va inaugurer l'église catholique de Berlin. Ce sera l'évêque de Warmie qui la consacrera. Cette cérémonie, étrangère pour nous, attire un grand concours de curieux. C'est dans le diocèse de cet évêque que se trouve le tombeau de *Copernic*, auquel, comme de raison, j'érigerai un mausolée. Parmi une foule d'erreurs qu'on répandait de son temps, il s'est trouvé le seul qui enseignât quelques vérités utiles. Il fut heureux : il ne fut point persécuté.

Le jeune d'*Etallonde*, lieutenant à Vésel, l'a été : il mérite qu'on pense à lui. Muni de votre protection et du bon témoignage que lui rendent ses supérieurs, il ne manquera pas de faire son chemin.

J'en reviens à ce roi de Pologne dont vous me parlez. Je sais que l'Europe croit assez généralement que le partage qu'on a fait de la Pologne est une suite des manigances politiques qu'on m'attribue; cependant rien n'est plus faux. Après avoir proposé vainement des tempéramens différens, il fallut recourir à ce partage, comme à l'unique moyen d'éviter une guerre générale. Les apparences sont trompeuses, et le public ne juge que par elles. Ce que je vous dis est aussi vrai que la 48me proposition d'*Euclide*.

Vous vous étonnez que l'empereur et moi ne nous mêlions pas des troubles de l'Orient : c'est au prince *Kaunitz* de vous répondre pour l'empereur; il vous révélera les secrets de sa politique. Pour moi, je

concours depuis long-temps aux opérations des Ruſſes par les ſubſides que je leur paye, et vous devez ſavoir qu'un allié ne fournit pas des troupes et de l'argent en même temps. Je ne ſuis qu'indirectement engagé dans ces troubles par mon union avec l'impératrice de Ruſſie. Quant à mon perſonnel, je renonce à la guerre, de crainte d'encourir l'excommunication des philoſophes. 1773.

J'ai lu l'article *Guerre*, (Queſtions encyclopédiques) et j'ai frémi. Comment un prince, dont les troupes ſont habillées d'un gros drap bleu, et les chapeaux bordés d'un fil blanc, après les avoir fait tourner à droite et à gauche, peut-il les faire marcher à la gloire ſans mériter le titre honorable de chef de brigands, puiſqu'il n'eſt ſuivi que d'un tas de fainéans, que la néceſſité oblige à devenir des bourreaux mercenaires pour faire ſous lui l'honnête métier de voleurs de grand chemin? Avez-vous oublié que la guerre eſt un fléau qui, les raſſemblant tous, leur ajoute encore tous les crimes poſſibles? Vous voyez bien qu'après avoir lu ces ſages maximes, un homme, pour peu qu'il ait ſa réputation à cœur, doit éviter les épithètes qu'on ne donne qu'aux plus vils ſcélérats.

Vous ſaurez d'ailleurs que l'éloignement de mes frontières de celles des Turcs a, juſqu'à préſent, empêché qu'il n'y ait eu de diſcorde entre les deux Etats, et qu'il faut qu'un ſouverain ſoit condamnable (à mort s'il était particulier) pour qu'en conſcience un autre ſouverain ait le droit de le détrôner. Liſez *Puffendorf* et *Grotius*, vous y ferez de belles découvertes.

Il y a cependant des guerres juſtes, quoique vous n'en admettiez point; celles qu'exige ſa propre déſenſe

1773. ſont inconteſtablement de ce genre. J'avoue que la domination des Turcs eſt dure, et même barbare : je confeſſe que la Gréce ſurtout eſt de tous les pays de cette domination le plus à plaindre ; mais ſouvenez-vous de l'injuſte ſentence de l'aréopage contre *Socrate*, rappelez-vous la barbarie dont les Athéniens usèrent envers leurs amiraux, qui, ayant gagné une bataille navale, ne purent dans une tempête enterrer leurs morts.

Vous dites vous-même que c'eſt peut-être en punition de ces crimes qu'ils ſont aſſujettis et avilis par des barbares. Eſt-ce à moi de les en délivrer ? Sais-je ſi le terme poſé à leur pénitence eſt fini, ou combien elle doit durer ? Moi qui ne ſuis que cendre et pouſſière, dois-je m'oppoſer aux arrêts de la Providence ?

Que de raiſons pour maintenir la paix dont nous jouiſſons ! il faudrait être inſenſé pour en troubler la durée. Vous me croyez épuiſé par ce que je vous ai dit ci-deſſus : ne le penſez pas. Une raiſon auſſi valable que celle que je viens d'alléguer, eſt qu'on eſt perſuadé en Ruſſie qu'il eſt contre la dignité de cet empire de faire uſage des ſecours étrangers, lorſque les forces des Ruſſes ſont ſeules ſuffiſantes pour terminer heureuſement cette guerre.

Un léger échec qu'a reçu l'armée de *Romanzow*, ne peut entrer en aucune comparaiſon avec une ſuite de ſuccès non interrompus qui ont ſignalé toutes les campagnes des Ruſſes. Tant que cette armée ſe tiendra ſur la rive gauche du Danube, elle n'a rien à craindre. La difficulté conſiſte à paſſer ce fleuve avec ſureté. Elle trouve à l'autre bord un terrain exceſſivement coupé, une difficulté infinie de ſubſiſter :

ce n'eſt qu'un déſert et des montagnes hériſſées de bois qui mènent vers Andrinople. La difficulté d'amaſſer des magaſins, de les conduire avec ſoi, rend cette entrepriſe haſardeuſe. Mais comme juſqu'à préſent rien n'a été difficile à l'impératrice, il faut eſpérer que ſes généraux mettront heureuſement fin à une auſſi pénible expédition. 1773.

Voilà des raiſonnemens militaires qui m'échappent; j'en demande pardon à la philoſophie. Je ne ſuis qu'un demi-quaker juſqu'à préſent; quand je le ſerai comme *Guillaume Penn*, je déclamerai comme d'autres contre ces aſſaſſins privilégiés qui ravagent l'univers.

En attendant donnez-moi mon abſolution d'avoir oſé nommer le nom de *projet de campagne* en vous écrivant. C'eſt dans l'eſpoir de recevoir votre indulgence plénière, que le philoſophe de Sans-ſouci vous aſſure qu'il ne ceſſe de faire des vœux pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XLIV.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 d'octobre.

1773. S'IL m'eſt interdit de vous revoir à tout jamais, je n'en ſuis pas moins aiſe que la ducheſſe de *Virtemberg* vous ait vu. Cette façon de converſer par procuration ne vaut pas le *facie ad faciem*. Des relations et des lettres ne tiennent pas lieu de *Voltaire*, quand on l'a poſſédé en perſonne.

J'applaudis aux larmes vertueuſes que vous avez répandues au ſouvenir de ma défunte ſœur. J'aurais ſurement mêlé les miennes aux vôtres ſi j'avais été préſent à cette ſcène touchante. Soit faibleſſe, ſoit adulation outrée, j'ai exécuté pour cette ſœur ce que *Cicéron* projetait pour ſa *Tullie*. Je lui ai érigé un temple dédié à l'amitié ; ſa ſtatue ſe trouve au fond, et chaque colonne eſt chargée d'un maſcaron contenant le buſte des héros de l'amitié. Je vous en envoie le deſſin. Ce temple eſt placé dans un des boſquets de mon jardin. J'y vais ſouvent me rappeler mes pertes, et le bonheur dont je jouiſſais autrefois.

Il y a plus d'un mois que je ſuis de retour de mes voyages. J'ai été en Pruſſe abolir le ſervage, réformer des lois barbares, en promulguer de plus raiſonnables, ouvrir un canal qui joint la Viſtule, la Sretz, la Varte, l'Oder et l'Elbe, rebâtir des villes détruites depuis la peſte de 1709, défricher vingt milles

de marais, et établir quelque police dans un pays où ce nom même était inconnu. De là j'ai été en Siléſie conſoler mes pauvres ignatiens des rigueurs de la cour de Rome, corroborer leur ordre, en former un corps de diverſes provinces où je les conſerve, et les rendre utiles à la patrie en dirigeant leurs écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, à laquelle ils ſe voueront entièrement. De plus, j'ai arrangé la bâtiſſe de ſoixante villages dans la haute Siléſie, où il reſtait des terres incultes: chaque village a vingt familles. J'ai fait faire des grands chemins dans les montagnes pour la facilité du commerce, et rebâtir deux villes brûlées: elles étaient de bois; elles ſeront de briques, et même de pierres de taille, tirées des montagnes. 1773.

Je ne vous parle point des troupes: cette matière eſt trop prohibée à Ferney pour que je la touche.

Vous ſentirez qu'en feſant tout cela, je n'ai pas été les bras croiſés.

A propos de croiſés, ni l'empereur ni moi ne nous croiſerons contre le Croiſſant; il n'y a plus de reliques à remporter de Jéruſalem. Nous eſpérons que la paix ſe fera, peut-être cet hiver; et d'ailleurs nous aimons le proverbe qui dit: Il faut vivre, et laiſſer vivre. A peine y a-t-il dix ans que la paix dure; il faut la conſerver autant qu'on le pourra ſans riſque, et ni plus ni moins ſe mettre en état de n'être pas pris au dépourvu par quelque chef de brigands, conducteur d'aſſaſſins à gage.

Ce ſyſtême n'eſt ni celui de *Richelieu*, ni celui de *Mazarin;* mais il eſt celui du bien des peuples, objet principal des magiſtrats qui les gouvernent.

1773. Je vous ſouhaite cette paix accompagnée de toutes les proſpérités poſſibles, et j'eſpère que le patriarche de Ferney n'oubliera pas le philoſophe de Sans-ſouci, qui admire et admirera ſon génie juſqu'à extinction de chaleur humaine. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 octobre.

MONSIEUR Guibert, votre écolier
Dans le grand art de la tactique,
A vu ce bel eſprit guerrier
Que tout prince aujourd'hui ſe pique
D'imiter, ſans lui reſſembler;
Et que tout héros, germanique,
Eſpagnol, gaulois, britannique,
Vainement voudrait égaler.
Monſieur Guibert eſt véridique;
Il dit qu'il a lu dans vos yeux
Toute votre hiſtoire héroïque,
Quoique votre bouche s'applique
A la cacher aux curieux.
Vous vous obſtinez à vous taire
Sur tant de travaux glorieux;
Et l'Europe fait beaucoup mieux,
Car elle fait tout le contraire.

Ce M. *Guibert*, Sire, fait comme l'Europe; il parle de votre Majeſté avec enthouſiaſme. Il dit

qu'il vous a trouvé en état de faire vingt campagnes; Dieu nous en préserve ! mais accordez-vous donc avec lui ; car il dit que vous avez un corps digne de votre ame, et vous prétendez que non : il est vrai qu'il vous a contemplé principalement des jours de revue ; et ces jours-là, vous pourriez bien vous rengorger et vous requinquer, comme une belle à son miroir. 1773.

Je ne vous proposais pas, Sire, vingt campagnes, je n'en proposais qu'une ou deux ; et encore c'était contre les ennemis de *Jésus-Christ* et de tous les beaux arts. Je disais : Il protége les jésuites, il protégera bien la vierge *Marie* contre *Mahomet*, et la bonne vierge lui donnera sans doute deux ou trois belles provinces à son choix, pour récompense d'une si sainte action.

Je viens de relire l'article *Guerre*, dont votre Majesté pacifique a la bonté de me parler : il est vraiment un peu insolent par excès d'humanité ; mais je vous prie de considérer que toutes ces injures ne peuvent tomber que sur les Turcs, qui sont venus du bord oriental de la mer Caspienne jusqu'auprès de Naples, et qui, chemin fesant, se sont emparés des lieux saints, et même du tombeau de *Jésus-Christ* qui ne fut jamais enterré. En un mot, je ressemblais comme deux gouttes d'eau à ce fou de *Pierre* l'hermite, qui prêchait la croisade. L'empereur des Romains, que vous aimez, et qui se regarde comme votre disciple, ne pouvait se plaindre de moi ; je lui donnais d'un trait de plume un très-beau royaume. On aurait pu, avant qu'il fût dix ans, jouer un opéra grec à Constantinople. DIEU n'a

1773. pas béni mes intentions, toutes chrétiennes qu'elles étaient ; du moins les philosophes vous béniront d'ériger un mausolée à *Copernic*, dans le temps que votre ami *Moustapha* fait enseigner la philosophie d'*Aristote* à Stamboul. Vous ne voulez point rebâtir Athènes, mais vous élevez un monument à la raison et au génie.

Quand je vous suppliais d'être le restaurateur des beaux arts de la Gréce, ma prière n'allait pas jusqu'à vous conjurer de rétablir la démocratie athénienne ; je n'aime point le gouvernement de la canaille. Vous auriez donné le gouvernement de la Gréce à M. de *Lentulus*, ou à quelque autre général qui aurait empêché les nouveaux grecs de faire autant de sottises que leurs ancêtres. Mais enfin, j'abandonne tous mes projets. Vous préférez le port de Dantzick à celui du Pirée : je crois qu'au fond votre Majesté a raison, et que, dans l'état où est l'Europe, ce port de Dantzick est bien plus important que l'autre.

Je ne sais plus quel royaume je donnerai à l'impératrice *Catherine II*, et franchement je crois que dans tout cela vous en savez plus que moi, et qu'il faut s'en rapporter à vous. Quelque chose qui arrive, vous aurez toujours une gloire immortelle. Puisse votre vie en approcher !

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 8 novembre.

SIRE,

La lettre dont votre Majesté m'a honoré le 24 octobre, est depuis vingt ans celle qui m'a le plus consolé ; votre temple aux manes de votre sœur, *Willeminæ sacrum*, est digne de la plus belle antiquité, et de vous seul dans le temps présent ; madame la duchesse de *Virtemberg* versera bien des larmes de tendresse, en voyant le dessin de ce beau monument.

1773.

Le canal, les villes rebâties, les marais desséchés, les villages établis, la servitude abolie, sont de *Marc-Aurèle*, ou de *Julien*. Je dis de *Julien*, car je le regarde comme le plus grand des empereurs, et je suis toujours indigné contre *la Bletterie*, qui ne l'a justifié qu'à demi, et qui a passé pour impartial, parce qu'il ne lui prodigue pas autant d'injures et de calomnies que *Grégoire* de Nazianze et *Théodoret*.

Je vous bénis dans mon village de ce que vous en avez tant bâti : je vous bénis au bord de mon marais de ce que vous en avez tant desséché : je vous bénis avec mes laboureurs de ce que vous en avez tant délivré d'esclavage et que vous les avez changés en hommes. *Gengis-kan* et *Tamerlan* ont gagné des batailles comme vous, ils ont conquis plus de pays que vous ; mais ils dévastaient, et vous améliorez.

1773. Je ne ſais s'ils auraient recueilli les jéſuites; mais je ſuis sûr que vous les rendrez utiles, ſans ſouffrir qu'ils puiſſent jamais être dangereux. On dit qu'*Antoine* fit le voyage de Brindes à Rome dans un char traîné par des lions; vous attelez des renards au vôtre, mais vous leur mettez un frein dans la gueule, et, quand il le faudra, vous leur mettrez le feu au derrière, comme *Samſon*, après les avoir attachés par la queue. Tout ce qui me fâche, c'eſt que vous n'établiſſiez pas une égliſe de ſociniens comme vous en établiſſez pluſieurs de jéſuites; il y a pourtant encore des ſociniens en Pologne. L'Angleterre en regorge, nous en avons en Suiſſe; certainement *Julien* les aurait favoriſés; ils haïſſent ce qu'il haïſſait, ils mépriſent ce qu'il mépriſait, et ils ſont honnêtes gens comme lui. De plus, ayant été tant perſécutés par les Polonais, ils ont quelque droit à votre protection.

Après tout le mal que j'ai oſé dire des Turcs à votre Majeſté, je ne vous propoſe pas une moſquée; cependant *Barberouſſe* en eut une à Marſeille; mais vous n'êtes pas fait pour nous imiter: tout ce que je ſais, c'eſt que votre nom ſera bien grand de Dantzick juſqu'en Turquie, et de l'abbaye d'Oliva à Sainte-Sophie. Nous donnons nous autres beaucoup d'opéra comiques.

Que votre Majeſté daigne conſerver vos bontés au vieux malade *Libanius*.

LETTRE

LETTRE XLVII.

DU ROI.

Le 26 de novembre.

FAUT-IL écrire en mauvais vers
Au dieu qui préside au Parnasse ? 1773.
C'est aux orgueilleux non experts
A s'armer d'une telle audace.
Moi, né sous un ciel de frimats,
Loin des bords fleuris de la Seine,
Vieux, cassé, sans feu, sans haleine,
Si je tentais dans mes ébats
De rimer encor pour Voltaire,
Je mériterais pour salaire
Le traitement de Marsyas.

M. *Guibert* m'a vu avec des yeux jeunes qui m'ont rajeuni. Mes cheveux blanchissent, ma force se dissipe et ma chaleur s'éteint. Il n'est donné qu'à *Voltaire* de rajeunir. Les protégés d'*Apollon* sont plus favorisés que ceux de *Mars*. Au lieu de vingt campagnes que M. *Guibert* me donne libéralement, il ne m'en reste qu'une à faire : c'est celle du dernier décampement.

Dans cette situation, on ne pense pas à chercher des combats dans la Thrace et en Scythie. Soyez sûr que l'impératrice de Russie, jalouse de la gloire de sa nation, saura bien faire la paix sans secours

1773. étrangers. Vous qui êtes, je crois, immortel, vous voudriez être ſpectateur d'une de ces grandes révolutions qui changent la face de l'Europe; prenez-vous en à la modération de l'impératrice de Ruſſie, ſi cette révolution n'arrive pas. Cette princeſſe ne penſe pas comme *Charles XII*, qu'il n'y a de paix avec ſes ennemis qu'en les détrônant dans leur capitale. Les Grecs, pour leſquels vous vous intéreſſez ſi vivement, ſont, dit-on, ſi avilis, qu'ils ne méritent pas d'être libres.

Mais, dites-moi, comment pouvez-vous exciter l'Europe aux combats, après le ſouverain mépris que vous et les encyclopédiſtes avez affiché contre les guerriers? Qui ſera aſſez oſé pour encourir l'excommunication majeure du patriarche de Ferney et de toute la ſéquelle encyclopédique? Qui voudra gagner le beau titre de conducteur de brigands, et de brigand lui-même? Croyez qu'on laiſſera la Grèce eſclave, et qu'aucun prince ne commencera la guerre avant d'en avoir obtenu indulgence plénière des philoſophes.

Déſormais ces meſſieurs vont gouverner l'Europe comme les papes l'aſſujettiſſaient autrefois. Je crois même que M. *Guibert* aura fait abjuration de ſon art meurtrier entre vos mains, et qu'il ſe fera capucin ou philoſophe pour trouver en vous un puiſſant protecteur. Il faut que les philoſophes aient des miſſionnaires pour augmenter le nombre de pareilles converſions; par ce moyen ils déchargeront imperceptiblement les Etats de ces groſſes armées qui les abyment, et ſucceſſivement il ne reſtera plus perſonne pour ſe battre. Tous les ſouverains et les peuples n'auront plus ces malheureuſes paſſions, dont les ſuites ſont ſi funeſtes, et tout le monde

aura la raiſon auſſi parfaite qu'une démonſtration géométrique. 1773.

Je regrette bien que mon âge me prive d'un auſſi beau ſpectacle dont je ne jouirai pas même de l'aurore; et l'on plaindra mes contemporains d'être nés dans un ſiècle de ténèbres, ſur la fin duquel a commencé le crépuſcule du jour de la raiſon perfectionnée.

Tout dépend pour l'homme, du temps où il vient au monde. Quoique je ſois venu trop tôt, je ne le regrette pas : *j'ai vu Voltaire;* et ſi je ne le vois plus, je le lis, et il m'écrit.

Continuez long-temps de même, et jouiſſez en paix de toute la gloire qui vous eſt due, et de tous les biens que vous ſouhaite le philoſophe de Sansſouci.

FÉDÉRIC.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 8 décembre.

SIRE,

Une belle dame de Paris (dont vous ne vous ſouciez guère) prétend que vous ſerez fâché contre moi de ce que je donne votre Majeſté au diable; et moi je lui ſoutiens que vous me le pardonnerez, et que *Belzébuth* même en ſera fort content, attendu qu'il n'y a jamais eu perſonne plus diable que vous à la tête d'une armée, ſoit pour arranger un plan

1773. de campagne, ſoit pour l'exécuter, ſoit pour réparer un accident.

Je n'aime point du tout, il eſt vrai, votre métier de héros, mais je le révère; ce n'eſt point à moi de juger de la tactique de M. *Guibert.* Je ne m'entends point à ces belles choſes; je ſais ſeulement qu'il vous regarde avec raiſon comme le premier tacticien, et moi j'ajoute, comme le premier politique; car vous venez d'acquérir un beau royaume, ſans avoir tué perſonne, et non-ſeulement vous voilà pourvu d'évêchés et d'abbayes, non-ſeulement vous voilà général des jéſuites après avoir été général d'armée, mais vous faites des canaux comme à la Chine, et vous enrichiſſez le royaume que vous vous êtes donné par un trait de plume. Que vous reſte-t-il à faire? rien autre choſe que de vivre long-temps pour jouir.

Comme votre Majeſté recevra probablement mon petit paquet aux bonnes fêtes de Noël, et que le Dieu de paix va naître avant qu'il ſoit trois ſemaines, je me recommande à lui, afin qu'il obtienne ma grâce de vous, et que vous me pardonniez toutes les pouilles que j'ai dites à votre Majeſté, et la haine cordiale que j'ai pour votre métier de *Céſar.* Ce *Céſar*, comme vous ſavez, pardonnait à ſes ennemis, quand il les avait vaincus; et vous aurez pour moi la même clémence, après vous être bien moqué de moi.

Le vieux malade de Ferney, qui s'égaie quelquefois dans les intervalles de ſes ſouffrances, ſe met à vos pieds avec cinq ou ſix ſortes de vénérations pour vos cinq ou ſix ſortes de grands talens, et pour votre perſonne qui les réunit.

LETTRE XLIX.

DU ROI.

Le 10 de décembre.

Il était bien juſte qu'un pays qui avait produit un *Copernic*, ne croupît pas plus long-temps dans la barbarie, en tout genre, où la tyrannie des puiſſans l'avait plongé. Cette tyrannie allait ſi loin, que les grands, pour mieux exercer leurs caprices, avaient détruit toutes les écoles, croyant les ignorans plus faciles à opprimer qu'un peuple inſtruit. 1773.

On ne peut comparer les provinces polonaiſes à aucun Etat de l'Europe; elles ne peuvent entrer en parallèle qu'avec le Canada. Il faudra par conſéquent de l'ouvrage et du temps pour leur faire regagner ce que leur mauvaiſe adminiſtration a négligé pendant tant de ſiècles.

Vos vœux ont été exaucés: les Turcs ont été battus par les Ruſſes, Siliſtria priſe, et le viſir fugitif du côté d'Andrinople. *Mouſtapha* apprendra à trembler dans ſon ſérail, et peut-être que ſes malheurs le rendront plus ſouple à ſigner une paix que les conjonctures rendent néceſſaire. Si les armes victorieuſes des Ruſſes pénètrent juſqu'à Stamboul, je prierai l'impératrice de vous envoyer ſa plus jolie circaſſienne du ſérail, eſcortée par un eunuque noir, qui la conduira droit au ſérail de Ferney. Sur ce beau corps vous pourrez faire quelque expérience

1773. de physique, en animant par le feu de *Prométhée* quelque embryon qui héritera de votre beau génie.

Madame la landgrave de *Darmstadt* est de retour de Pétersbourg. Elle ne tarit point sur les éloges de l'impératrice et des choses utiles qu'elle a exécutées, et des grands projets qu'elle médite encore. *Diderot* et *Grimm* y passeront l'hiver. Cette cour réunit le faste, la magnificence et la politesse; et l'impératrice surpasse tout le reste par l'accueil gracieux qu'elle fait aux étrangers.

Après vous avoir parlé de cette cour, comment vous entretenir des jésuites? Ce n'est qu'en faveur de l'instruction de la jeunesse que je les ai conservés. Le pape leur a coupé la queue; ils ne peuvent plus servir, comme les renards de *Samson*, pour embraser les moissons des Philistins. D'ailleurs, la Silésie n'a produit ni de père *Guignard*, ni de *Malagrida*. Nos allemands n'ont pas les passions aussi vives que les peuples méridionaux.

Si toutes ces raisons ne vous touchent point, j'en alléguerai une plus forte: j'ai promis par la paix de Dresde que la religion demeurerait *in statu quo* dans mes provinces. Or j'ai eu des jésuites, donc il faut les conserver. Les princes catholiques ont tout à propos un pape à leur disposition qui les absout de leurs sermens par la plénitude de sa puissance: pour moi, personne ne peut m'absoudre, je suis obligé de garder ma parole, et le pape se croirait pollué s'il me bénissait; il se ferait couper les doigts avec lesquels il aurait donné l'absolution à un maudit hérétique de ma trempe.

Si vous ne me reprochez point mes jésuites, je ne vous dirai pas le mot de vos picpuces. Nous sommes

à deux de jeu. Mes jésuites ont produit de grands hommes, en dernier lieu encore le père *Tournemine*, votre recteur : les capucins se targuent de St *Cucufin*, dont ils peuvent s'applaudir à leur aise. Mais vous protégez ces gens, et vous seul valez tout ce qu'*Ignace* a produit de meilleur ; aussi j'admire et je me tais, en assurant le patriarche de Ferney que le philosophe de Sans-souci l'admirera jusqu'à la fin de l'existence dudit philosophe. *Vale.* 1773.

FÉDÉRIC.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Décembre.

SIRE,

Me voilà bien loin de mon compte : tous les gens de lettres m'avaient fait compliment sur la manière assez neuve dont j'avais fait l'éloge des héros en les donnant au diable (1) ; on trouvait que ce tour n'était pas sans quelque finesse. *Rousseau* avait dit :

Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

(1) L'épitre intitulée *la Tactique* avait déplu au roi de Prusse, et l'on aperçoit quelques traces d'humeur dans plusieurs de ses lettres ; il en manque une, où il avait apparemment marqué cette humeur avec plus de force.

1773. Cette idée paraiſſait auſſi fauſſe que groſſière à tous les connaiſſeurs : en effet, il y a une extravagance plus que cynique à dire au capitaine général de la Gréce, au vainqueur du maître de l'Aſie, au vengeur de l'aſſaſſinat de *Darius*, au héros qui bâtit plus de villes que *Gengis-kan* n'en détruiſit, à celui qui changea la route du commerce du monde, *tu es le dernier des mortels*. Mais de plaindre les hommes qui ſouffrent du fléau de la guerre, et d'admirer en même temps les maîtres de ce grand art, cruel, mais néceſſaire, et de louer les *Cyrus*, les *Alexandre*, les *Guſtave*, &c. en feignant de ſe fâcher contre eux ; c'eſt ce qui a plu à tout le monde, excepté à la dame dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

Si j'avais eu un congé à demander à *Alexandre* pour quelque officier grec condamné par l'aréopage, je l'aurais demandé en lui envoyant *la Tactique*.

L'ancien parlement de Paris était beaucoup plus injuſte que l'aréopage, et vous valez bien cet *Alexandre*, à qui *Juvénal* et *Boileau* ont dit tant d'injures.

Je me mets à vos pieds, Sire, pour ce jeune *Morival*. Votre Majeſté ajoutera cette belle action à tant d'autres. Rien n'eſt plus digne de vous que de le protéger ; le vieillard de Ferney vous aura la plus grande obligation, et il mourra content.

Agréez, Sire, ma reſpectueuſe et vive reconnaiſſance.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, janvier.

SIRE,

QUOIQUE je vous aye donné à tous les diables, vous et *Cyrus*, et le grand *Gustave*, &c. cependant je propose à votre Majesté quelque chose de divin, ou plutôt de très-humain et de très-digne d'elle. Ce n'est point ici une plaisanterie; c'est une grâce très-réelle que je vous conjure de m'accorder. 1774.

Ce jeune gentilhomme qui est, sous le nom de *Morival*, lieutenant au régiment d'Eichmann à Vésel, ne peut hériter de son père et de sa mère tant qu'il sera dans les liens de la procédure criminelle, et du jugement abominable porté contre lui dans Abbeville, lorsqu'il n'avait qu'environ seize ans; il est fils d'un président d'Abbeville, et son nom est d'*Etallonde*. On a été très-content de lui à Vésel depuis qu'il est à votre service. Je sais que c'est un des plus braves et des plus sages officiers que vous ayez. Toute son ambition est de vivre et de mourir au service de votre Majesté; il n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître. Mais il est affreux qu'il reste toujours condamné au même supplice dans lequel est mort le chevalier de *la Barre*, qui avait fait un petit commentaire sur votre art de la guerre.

Ces assassinats juridiques déshonoreront à jamais cet ancien parlement de Paris, l'ennemi de son roi,

de la raifon et de la juftice, qui, en étant caffé, n'a
1774. pas été affez puni.

Il s'agit d'obtenir, ou des lettres de grâce pour *Morival*, ou la caffation de l'arrêt qui l'a condamné. Je fupplie donc votre Majefté avec la plus vive inftance d'accorder à *Morival* un congé d'un an, pendant lequel il fera chez moi. Je vous répondrai de fa perfonne. Je l'aiderai à faire autant de recrues qu'il vous plaira : il n'y a point d'endroit au monde où l'on puiffe plus facilement lever des foldats que dans le petit canton que j'habite, qui eft précifément à une lieue de la Suiffe, de Genève, de la Savoie et de la Franche-Comté. Je me chargerai moi-même, malgré mon grand âge, de l'aider à vous fournir les plus beaux hommes, et à choifir les plus fages.

Je vous demande en grâce de lui envoyer fon congé d'un an; il partira fur le champ, et peut-être reviendra-t-il à Véfel au bout de trois mois.

S'il ne peut obtenir en France ce qu'il demande, il n'en aura pas moins d'obligations à votre Majefté, et vous aurez fait ce qu'auraient fait ces *Cyrus* et ces *Guftave*, dont j'ai dit tant de mal.

Je me mets à vos pieds avec les fentimens que j'ai toujours eus, et avec lefquels je mourrai.

LETTRE LII.

DU ROI.

A Potsdam, le 16 de février.

Vous devez savoir que je suis teuton de naissance, et que par conséquent la langue française n'est pas ma langue maternelle. Quelque peine que vous vous soyez donnée de m'enseigner les finesses de votre langue, je n'en ai pu profiter autant que je l'aurais voulu, soit par distraction des affaires, soit par une vie active que les devoirs de mon emploi m'ont obligé de mener. J'ai donc pu mal entendre votre ouvrage sur la tactique : et je n'ai jamais vu que les termes de *haine* et de *donner à tous les diables* se soient jamais trouvés dans aucun dictionnaire de billets doux, à moins qu'ils ne fussent écrits par *Tisiphone*, *Mégère* ou *Alecton*. Mais à cela ne tienne; vous avez le privilége de tout dire, et d'ennoblir même par de beaux vers ce qu'on appelle vulgairement des injures. Si *Rousseau* dit :

1774.

> Mais à la place de Socrate,
> Le fameux vainqueur de l'Euphrate
> Sera le dernier des mortels ;

il n'a pas tort dans un sens, parce que *Socrate* était le plus sage et le plus modéré des mortels, et *Alexandre* le plus dissolu et le plus emporté des hommes, lui qui dans ses débauches avait tué *Clitus*, qui dans d'autres mouvemens d'emportement avait fait mourir

1774. le philofophe *Calliſthène*, et par faibleſſe pour les caprices d'une courtiſane avait brûlé Perſépolis.

Il eſt certain qu'un caractère auſſi peu modéré ne pouvait en aucune façon être comparé à *Socrate*. Mais il eſt vrai auſſi que ſi *Socrate* s'était trouvé à la tête de l'expédition contre les Perſes, il n'aurait peut-être pas égalé l'activité ni les réſolutions hardies par leſquelles *Alexandre* dompta tant de nations.

J'aimerais autant déclamer contre la fièvre pourprée que contre la guerre. On empêchera auſſi peu l'une de faire ſes ravages, que l'autre de troubler les nations. Il y a eu des guerres depuis que le monde eſt monde, et il y en aura long-temps après que vous et moi aurons payé notre tribut à la nature.

Votre *Morival* a eu une permiſſion pour un an pour ſe rendre en Suiſſe. Je ſuis perſuadé, comme je vous l'ai déjà écrit, qu'on n'obtiendra rien en ſa faveur. Mais enfin il vous verra : il pourra apprendre l'exercice pruſſien à la garniſon françaiſe que vous ferez mettre à Verſoy.

On dit que cette ville s'élève et fait des progrès étonnans. Le public attribue à vous et à M. de *Choiſeul* ſa nouvelle exiſtence. Ce ſera ſans doute M. d'*Aiguillon*, nouveau miniſtre de la guerre, qui mettra la dernière main à cet ouvrage.

En attendant, j'ai toujours la goutte, et je n'écris point contre elle. Et que vous m'aimiez, ou que vous ne m'aimiez pas, je ne vous en ſouhaite pas moins longue vie et proſpérité.

FÉDÉRIC.

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mars.

SIRE,

SOYEZ bien sûr que je ſuis très-fâché que vous ayez la goutte; ce n'eſt pas ſeulement parce que j'en ai eu une violente atteinte, et qu'on plaint les maux qu'on a ſentis; mais c'eſt parce que la ſanté de votre Majeſté eſt un peu plus précieuſe et plus néceſſaire au monde que la mienne; c'eſt parce que je m'intéreſſe à votre bien-être beaucoup plus que vous ne croyez. Je ne vous parlerai plus de toutes ces mauvaiſes plaiſanteries ſur l'art de tuer; je ne ſonge qu'à votre conſervation: vous ne pourrez jamais ajouter à votre gloire, mais ajoutez à votre vie. 1774.

Ne me faites point la grâce que j'implore de vous pour *Morival*, en me boudant et en vous moquant de moi. Le pauvre garçon ne demande qu'à paſſer ſes jours et à mourir à votre ſervice.

Il eſpère qu'il pourra obtenir de notre chancelier des lettres qui le réhabilitent, et qui le rendent capable d'hériter, et qui le mettront en état d'être plus utile à ſon régiment: ces lettres s'accordent aiſément à ceux qui n'ont été condamnés que par contumace. Je puis aſſurer d'ailleurs votre Majeſté

1774. que l'on se repent aujourd'hui du jugement porté contre le chevalier de *la Barre.* J'ai entre les mains une déclaration authentique d'un magistrat d'Abbeville, qui fut la première cause de cette horrible affaire. Voici ses propres mots : *Nous déclarons que non-seulement nous avons le jugement du chevalier de la Barre en horreur, mais frémissons encore au nom du juge qui a instruit cet exécrable procès; en foi de quoi nous avons signé ce certificat, et y avons apposé le sceau de nos armes.* A Abbeville, 9 novembre 1773. Signé, *de Belleval.*

De plus, il est de droit dans notre jurisprudence (si nous en avons une) qu'un homme jugé pendant son absence, est écouté quand il se présente; et c'est ainsi que j'ai eu le bonheur de faire réhabiliter la famille *Sirven;* et c'est dans la même espérance que j'implore votre Majesté pour *Morival*, qui vous appartient. Si je ne pouvais obtenir en France la justice que je demanderai, je vous renverrais *Morival* sur le champ; et il se consolera toujours par l'honneur de servir un roi guerrier et philosophe, qui voit tout et qui fait tout par lui-même, et qui n'aurait pas souffert cette détestable boucherie. Je remercie donc votre Majesté avec la plus grande sensibilité; et si je ne réussis pas dans mon œuvre charitable, je ne serai pas moins reconnaissant de votre extrême bonté.

Agréez, Sire, le profond respect de ce vieux malade, qui est à vous comme s'il se portait bien.

P. S. Je retrouve dans ce moment une lettre de *Morival :* Je souligne l'endroit où il m'explique ses vues sur son service. Vous verrez, Sire, que vous n'accorderez pas votre protection à un sujet indigne.

J'oferais vous demander une autre grâce pour lui, en cas qu'il ne pût réuffir dans fon procès ; ce ferait de l'envoyer dans l'armée ruffe parmi les autres officiers de votre Majefté. Il ne verra rien de fi barbare parmi les Turcs que ce qui s'eft paffé dans Abbeville. 1774.

LETTRE LIV.

DU ROI.

A Potfdam, le 29 de mars.

VOTRE éloquence eft femblable à celle de ce fameux orateur des Romains, *Antoine*, qui favait fi bien plaider fes caufes, même injuftes, qu'il les gagnait toutes. Je me fens fort obligé de la haine que vous avez pour moi, et je vous prie de me la continuer comme la plus grande faveur que vous puiffiez me faire. Bientôt vous me perfuaderez qu'il fait nuit en plein jour.

Je fuppofe que *Morival* doit être à préfent à Ferney. Vous entendez mieux les lois françaifes que moi, et vous concilierez la préfence d'un exilé avec ces mêmes lois qui lui défendent l'entrée de toute province appartenante à cet empire. Vous lui ferez obtenir fa grâce, et une récompenfe de ce qu'il a eu affez d'efprit pour fe dérober au fupplice que ce malheureux *la Barre* a fouffert.

Je veux croire qu'il y a des gens fenfés, même dans Abbeville, qui condamnent le jugement barbare

1774. de leurs juges. Mais que le fanatisme crie que la religion est offensée, vous verrez ces mêmes juges emportés par la fougue, exercer les mêmes cruautés sur ceux qu'on leur dénoncera.

Vos juges français sont comme les nôtres : lorsque ces derniers ont la fièvre chaude, malheur à la victime qui se présente tandis qu'ils ont le transport au cerveau.

Mais c'est au protecteur des *Calas* et des *Sirven* à secourir *Morival*, et à purger sa nation de la honte que lui impriment d'aussi atroces barbaries que celles d'Abbeville et de Toulouse.

En écrivant je reçois votre seconde lettre datée du 11. Elle me trouve sans goutte, et je ne vous suis pas moins obligé du compliment que vous me faites au sujet de ma maladie. Cependant croyez que je suis très-persuadé que le monde est très-bien allé avant mon existence, et qu'il ira de même quand je serai confondu dans les élémens dont je suis composé. Qu'est-ce qu'un homme, un individu, en comparaison de la multitude des êtres qui peuplent ce globe ? On trouve des princes et des rois à foison, mais rarement des *Virgiles* et des *Voltaires*.

Nous connaissons ici *le Taureau blanc*, mais point le *Dialogue du prince Eugène et de Marlborough* dont vous me parlez. On dit que vous en avez fait un dont les interlocuteurs sont *la Vierge* et *la Pompadour*. Je trouve la matière abondante, et je vous prie de me l'envoyer. Les ouvrages de votre jeunesse me consolent de mon radotage.

Demeurez jeune long-temps, haïssez-moi encore long-temps, déchirez les pauvres militaires, décriez

ceux

ceux qui défendent leur patrie, et fachez que cela ne m'empêchera pas de vous aimer. *Vale.* 1774.

FÉDÉRIC.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 26 avril.

SIRE,

PERMETTEZ-MOI de parler à votre Majefté de votre jeune officier, à qui vous avez donné la permiffion de venir chez moi. Je croyais trouver un jeune français qui aurait encore un petit refte de l'étourderie tant reprochée à notre nation. J'ai trouvé l'homme le plus circonfpect et le plus fage, ayant les mœurs les plus douces, et aimant paffionnément la profeffion des armes, à laquelle il s'eft voué.

Je ne fais encore s'il réuffira dans ce qu'il entreprend; mais il m'a dit vingt fois qu'il ne quitterait jamais votre fervice, quand même il ferait en France la fortune la plus brillante et la plus folide. Je n'étais pas fuffifamment inftruit de fa famille et de fon étonnante affaire; c'eft un bon gentilhomme, fils du premier magiftrat de la ville où il eft né. J'ai fait venir les pièces de fon procès. Je ne fors point de furprife, quand je vois quelle a été fa faute, et quelle a été fa condamnation. Il n'eft chargé juridiquement que d'avoir paffé fort vîte, le chapeau

1774. ſur la tête, à quarante pas d'une proceſſion de capucins, et d'avoir chanté avec quelques autres jeunes gens une chanſon grivoiſe faite il y a plus de cent ans.

Il eſt inconcevable que dans un pays qui ſe dit policé, et qui prétend avoir quelques citoyens aimables, on ait condamné au ſupplice des parricides un jeune homme ſortant de l'enfance, pour une choſe qui n'eſt pas même une peccadille, et qui n'aurait été punie ni à Madrid, ni à Rome, de huit jours de priſon.

On ne parle encore de cette aventure dans l'Europe qu'avec horreur, et j'en ſuis auſſi frappé que le premier jour. J'aurais conſeillé à M. de *Morival* votre officier de ne point s'avilir juſqu'à demander grâce à des barbares en démence, ſi cette grâce n'était pas néceſſaire pour lui faire recueillir un héritage qu'il attend.

Quoi qu'il arrive, il reſtera chez moi juſqu'à ce que ſon affaire ſoit finie ou manquée, et il profitera de la permiſſion que votre Majeſté lui a donnée. Il reviendra à ſon régiment le plutôt qu'il pourra, et le jour que vous preſcrirez.

Je remercie votre Majeſté d'avoir daigné me l'envoyer. Je me ſuis attaché à lui de plus en plus, et ſa paſſion de vous ſervir toujours eſt une des plus fortes raiſons des ſentimens que j'ai pour lui. J'oſe vous aſſurer que perſonne n'eſt plus digne de votre protection; la pitié que ſon horrible aventure vous inſpire, ſera la conſolation de ſa vie, ſi malheureuſement commencée, et qui finira heureuſement ſous vos ordres. La mienne eſt accablée des plus grandes infirmités; vos bontés en adouciſſent l'amertume,

et je la finirai avec des ſentimens qui ont toujours été invariables, avec le plus profond reſpect pour votre Majeſté, et, j'oſe le dire, avec le plus tendre attachement pour votre perſonne. 1774.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 15 de mai.

MORIVAL vous a les plus grandes obligations. Sans le connaître, ſon innocence ſeule a plaidé pour lui; et rougiſſant de la barbarie des jugemens prononcés dans votre patrie contre des légéretés qu'on ne peut qualifier de crimes, vous embraſſez généreuſement ſa défenſe. C'eſt ſe déclarer le protecteur des opprimés et le vengeur des injuſtices. Cependant, avec toute votre bonne volonté, il ſera difficile, pour ne pas dire impoſſible, d'obtenir la grâce de ce jeune homme. Quelques progrès que faſſe la philoſophie, la ſtupidité et le faux zèle ſe maintiennent dans l'Egliſe, et le nom de l'*inf*... eſt encore le mot de ralliement de tous les pauvres d'eſprit, et de ceux que la fureur du ſalut de leurs concitoyens poſsède. Dans un royaume très-chrétien, il faut que les ſujets ſoient très-chrétiens; et on n'en ſouffrira jamais qui manquent à ſaluer ou à s'agenouiller devant la pâte que l'on adore comme un Dieu.

1774. Le ſeul moyen d'obtenir grâce pour *Morival* eſt de lui perſuader d'aller faire amende honorable à la porte de quelque égliſe, la torche à la main, de ſe faire feſſer par des moines au pied du maître-autel, et au ſortir de là de ſe faire moine lui-même. Ni vous, ni lui, ne fléchirez autrement ce clergé qui ſe dit le miniſtre du *Dieu des vengeances*, ni les juges auxquels rien ne coûte tant que de ſe rétracter.

Cependant l'entrepriſe vous fera honneur, et la poſtérité dira qu'un philoſophe retiré à Ferney, du fond de ſa retraite, a ſu élever ſa voix contre l'iniquité de ſon ſiècle, qu'il a fait briller la vérité au pied du trône, et contraint les puiſſans de la terre à réformer les abus. L'*Arétin* n'en a jamais fait autant. Continuez à protéger la veuve et l'orphelin, l'innocence opprimée, la nature humaine foulée ſous les pieds impérieux de l'arrogance titrée ; et ſoyez perſuadé que perſonne ne vous ſouhaite plus de proſpérités que le philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de juin.

AUCUN cheval ne m'a jeté en bas : je ne ſuis point tombé. Je n'ai point eu l'aventure de votre St *Paul*, qui était un déteſtable cavalier ; mais j'ai eu la fièvre avec un fort éréſipèle. Cependant je n'ai rien vu d'extraordinaire dans mes rêveries ; point de troiſième ciel. J'ai encore moins entendu de ces paroles ineffables que la langue des hommes ne ſaurait rendre. Mon aventure toute commune s'eſt réduite à un éréſipèle, comme tout le monde peut l'avoir. 1774.

Le gazetier de Leyde, qui ne m'honore pas de ſa faveur, a brodé ce conte à plaiſir. Il a l'imagination poëtique ; il ne tiendrait qu'à lui de faire un poëme épique.

Pour le bon *Louis XV*, il eſt allé en poſte chez le père éternel. J'en ai été fâché : c'était un honnête homme, qui n'avait d'autre défaut que celui d'être roi. Son ſucceſſeur débute avec beaucoup de ſageſſe, et fait eſpérer aux Velches un gouvernement heureux. Je voudrais qu'il eût traité la *Dubarri* plus doucement, par reſpect pour ſon biſaïeul.

Si la monacaille influe ſur ce jeune homme, les petits-maîtres ſeront en roſaire, et les initiées de *Vénus* couvertes d'*Agnus Dei*. Il faudra que quelque évêque s'intéreſſe pour *Morival*, et qu'un picpuce

1774. plaide ſa cauſe. On prétend qu'un orage ſe forme et menace les philoſophes. J'attends tranquillement dans mon petit coin les nouveautés et les événemens que ce nouveau règne va produire : diſpoſé à admirer tout ce qui ſera admirable, et à faire mes réflexions ſur ce qui ne le ſera pas, ne m'intéreſſant qu'au ſort des philoſophes, et principalement à celui du patriarche de Ferney, dont le philoſophe de Sans-ſouci a été, eſt, et ſera le ſincère admirateur. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

SIRE,

Il eſt vrai que les gobes-Dieu pourront bien avoir du crédit en France; peut-être même l'aimable fille de celle qu'on prétend que vous appelez la *dévote* pourra contribuer plus que perſonne à affermir ce crédit ſi dangereux. Je n'ai pas aſſez exalté ce qui me reſte d'ame pour lire couramment dans l'avenir, mais je crains tout. Les vieillards ſont timides; il n'y aura que vous qui augmenterez de courage quand vous deviendrez vieux; mais auſſi n'êtes-vous pas fait comme les autres hommes.

Celui dont votre Majeſté veut bien me parler avait, comme vous dites très-bien, le défaut d'être roi.

Il était, ainsi que tant d'autres, peu fait pour sa place, indifférent à tout, mais se piquant aisément dans les 1774. petites choses qui lui étaient personnelles; il ne m'avait jamais pu pardonner de l'avoir quitté pour un autre qui était véritablement roi; et moi, je n'avais jamais pu imaginer qu'il s'embarrassât si j'étais ou non sur la liste de ses domestiques; je respecte sa mémoire, et je vous souhaite une vie qui soit juste le double de la sienne.

Si on fait à *Morival* la moindre difficulté, je le renverrai sur le champ à votre Majesté; nos sous-tyrans velches étaient des monstres bien absurdes. Ce jeune homme, condamné à avoir le poing coupé, la langue arrachée, à être roué, à être jeté dans les flammes, (comme s'il avait commis une douzaine de parricides) est le jeune homme le plus sage, le plus circonspect que j'aye jamais vu; il n'a d'un jeune officier que la bravoure; son éducation avait été très-négligée, comme elle l'est dans toutes les petites villes de France: il apprend chez moi la géométrie, les fortifications, le dessin sous un très-bon maître; et je réponds à votre Majesté qu'à son retour il sera en état de vous rendre de vrais services, et qu'il sera très-digne de votre protection dans ce diable de grand art de *Lucifer* dont vous êtes le plus grand maître.

J'attends l'occasion de demander pour lui ce que l'humanité, la justice et la raison lui doivent; son père est gentilhomme, et président d'une sotte ville; son oncle est chevalier de Malte; son frère a sollicité la place de bailli de la noblesse, et aucun d'eux n'a osé parler pour lui.

Daignez voir, Sire, si vous voudrez bien protéger,

1774. ſans vous compromettre, ce brave et vertueux officier qui vous appartient; voulez-vous m'autoriſer à dire qu'il eſt ſous votre protection, et qu'on vous fera plaiſir en le favoriſant? Il me ſemble que cette tournure peut lui faire un grand bien ſans expoſer votre Majeſté au moindre dégoût.

J'avoue que ſi j'étais à la place de *Morival*, je me garderais bien de rien demander à des velches; mais il y eſt forcé, il ne doit pas abandonner ſes héritages. Je ſupplie votre Majeſté de me pardonner une importunité dont vous approuvez les motifs.

Je me mets à vos pieds avec le reſpect, l'attachement et les regrets qui me ſuivront au tombeau.

LETTRE LIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 30 de juillet.

Je ne me haſarde pas encore à porter mon jugement ſur *Louis XVI:* il faut avoir le temps de recueillir une ſuite de ſes actions; il faut ſuivre ſes démarches, et cela pendant quelques années. En ſe précipitant, en décidant à la hâte, on ſe trompe.

Vous qui avez des liaiſons en France, vous pouvez ſavoir, ſur le ſujet de la cour, des anecdotes que j'ignore. Si le parti de l'*inf*... l'emporte ſur celui de la philoſophie, je plains les pauvres Velches; ils riſqueront d'être gouvernés par quelque cafard en froc ou en ſoutane, qui leur donnera la diſcipline

d'une main, et les frappera du crucifix de l'autre. Si cela arrive, adieu les beaux arts et les hautes ſciences; la rouille de la ſuperſtition achèvera de perdre un peuple d'ailleurs aimable, et né pour la ſociété. 1774.

Mais il n'eſt pas sûr que cette triſte folie religieuſe ſecoue ſes grelots ſur le trône des *Capets*.

Laiſſez en paix les manes de *Louis XV*. Il vous a exilé de ſon royaume, il m'a fait une guerre injuſte: il eſt permis d'être ſenſible aux torts qu'on reſſent, mais il faut ſavoir pardonner. La paſſion ſombre et atrabilaire de la vengeance n'eſt pas convenable à des hommes qui n'ont qu'un moment d'exiſtence. Nous devons réciproquement oublier nos ſottiſes, et nous borner à jouir du bonheur que notre nature comporte.

Je contribuerai volontiers au bonheur du pauvre *Morival*, ſi je le puis. Corriger les injuſtices et faire le bien, ſont les inclinations que tout honnête homme doit avoir dans le cœur. Cependant ne comptez que zéro le crédit que je puis avoir en France; je n'y connais perſonne. J'ai vu M. de *Vergennes* il y a vingt ans, comme il paſſait pour aller en Pologne, et ce n'en eſt pas aſſez pour s'aſſurer de ſon appui. Enfin, vous en uſerez dans cette affaire comme vous le trouverez convenable au bien du jeune homme.

J'ai vu jouer *Aufreſne* ſur notre théâtre. Il a joué les rôles de *Couci* et de *Mithridate*. On m'a dit qu'il avait été à Ferney: auſſitôt je l'ai fait venir pour l'interroger ſur votre ſujet; il m'a dit qu'il vous avait trouvé alité et urinant du ſang. Ces paroles m'ont ſaiſi; mais il ajouta que vous aviez déclamé quelques rôles avec lui, et je me ſuis raſſuré.

Tant que vous fulminerez avec tant de force contre cet art que vous appelez infernal, vous vivrez ; et je ne croirai votre fin prochaine que lorsque vous ne direz plus d'injures aux vengeurs de l'Etat, à des héros qui risquent leur santé, leurs membres et leur vie pour conserver celle de leurs concitoyens. Puisque nous vous perdrions si vous ne lâchiez de ces sarcasmes contre les guerriers, je vous accorde le privilége exclusif de vous égayer sur leur compte. Mais représentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney : ne regarderez-vous pas comme votre dieu-sauveur, le brave qui défendrait vos possessions et qui écarterait cet ennemi de vos frontières ?

1774.

Je prévois votre réponse. Vous avancerez qu'il est juste de se défendre, mais qu'il ne faut attaquer personne. Exceptez donc les exécuteurs des volontés des princes de ce que peuvent avoir d'odieux les ordres que leurs souverains leur donnent. Si *Turenne* et *Louvois* ont mis le Palatinat en cendres, si le maréchal de *Bellisle* osa proposer de faire un désert de la Hesse, ces sortes de conseils sont l'opprobre éternel de la nation française, qui, quoique très-polie, s'est quelquefois emportée à des atrocités dignes des nations les plus barbares.

Observez cependant que *Louis XV* rejeta la proposition du maréchal de *Bellisle*, et qu'en cela il se montra supérieur à *Louis XIV*.

Mais je ne sais où je m'égare. Est-ce à moi à suggérer des réflexions à ce philosophe solitaire qui de son cabinet fournit toute l'Europe de réflexions ? Je vous abandonne à toutes celles que vous fournira

votre esprit inépuisable. Il vous dira sans doute qu'autant vaut-il déclamer contre la neige et la grêle, que contre la guerre ; que ce sont des maux nécessaires, et qu'il n'est pas digne d'un philosophe d'entreprendre des choses inutiles. 1774.

On demande d'un médecin qu'il guérisse la fièvre, et non qu'il fasse une satire contre elle. Avez-vous des remèdes, donnez-les nous ; n'en avez-vous point, compatissez à nos maux. Disons comme l'ange *Ituriel :* Si tout n'est pas bien dans ce monde, tout est passable ; et c'est à nous de nous contenter de notre sort.

En attendant, vos héros russes entassent victoires sur victoires sur les bords du Danube, pour fléchir l'indocilité du sultan. Ils lisent vos libelles, et vont se battre. Et votre impératrice, comme vous l'appelez, a fait passer une nouvelle flotte dans la Méditerranée ; et tandis que vous décriez cet art que vous nommez infernal dans vos ouvrages, vingt de vos lettres m'encouragent à me mêler des troubles de l'Orient. Conciliez, si vous pouvez, ces contraires, et ayez la bonté de m'en envoyer la concordance.

Nous avons reçu ici les vers d'un soi-disant russe à *Ninon de Lenclos*, *Pégase et le Vieillard*, et nous attendons *Louis XV aux champs Elysées.* Tout cela vient de la fabrique du patriarche de Ferney, auquel le philosophe de Sans-souci souhaite longue vie, gaieté et contentement. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 auguſte.

SIRE,

1774. J'AI enfin propoſé au chancelier de France de faire pour votre officier ce qu'il pourrait; je lui ai mandé que votre Majeſté daignait s'intéreſſer à ce jeune homme, qui mérite en effet votre protection par ſon extrême ſageſſe et par ſon application continuelle à tous les devoirs de ſon état, et ſurtout par la réſolution inébranlable de vous ſervir toute ſa vie.

Peut-être les formalités, qui ſemblent inventées pour retarder les affaires, pourront retenir *Morival* chez moi encore quelque temps; mais il ſe rendra à Veſel au moment que votre Majeſté l'ordonnera.

Vraiment, Sire, je ſuis et j'ai toujours été de votre avis; vous me dites dans votre lettre du 30 juillet: *Repréſentez-vous l'ennemi prêt à pénétrer aux environs de Ferney; ne regarderez-vous pas comme votre ſauveur le brave qui déſendrait vos poſſeſſions?*

J'ai dit en médiocres vers, dans la Tactique, ce que vous dites en très-bonne proſe:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre.
Seriez-vous bien content qu'un goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux;
Il vous faut de beaux chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes, &c.

Vous voyez, Sire, que je penſais abſolument comme certain héros du ſiècle. Madame *Deshoulières* a dit : 1774.

Faute de s'approcher et faute de s'entendre,
On eſt ſouvent brouillé pour rien.

D'ailleurs, les penſées d'un pauvre philoſophe, enterré au pied des Alpes, ne ſont pas comme les penſées des maîtres de la terre. Ces philoſophes vrais ou prétendus ſont ſans conſéquence ; mais vous autres héros et ſouverains, quand vous avez mis quelque grande idée dans votre cervelle, la deſtinée des hommes en dépend.

Que je gémiſſe ou non de voir la patrie d'*Homère* en proie à des Turcs venus des bords de la mer d'Hircanie, que je vous prie d'avoir la bonté de les chaſſer et de mettre des *Alcibiades* en leur place, il n'en ſera ni plus ni moins, et les Turcs n'en ſauront rien. Mais qu'il vous prenne envie d'étendre votre puiſſance vers l'Orient ou vers l'Occident, alors la choſe devient ſérieuſe, et malheur à qui s'y oppoſerait !

L'*Epître à Ninon* eſt réellement du comte de *Shouwalof*, neveu du *Shouwalof* dernier amant de l'impératrice *Eliſabeth;* ce neveu a été élevé à Paris, et a d'ailleurs beaucoup d'eſprit et beaucoup de goût. On ne s'attendait pas, il y a cinquante ans, qu'un jour un ruſſe ferait ſi bien des vers français ; mais il a été prévenu par un roi du Nord qui lui a donné de grands exemples. Je ne connais point la ſatire intitulée *Louis XV aux champs Elyſées*, et je ne crois

1774. pas qu'elle existe. Il paraît un recueil des lettres du feu milord *Chesterfield* à un fils bâtard, qu'il aimait comme madame de *Sévigné* aimait sa fille.

Il est très-souvent parlé de vous dans ces lettres ; on vous y rend toute la justice que la postérité vous rendra.

Le suffrage du lord *Chesterfield* a un très-grand poids, non-seulement parce qu'il était d'une nation qui ne songe guère à flatter les rois, mais parce que de tous les Anglais, c'est peut-être celui qui a écrit avec le plus de grâces. Son admiration pour vous ne peut être suspecte ; il ne se doutait pas que ses lettres seraient imprimées après sa mort et après celle de son bâtard. On les traduit en français en Hollande, ainsi votre Majesté les verra bientôt. Elle lira le seul anglais qui ait jamais recommandé l'art de plaire comme le premier devoir de la vie.

Je me souviens toujours que ma plus grande passion a été de vous plaire : elle est actuellement de ne vous pas déplaire. Tout s'affaiblit avec l'âge, plus on sent sa misère, plus on est modeste.

Votre vieux admirateur.

LETTRE LXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 19 de septembre.

Le chancelier de France est culbuté, à ce que disent les nouvelles publiques; il faudra recourir à un autre protecteur, si vous voulez servir *Morival*. On dit que l'ancien parlement va revenir; mais je ne me mêle pas des parlemens, et je m'en repose sur la prudence du seizième des *Louis*, qui saura mieux que moi ce qu'un *Louis* doit faire. 1774.

Je rends justice à vos beaux vers sur la tactique, comme aux injures élégantes qui, selon vous, sont des louanges. Et quant à ce que vous ajoutez sur la guerre, je vous assure que personne n'en veut en Europe; et que si vous pouviez vous en rapporter au témoignage de votre impératrice de Russie comme à celui de l'impératrice-reine, elles attesteraient toutes deux que sans moi il y aurait eu un embrasement général en Europe, et même deux. J'ai fait l'office de capucin, j'ai éteint les flammes.

En voilà assez pour les affaires de Pologne: je pourrais plaider cette cause devant tous les tribunaux de la terre, assuré de la gagner. Cependant je garde le silence sur des événemens si récens, dont il y aurait de l'indiscrétion à parler.

Votre lettre m'est parvenue à mon retour de la Silésie où j'ai vu le comte *Hoditz*, auparavant si gai, à présent triste et mélancolique. Il ne peut pardonner à la nature les infirmités qui l'incommodent, et qui

1774. ſont une ſuite de l'âge. Je lui ai adreſſé cette épître, ſur laquelle vous jetterez un coup d'œil, ſi vous le voulez. Elle ne vaut pas celle de *Ninon ;* mais je ſoupçonne fort que le rabot de *Voltaire* a paſſé ſur cette dernière. J'ai vu beaucoup de ruſſes, mais aucun qui s'expliquât, ou qui eût ce tour de gaieté dont cette épître eſt animée.

Vous vous contentez, dites-vous, qu'on ne vous haïſſe point; et je ne ſaurais m'empêcher de vous aimer, malgré vos petites infidélités. Après votre mort perſonne ne vous remplacera : c'en ſera fait en France de la belle littérature. Ma dernière paſſion ſera celle des lettres; je vois avec douleur leur dépériſſement, ſoit faute de génie, ou corruption de goût qui paraît gagner le deſſus. Dans quelques ſiècles d'ici on traduira les bons auteurs du temps de *Louis XIV*, comme on traduit ceux du temps de *Périclès* et d'*Auguſte*. Je me trouve heureux d'être venu au monde dans un temps où j'ai pu jouir des derniers auteurs qui ont rendu ce beau ſiècle ſi fameux. Ceux qui viendront après nous, naîtront avec moins d'enthouſiaſme pour les chefs-d'œuvre de l'eſprit humain, parce que le temps de l'effervescence eſt paſſé : il ſe borne aux premiers progrès, qui ſont ſuivis de la ſatiété et du goût des nouveautés, bonnes ou mauvaiſes.

Vivez donc autant que cela ſera poſſible, et ſoutenez ſur vos épaules voûtées, comme un autre *Atlas*, l'honneur des lettres et de l'eſprit humain. Ce ſont les vœux que le philoſophe de Sans-ſouci fait pour le patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE LXII.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 d'octobre.

Les négociations de la paix de Veſtphalie n'ont pas coûté plus de peine à *Claude d'Avaux*, comte de Meſmes, et au fameux *Oxenſtiern*, qu'il ne vous en coûte à ſolliciter la grâce de *Jacques-Marie Bertrand d'Etallonde* à la cour de France. Votre négociation éprouve tous les contre-temps poſſibles. Voilà un chancelier ſans chancellerie qui vous devient inutile, un nouveau venu que peut-être vous ne connaiſſez pas, et qu'il faudra prévenir par quelques vers flatteurs avant d'entamer l'affaire de *Jacques-Marie*, enfin un témoignage que vous me demandez, et qui n'eſt pas ſelon le ſtyle de la chancellerie.

1774.

On prétend qu'un *atteſtat* de l'officier général dans le régiment où il ſert, eſt ſuffiſant, et que les princes ne doivent pas s'abaiſſer à demander grâce à d'autres princes pour ceux qui les ſervent; ou il faut en faire une affaire miniſtérielle. Voilà ce qu'on dit.

Pour moi qui ne ſuis exercé ni en ſtyle de chancellerie, ni profondément inſtruit du *punctilio*, je me bornerai à envoyer le témoignage du général à M.r d'*Alembert*, et je ferai écrire à mon miniſtre à Paris qu'il diſe un mot en faveur du jeune homme au nouveau chancelier.

Si les anciens uſages barbares prévalent contre les bonnes intentions de *Marie-François Arouet de Voltaire* et

de ſon aſſocié M. de *Sans-ſouci*, il faudra s'en conſoler,
1774. car ce n'eſt pas une raiſon pour que nous déclarions la guerre à la France. Le proverbe dit: Il faut vivre et laiſſer vivre. C'eſt ainſi que penſe votre impératrice: elle ſe contente d'avoir humilié la Porte; elle eſt trop grande pour écraſer ſes ennemis. La Gréce deviendra ce qu'elle pourra; les anciens grecs ſont reſſuſcités en France. Vous tirez votre origine de la colonie de Marſeille; cette nouvelle patrie des arts nous dédommage de celle qui n'exiſte plus.

Le deſtin des choſes humaines eſt de changer: la Gréce et l'Egypte ſont barbares à leur tour; mais la France, l'Angleterre, et l'Allemagne qui commence à s'éclairer, nous dédommagent bien du Péloponèſe. Les marais de Rome ont inondé les jardins de *Lucullus*; peut-être que dans quelques ſiècles d'ici il faudra puiſer les belles connaiſſances chez les Ruſſes. Tout eſt poſſible, et ce qui n'eſt pas, peut arriver enſuite.

Je fais des vœux pour que l'Etre des êtres prolonge les jours de votre ame charitable: qu'il vous conſerve long-temps pour la conſolation des malheureux et pour la ſatisfaction de l'humble philoſophe de Sans-ſouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'octobre. 1774.

L'ART de vous autres grands poëtes
Rehauſſe les petits objets :
De ſecs et décharnés ſquelettes,
Maniés par vos mains adraites,
Deviennent charnus et replets.
Voltaire et ſa grâce efficace
M'égaleront avec Horace,
Si ſon génie en fait les frais.

Mais un vieux rimailleur tudeſque,
Qui, dans l'école ſoldateſque
Nourri depuis ſes jeunes ans,
A paſſé chez les vétérans,
Sans ſe guinder avec Racine
Au haut de la double colline,
Ne doit qu'arpenter ſes vieux camps.

Suffit que le ciel m'ait fait naître
Dans cet âge où j'ai pu connaître
Tant de chefs-d'œuvres immortels
Auxquels vous avez donné l'être,
Qui mériteraient des autels,
Si dans ce temps de petiteſſe
On penſait comme à Rome, en Gréce,
Où tout reſpirait la grandeur.

1774.

Mais notre ſiècle dégénère ;
Les lettres ſont ſans protecteur.
Quand on aura perdu Voltaire,
Adieu beaux arts, ſacré vallon !
Et vous, Virgile, et Cicéron,
Vous irez avec lui ſous terre.

Vous avez parlé de l'art des rois, et vous avez équitablement jugé les morts. Pour les vivans, cela eſt plus difficile, parce que tout ne ſe ſait pas; et une ſeule circonſtance connue oblige quelquefois d'applaudir à ce qu'on avait condamné auparavant. On a condamné *Louis XIV* de ſon vivant de ce qu'il avait entrepris la guerre de la ſucceſſion : à préſent on lui rend juſtice ; et tout juge impartial doit avouer que c'aurait été lâcheté de ſa part de ne pas accepter le teſtament du roi d'Eſpagne. Tout homme fait des fautes, et par conſéquent les princes. Mais le vrai ſage des ſtoïciens et le prince parfait n'ont jamais exiſté, et n'exiſteront jamais.

Les princes comme *Charles le téméraire*, *Louis XI*, *Alexandre VI*, *Ludovic Sforze*, ſont les fléaux de leurs peuples et de l'humanité : ces ſortes de princes n'exiſtent pas actuellement dans notre Europe. Nous avons deux rois fous à lier, nombre de ſouverains faibles, mais non pas des monſtres comme aux XIV[e] et XV[e] ſiècles. La faibleſſe eſt un défaut incorrigible ; il faut s'en prendre à la nature, et non pas à la perſonne. Je conviens qu'on fait du mal par faibleſſe ; mais dans tout pays où la ſucceſſion au trône eſt établie, c'eſt une ſuite néceſſaire qu'il y ait de ces ſortes d'êtres à la tête des nations, parce qu'aucune

famille quelconque n'a fourni une ſuite non interrompue de grands hommes. Croyez que tous les établiſſemens humains ne parviendront jamais à la perfection. Il faut ſe contenter de *l'à-peu-près*, et ne pas déclamer violemment contre les abus irremédiables. 1774.

Je viens à préſent à votre *Morival*. J'ai chargé le miniſtre que j'ai en France d'intercéder pour lui, ſans trop compter ſur le crédit que je puis avoir à cette cour. Des atteſtations de la vie d'un ſuppliant ſe produiſent dans des cauſes judiciaires; elles ſeraient déplacées dans des négociations, où l'on ſuppoſe toujours, comme de raiſon, que le ſouverain qui fait agir ſon miniſtre n'emploierait pas ſon interceſſion pour un miſérable. Cependant, pour vous complaire, j'ai envoyé un petit atteſtat, ſigné par le commandant de Véſel, à d'*Alembert*, qui en pourra faire un uſage convenable.

Pour votre pouls intermittent, il ne m'étonne pas: à la ſuite d'une longue vie, les veines commencent à s'oſſifier, et il faut du temps pour que cela gagne la veine cave; ce qui nous donne encore quelques années de répit. Vous vivrez encore, et peut-être m'enterrerez-vous. Des corps qui, comme le mien, ont été abymés par des fatigues, ne réſiſtent pas auſſi long-temps que ceux qui, par une vie réglée, ont été ménagés et conſervés. C'eſt le moindre de mes embarras, car dès que le mouvement de la machine s'arrête, il eſt égal d'avoir vécu ſix ſiècles ou ſix jours. Il eſt plus important d'avoir bien vécu, et de n'avoir aucun reproche conſidérable à ſe faire.

Voilà ma confeſſion; et je me flatte que le

1774. patriarche de Ferney me donnera l'abſolution *in articulo mortis.* Je lui ſouhaite longue vie, ſanté et proſpérité, et, pour mon agrément, que ſa veine demeure intariſſable. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 novembre.

SIRE,

Quelques petits avant-coureurs que la nature envoie quelquefois aux gens de quatre-vingts et un ans, ne m'ont pas permis de vous remercier plutôt d'une lettre charmante, remplie des plus jolis vers que vous ayez jamais faits; ni roi, ni homme ne vous reſſemble: je ne ſuis pas aſſurément en état de vous rendre vers pour vers.

Muſes, que je me ſens confondre!
Vous daignez encor m'inſpirer
L'eſprit qu'il faut pour l'admirer,
Mais non celui de lui répondre.

Je puis du moins répondre à votre Majeſté que mon cœur eſt pénétré des bontés que vous daignez témoigner pour ce pauvre *Morival.* Je voudrais qu'il pût au milieu de nos neiges lever le plan du pays que vous lui avez permis d'habiter; votre Majeſté

verrait combien il s'eſt formé, en très-peu de temps, dans un art néceſſaire aux bons officiers, et très-rare, dont il n'avait pas la plus légère connaiſſance; vous ſerez touché de ſa reconnaiſſance et du zèle avec lequel il conſacre ſes jours à votre ſervice. Son extrême ſageſſe m'étonne toujours : on a deſſein de faire revoir ſon procès, qu'on ne lui a fait que par contumace; ce parti me paraît plus convenable et plus noble que celui de demander grâce. Car enfin grâce ſuppoſe crime; et aſſurément il n'eſt point criminel, on n'a rien prouvé contre lui. Cela demandera un peu de temps, et il ſe peut très-bien que je meure avant que l'affaire ſoit finie; mais j'ai légué cet infortuné à M. d'*Alembert*, qui réuſſira mieux que je n'aurais pu faire. . . . . . . 1774.

J'oſe croire qu'il ne ſerait peut-être pas de votre dignité qu'un de vos officiers reſtât avec le déſagrément d'une condamnation qui a toujours dans le public quelque choſe d'humiliant, quelque injuſte qu'elle puiſſe être. En vérité, c'eſt une de vos belles actions de protéger un jeune homme ſi eſtimable et ſi infortuné : vous ſecourez à la fois l'innocence et la raiſon; vous apprendrez aux Velches à déteſter le fanatiſme, comme vous leur avez appris le métier de la guerre, ſuppoſé qu'ils l'aient appris. Vous avez toutes les ſortes de gloire; c'en eſt une bien grande de protéger l'innocence à trois cents lieues de chez ſoi. . . . .

Daignez agréer, Sire, le reſpect, la reconnaiſſance, l'attachement d'un vieillard qui mourra avec ces ſentimens.

LETTRE LXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de novembre.

1774. NE me parlez point de l'Elyſée. Puiſque *Louis XV* y eſt, qu'il y demeure. Vous n'y trouveriez que des jaloux : *Homère*, *Virgile*, *Sophocle*, *Euripide*, *Thucydide*, *Démoſthènes* et *Cicéron* ; tous ces gens ne vous verraient arriver qu'à contre-cœur ; au lieu qu'en reſtant chez nous, vous pouvez conſerver une place que perſonne ne vous diſpute, et qui vous eſt due à bon droit. Un homme qui s'eſt rendu immortel, n'eſt plus aſſujetti à la condition du reſte des hommes : ainſi vous vous êtes acquis un privilége excluſif.

Cependant, comme je vous vois fort occupé du ſort de ce pauvre d'*Etallonde*, je vous envoie une lettre de Paris qui donne quelque eſpérance. Vous y verrez les termes dans leſquels le garde des ſceaux s'exprime, et vous verrez en même temps que M. de *Vergennes* ſe prête à la juſtification de l'innocence. Cette affaire ſera ſuivie par M. de *Goltz ;* j'eſpère à préſent que ce ne ſera pas en vain, et que *Voltaire*, le promoteur de cette œuvre pie, en recevra les remercîmens de d'*Etallonde* et les miens.

Si je ne vous croyais pas immortel, je conſentirais volontiers à ce que d'*Etallonde* reſtât juſqu'à la fin de ſon affaire chez votre nièce. Mais j'eſpère que ce ſera vous qui le congédierez.

Votre lettre m'a affligé. Je ne ſaurais m'accoutumer à vous perdre tout-à-fait; et il me ſemble qu'il manquerait quelque choſe à notre Europe, ſi elle était privée de *Voltaire*. 1774.

Que votre pouls inégal ne vous inquiéte pas : j'en ai parlé à un fameux médecin anglais qui ſe trouve actuellement ici : il traite la choſe de bagatelle, et dit que vous pouvez vivre encore long-temps. Comme mes vœux s'accordent avec ſes déciſions, vous voulez bien ne pas m'ôter l'eſpérance, qui était le dernier ingrédient de la boîte de *Pandore*.

C'eſt dans ces ſentimens que le philoſophe de Sans-ſouci fait mille vœux à *Apollon*, comme à ſon fils *Eſculape*, pour la conſervation du patriarche de Ferney.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 décembre.

SIRE,

Vous faites une action bien digne de vous, en daignant protéger votre officier d'*Etallonde*. J'oſe toujours aſſurer votre Majeſté qu'il en eſt bien digne : ſon éducation avait été très-négligée par ſon père, ſot et dur préſident de province, qui deſtinait ſon fils à être prêtre; il ne ſavait pas ſeulement l'arithmétique quand il eſt venu chez moi : il eſt conſommé

1774. actuellement dans la géométrie pratique et dans les fortifications.

Je prends la liberté d'envoyer à votre Majesté par les chariots de poste, dans une longue boîte de fer blanc, les plans qu'il vient de dessiner de tout le pays qui est entre les Alpes et le mont Jura le long du lac de Genève. J'y joins même un plan des jardins de Ferney, qui ne sert qu'à montrer avec quelle facilité et quelle propreté surprenante il dessine. J'ose vous répondre qu'il sera un des meilleurs ingénieurs de vos armées. Il ne respire qu'après le bonheur de vivre et de mourir à votre service. Il n'a et il n'aura jamais d'autre patrie que vos Etats et d'autre maître que vous. Il vous regarde avec raison comme son bienfaiteur, et j'ose le dire, comme son père.

Il écrit aujourd'hui à votre ambassadeur ; mais il attend les pièces de son abominable procès, sans lesquelles on ne peut rien faire ; il est moins instruit que personne de tout ce qui s'est fait pendant son absence, car il partit dès le premier moment que l'affaire commença à éclater. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle fut l'effet d'une tracasserie de province et d'une inimitié de famille. Un de ses infames juges, qui mourut il y a deux ans, se fit traîner avant sa mort chez un vieux gentilhomme, oncle de d'*Etallonde* et chevalier de St Louis ; il lui demanda publiquement pardon de son exécrable injustice ; mais son repentir ne nous suffit pas, il nous faut les pièces du procès. Nous les attendons depuis quatre mois. Rien n'est si aisé que d'être condamné à mort, et rien de si difficile que de connaître seulement pourquoi on a été condamné. Telle est notre jurisprudence

barbare. Ce procès est plus odieux encore que celui des *Calas*. 1774.

Vous souvenez-vous, Sire, d'une petite pièce charmante que vous daignâtes m'envoyer, il y a plus de quinze ans, dans laquelle vous peigniez si bien

> Ce peuple sot et volage,
> Aussi vaillant au pillage
> Que lâche dans les combats. (1)

Vous savez que ce peuple de Velches a maintenant pour son *Végèce* un de vos officiers subalternes (*), dont on dit que vous fesiez peu de cas, et qui change toute la tactique en France, de sorte que l'on ne sait plus où l'on en est. L'Europe n'est plus au temps des *Condé* et des *Turenne*, mais elle est au temps des *Frédéric*. Si jamais par hasard vous assiégiez Abbeville, je vous réponds que d'*Etallonde* vous servirait bien.

Ma santé décline furieusement ; j'ai grand'peur de ne pas vivre assez long-temps pour voir finir son affaire ; mais elle finira bien sans moi, votre nom suffira ; il ne me restera d'autre regret que de ne pas mourir auprès de votre Majesté.

Je me mets à vos pieds avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance.

(1) Cette pièce fut faite dans le temps des vexations exercées par des troupes légères dans quelques cantons des Etats du roi de Prusse, vexations que la déroute de Rosbac suivit de près.

(*) Le baron de *Pirsch*.

LETTRE LXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de décembre.

1774. NON, vous ne mourrez pas de ſi tôt: vous prenez les ſuites de l'âge pour des avant-coureurs de la mort. Cette mort viendra à la fin; mais ce feu divin que *Prométhée* déroba aux cieux et qui vous remplit, vous ſoutiendra et vous conſervera encore long-temps.

„ Il faut, Monſeigneur, que vos ſermons baiſſent „ (diſait *Gilblas* à l'archevêque de Tolède) pour „ qu'on préſage votre décadence „. Juſqu'à préſent vos ſermons ne baiſſent pas. Récemment j'en ai lu deux, l'un à l'évêque de Sénez, l'autre à l'abbé *Sabathier*, qui marquaient de la vigueur et de la force d'eſprit. Cet eſprit tient au genre nerveux et à la fineſſe des ſucs qui ſe diſtillent et ſe préparent pour le cerveau. Tant que cette élaboration ſe fait bien, la machine ne menace pas ruine.

Vous vivrez, et vous verrez la fin du procès de *Morival*. J'aurais ſans doute dû penſer plutôt à lui, mais la multitude et la diverſité des affaires m'en ont empêché. Je vous ai de l'obligation de m'en avoir fait ſouvenir. Peut-être ce délai de dix ans ne nuira pas à nos ſollicitations : nous trouverons les eſprits moins échauffés, par conſéquent plus raiſonnables. Peut-être alors y aura-t-il des bonnes ames qui rougiront de cet exemple de barbarie au dix-

huitième ſiècle, et qui tâcheront d'effacer cette flétriſſure, en feſant déperſécuter le compagnon du malheureux *la Barre*. 1774.

Vous ſerez l'auteur de cette bonne action. Je m'aſſocierai toujours de grand cœur à ceux qui me fourniront l'occaſion de ſoutenir l'innocence, et de délivrer les opprimés. C'eſt un devoir de tout ſouverain d'en uſer ainſi chez lui; et ſelon les cas il peut en uſer quelquefois de même en d'autres pays, ſurtout s'il meſure ſes démarches ſelon les règles de la prudence.

Le crime d'avoir briſé un crucifix et d'avoir chanté des chanſons libertines ne perdrait pas de réputation chez des hérétiques comme nous un officier, ſi d'ailleurs il a du mérite. Les ſentences du parlement ne pourraient lui nuire non plus, car c'eſt le véritable crime qui diffame, et non pas la punition lorſqu'elle eſt injuſte. Il faudra voir ſi le vieux parlement réhabilité voudra *obtempérer* aux inſinuations de M. de *Vergennes*.

Ce miniſtre, qui a réſidé long-temps en pays étranger, a entendu le cri public de l'Europe à l'occaſion de ce maſſacre de *la Barre;* il en a honte; et il tâchera de réparer en cette affaire ce qui eſt réparable. Mais le parlement peut-être ne ſera pas docile; ainſi je ne réponds encore de rien.

Prenez bien ſoin de votre ſanté pendant le froid rigoureux qui commence à ſe faire ſentir, et comptez que le philoſophe de Sans-ſouci s'intéreſſe plus que perſonne à la conſervation du patriarche de Ferney. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 décembre.

SIRE,

1774. PENDANT que votre officier de Ferney dessine des montagnes, et fait des plans de fortifications, le vieillard de Ferney se jette à vos pieds, et envoie à votre Majesté les charges énoncées contre cet officier dans le procès criminel aussi absurde qu'exécrable intenté contre lui. Ce procès est beaucoup plus atroce que celui des *Calas*, et rend la nation plus odieuse; car du moins les infames juges des *Calas* pouvaient dire qu'ils s'étaient trompés, et qu'ils avaient cru venger la nature; mais les singes en robes noires qui ont osé juger d'*Etallonde* sans l'entendre, et même sans entendre le procès, n'ont voulu venger que la plus sotte des superstitions, et se sont conduits contre les lois aussi-bien que contre le sens commun.

Ce mot de *religion*, dont on s'est servi pour condamner l'innocence au plus horrible supplice, fesait une grande impression sur l'esprit du feu roi de France; il croyait s'attacher le clergé par ce seul mot; et même à la mort du Dauphin son fils il écrivit, ou on lui fit écrire une lettre circulaire, dans laquelle il disait qu'il n'aimait son fils que parce qu'il avait beaucoup de religion. Voilà ce

qui a causé la mort du chevalier de *la Barre* et la condamnation de votre officier d'*Etallonde*. Il est à vous pour jamais, et soyez très-sûr qu'il est digne de vous appartenir. 1774.

Je ne doute pas que votre ambassadeur à Paris ne continue à le recommander fortement, et je vous demande en grâce d'échauffer son zèle sur cette affaire quand vous lui écrirez. On vous respecte, on ménagera un militaire qui vous appartient et qui n'a de roi que vous.

Je ne crois pas qu'on soit fort de vos amis, mais on peut présumer qu'on aura un jour besoin d'en être ; et enfin je ne connais point de pays au monde où votre nom ne soit très-puissant. Il m'est sacré, je mourrai en le prononçant.

J'ose me flatter que votre Majesté voudra bien me laisser d'*Etallonde Morival* jusqu'à ce que le respect qu'on vous doit, termine heureusement cette affaire affreuse.

LETTRE LXIX.

DU ROI.

A Berlin, le 28 de décembre.

Non, vous ne mourrez point; je n'y puis consentir.

1774. VOUS vivrez, et vous verrez la fin du procès de d'*Etallonde;* mais je ne garantirai pas qu'ils le jugent. Si cependant cet ancien parlement ne veut pas déshonorer son rétablissement, il doit prononcer en faveur de l'innocence; et d'*Etallonde* vous aura la double obligation d'avoir rétabli sa mémoire, sa fortune, et de lui avoir fourni par le moyen de l'instruction de quoi former et perfectionner ses talens.

Je vous remercie des dessins que vous m'envoyez, surtout de celui de votre jardin, pour me faire une idée des lieux que votre beau génie rend célèbres et que vous habitez.

Vous me parlez d'un jeune homme (*) qui a été page chez moi, qui a quitté le service pour aller en France, où, pour trouver protection, il a épousé, je crois, une parente de la *Dubarri*. Si *Louis XV* n'était pas mort, il aurait joué un rôle subalterne dans ce royaume, mais actuellement il a beaucoup perdu: il est fort éventé; et je doute qu'il se soutienne à la longue. Avec une bonne dose d'effronterie, il s'est annoncé comme homme à talens; on l'en a cru

(*) Le baron de *Pirsch*.

d'abord

d'abord fur fa parole. Il lui faut une quinzaine de printemps pour qu'il parvienne à maturité ; il fe peut alors qu'il devienne quelque chofe. 1774.

Les fiècles où les nations produifent des *Turenne*, des *Condé*, des *Colbert*, des *Boffuet*, des *Bayle* et des *Corneille*, ne fe fuivent pas de proche en proche : tels furent ceux des *Périclès*, des *Cicéron*, des *Louis XIV*. Il faut que tout prépare les efprits à cette effervefcence. Il femble que ce foit un effort de la nature, qui fe repofe après avoir prodigué tout à la fois fa fécondité et fon abondance. Point de fouverain qui puiffe contribuer à l'avénement d'une époque auffi brillante. Il faut que la nature place les génies de telle forte que ceux qui les ont reçus, puiffent les employer dans la place qu'ils auront à occuper dans le monde. Et fouvent les génies déplacés font comme des femences étouffées qui ne produifent rien.

Dans tout pays où le culte de *Plutus* l'emporte fur celui de *Minerve*, il faut s'attendre à trouver des bourfes enflées et des têtes vides. L'honnête médiocrité convient le mieux aux Etats : les richeffes y portent la molleffe et la corruption : non pas qu'une république, comme celle de Sparte, puiffe fubfifter de nos jours ; mais en prenant un jufte milieu entre le befoin et le fuperflu, le caractère national conferve quelque chofe de plus mâle, de plus propre à l'application, au travail, et à tout ce qui élève l'ame. Les grands biens font ou des ladres ou des prodigues.

Vous me comparerez peut-être au renard de *la Fontaine*, qui trouvait trop aigres les raifins auxquels il ne pouvait atteindre. Non, ce n'eft pas cela, mais

1774. des réflexions que la connaiſſance de l'hiſtoire et ma propre expérience me fourniſſent. Vous m'objecterez que les Anglais ſont opulens, et qu'ils ont produit de grands hommes : j'en conviens. Mais les inſulaires ont en général un autre caractère que ceux du continent; et les mœurs anglaiſes ſont moins molles que celles des autres européans. Leur genre de gouvernement diffère encore du nôtre ; et tout cela, joint enſemble, forme d'autres combinaiſons ; ſans mettre en conſidération que ce peuple, étant marin par état, doit avoir des mœurs plus dures que ce qui ſe voit chez nous autres animaux terreſtres.

Ne vous étonnez pas de la tournure de cette lettre : l'âge amène les réflexions, et le métier que je fais m'oblige de les étendre le plus qu'il m'eſt poſſible.

Cependant toutes ces réflexions me ramènent à faire des vœux pour votre conſervation. Vous êtes le dernier rejeton du ſiècle de *Louis XIV*, et ſi nous vous perdons, il ne reſte en vérité rien de ſaillant dans la littérature de toute l'Europe. Je ſouhaite que vous m'enterriez ; car après la mort *nihil eſt*.

C'eſt avec ces ſentimens que le philoſophe de Sans-ſouci ſalue le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir les deſſins de d'*Etallonde*, et j'ai examiné Ferney avec autant de ſoin que j'en aurais mis à examiner Charlotembourg, et cela par l'unique raiſon que vous l'habitez.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 janvier.

SIRE,

Je mets aux pieds de votre Majesté, pour ses étrennes, un plan de citadelle inventé et dessiné par d'*Etallonde* 1775.
Morival, qui n'avait jamais su dessiner lorsqu'il vint chez moi; ses progrès tiennent du prodige, et par conséquent ses talens ne doivent être employés que pour votre service; il a appris ce qu'il faut précisément de mathématiques pour être utile. Tout le reste est une charlatanerie ridicule, admirée des ignorans: la quadrature d'une courbe n'est bonne à rien; et l'idée d'aller mal mesurer un degré du méridien, pour savoir si le pôle est alongé de quatre ou cinq lieues, est une idée si romanesque, que toutes les mesures ont été différentes dans tous les pays. Un bon ingénieur vaut mieux que tous ces calculateurs de fadaises difficiles. Je suis près de ma fin, et je vous dis la vérité. Hélas, vous savez trop bien, et l'Europe le sait, ce que c'était qu'un géomètre chimérique et calomniateur. Je mourrai le cœur percé du mal qu'il m'a fait en m'éloignant de vous.

Souffrez au moins que je meure consolé par les bontés que vous avez et que vous aurez pour d'*Etallonde Morival;* c'est un gentilhomme plein

1775. d'honneur et de ſageſſe, qui n'a point rougi d'être ſoldat pendant trois ans, qui a été fait officier par votre Majeſté, qui eſt votre ouvrage, qui vous conſacre ſa vie. Il parle allemand comme s'il était né dans vos Etats; il eſt aſſidu, diſcret, appliqué; il écrit très-bien et vîte; il pourrait vous ſervir de ſecrétaire, s'il vous en fallait un; permettez qu'il travaille dans ma maiſon à ſe rendre digne de vous ſervir, juſqu'à ce que ſon affaire ſe décide, ſoit que je vive, ſoit que je meure. Il écrit très-bien, il a des lettres, il eſt bon à tout: ni moi, ni M. d'*Alembert*, ni aucun de mes amis, ne voulons de grâce pour ce brave gentilhomme; une grâce eſt trop honteuſe: daignez, Sire, prolonger ſon congé; il partira au moment que vous l'ordonnerez. Votre protection, vos bontés feront la condamnation de ſes aſſaſſins: le grand *Julien* l'eût protégé; les *Cyrille* et les *Grégoire* de Nazianze l'euſſent aſſaſſiné. Que n'avez-vous pu entreprendre ce qu'entreprit *Julien!* vous l'auriez achevé. Mais au moins vous conſolez l'innocence. Je vous ſouhaite les années des premiers rois d'Egypte; votre nom eſt plus illuſtre que le leur.

LETTRE LXXI.

DU ROI.

A Berlin, le 5 de janvier.

Tout ce qui regarde le procès de d'*Etallonde* a été envoyé à Paris. Je doute cependant que votre parlement réintégré veuille *obtempérer* pour justifier l'innocence. L'opiniâtreté d'une grande compagnie et cent formalités inutiles feront que d'*Etallonde* continuera d'être opprimé ; et s'il était en France, je ne jurerais pas qu'on ne le fît brûler à petit feu. 1775.

Si *Louis XV* a eu du faible pour le clergé, cela paraît tout simple. Il a été élevé par des prêtres dans la superstition la plus stupide, et environné toute sa vie de personnes ou dévotes, ou trop bons courtisans pour choquer ses préjugés. Combien de fois ne lui a-t-on pas dit : Sire, DIEU vous a placé sur le trône pour protéger l'Eglise ; le glaive qu'il vous a donné en main est pour la défendre. Vous ne portez le nom de *très-chrétien* que pour être le fléau de l'hérésie et de l'incrédulité. L'Eglise est le vrai soutien du trône ; ses prêtres sont les organes divins qui prêchent la soumission aux peuples ; ils tiennent les consciences en leurs mains, vous êtes plus maître de vos sujets par leur voix que par vos armées, &c.

Qu'on répète souvent de tels discours à un homme qui vit dans la dissipation, et qui n'emploie pas un seul moment de sa vie à réfléchir, il les croira, et agira en conséquence. C'était le cas de *Louis XV*. Je le plains

1775. ſans le condamner. Le pauvre d'*Etallonde* en ſouffre, et je prévois que je ſerai ſon ſeul refuge.

On a fait votre buſte à la manufacture de porcelaine : je ſais qu'il mériterait d'être d'une matière moins périſſable. Vous voyez cependant, par l'empreſſement qu'on a de poſſéder votre reſſemblance, combien votre réputation s'accroît. Voici un de ces buſtes qui vous reſſemblaient autrefois, et peut-être encore.

Je vous le répète, vivez, conſervez vos vieux jours; et ſi la vie vous eſt indifférente, ſongez au moins que votre exiſtence ne l'eſt point au philoſophe de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Janvier.

SIRE,

Je reçois dans ce moment le buſte de ce vieillard en porcelaine. Je m'écrie en voyant l'inſcription, dont je ſuis ſi indigne :

Les rois de France et d'Angleterre
Peuvent de rubans bleus parer leurs courtiſans ;
Mais il eſt un roi ſur la terre
Qui fait de plus nobles préſens.

1775.

Je dis à ce héros, dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité :
Vous m'accordez, grand homme, avec trop de bonté
Des terres dans votre domaine.

A propos d'immortalité, on vient de faire une magnifique édition de la vie d'un de vos admirateurs (*), qui a marché dans une partie de cette carrière de la gloire que vous avez parcourue dans tous les ſens. Il y a un volume tout entier de plans de batailles, de campemens et de marches, et de toutes les actions où il s'était trouvé dès l'âge de douze ans. Les cartes ſont très-fidelles et très-bien deſſinées : quoiqu'en qualité de poltron je déteſte cordialement la guerre, cependant j'avoue à votre Majeſté que je déſirerais avec paſſion que votre Majeſté permît de deſſiner vos batailles; j'oſe vous dire que perſonne n'y ſerait plus propre que d'*Etallonde Morival*. C'eſt une choſe étonnante que la célérité, la préciſion et la bonté de ſes deſſins. Il ſemble qu'il ait été vingt ans ingénieur.

Puiſque j'ai commencé, Sire, à vous parler de lui, je continuerai à prendre cette liberté; mon cœur eſt pénétré des bontés dont vous l'honorez, le moment approche où il eſpère s'en ſervir. Mais auſſi le congé que votre Majeſté lui accorde, va expirer au mois de mars. Il abandonnera ſans doute toutes ſes eſpérances pour voler à ſon devoir, c'eſt ſon deſſein. Je vous implore pour lui et malgré lui. Accordez-nous encore ſix mois. Je n'oſe renouveler ma prière de l'honorer du titre de votre ingénieur et de lieutenant ou de capitaine; tout ce que je ſais, c'eſt qu'une victime des prêtres peut être immolée, et qu'un

(*) Le maréchal de *Saxe*.

1775. homme à vous fera refpecté. Vous ne vous bornez pas à donner l'immortalité, vous donnez des fauvegardes dans cette vie. Je pafferai le refte de la mienne à remercier, à relire *Marc-Aurèle Julien Frédéric*, héros de la guerre et de la philofophie.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXIII.

DU ROI.

A Potfdam, le 27 de janvier.

J'ETAIS préparé à tout, excepté de recevoir par votre lettre un plan de cet art digne des cannibales et des anthropophages. *Morival* me revient comme *Alexandre :* ce dernier était difciple d'*Ariftote*, et le premier l'eft de *Voltaire ;* et quoique fous l'école des plus grands philofophes, tous deux auront quitté *Uranie* pour *Bellone.* Mais il faut efpérer que *Morival* n'aura pas le goût des conquêtes à cet excès que le pouffa *Alexandre.*

Cet officier peut refter chez vous tant que vous le jugerez convenable pour fes intérêts, quoiqu'à vue de pays fon procès puiffe bien traîner au moins une année. On me mande que des formalités importantes exigent ces délais, et que ce n'eft qu'à force de patience qu'on parvient à perdre un procès au parlement de Paris. J'apprends ces belles chofes avec étonnement, et fans y comprendre le moindre mot.

Vous avez raiſon de trouver la géométrie pratique préférable à la tranſcendante. L'une eſt utile et néceſſaire, l'autre n'eſt qu'un luxe de l'eſprit. Cependant ces ſublimes abſtractions ſont honneur à l'eſprit humain ; et il me ſemble que les génies qui les cultivent, ſe dépouillent de la matière autant qu'il eſt en eux, et s'élèvent dans une région ſupérieure à nos ſens. J'honore le génie dans toutes les routes qu'il ſe fraye, et quoiqu'un géomètre ſoit un ſage dont je n'entends pas la langue, je me plains de mon ignorance, et je ne l'en eſtime pas moins. 1775.

Ce *Maupertuis*, que vous haïſſez encore, avait de bonnes qualités ; ſon ame était honnête ; il avait des talens et de belles connaiſſances ; il était bruſque, j'en conviens ; et c'eſt ce qui vous a brouillés enſemble. Je ne ſais par quelle fatalité il arrive que jamais deux français ne ſont amis dans les pays étrangers. Des millions ſe ſouffrent les uns les autres dans leur patrie ; mais tout change dès qu'ils ont franchi les Pyrénées, le Rhin ou les Alpes. Enfin il eſt bien temps d'oublier les fautes quand ceux qui les ont commiſes n'exiſtent plus. Vous ne reverrez *Maupertuis* qu'à la vallée de *Joſaphat*, où rien ne vous preſſe d'arriver.

Jouiſſez long-temps encore de votre gloire dans ce monde-ci, où vous triomphez de la rivalité et de l'envie : de votre couchant répandez ces rayons de goût et de génie que vous ſeul pouvez tranſmettre du beau ſiècle de *Louis XIV*, auquel vous tenez de ſi près ; répandez ces rayons ſur la littérature, empêchez-la de dégénérer ; et, s'il ſe peut, tâchez de réveiller le goût des ſciences et des lettres, qui me paraît paſſer de mode et ſe perdre.

1775. Voilà ce que j'attends encore de vous. Votre carrière ſurpaſſera celle de *Fontenelle*, car vous avez trop d'ame pour mourir ſi tôt. Nous avons ici milord *Maréchal*, âgé de quatre-vingt-cinq ans, auſſi frais, aux jambes près, qu'un jeune homme : nous avons *Polnitz* qui ne lui cède pas, et qui compte bien encore ſur dix années de vie. Pourquoi l'auteur de la Henriade, de Mérope, de Sémiramis, &c. &c. n'irait-il pas auſſi loin ? Beaucoup d'huile dans la lampe en fait durer la lumière : eh, qui en eut plus que vous ? Enfin *Apollon* m'a révélé que nous vous garderons encore long-temps. Je lui ai fait mon humble prière, et lui ai dit : O ſeule Divinité que j'implore, conſervez à votre fils de Ferney de longues années, pour l'avantage des lettres et la ſatisfaction de l'hermite de Sans-ſouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 janvier.

SIRE,

JE reçois dans ce moment la lettre charmante dont votre Majeſté m'honore, du 2 décembre, elle me rend la force, elle me fait oublier tous les maux auxquels je ſuis ſouvent près de ſuccomber.

Je ne fais aſſurément nulle comparaiſon entre vous et l'empereur *Kienlong*, quoiqu'il ſoit arrière-petit-fils

d'une vierge céleste sœur de DIEU. J'ai pris la liberté 1775.
de m'égayer un peu sur cette généalogie, qui est beaucoup plus commune qu'on ne croyait ; je n'ai fait tout ce badinage que pour dissiper mes souffrances ; s'il peut amuser votre Majesté un moment, ma peine n'est pas perdue.

L'ancienne religion des Brachmanes est évidemment l'origine du christianisme ; vous en serez convaincu si vous daignez lire la lettre sur l'Inde, et cela pourra peut-être amuser davantage votre esprit philosophique : tout ce que je dis des Brachmanes est puisé mot à mot dans des écrits authentiques, que M. *Paw* connaît mieux que moi.

Je pense absolument comme lui sur ceux qui croient connaître mieux la Chine que ce père *Parennin*, homme très-savant et très-sensé, qui avait demeuré trente ans à Pékin.

Au reste, ces lettres sont sous le nom d'un jeune bénédictin, qui voudrait être un peu philosophe, et qui s'adresse à M. *Paw* comme à son maître, en dépit de saint *Benoît* et de saint *Idulphe*.

Il est vrai, Sire, que je fais plus de cas de vos soixante-seize mille journaux de prairies et des sept mille vaches qui vous devront leur existence, que des romans théologiques des Chinois et des Indiens ; mais l'empereur *Kienlong* défriche aussi, et on prétend même que sa charrue vaut mieux que sa lyre. Vous êtes assurément le seul roi sur ce globe qui soyez supérieur dans tous les genres.

Vous ressembleriez à *Apollon* comme deux gouttes d'eau, si vous n'aviez pas pris si long-temps pour votre patron un autre saint, nommé *Mars ;* car

1775. *Apollon* bâtiſſait comme vous des palais, cultivait des prairies, était le dieu de la muſique et de la poëſie : de plus, vous êtes médecin comme lui ; car votre Majeſté pouſſe la bonté juſqu'à vouloir m'envoyer une fiole du baume de la Mecque. C'eſt un remède ſouverain pour la maladie de poitrine, dont ma nièce eſt attaquée et pour la faibleſſe extrême où je ſuis. Non-ſeulement votre Majeſté fait le charme de ma vie, mais elle la prolonge : le reſte de mes jours doit lui être conſacré.

Je la remercie de l'*Ammien Marcellin*, dont on m'a dit que les notes étaient très-inſtructives. Cet *Ammien* était un ſuperſtitieux perſonnage, qui croyait aux démons de l'air et aux ſorciers, comme tout le monde y croyait de ſon temps, comme les Velches y ont cru du temps même de *Louis XIV*, comme les Polonais y croient plus que jamais; car on dit qu'ils viennent de brûler ſept pauvres vieilles femmes, accuſées d'avoir fait manquer la récolte par des paroles magiques.

Je ne ſais, Sire, ſi je ne me ſuis pas démis à vos pieds de mon marquiſat ; je n'ai voulu accepter aucune récompenſe du peu de peines que j'ai pris pour le petit pays dont j'ai fait ma patrie.

J'ai quatre-vingt-deux ans, je n'ai point d'enfans ; l'érection d'une terre en marquiſat demande des ſoins au-deſſus de mes forces ; je ne déſire à préſent d'autres honneurs que celui d'être toujours protégé par le roi *Frédéric le grand*, à qui je ſuis attaché avec le plus profond reſpect juſqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE LXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 4 février.

SIRE,

PENDANT que d'*Etallonde Morival* vous conftruit des citadelles fur le papier et les affiége, pendant qu'il deffine des montagnes, des vallées, des lacs, le vieux malade de Ferney s'eft avifé de faire une tragédie qu'il prend la liberté de mettre aux pieds de votre Majefté. Il vous fupplie de ne la pas lire, parce qu'elle n'en vaut pas la peine; mais daignez du moins jeter un petit coup d'œil fur un petit *Voyage de la Raifon et de la Vérité*, et fur une note de la Tactique, dans laquelle l'éditeur a mis je ne fais quoi qui vous regarde. 1775.

Pardonnez-lui fa hardieffe, car il faut bien que *Julien Marc-Aurèle* permette de dire ce qu'on penfe.

Nous touchons au temps où il faut que l'affaire de d'*Etallonde Morival* s'éclairciffe; il compte écrire dans quelque temps, ou au chancelier de France, ou au roi de France lui-même. Votre Majefté lui permettra-t-elle de prendre le titre de votre ingénieur? J'ofe vous affurer qu'il eft digne de l'être.

Permettriez-vous auffi qu'il fût lieutenant au lieu d'être fous-lieutenant? l'honneur de vous appartenir n'eft pas une vanité; c'eft une gloire qui en impofe, et qui peut le faire refpecter des Velches.

1775. Il ne fera partir ſa lettre qu'après que je l'aurai miſe ſous vos yeux et que vous l'aurez approuvée. Vous ſerez étonné de cette affaire, qui eſt, comme je vous l'ai déjà dit, cent fois pire que celle des *Calas*. Vous y verrez un jeune gentilhomme innocent, condamné au ſupplice des parricides, par trois juges de province, dont l'un était un ennemi déclaré, et l'autre un cabaretier, marchand de cochons, autrefois procureur, et qui n'avait jamais fait le métier d'avocat; j'ignore le troiſième. Cette épouvantable et abſurde velcherie ſera démontrée; et ſi cet écrit ſimple, modeſte et vrai, eſt approuvé de votre Majeſté, il tiendra lieu de tout ce que nous pourrions demander.

J'attends vos ordres ſur cet objet, comme la plus grande faveur qui puiſſe conſoler ma vieilleſſe et me faire attendre gaiement la mort.

Agréez, Sire, mon reſpect, mon admiration, mon dévouement, mon regret de finir ma carrière hors de vos Etats.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

11 février.

SIRE,

Vous m'accablez des bienfaits les plus flatteurs : votre Majeſté change en beaux jours les dernières miſères de ma vie. Elle daigne me promettre ſon portrait ; elle orne une de ſes lettres des meilleurs vers qu'elle ait jamais faits depuis le temps où elle diſait : 1775.

Et quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Enfin, elle accorde ſa protection à l'innocence opprimée de *Morival :* ajoutez à tout cela que *Voiture* n'écrivait pas ſi bien que vous, à beaucoup près ; et cependant vous faites faire tous les jours la parade à deux cents mille hommes.

Quel eſt cet étonnant Prothée ?
On diſait qu'il tenait la lyre d'Apollon :
On accourt pour l'entendre, on s'en flatte ; mais non :
Il porte du dieu Mars l'armure enſanglantée.
Voyons donc ce héros ? Point du tout : c'eſt Platon,
C'eſt Lucien, c'eſt Cicéron ;
Et s'il avait voulu, ce ſerait Epicure.
Dites-moi donc votre ſecret ;
On veut faire votre portrait :
Qu'on peigne toute la nature.

1775. Je viens enfin de recevoir des inſtructions très-ſûres ſur la ſingulière cataſtrophe de votre protégé. Ce ſerait en vérité une ſcène d'arlequin ſi ce n'était pas une ſcène de cannibales: c'eſt le comble du ridicule et de l'horreur. Rien n'eſt plus velche.

Non, Sire, je ne ſortirai point de mon lit à l'âge de quatre-vingt-deux ans pour aller à Verſailles. Je jurai de n'y aller jamais, le jour que je reçus à Potſdam la lettre du miniſtre M. de *Puiſieux*, qui me manda que je ne pouvais garder ni ma place d'hiſtoriographe ni ma penſion. Je mourrai aux pieds des Alpes; j'aurais mieux aimé mourir aux vôtres.

A l'égard de votre protégé, je ne comprends pas la rage qu'il a de s'avilir par une grâce: le mot infame de *grâce* n'eſt fait que pour les criminels. Le bien dont il peut hériter ſera peu de choſe, et certainement ſes talens et ſa ſageſſe ſuffiront dans votre ſervice. Croyez, Sire, que votre Majeſté n'aura guère un officier plus attaché à ſes devoirs, ni d'ingénieur plus intelligent. Il a trouvé parmi mes paperaſſes quelques indications ſur une de vos victoires; il en a fait un plan régulier: vous verrez par là, Sire, ſi ce jeune homme entend ſon métier, et s'il mérite votre protection.

Je le garderai, puiſque votre Majeſté le permet, juſqu'à ce qu'il ſoit entièrement perſectionné dans ſon art. Je ne l'oublierai point à ma mort; mais à l'égard de la *grâce*, je n'en veux pas plus que de la grâce de *Molina* et de *Janſénius*. Je n'avilirai jamais ainſi un de vos officiers digne de vous ſervir. Si on veut lui ſigner une juſtification honorable, à la bonne heure. Tout le reſte me paraît honteux.

Je

Je mourrai avec ces ſentimens, et ſurtout avec le regret de n'avoir pas achevé ma vie auprès du plus grand homme de l'Europe, que j'oſe aimer autant qu'admirer. 1775.

LETTRE LXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de février.

VOTRE muſe eſt dans ſon printemps,
Elle en a la fraîcheur, les grâces;
Et les hivers, les froides glaces,
N'ont point fané les fleurs qui ſont ſes ornemens.

Ma muſe ſent le poids des ans;
Apollon me dédaigne; une lourde Minerve,
A force d'animer ma verve,
En tire des accords faibles et languiſſans.

Pour vous, le dieu du jour, Apollon votre père
Vous obombra de ſes rayons,
De ce feu pur, élémentaire,
Dont l'ardeur vous ſoutient en toutes les ſaiſons.

Le feu que jadis Prométhée
Ravit au ſouverain des dieux,
Ce mobile divin dont l'ame eſt excitée,
M'abandonne, et s'élance aux cieux.

1775. Le Génie éleva votre vol au Parnasse :
Au chantre de Henri le grand,
Au-dessus d'Homère et d'Horace,
Les muses et les dieux assignèrent le rang.

Mars, auquel je vouai ma jeunesse imprudente,
M'éblouit par l'éclat de ses brillans héros ;
Mais, usé par ses durs travaux,
Je vieillis avant mon attente.

Quand nos foudres d'airain répandent la terreur,
Que la mort suit de près le tonnerre qui gronde,
Héros de la raison, vous écrasez l'erreur,
Et vos chants consolent le monde.

Un guerrier vieillissant, fût-il même Annibal,
En paix voit sa gloire éclipsée :
Ainsi qu'une lame cassée,
On le laisse rouiller au fond d'un arsenal.

Si le Destin jaloux n'eût terminé son rôle,
On aurait vu le Tasse, en dépit des censeurs,
Triompher dans ce capitole,
Où jadis les Romains couronnaient les vainqueurs.

Mais quel spectacle, ô Ciel ! je vois pâlir l'Envie;
Furieuse, elle entend chez les sybaritains
Que la voix de votre patrie
Vous rappelle à grands cris des monts helvétiens.

Hâtez vos pas, volez au louvre :
Je vois d'ici la pompe, et le jour solennel
Où la main de LOUIS vous couvre,
Aux vœux de ses sujets, d'un laurier immortel.

Je compte de recevoir bientôt de vos lettres datées de Paris. Croyez-moi, il vaut mieux faire le voyage de Versailles que celui de la vallée de *Josaphat*. Mais voici une seconde lettre qui me survient; on me demande de quel officier elle est : c'est, dis-je, du lieutenant général *Voltaire*, qui m'envoie quelque plan de son invention. Vous passerez pour l'émule de *Vauban;* dans la suite on construira des bastions, des ravelins et des contregardes *à la Voltaire*, et l'on attaquera les places selon votre méthode. 1775.

Pour le pauvre d'*Etallonde*, je n'augure pas bien de son affaire, à moins que votre séjour à Paris, et le talent de persuader que vous possédez si supérieurement, n'encouragent quelques ames vertueuses à vous assister. Mais le parlement ne voudra pas *obtempérer :* revêche à l'égard de son réinstituteur *Maurepas*, que ne sera-t-il pas envers vous?

Je viens de lire votre traduction du *Tasse*, qu'un heureux hasard a fait tomber en mes mains. Si *Boileau* avait vu cette traduction, il aurait adouci la sentence rigoureuse qu'il prononça contre le *Tasse*. Vous avez même conservé les paragraphes qui répondent aux stances de l'original. A présent l'Europe ne produit rien; il semble qu'elle se repose, après avoir fourni de si abondantes moissons les siècles passés. Il paraît une tragédie de *Dorat :* le sujet m'a paru fort embrouillé. L'intérêt partagé entre trois personnes, et les passions n'étant qu'ébauchées, m'ont laissé froid à la lecture. Peut-être l'art des comédiens supplée-t-il à ces défauts, et que l'impression en est différente au spectacle. *Pépin*, votre maire du palais, en est le héros; il y a des situations

1775. fusceptibles de pathétique; elles ne font pas naturellement amenées; et il me femble que le poëte manque de chaleur. Vous nous avez gâtés; quand on eft accoutumé à vos ouvrages, on fe révolte contre ceux qui n'ont ni les mêmes beautés, ni les mêmes agrémens. Après cet aveu que je fais au nom de l'Europe, jugez combien je m'intéreffe à votre confervation, et combien le philofophe de Sansfouci fouhaite de bénédictions à l'*Epictète* de Ferney. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 15 février.

SIRE,

JE ne fuis point étonné que le grand baron de *Polnitz* fe porte bien à l'âge de quatre-vingt-huit ans; il eft grand, bien fait, bien conftitué. *Alexandre*, qui était très-bien conftitué auffi, et très-bien pris dans fa taille, mourut à trente ans, après avoir feulement remporté trois victoires; mais c'eft qu'il n'était pas fobre, et qu'il s'était mis à être ivrogne.

Quand je le loue d'avoir gagné des batailles en jouant de la flûte, comme *Achille*, ce n'eft pas que je n'aye toujours la guerre en horreur; et certainement j'irais vivre chez les quakers en Penfilvanie, fi la guerre était par-tout ailleurs.

Je ne ſais ſi votre Majeſté a vu un petit livre qu'on débite publiquement à Paris, intitulé *le Partage de la Pologne*, en ſept dialogues, entre le roi de Pruſſe, l'impératrice-reine et l'impératrice ruſſe. On le dit traduit de l'anglais; il n'a pourtant point l'air d'une traduction. Le fond de cet ouvrage eſt ſurement compoſé par un de ces polonais qui ſont à Paris. Il y a beaucoup d'eſprit, quelquefois de la fineſſe, et ſouvent des injures atroces. Ce ſerait bien le cas de faire paraître certain poëme épique que vous eûtes la bonté de m'envoyer il y a deux ans. Si vous ſavez vaincre et vous arrondir, vous ſavez auſſi vous moquer des gens mieux que perſonne. Le neveu de *Conſtantin*, qui a ri et qui a fait rire aux dépens des *Céſars*, n'entendait pas la raillerie auſſi bien que vous. 1775.

Je ſuis très-maltraité dans les ſept dialogues; je n'ai pas cent ſoixante mille hommes pour répondre; et votre Majeſté me dira que je veux me mettre à l'abri ſous votre égide. Mais, en vérité, je me tiens tout glorieux de ſouffrir pour votre cauſe.

Je fus attrapé comme un ſot quand je crus bonnement, avant la guerre des Turcs, que l'impératrice de Ruſſie s'entendait avec le roi de Pologne pour faire rendre juſtice aux diſſidens, et pour établir ſeulement la liberté de conſcience. Vous autres rois, vous nous en donnez bien à garder, vous êtes comme les dieux d'*Homère*, qui font ſervir les hommes à leurs deſſeins, ſans que ces pauvres gens s'en doutent.

Quoi qu'il en ſoit, il y a des choſes horribles dans ces ſept dialogues qui courent le monde.

1775. A l'égard de d'*Etallonde Morival*, qui ne s'occupe à préſent que de contreſcarpes et de tranchées, je remercie votre Majeſté de vouloir bien me le laiſſer encore quelque temps. Il n'en deviendra que meilleur meurtrier, meilleur canonnier, meilleur ingénieur; et il vous ſervira avec un zèle inaltérable dans toutes les journées de Rosbac qui ſe préſenteront.

J'eſpère envoyer à votre Majeſté, dans quelques mois, un petit précis de ſon aventure velche, vous en ſerez bien étonné. Je ſouhaiterais qu'il ne plaidât que devant votre tribunal. C'eſt une choſe bien extraordinaire que la nation velche! Peut-on réunir tant de ſuperſtition et tant de philoſophie, tant d'atrocité et tant de gaieté, tant de crimes et tant de vertus, tant d'eſprit et tant de bêtiſes? Et cependant cela joue encore un rôle dans l'Europe! Il ne faudrait qu'un *Louvois* et qu'un *Colbert* pour rendre ce rôle paſſable; mais *Colbert*, *Louvois* et *Turenne* ne valent pas celui dont le nom commence par une *F*, et qui n'aime pas qu'on lui donne de l'encens par le nez.

En toute humilité, et avec les mêmes ſentimens que j'avais il y a environ quarante ans.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DU ROI.

Le 23 de février.

AUCUN monarque de l'Europe n'eſt en état de me faire un don comme celui que je viens de recevoir de votre part. Que de choſes charmantes contenues dans ce volume ! Et quel vieillard, quel eſprit pour les compoſer ! Vous êtes immortel, j'en conviens : moi qui ne crois pas trop à un être diſtinct du corps, qu'on appelle *ame*, vous me forceriez d'y croire : toutefois ſerez-vous le ſeul des êtres penſans qui ait conſervé à quatre-vingts ans cette force, cette vigueur d'eſprit, cet enjouement et ces grâces qui ne reſpirent plus que dans vos ouvrages. Je vous en félicite ; et j'implore la nature univerſelle, qu'elle daigne conſerver long-temps ce réſervoir de penſées heureuſes dans lequel elle s'eſt complu. 1775.

Je trouve d'*Etallonde* bien heureux de ſe trouver à la ſource d'où nous viennent tant de chefs-d'œuvre : il peut prendre hardiment quel titre il trouvera le plus convenable pour l'aider à ſauver les débris de ſa fortune. D'*Alembert* me mande que la robe ne marche qu'à pas comptés, et qu'il faut des années pour réparer des injuſtices d'un moment : ſi cela eſt, il faudra ſe munir de patience, à moins que vous n'alliez à Paris, comme tout le monde le dit ; et qu'à force d'employer les grands talens que la

1775. nature vous a octroyés, vous ne parveniez à sauver l'innocence opprimée. Cela fournira le sujet d'une tragédie larmoyante ; la scène sera à Ferney. Un malheureux, qui manque de protecteurs, y sera appelé par un sage : il sera étonné de trouver plus de secours chez un étranger que chez ses parens. Le philosophe de Ferney, par humanité, travaillera si efficacement pour lui, que *Louis XVI* dira : Puisqu'un sage le protége, il faut qu'il soit innocent ; et il lui enverra sa grâce. Une arrière-cousine, dont *Etallonde* était amoureux, sera chargée de la lui apporter ; elle arrivera au dernier acte. Le philosophe humain célébrera les noces, et tous les conviés feront l'éloge de la bienfesance de cet homme divin, auquel d'*Etallonde* érigera un autel, comme à son dieu secourable.

Ce sujet entre des mains habiles pourrait produire beaucoup d'intérêt, et fournir des scènes touchantes et attendrissantes. Mais ce n'est pas à moi d'envoyer des sujets à celui qui possède un trésor d'imagination, et qui, comme *Jupiter*, accouche par la tête de déesses armées de toutes pièces. Enfin, quelque part que vous soyez, soit à Ferney, soit à Versailles, n'oubliez pas le solitaire de Sans-souci, qui vous sera toujours redevable du beau don que vous lui avez fait. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DU ROI.

A Potſdam, le 28 de février. 1775.

L'ESPRIT républicain, l'eſprit d'égalité
Reſpire dans les cœurs des grands et du vulgaire ;
Le mérite éclatant bleſſe leur vanité :
Sa ſplendeur, qui les déſeſpère,
Redouble leur obſcurité :
Auſſi l'Envie uſa des lois du deſpotiſme.
Athènes, le berceau des ſciences, des arts,
Bannit, du ban de l'oſtraciſme,
Les plus chers nourriſſons de Mercure et de Mars.
Le beſoin qu'on eut d'eux, leurs revers, leur abſence,
Les firent bientôt regretter.
Le peuple plein de bienveillance
Pour hâter leur rappel eût voulu tout tenter.
Quiconque fièrement ſur ſon ſiècle s'élève,
Peut s'encenſer lui-même et jouir d'un beau rêve.
Mais bientôt les vapeurs des malins envieux,
Les ſucs empoiſonnés, obſcurciſſent les cieux,
Et ſur lui le nuage crève.

Condé fut à Vincenne, au Havre détenu ;
Eugène fut chaſſé ; des Français méconnu,
Bayle chez le Batave enfin trouve un aſile ;
L'émule généreux d'Homère et de Virgile,
Dont le nom illuſtra tous ſes concitoyens,
Tranſporte ſes foyers chez les Helvétiens.

. . . .

1775. Paſſez, ſi vous pouvez, du vieux Neſtor les ans.
Les mâles efforts du génie
Vous ſerviront peu, ſi le temps
Ne vous fait ſurvivre à l'Envie.
Ainſi l'univers enchanté,
De Voltaire à Berlin court acheter le buſte;
Et s'il jouit vivant de l'immortalité,
Diſons que le public eſt juſte.

Ce n'eſt point un conte; on ſe déchire à la fabrique de porcelaine pour avoir votre buſte: on en achève moins qu'on n'en demande. Le bon ſens de nos Germains veut des impreſſions fortes, mais quand ils les ont reçues, elles ſont durables.

L'ouvrage dont vous me parlez, du maréchal de *Saxe*, m'eſt connu; et j'ai écrit pour en avoir un exemplaire. Les faits ſont récens et connus; il n'y a que les cartes qui intéreſſent, parce que le terrain eſt l'échiquier de nous autres anthropophages, et que c'eſt lui qui décide de l'habileté, ou de l'ignorance de ceux qui l'ont occupé.

Cette partie de ma lettre eſt pour le lieutenant général *Voltaire*, qui m'entendra bien: le reſte eſt pour le patriarche de Ferney, pour le philoſophe humain, qui protége d'*Etallonde*, et qui veut à toute force caſſer l'arrêt de l'*inf.*... Je ne refuſerai aucun titre à d'*Etallonde*, ſi par cette voie je peux le ſauver: ainſi, qu'il s'en donne tel qu'il jugera le plus propre pour ſon avantage.

Vous me croyez plus vain que je ne le ſuis. Depuis la guerre, je n'ai penſé ni à plan, ni à batailles, ni à toutes les choſes qui ſe ſont paſſées. Il faut penſer

à l'avenir, et oublier le paſſé, car celui-là reſte tel qu'il eſt ; mais il y a bien des meſures à prendre pour l'avenir. 1775.

Ce diſcours ſent un peu le jeune homme : ſongez pourtant que les Etats ſont immortels, et que ceux qui ſont à leur tête ne doivent pas vieillir, tant qu'ils les gouvernent.

Si vous allez à Verſailles, d'*Etallonde* eſt ſauvé : ſi votre ſanté ne vous permet pas d'entreprendre ce voyage, je n'augure aucune iſſue heureuſe de ſon procès. Vous avez, à la vérité, quelques philoſophes en France, mais les ſuperſtitieux ſont le grand nombre ; ils étouffent les autres. Nos prêtres allemands, catholiques et huguenots, ne connaiſſent que l'intérêt : chez les Français, c'eſt le fanatiſme qui les domine. On ne ramène pas ces têtes chaudes : ils mettent de l'honneur à délirer ; et l'innocence demeure opprimée. Le vieux parlement, rebelle à celui qui l'a réintégré, ſera-t-il ſouple à la raiſon pure ? agiſſant d'ailleurs d'une manière ſi oppoſée à ſes devoirs et à ſes véritables intérêts.

Mais qui penſera à d'*Etallonde* quand il s'agit de remettre en vogue le pourpoint de *Henri IV* ? Il faut changer ſa garde-robe, faire emplette d'étoffes, et employer l'habileté des tailleurs pour être à la mode. Cet objet eſt bien plus important que celui d'un procès jugé. Hors quelques parens, toute la France ignore qu'un citoyen, nommé d'*Etallonde*, s'eſt échappé aux punitions injuſtes et cruelles qu'on lui avait infligées, et qui n'étaient point proportionnées au délit, qui n'était proprement qu'une poliſſonnerie.

1775. Je salue le patriarche de Ferney ; je lui souhaite longue vie. J'ai lu sa nouvelle tragédie, qui n'est point mauvaise du tout. Je hasarderais quelques petites remarques d'un ignorant ; mais ne pouvant pas dire comme *le Corrége, son pittor, anche io !* je garde le silence, en vous priant de ne point oublier le philosophe de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 2 de mars.

LE baron de *Polnitz* n'est pas le seul octogénaire qui vive ici, et qui se porte bien : il y a le vieux *le Cointe*, dont peut-être vous vous ressouviendrez, qui a dix ans de plus que *Polnitz :* le bon milord *Maréchal* approche du même âge ; et l'on trouve encore de la gaieté et du sel attique dans sa conversation. Vous avez plus de ce feu élémentaire, ou céleste, que tous ceux que je viens de nommer : c'est ce feu, cet esprit, que les Grecs appelaient *anima*, qui fait durer notre frêle machine.

Vos derniers ouvrages, dont je vous remercie encore, ne se ressentent point de la décrépitude : tant que votre esprit conservera cette force et cette gaieté, votre corps ne périclitera point.

Vous me parlez de *dialogues polonais* qui me sont inconnus ; tout ce qu'il y a d'injures dans ces dialogues sera des sarmates ; le très-*fin*, des velches qui les protégent. Je pense sur ces satires comme

Epictète : Si l'on dit du mal de toi et qu'il ſoit véritable, corrige-toi ; ſi ce ſont des menſonges, ris-en. J'ai appris, avec l'âge, à devenir bon cheval de poſte ; je fais ma ſtation, et ne m'embarraſſe pas des roquets qui aboient en chemin. Je me garde encore davantage de faire imprimer mes billeveſées : je ne fais de vers que pour m'amuſer. Il faut être ou *Boileau*, ou *Racine*, ou *Voltaire*, pour tranſmettre ſes ouvrages à la poſtérité ; et je n'ai pas leurs talens. Ce qu'on a imprimé de mes balivernes n'aurait jamais paru de mon conſentement. Dans le temps où c'était la mode de s'acharner ſur moi, on m'a volé ces manuſcrits, et on les a fait imprimer le moment même où ils auraient pu me nuire. Il eſt permis de ſe délaſſer et de s'amuſer avec la littérature, mais il ne faut pas accabler le public de ſes fadaiſes. 1775.

Ce poëme des *Confédérés* dont vous me parlez, je l'ai fait pour me déſennuyer. J'étais alité de la goutte, et c'était pour moi une agréable diſtraction. Mais dans cet ouvrage il eſt queſtion de bien des perſonnes qui vivent encore, et je ne dois, ni ne veux choquer perſonne.

La diète de Pologne tire vers ſa fin : on termine actuellement l'affaire des diſſidens. L'impératrice de Ruſſie ne vous a point trompé ; ils auront pleine ſatisfaction ; et l'impératrice en aura tout l'honneur. Cette princeſſe trouvera plus de facilité à rendre les Polonais tolérans, que vous et moi à rendre votre parlement juſte et humain.

Vous me faites l'énumération des contradictions que vous trouvez dans le caractère de vos compatriotes : je conviens qu'elles y ſont. Cependant,

1775. pour être équitable, il faut avouer que les mêmes contradictions se rencontrent chez tous les peuples. Chez nos bons Germains elles ne sont pas si saillantes, parce que leur tempérament est plus flegmatique ; mais chez les Français, plus vifs et plus fougueux, ces contradictions sont plus marquées : d'autant plus respectables sont pour eux ces précepteurs du genre-humain, qui tâchent de tourner ce feu vers la bienveillance, l'humanité, la tolérance et toutes les vertus. Je connais un de ces sages qui, bien loin d'ici, habite, dit-on, Ferney ; je ne cesse de lui souhaiter mille bénédictions, et toutes les prospérités dont notre espèce est susceptible. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de mars.

NON, vous n'entendrez plus les aigres sifflemens
Des monstres que nourrit l'Envie :
J'étouffe leurs cris discordans
Par l'éloge de votre vie.
J'irai vous cueillir de ma main
Des fleurs dans les bosquets de Flore,
Pour en parsemer le chemin
Que l'aveugle arrêt du Destin
Veut bien vous réserver encore.

Vous avez charmé mon loisir ; 1775.
J'ai pu vous voir et vous entendre :
Tous vos vers sont à moi, car j'ai su les apprendre.
D'un cœur reconnaissant le plus ardent désir
Est, qu'ayant par vos soins reçu tant de plaisir,
Je puisse à mon tour vous en rendre.

Le pauvre *Protée* dont vous faites l'éloge n'est qu'un *dilettante*, espèce de gens qu'on appelle ainsi en Italie, amateurs des arts et des sciences, n'en possédant que la superficie ; mais qui pourtant sont rangés dans une classe supérieure à ceux qui sont totalement ignorans.

Je me suis enfin procuré les sept dialogues, et j'en ai approfondi toute l'histoire. L'auteur de cet ouvrage est un anglais, nommé *Lindsic*, théologien de profession, et précepteur du jeune prince *Poniatowski*, neveu du roi de Pologne. C'est à l'instigation des *Czartorinski*, oncles du roi, qu'il a composé sa satire en anglais.

L'ouvrage achevé, on s'est aperçu que personne ne l'entendrait en Pologne, s'il n'était traduit en français ; ce qui s'est exécuté tout de suite. Mais, comme le traducteur n'était pas habile, on envoya les dialogues à un certain *Gérard* à Dantzick, qui pour lors y était consul de France, et qui à présent est commis de bureau aux affaires étrangères, auprès de M. de *Vergennes*. Ce *Gérard*, qui a de l'esprit, mais qui me fait l'honneur de me haïr cordialement, a retouché ces dialogues, et les a mis dans l'état où on les a vus paraître. J'en ai beaucoup ri ; il y a par-ci par-là des grossièretés et des platitudes insipides,

1775. mais il y a des traits de bonne plaisanterie. Je n'irai point férailler à coups de plume contre ce sycophante. Il faut s'en tenir à ce que disait le cardinal *Mazarin :* Laissons chanter les Français, pourvu qu'ils nous laissent faire.

Je reviens au pauvre d'*Etallonde*, dont l'affaire ne m'a pas l'air de tourner avantageusement : comme je lui ai procuré son premier asile, je serai sa dernière ressource. Un ingénieur formé sous les yeux de *Voltaire* est un phénix à mes yeux. Pour cette bataille dont il a tracé le plan, il y a si long-temps qu'elle s'est donnée qu'à peine je m'en ressouviens. D'*Etallonde* pourra vous servir à conduire les travaux au siége de l'*inf*..., à former les batteries, des balistes et des catapultes pour faire écrouler entièrement la tour de la superstition, dernier asile des vieilles femmes et des tonsurés.

Je vois que vous préférez le séjour de Ferney à celui de Versailles : vous le pouvez faire sans risque. Les distinctions que vous pourriez recevoir de votre ingrate patrie tourneraient plus à son honneur qu'au vôtre. Vous ne recevrez pas l'immortalité comme un don ; vous vous l'êtes donnée vous-même.

Les bonnes intentions de la reine de France font cependant son éloge : il est beau qu'une jeune princesse pense à réparer les torts d'une nation dont elle occupe le trône, surtout qu'elle rende justice au mérite éclatant.

Ce portrait que vous avez voulu avoir, et qui est plus propre à déparer qu'à orner un appartement, vous le recevrez par *Michelet*. Je voulais qu'on lui mît un habit d'anachorète, cela n'a pas été exécuté.

Si

Si ce portrait pouvait parler, il vous dirait que personne ne vous souhaite plus de bénédictions ni ne s'intéresse plus à votre conservation que le philosophe de Sans-souci. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 28 mars.

SIRE,

TOUTES les fois que j'écris à votre Majesté sur des affaires un peu sérieuses, je tremble comme nos régimens à Rosbach. Mais votre bonté et votre magnanimité me rassurent.

Je vous supplie de daigner lire dans un de vos momens de loisir, si vous en avez, le mémoire de d'*Etallonde :* il est entièrement fondé sur les pièces originales qu'on nous cachait, et qui nous sont enfin parvenues. Vous verrez dans cette affaire, pire que celle des *Calas* et des *Sirven*, à quel point les Velches sont quelquefois frivoles et atroces; vous y verrez à la fois l'imbécillité du *Pierrot de la Foire*, et la barbarie de la *Saint-Barthelemi.* Ce n'est pas que la bonne compagnie de Paris ne soit infiniment estimable; mais souvent ceux qu'on appelle magistrats, sont l'opposé de la bonne compagnie.

J'ose croire que la lecture de ce mémoire vous fera frémir d'horreur. Nous avons résolu d'envoyer

1775. ce mémoire non-seulement aux avocats de Paris, mais à tous les jurisconsultes de l'Europe. Notre dessein est de nous en tenir à leur décision. D'*Etallonde* ayant pris avec votre permission le titre de votre aide de camp et de votre ingénieur, ne doit ni demander grâce à un garde des sceaux, ni s'avilir jusqu'à se mettre en prison pour faire casser son arrêt.

Si vous daignez seulement nous faire avoir l'avis de votre chancelier, ou celui d'un de vos premiers juges, cette décision, jointe à celle que nous espérons avoir à Naples, à Milan et à Londres, sera assez authentique pour ne faire retomber l'opprobre de l'horrible jugement contre d'*Etallonde* et le chevalier de *la Barre* que sur les assassins qui les ont condamnés. C'est une nouvelle manière de demander justice; mais si votre Majesté l'approuve, je la crois très-bonne et très-efficace. Elle pourra mettre un frein à nos Velches cannibales qui se font un jeu de la vie des hommes. Peut-être n'y a-t-il point actuellement d'affaire en Europe plus digne de votre protection. C'est à *Marc-Aurèle* de donner des leçons à des barbares.

Dès que nous aurons la décision des avocats de Paris, jointe au jugement des premiers jurisconsultes d'Allemagne et d'Italie, et peut-être de Rome même, je rendrai d'*Etallonde* à votre Majesté. Il est digne de la servir, et il n'attend que ce moment pour se remettre à un devoir qui lui est cher.

Pour moi j'attendrai la mort sans aucune peine, si je peux réussir dans cette juste entreprise, et je mourrai heureux, si votre Majesté me conserve ses bontés.

LETTRE LXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 27 avril.

SIRE,

J'ai reçu aujourd'hui, par les bontés de votre Majesté, le portrait d'un très-grand homme; je vais mettre au bas deux vers de lui, en n'y changeant qu'un mot: 1775.

Imitateur heureux d'Alexandre et d'Alcide,
Il aimait mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

J'avoue que le peintre vous a moins donné la figure d'*Ariſtide* que celle d'*Hercule.* Il n'y a point de velche qui ne tremble en voyant ce portrait-là; c'eſt préciſément ce que je voulais.

Tout velche qui vous examine,
De terreur panique eſt atteint;
Et chacun dit à votre mine
Que dans Rosbach on vous a peint.

Ce qui me plaît davantage, c'eſt que vous avez l'air de la ſanté la plus brillante.

Nous nous jetons *Morival* et moi aux pieds de ce héros. Le deſſein de ce jeune homme eſt de ne point s'avilir juſqu'à demander une grâce dont il n'aura certainement pas beſoin aux yeux de l'Europe:

1775. il veut et il doit ſe borner à faire voir la turpitude et l'horreur des jugemens velches. Cette affaire eſt plus abominable encore que celle des *Calas ;* car les juges des *Calas* n'avaient été que trompés, et ceux du chevalier de *la Barre* ont été des monſtres ſanguinaires de gaieté de cœur.

Je m'en rapporte à votre jugement, Sire, et j'attends votre déciſion qui réglera notre conduite. Nos lois ſont atroces et ridicules, mais *Morival* ne connaît que les vôtres. Il ſe ſoucie fort peu de la petite part qui lui reviendrait dans le partage avec ſa famille; il ne veut plus connaître d'autre famille que ſon régiment, et n'aura jamais d'autre roi et d'autre maître que vous.

J'ai été quelque temps ſans écrire à votre Majeſté. Il a régné dans nos cantons une maladie épidémique affreuſe, dont ma nièce a penſé mourir, et dont je ſuis encore attaqué.

Vivez long-temps, Sire, non pas pour votre gloire, car vous n'avez plus rien à y faire, mais pour le bonheur de vos Etats. Conſervez-moi des bontés qui me conſolent de toutes mes misères.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier mai.

SIRE,

VOTRE dernière lettre eſt un chef-d'œuvre de raiſon, d'eſprit, de goût et de bonté. 1775.

C'eſt un ſage qui nous inſtruit,
C'eſt un héros qui s'humaniſe;
Rien de ſi beau ne fut produit
Sur le Parnaſſe et dans l'Egliſe.
Mon cœur s'émeut quand je vous lis.
Tout près de mon heure ſuprême,
Grâces à vous je rajeunis;
J'admire votre gloire extrême
Comme ont fait tous vos ennemis:
Mais je fais bien mieux, je vous aime
Comme je vous aimai jadis.

Je ſens une joie mêlée d'attendriſſement quand les étrangers qui viennent chez moi s'inclinent devant votre portrait, et diſent: Voilà donc ce grand homme.

Chaque peuple à ſon tour a régné ſur la terre
Par les lois, par les arts, et ſurtout par la guerre:
Le ſiècle de la Pruſſe eſt à la fin venu.

Il eſt vrai qu'on peut à préſent obſerver parmi preſque tous les ſouverains de l'Europe une émulation

1775. de se signaler par de grands et d'utiles établissemens. Il semble même que la superstition diminue dans quelques cours. Mais quel est le prince qui approche de votre philosophie? Par ma foi, il est très-vrai que vous pensez en *Marc-Aurèle*, et que vous écrivez en *Cicéron*, et cela dans une langue qui n'était pas la vôtre. Les lettres familières de *Cicéron* ne valent pas celles de *Frédéric le Grand.* Vous êtes plus gai que lui, comme vous êtes meilleur général, quoiqu'il ait combattu une fois au même endroit qu'*Alexandre.*

Je remercie bien votre Majesté de ses bonnes intentions pour *divus d'Etallundus*, martyr de la philosophie. Il y a autant de grandeur et de vertu à protéger de tels martyrs qu'il y a d'infamie et de barbarie à les faire.

On me dit que votre Majesté fait le voyage de Silésie, suivie de messieurs les princes de *Virtemberg.* J'ignore si c'est le duc régnant, ou le prince *Louis*, ou le prince *Eugène*, ou quelqu'un de ses enfans; si c'était le Duc régnant, j'oserais vous demander votre protection auprès de lui. J'aime à ne point mourir sans avoir de nouvelles preuves de votre bonté; je m'endormirai dans la paix du Seigneur. Je finis ma vie par l'établissement d'une colonie à Ferney. Votre Majesté peut se souvenir que mon premier dessein était de l'établir à Clèves. J'aurais espéré alors d'être assez heureux pour me jeter encore une fois à vos pieds. C'est une consolation dont il ne m'est plus permis de me flatter. Daignez me conserver un souvenir qui est envié de tous les princes qui vous ont approché.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Mai.

SIRE,

C'EST à *Ariſtide* que j'écris aujourd'hui, et je laiſſe là *Alexandre* et *Alcide* juſqu'à la première occaſion. 1775.

Je me jette à vos pieds avec *Morival.* Voici où il en eſt. Les gens qui ſont aujourd'hui les maîtres du royaume des Velches, lui donneront ſa grâce ; et cette grâce pourra le mettre dans quinze ou vingt ans, en poſſeſſion d'une légitime de cadet de Normandie. Mais nos belles lois exigent que pour être en état de recueillir un jour cette portion d'héritage ſi mince, on ſe mette à genoux devant le parlement, qui eſt le maître d'enregiſtrer la grâce ou de la rejeter.

Morival eſt un garçon pétri d'honneur. Il trouve qu'il y aurait de l'infamie à paraître à genoux avec l'uniforme d'un officier pruſſien, devant ces robins. Il dit que cet uniforme ne doit ſervir qu'à faire mettre à genoux les Velches.

C'eſt à peu-près ce qu'il mande à votre miniſtre à Paris. J'approuve un tel ſentiment, tout velche que je ſuis ; et je me flatte qu'il ne déplaira pas à votre Majeſté.

Vous avez eu la bonté de nous écrire que vous ſeriez notre dernière reſſource. Vous avez toujours été la ſeule ; car j'ai toujours mandé à la famille et à nos amis de Paris, que nous ne voulions point

1775. de grâce. Nous n'attendons rien que de vos bontés. Vous avez permis que d'*Etallonde Morival* s'intitulât ingénieur et adjudant de votre Majesté. Ces titres, qui, ce me semble, ne donnent aucun grade militaire, peuvent s'accorder dans vos armées sans faire aucun passe-droit à personne.

Pour peu que votre Majesté daigne lui donner de légers appointemens, il subsistera très-honorablement avec les petits secours de sa famille et de ses amis. Il viendra recevoir vos ordres au moment où vous l'ordonnerez. Faites voir à l'Europe, je vous en conjure, combien votre protection est au-dessus de celle de nos parlemens. Vous avez daigné secourir les *Calas;* d'*Etallonde* est opprimé bien plus injustement; il est la victime d'une superstition et d'un fanatisme que vous haïssez autant que je les abhorre. Il n'appartient qu'à votre grandeur d'ame et à votre génie d'honorer hautement de votre bienveillance un officier très-sage, très-brave et très-utile, indignement persécuté par les plus lâches et les plus barbares de tous les hommes. Vous êtes fait pour donner des exemples, non-seulement aux Velches, mais à l'Europe entière.

J'attends les ordres de votre Majesté : j'ose espérer qu'ils consoleront ma décrépitude, et que mes cheveux blancs ne descendront point avec amertume dans le tombeau, comme dit l'autre.

LETTRE LXXXVII.

DU ROI.

Le 10 de mai.

Vous ne m'accuſerez pas de lenteur à vous envoyer la conſultation de nos juriſconſultes : c'eſt eux qui m'ont lanterné juſqu'à ce moment que je reçois enfin leur docte déciſion. Si notre juſtice eſt ſi lente, à quoi ne ſaudra-t-il pas s'attendre du parlement de Paris ? Ni vous, ni moi, ni *Morival* ne vivrons aſſez long-temps pour voir la fin de cette affaire. 1775.

Le parti le plus sûr ſera de renoncer, faute de pouvoir amollir les cœurs de roche de ces juges iniques. Je crois que le fanatiſme et la ſuperſtition ont eu moins de part à cette boucherie d'Abbeville, que l'opiniâtreté. Il y a des gens qui veulent toujours avoir raiſon, et qui ſe laiſſeraient plutôt lapider que de reconnaître l'excès où leur précipitation les a fait tomber.

A préſent on ne penſe à Paris qu'au ſacre de Reims ; y eût-il mille d'*Etallondes*, on ne les écouterait pas. On a les yeux ſur les otages de la ſainte *Ampoule ;* on veut ſavoir qui portera la couronne, qui le ſceptre, qui le globe, et qui le ſoir le bougeoir du roi : ce ſont des choſes bien plus attrayantes que de juſtifier un innocent. Vos conſeillers de grand'-chambre penſeront ainſi, et *Voltaire*, le protecteur de l'innocence ſans pouvoir la ſauver, muni des conſultations les plus intègres, n'aura de reſſource

1775. que de flétrir dans ſes écrits, lus de l'Europe entière, les bourreaux de *la Barre* et de ſes compagnons.

J'écarte de ma mémoire ces horreurs et ces atrocités qui inſpirent une mélancolie ſombre, pour vous parler d'une matière plus agréable. *Le Kain* va venir ici cet été ; et je lui verrai repréſenter vos tragédies. C'eſt une fête pour moi. Nous avons eu l'année paſſée *Aufreſne*, dont le jeu noble, ſimple et vrai m'a fort contenté. Il faudra voir ſi les efforts de l'art ſurpaſſent dans *le Kain* ce que la nature a produit dans l'autre. Mais, avant d'en venir là, j'aurai trois cents lieues à faire en parcourant différentes provinces. A mon retour j'aurai le plaiſir de vous écrire pour ſavoir des nouvelles du patriarche de Ferney, pour lequel le ſolitaire de Sans-ſouci ne ceſſe de faire des vœux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

21 juin.

SIRE,

TANDIS que votre Majesté fait probablement manœuvrer trente ou quarante mille guerriers, je crois ne pouvoir mieux prendre mon temps pour lui présenter la bataille de Rosbach, dessinée par d'*Etallonde*. 1775.

Il brûle d'envie de se trouver à une pareille bataille. La bonté extrême que vous avez eue de nous envoyer la consultation de vos premiers magistrats, ne lui laisse d'autre idée que de verser son sang pour votre service ; la reconnaissance qu'il vous doit, et l'honneur d'être au nombre de vos officiers, l'emporte sur tous les autres projets : il ne veut plus aucune grâce en France ; il en était déjà bien dégoûté ; vos dernières bontés ferment son cœur à tout autre objet que celui de mourir prussien ; il voudrait au moins paraître parmi les braves gens dont votre Majesté fait des revues. On lui a dit que son régiment pourrait bien faire l'exercice en votre présence cette année ; à cette nouvelle, je crois voir un amant à qui sa maîtresse a donné un rendez-vous ; il ne me parle que de son départ, je ne puis le retenir. J'ai beau

1775. lui dire qu'il n'a point reçu d'ordre et qu'il faut attendre ; il dit qu'il n'attendra rien. Je ne suis pas fait pour contredire les grandes passions, et surtout une passion si belle. S'il retourne à Vésel dans quelques jours, il ne me reste, Sire, qu'à me jeter à vos pieds du fond de ma retraite et du bord de mon tombeau, à remercier votre Majesté de ce qu'elle a daigné faire pour lui, et à me flatter qu'elle voudra bien l'honorer des emplois dont elle le croira capable; il n'y a qu'un héros philosophe qui puisse être servi par un tel officier.

Ma lettre arrivera peut-être mal à propos au milieu de vos immenses occupations, mais les plus petites affaires vous sont présentes comme les grandes. M. de *Catinat* disait que son héros était celui qui jouerait une partie de quilles au sortir d'une bataille gagnée ou perdue. Vous ne jouez point aux quilles; vous faites des vers un jour de bataille; vous prenez votre flûte, lorsque vos tambours battent aux champs; vous daignez m'écrire des choses charmantes, en fesant une promotion d'officiers généraux. Je vous admire de toutes les façons, et, en vous admirant, j'attends tout de votre grand cœur.

On mande que le sacre du roi très-chrétien n'a pas été aussi brillant que l'espéraient les Français, accoutumés à la magie de *Servandoni* et à la musique de *Gluck*. C'est un spectacle bien étrange que ce sacre. *On fait coucher tout de son long un pauvre roi en chemise devant des prêtres, qui lui font jurer de maintenir tous les droits de l'Eglise, et on ne lui permet d'être vêtu que lorsqu'il a fait son serment.* Il y a des gens qui prétendent que c'est aux rois à se faire prêter serment

par les prêtres; il me ſemble que *Frédéric le grand* en uſe ainſi en Siléſie et dans la Pruſſe occidentale. 1775.

Je fais ferment, Sire, devant votre portrait, que mon cœur ſera votre ſujet tant que j'aurai un reſte de vie.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 7 juillet.

SIRE,

MORIVAL s'occupait à meſurer le lac de Genève, et à conſtruire ſur ſes bords une citadelle imaginaire, lorſque je lui ai appris qu'il pourrait en tracer de réelles dans la Pruſſe occidentale ou dans vos autres Etats. Il a ſenti vos bienfaits, avec une reſpectueuſe reconnaiſſance égale à ſa modeſtie. Vous êtes ſon ſeul roi, ſon ſeul bienfaiteur. Puiſque vous permettez qu'il vienne ſe jeter à vos pieds dans Potſdam; voudriez-vous bien avoir la bonté de me dire à qui il faudra qu'il s'adreſſe pour être préſenté à votre Majeſté.

Permettez que je me joigne à lui dans la reconnaiſſance dont il ne ceſſera d'être pénétré; je ne peux pas aſpirer, comme lui, à l'honneur d'être tué ſur un baſtion ou ſur une courtine; je ne ſuis qu'un vieux poltron fait pour mourir dans mon lit. Je n'ai que de la ſenſibilité, et je la mets toute entière à vous admirer et à vous aimer.

1775. Votre alliée l'impératrice *Catherine* fait, comme vous, de grandes chofes. Elle fait furtout du bien à fes fujets; mais le roi de France l'emporte fur tous les rois, puifqu'il fait des miracles. Il a touché à fon facre deux mille quatre cents malades d'écrouelles, et il les a fans doute guéris. Il eft vrai qu'il y eut une des maîtreffes de *Louis XIV*, qui mourut de cette maladie, quoiqu'elle eût été très-bien touchée, mais un tel cas eft très-rare.

Votre Majefté avait eu la bonté de me mander qu'après fes revues elle fe délafferait un moment à entendre *le Kain* et *Aufrefne;* mais je vois bien que vos héros guerriers qui marchent fous vos drapeaux l'emportent fur vos héros de théâtre. Votre Majefté les paffe en revue dans quatre cents lieues de pays pendant un mois. C'était à peu-près avec cette rapidité qu'un de vos prédéceffeurs, nommé *Jules César*, parcourait notre petit pays des Velches. Il fefait des vers auffi ce *Jules* ou *Julius*, car les véritablement grands hommes font de tout.

Je fuis plus que jamais l'adorateur et l'admirateur des gens de ce caractère, qui font en fi petit nombre.

Agréez, Sire, avec bonté, le profond refpect, la reconnaiffance et l'attachement inviolable de ce vieux malade du mont Jura.

LETTRE XC.

DU ROI.

A Potſdam, le 12 de juillet.

Vous croyez, mon cher patriarche, que j'ai toujours l'épée au vent. Cependant votre lettre m'a trouvé la plume à la main, occupé à corriger d'anciens mémoires que vous vous reſſouviendrez peut-être d'avoir vus autrefois peu corrects et peu ſoignés. Je léche mes petits, je tâche de les polir. Trente années de différence rendent plus difficile à ſe ſatisfaire : et quoique cet ouvrage ſoit deſtiné à demeurer enfoui pour toujours dans quelque archive poudreuſe, je ne veux pourtant pas qu'il ſoit mal fait. En voilà aſſez pour mes occupations. 1775.

Quant à *Morival d'Etallonde*, je vois bien que vos bonnes intentions n'ont pas été ſuffiſantes pour déraciner les préjugés du fanatiſme des têtes de vos préſidens à mortier. Il eſt plus difficile de faire entendre raiſon à un docteur en droit que de compoſer la Henriade. Si *Morival* ne veut pas faire amende honorable le cierge au poing, il peut venir ici ; je le placerai dans le génie, à votre recommandation. Il vaut mieux étudier *Vauban* et *Cohorn* que de s'avilir, ſurtout lorſqu'on eſt innocent. Il me ſemble que les progrès de la raiſon ſe font ſentir plus rapidement en Allemagne qu'en France. La raiſon en eſt que beaucoup d'eccléſiaſtiques et d'évêques catholiques en Allemagne commencent à avoir

1775. honte de leurs ſuperſtitieux uſages, au lieu qu'en France le clergé fait corps de l'Etat; et toute grande compagnie reſte attachée aux anciens uſages, quand même elle en connaît l'abus.

On n'a parlé ici que du ſacre de Reims, des cérémonies bizarres qui s'y obſervent, et de la ſainte *Ampoule*, dont l'hiſtoire eſt digne des Lapons. Un prince ſage et éclairé pourrait abolir et la ſainte *Ampoule* et le ſacre même.

J'ai vu ici deux jeunes français bien aimables: l'un eſt un M. de *Laval Montmorency*, et l'autre un *Clermont Gallerande*. Ce dernier ſurtout a de la vivacité d'eſprit, à laquelle eſt jointe une conduite meſurée et ſage. Au lieu d'aſſiſter au ſacre, ils voyagent. Ils ont été avec moi en Pruſſe, d'où ils ſe ſont rendus à Varſovie dans le deſſein d'aller à Vienne.

Le Kain eſt venu ici; il jouera Oedipe, Oroſmane et Mahomet. Je ſais qu'il a été à Ferney: il ſera obligé de me conter tout ce qu'il ſait et ne ſait pas de celui qui rend ce bourg ſi célèbre. J'ai vu jouer *Aufreſne* l'année paſſée. Je vous dirai auquel des deux je donne la préférence, quand j'aurai vu jouer celui-ci.

J'ai toute la maiſon pleine de nièces, de neveux et de petits-neveux: il faut leur donner des ſpectacles qui les dédommagent de l'ennui qu'ils peuvent gagner en la compagnie d'un vieillard. Il faut ſe rendre juſtice et ſe rendre ſupportable à la jeuneſſe. Ceci me regarde. Vous aurez le privilége excluſif de ne jamais vieillir; et quand même quelques infirmités attaquent votre còrps, votre eſprit triomphe de leurs

atteintes,

atteintes, et femble acquérir tous les jours des forces nouvelles. 1775.

Que *Minerve* et *Apollon*, que les Mufes et les Grâces veillent fur leur plus bel ouvrage, et qu'ils confervent encore long-temps celui dont des fiècles ne pourraient réparer la perte. Voilà les vœux que l'hermite de Sans-fouci fait pour le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE XCI.

DU ROI.

A Potfdam, le 24 de juillet.

JE viens de voir *le Kain*. Il a été obligé de me dire comme il vous a trouvé, et j'ai été bien aife d'apprendre de lui que vous vous promenez dans votre jardin, que votre fanté eft affez bonne, et que vous avez encore plus de gaieté dans votre converfation que dans vos ouvrages. Cette gaieté que vous confervez, eft la marque la plus sûre que nous vous pofféderons encore long-temps. Ce feu élémentaire, ce principe vital, eft le premier qui s'affaiblit lorfque les années minent et fapent la mécanique de notre exiftence. Je ne crains donc plus maintenant que le trône du Parnaffe devienne fitôt vacant; je vous nommerai hardiment mon exécuteur teftamentaire : ce qui me fait grand plaifir.

Le Kain a joué les rôles d'Oedipe, de Mahomet et d'Orofmane : pour l'Oedipe nous l'avons entendu

1775. deux fois. Ce comédien eſt très-habile ; il a un bel organe, il ſe préſente avec dignité, il a le geſte noble, et il eſt impoſſible d'avoir plus d'attention pour la pantomime qu'il en a. Mais vous dirai-je naïvement l'impreſſion qu'il a faite ſur moi ? Je le voudrais un peu moins outré, et alors je le croirais parfait.

L'année paſſée j'ai entendu *Aufreſne :* peut-être lui faudrait-il un peu du feu que l'autre a de trop. Je ne conſulte en ceci que la nature, et non ce qui peut être en uſage en France. Cependant je n'ai pu retenir mes larmes ni dans Oedipe, ni dans Zaïre : c'eſt qu'il y a des morceaux ſi touchans dans la dernière, et de ſi terribles dans la première, qu'on s'attendrit dans l'une, et qu'on frémit dans l'autre. Quel bonheur pour le patriarche de Ferney d'avoir produit ces chefs-d'œuvre, et d'avoir formé celui dont l'organe les rend ſi ſupérieurement ſur la ſcène !

Il y a eu beaucoup de ſpectateurs à ces repréſentations : ma ſœur *Amélie*, la princeſſe *Ferdinand*, la landgrave de *Heſſe*, et la princeſſe de *Virtemberg* votre voiſine, qui eſt venue ici de Montbelliard pour entendre *le Kain.* Ma nièce de Montbelliard m'a dit qu'elle pourrait bien entreprendre un jour le voyage de Ferney pour voir l'auteur dont les ouvrages font les délices de l'Europe. Je l'ai fort encouragée à ſatisfaire cette digne curioſité. Oh, que les belles-lettres ſont utiles à la ſociété ! Elles délaſſent de l'ouvrage de la journée, elles diſſipent agréablement les vapeurs politiques qui entêtent, elles adouciſſent l'eſprit, elles amuſent juſqu'aux femmes, elles conſolent les affligés, et ſont enfin l'unique plaiſir qui reſte à ceux que l'âge a courbés

fous fon faix, et qui fe trouvent heureux d'avoir contracté ce goût dès leur jeuneffe. 1775.

Nos Allemands ont l'ambition de jouir à leur tour des avantages des beaux arts : ils s'efforcent d'égaler Athènes, Rome, Florence et Paris. Quelque amour que j'aye pour ma patrie, je ne faurais dire qu'ils réuffiffent jufqu'ici ; deux chofes leur manquent, la langue et le goût. La langue eft trop verbeufe : la bonne compagnie parle français, et quelques cuiftres de l'école et quelques profeffeurs ne peuvent lui donner la politeffe et les tours aifés qu'elle ne peut acquérir que dans la fociété du grand monde. Ajoutez à cela la diverfité des idiomes ; chaque province foutient le fien, et jufqu'à préfent rien n'eft décidé fur la préférence. Pour le goût, les Allemands en manquent fur tout ; ils n'ont pas encore pu imiter les auteurs du fiècle d'*Augufte :* ils font un mélange vicieux du goût romain, anglais, français et tudefque ; ils manquent encore de ce difcernement fin qui faifit les beautés où il les trouve, et fait diftinguer le médiocre du parfait, le noble du fublime, et les appliquer chacun à leurs endroits convenables. Pourvu qu'il y ait beaucoup d'*r* dans les mots de leur poëfie, ils croient que leurs vers font harmonieux ; et pour l'ordinaire ce n'eft qu'un galimatias de termes ampoulés. Dans l'hiftoire, ils n'omettraient pas la moindre circonftance, quand même elle ferait inutile.

Leurs meilleurs ouvrages font fur le droit public. Quant à la philofophie, depuis le génie de *Leibnitz*, et la groffe monade de *Wolf*, perfonne ne s'en mêle plus. Ils croient réuffir au théâtre ; mais jufqu'ici rien

1775. de parſait n'a paru. L'Allemagne eſt actuellement comme était la France du temps de *François I*. Le goût des lettres commence à ſe répandre : il faut attendre que la nature faſſe naître de vrais génies, comme ſous les miniſtères des *Richelieu* et des *Mazarin*. Le ſol qui a produit un *Leibnitz* en peut produire d'autres.

Je ne verrai pas ces beaux jours de ma patrie, mais j'en prévois la poſſibilité. Vous me direz que cela peut vous être très-indifférent, et que je fais le prophète tout à mon aiſe en étendant, le plus que je le peux, le terme de ma prédiction. C'eſt ma façon de prophétiſer, et la plus ſûre de toutes, puiſque perſonne ne me donnera le démenti.

Pour moi je me conſole d'avoir vécu dans le *Siècle de Voltaire;* cela me ſuffit. Qu'il vive, qu'il digère, qu'il ſoit de bonne humeur, et ſurtout qu'il n'oublie pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCII.

DU ROI.

A Potſdam, le 27 de juillet.

Je pars dans quinze jours pour faire la tournée de la Siléſie : je ne peux être de retour que le 6 de ſeptembre. Si *Morival* veut ſe rendre vers ce temps-ci, il pourra s'adreſſer au colonel *Coccei*, qui me le préſentera. J'ai ſaiſi avec empreſſement cette occaſion de vous faire plaiſir, et en même temps de fixer le ſort d'un homme qu'une étourderie de jeuneſſe a perdu pour jamais dans ſa patrie. Comme les hommes abuſent de tout, les lois qui devaient conſtater la ſûreté et la liberté des peuples, infectées en France du poiſon du fanatiſme, ſont devenues cruelles et barbares. Mais la France eſt un pays civiliſé ! Comment concilier un pareil contraſte ?

1775.

Comment ce ſol qui a produit des de *Thou*, des *Gaſſendi*, des *Deſcartes*, des *Fontenelle*, des *Voltaire*, des d'*Alembert*, a-t-il produit des furieux aſſez imbéciles pour condamner à mort des jeunes gens qui ont manqué de faire la révérence devant la ſtatue d'un garçon charpentier juif ? La poſtérité trouvera cette énigme plus difficile à deviner que celle du ſphinx qu'*Oedipe* expliqua. Je vous avoue de même que la ſainte *Ampoule* et ſes otages, et la guériſon des écrouelles, ne ſont guère honneur au dix-huitième ſiècle.

1775. On parlait ces jours derniers de ces ſoi-diſans miracles opérés par les rois très-chrétiens, et milord *Maréchal* conta que pendant ſa miſſion en France il y avait vu des étrangers qui lui paraiſſaient eſpagnols; que par attachement pour cette nation, où il avait paſſé une partie de ſa vie, il leur avait demandé ce qu'ils venaient faire à Paris; que l'un d'eux lui répondit: Nous avons ſu, Monſieur, que le roi de France a le don de guérir les écrouelles, nous ſommes venus pour nous faire toucher par ſa majeſté; mais, pour notre malheur, nous avons appris qu'il eſt actuellement en péché mortel, et nous voilà obligés de nous en retourner infructueuſement.

Vous aurez déjà reçu une longue lettre au ſujet de *le Kain*. Il doit partir dans peu pour jouer à Verſailles une tragédie de M. *Guibert*, le tacticien. Je n'ai point vu ce drame. *Le Kain* prétend que la reine de France protége la pièce; ce qui doit en aſſurer le ſuccès. Ce M. *Guibert* veut aller à la gloire par tous les chemins; recueillir les applaudiſſemens des armées, des théâtres et des femmes, c'eſt un moyen sûr d'aller à l'immortalité.

Sans doute que ce qu'il a vu à Ferney, l'a encouragé dans cette carrière périlleuſe, où, de mille qui l'enfilent, un ſeul à peine remporte la palme. Il eſt louable de ſe propoſer de grands exemples et un grand but: et M. *Guibert* en retirera infailliblement quelque avantage. On ne connaît ſes propres talens qu'après en avoir fait l'eſſai.

Vos preuves ſont faites depuis long-temps; il ne vous faut qu'un peu ménager l'huile de la lampe, pour qu'elle brûle long-temps encore. C'eſt à quoi

je m'intéresse plus que madame *Denis* et votre ménagère suisse qui vous fait quitter l'ouvrage quand elle craint qu'il ne nuise à votre santé. Elles n'ont qu'une idée confuse de ce que vaut le patriarche de Ferney, et j'en ai une précise. Pour trouver un *Voltaire* dans l'antiquité, il faut rassembler le mérite de cinq ou six grands hommes : d'un *Cicéron*, d'un *Virgile*, d'un *Lucien* et d'un *Salluste;* et dans la renaissance des lettres, c'est la même chose : il faut englober un *Guichardin*, un *Tasse*, un *Arétin*, un *Dante*, un *Arioste*, et encore ce n'est pas assez : dans le siècle de *Louis XIV*, il manquera toujours pour l'épopée quelqu'un qui rende l'assemblage complet.

1775.

Voilà comme on pense de vous sur les bords de la mer Baltique, où l'on vous rend plus de justice que dans votre ingrate patrie.

N'oubliez pas ces bons Germains qui se souviennent toujours avec plaisir de vous avoir possédé autrefois, et qui vous célèbrent autant qu'il est en eux. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je viens de recevoir la *Diatribe à l'auteur des Ephémérides*. On dit que cet ouvrage vient de Ferney; et je crois y reconnaître l'auteur, au style qu'il ne saurait déguiser.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, du 29 juillet.

SIRE,

Il n'y a point de vertu, ſoit tranquille, ſoit agiſ-
1775. ſante, ſoit douce, ſoit fière, ſoit humaine, ſoit héroïque, qui ne ſoit à votre uſage. Vous voilà occupé du ſoin d'amuſer votre famille après avoir donné une cinquantaine de batailles. Vous faites paraître devant vous *le Kain* et *Aufreſne. Paul Emile* diſait que le même eſprit ſervait à ordonner une fête, et à battre le roi *Perſée.* Vous êtes ſupérieur à tout dans la guerre et dans la paix.

Je vous remercie de vouloir bien occuper un petit coin de votre immenſité à protéger d'*Etallonde Morival*, et à réparer le crime de ſes aſſaſſins, cela était digne de votre Majeſté. Le grand *Julien*, le premier des hommes après *Marc-Aurèle*, en uſait à peu-près ainſi : et d'ailleurs il ne vous valait pas.

La bonté que vous avez pour *Morival* eſt un grand exemple que vous donnez à notre nation. Elle commence à ſe débarbouiller : preſque tout notre miniſtère eſt compoſé de philoſophes. L'abbé *Galliani* a ſoutenu que Rome ne pourrait jamais reprendre un peu de ſplendeur, que quand il y aurait un pape athée. Du moins, il eſt bien certain qu'un athée, ſucceſſeur de St *Pierre*, vaudrait beaucoup mieux qu'un pape ſuperſtitieux.

Nous espérons en France que la philosophie qui est auprès du trône sera bientôt dedans; mais ce n'est qu'une espérance : elle est souvent trompeuse. Il y a tant de gens intéressés à soutenir l'erreur et la sottise, il y a tant de dignités et de richesses attachées à ce métier, qu'il est à craindre que les hypocrites ne l'emportent toujours sur les sages. Votre Allemagne, elle-même, n'a-t-elle pas fait des souverains de vos principaux ecclésiastiques? quel est l'électeur et l'évêque parmi vous qui prendra le parti de la raison contre une secte qui lui donne quatre ou cinq millions de rente? Il faudrait bouleverser la terre entière pour la mettre sous l'empire de la philosophie. La seule ressource qui reste donc aux sages, c'est d'empêcher que les fanatiques ne deviennent trop dangereux : c'est ce que vous faites par la force de votre génie, et par la connaissance que vous avez des hommes.

1775.

Vivez long-temps, Sire, et donnez de nouveaux exemples à la terre.

Des gazettes ont dit que *Polnitz* était mort, c'est dommage; cela me fait craindre pour milord *Maréchal* qui vaut mieux que lui, et qui ne s'éloigne pas de son âge. Pour moi, je suis soutenu par les consolations que vous daignez me donner : et ma plus grande, en mourant, sera de songer que je vous laisse dans le monde plein de vie et de gloire.

Je supplie votre Majesté de daigner me mander, si je dois renvoyer *Morival* à Vésel ou l'adresser à Potsdam.

Qu'elle daigne agréer mes remercîmens, mon admiration et mon respect.

LETTRE XCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguſte.

1775. Le Kain dans vos jours de repos
Vous donne une volupté pure.
On le prendrait pour un héros.
Vous les aimez même en peinture.
C'eſt ainſi qu'Achille enchanta
Les beaux jours de votre jeune âge.
Marc-Aurèle enfin l'emporta.
Chacun ſe plaît dans ſon image.

Le plus beau des ſpectacles, Sire, eſt de voir un grand homme entouré de ſa famille, quitter un moment tous les embarras du trône pour entendre des vers, et en faire le moment d'après de meilleurs que les nôtres. Il me paraît que vous jugez très-bien l'Allemagne, et cette foule de mots qui entrent dans une phraſe, et cette multitude de ſyllabes qui entrent dans un mot, et ce goût qui n'eſt pas plus formé que la langue; les Allemands ſont à l'aurore: ils ſeraient en plein jour, ſi vous aviez daigné faire des vers tudeſques.

C'eſt une choſe aſſez ſingulière que *le Kain* et mademoiſelle *Clairon* ſoient tous deux à la fois auprès de la maiſon de Brandebourg. Mais tandis que le talent de réciter du français vient obtenir votre indulgence à Sans-ſouci, *Gluck* vient nous

enseigner la musique à Paris. Nos *Orphées* viennent d'Allemagne, si nos *Roscius* vous viennent de France. 1775.
Mais la philosophie, d'où vient-elle ? de Potsdam, Sire, où vous l'avez logée, et d'où vous l'avez envoyée dans la plus grande partie de l'Europe.

Je ne sais pas encore si notre roi marchera sur vos traces, mais je sais qu'il a pris pour ses ministres des philosophes, à un seul près qui a le malheur d'être dévot. (*)

Nous perdons le goût, mais nous acquérons la pensée ; il y a surtout un M. *Turgot*, qui serait digne de parler avec votre Majesté. Les prêtres sont au désespoir. Voilà le commencement d'une grande révolution. Cependant on n'ose pas encore se déclarer ouvertement ; on mine en secret le vieux palais de l'imposture fondé depuis 1775 années : si on l'avait assiégé dans les formes, on aurait cassé hardiment l'infame arrêt qui ordonna l'assassinat du chevalier de *la Barre* et de *Morival*. On en rougit, on en est indigné, mais on s'en tient là, on n'a pas eu le courage de condamner ces exécrables juges à la peine du talion. On s'est contenté d'offrir une grâce, dont nous n'avons point voulu. Il n'y a que vous de vraiment grand. Je remercie votre Majesté avec des larmes d'attendrissement et de joie. J'ai demandé à votre Majesté ses derniers ordres, et je les attends pour renvoyer à ses pieds ce *Morival*, dont j'espère qu'elle sera très-contente.

Daignez conserver vos bontés pour ce vieillard qui ne se porte pas si bien que *le Kain* le dit.

(*) M. de Mui.

LETTRE XCV.

DU ROI.

A Potſdam, le 13 d'auguſte.

1775. C'EST à vous qu'il faut attribuer tout le bien qu'on aurait voulu faire à *Morival.* Le protecteur des *Calas* et de *Sirven* méritait de réuſſir de même en faveur du premier. Vous avez eu le rare avantage de réformer, de votre retraite, les ſentences cruelles des juges de votre patrie, et de faire rougir ceux qui, placés près du trône, auraient dû vous prévenir. Pour moi, je me borne dans mon pays à empêcher que le puiſſant n'opprime le faible, et d'adoucir les ſentences qui quelquefois me paraiſſent trop rigoureuſes. Cela fait une partie de mes occupations. Lorſque je parcours les provinces, tout le monde vient à moi; j'examine par moi-même et par d'autres toutes les plaintes, et je me rends utile à des perſonnes dont j'ignorais l'exiſtence avant d'avoir reçu leurs mémoires. Cette réviſion rend les juges plus attentifs, et prévient les procédés trop durs et trop rigoureux.

Je félicite votre nation du bon choix que *Louis XVI* a fait de ſes miniſtres. *Les peuples*, a dit un ancien, *ne ſeront heureux que lorſque les ſages ſeront rois.* Vos miniſtres, s'ils ne ſont pas rois tout-à-fait, en poſsèdent l'équivalent en autorité. Votre roi a les meilleures intentions: il veut le bien; rien n'eſt plus à craindre pour lui que ces peſtes des cours qui

tâcheront de le corrompre et de le pervertir avec le temps. Il eſt bien jeune ; il ne connaît pas les ruſes et les raffinemens dont les courtiſans ſe ſerviront pour le faire tourner à leur gré, afin de ſatisfaire leur intérêt, leur haine et leur ambition. Il a été dans ſon enfance à l'école du fanatiſme et de l'imbécillité : cela doit faire appréhender qu'il manque de réſolution pour examiner par lui-même ce qu'on lui a appris à adorer ſtupidement. 1775.

Vous avez prêché la tolérance : après *Bayle*, vous êtes ſans contredit un des ſages qui ait fait le plus de bien à l'humanité. Mais ſi vous avez éclairé tout le monde, ceux que leur intérêt attache à la ſuperſtition, ont rejeté vos lumières ; et ceux-là dominent encore ſur les peuples.

Pour moi, en fidelle diſciple du patriarche de Ferney, je ſuis actuellement en négociation avec mille familles mahométanes, auxquelles je procure des établiſſemens et des moſquées dans la Pruſſe occidentale. Nous aurons des ablutions légales, et nous entendrons chanter *hilli, halla*, ſans nous ſcandaliſer. C'était la ſeule ſecte qui manquât dans ce pays.

Le vieux *Polnitz* eſt mort comme il a vécu, c'eſt-à-dire en friponnant encore la veille de ſon décès. Perſonne ne le regrette que ſes créanciers. Pour notre reſpectable et bon milord, il ſe porte à merveille ; ſon ame honnête eſt gaie et contente. Je me flatte que nous le conſerverons encore long-temps. Sa douce philoſophie ne l'occupe que du bien. Tous les anglais qui paſſent ici, vont chez lui en pélerinage. Il loge vis-à-vis de Sans-ſouci, aimé et eſtimé de tout le monde. Voilà une heureuſe vieilleſſe.

1775. Tout ce que vous dites de nos évêques teutons n'eſt que trop vrai. Ce ſont des porcs engraiſſés des dixmes de Sion. Mais vous ſavez auſſi que dans le ſaint empire romain, l'ancien uſage, la bulle d'or, et telles autres antiques ſottiſes, font reſpecter les abus établis. On les voit : on lève les épaules, et les choſes continuent leur train.

Si l'on veut diminuer le fanatiſme, il ne faut pas d'abord toucher aux évêques; mais ſi l'on parvient à diminuer les moines, ſurtout les ordres mendians, le peuple ſe refroidira; celui-là moins ſuperſtitieux permettra aux puiſſances de ranger les évêques ſelon qu'il conviendra au bien de leurs Etats. C'eſt la ſeule marche à ſuivre. Miner ſourdement et ſans bruit l'édifice de la déraiſon, c'eſt l'obliger à s'écrouler de lui-même. Le pape, vu la ſituation où il ſe trouve, eſt obligé de donner des brefs et des bulles tels que ſes chers fils les exigent de lui. Ce pouvoir fondé ſur le crédit idéal de la foi, perd à meſure que celle-ci diminue. S'il ſe trouve à la tête des nations quelques miniſtres au-deſſus des préjugés vulgaires, le ſaint père fera banqueroute. Déjà ſes lettres de change et ſes billets au porteur ſont à demi décrédités. Sans doute que la poſtérité jouira de l'avantage de pouvoir penſer librement, qu'elle ne verra point, comme nous, des horreurs telles qu'en a produit Toulouſe, Abbeville, &c. Les *Morivals* de cet heureux ſiècle n'auront point à craindre les barbaries exercées ſur les *Morivals* d'aujourd'hui. Vous n'avez qu'à me l'envoyer directement ici : je le conſidère comme une victime échappée au glaive du ſacrificateur, ou, pour mieux dire, du bourreau.

Je pars pour la Siléſie. Je ne pourrai être de retour ici que le 4 ou le 5 du mois prochain : ainſi il aura tout le temps d'arranger ſon voyage. Dans quelque lieu que je me trouve, mes vœux ſeront les mêmes pour le patriarche de Ferney, et faute de pouvoir l'entendre, chemin feſant, je m'entretiendrai avec ſes ouvrages. *Vale*. 1775.

FÉDÉRIC.

P. S. Vous voyagerez avec moi ſans vous en apercevoir, et vous me ferez plaiſir ſans qu'il vous en coûte, et je vous bénirai en chemin comme de coutume.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 31 auguſte.

SIRE,

Je renvoie aujourd'hui aux pieds de votre Majeſté votre brave et ſage officier d'*Etallonde Morival*, que vous avez daigné me confier pendant dix-huit mois. Je vous réponds qu'on ne lui trouvera pas à Potſdam l'air évaporé et avantageux de nos prétendus marquis français. Sa conduite, et ſon application continuelle à l'étude de la tactique et à l'art du génie, ſa circonſpection dans ſes démarches et dans ſes paroles, la douceur de ſes mœurs, ſon bon eſprit, ſont d'aſſez fortes preuves contre la démence auſſi exécrable

1775. qu'abſurde de la ſentence de trois juges de village, qui le condamna, il y a dix ans, avec le chevalier de *la Barre*, à un ſupplice que les *Buſiris* n'auraient pas oſé imaginer.

Après ces *Buſiris* d'Abbeville il trouve en vous un *Solon*. L'Europe ſait que le héros de la Pruſſe a été ſon légiſlateur; et c'eſt comme légiſlateur que vous avez protégé la vertu livrée aux bourreaux par le fanatiſme. Il eſt à croire qu'on ne verra plus en France de ces atrocités affreuſes, qui ont fait juſqu'ici un contraſte ſi étrange et ſi fréquent avec notre légéreté; on ceſſera de dire: *Le peuple le plus gai eſt le plus barbare.*

Nous avons un miniſtère très-ſage, choiſi par un jeune roi non moins ſage et qui veut le bien. C'eſt ce que votre Majeſté remarque dans ſa dernière lettre du 13. La plupart de nos fautes et de nos malheurs ſont venus juſqu'ici de notre aſſerviſſement à d'anciennes coutumes honorées du nom de lois, malgré notre amour pour la nouveauté. Notre juriſprudence criminelle, par exemple, eſt preſque toute fondée ſur ce qu'on appelle *le droit canon*, et ſur les anciennes procédures de l'inquiſition. Nos lois ſont un mélange de l'ancienne barbarie mal corrigée par de nouveaux règlemens. Notre gouvernement a toujours été juſqu'à préſent ce qu'eſt la ville de Paris, un aſſemblage de palais et de mazures, de magnificence et de misères, de beautés admirables et de défauts dégoûtans. Il n'y a qu'une ville nouvelle qui puiſſe être régulière.

Votre Majeſté daigne me mander qu'elle daigne voyager avec mes faibles ouvrages. Je voudrais bien être à leur place malgré mes quatre-vingt-deux ans.

Je

Je ſuis obligé de vous dire que pluſieurs de ces enfans qu'on baptiſe de mon nom, ne ſont pas de moi. Je ſais que vous avez une édition de Lauſane en quarante-deux volumes, entrepriſe par deux magiſtrats et deux prêtres qui ne m'ont jamais conſulté. Si par haſard le vingt-troiſième volume tombait ſous votre main, vous y verriez une trentaine de petites pièces de vers tout-à-fait dignes du cocher de *Vertamon*. On n'eſt pas obligé d'avoir autant de goût à Lauſane qu'à Potſdam. 1775.

Ce qui eſt de moi ne mérite guère plus vos regards. La manie des éditeurs m'a enſeveli dans des monceaux de papier. Ces gens-là ſe ruinent par excès de zèle. Je leur ai écrit cent fois qu'on ne va pas à la poſtérité avec un ſi lourd bagage. Ils n'en ont tenu compte, il ont défiguré vos lettres et les miennes qui ont couru dans le monde. Me voilà en in-folio rongé des rats et des vers comme un père de l'Egliſe.

Votre Majeſté verra donc mes éternelles querelles avec les *Larcher*, et frère *Nonotte*, et frère *Fréron*, et frère *Paulian*, ces illuſtres ex-jéſuites. Ces belles diſputes doivent étrangement ennuyer le vainqueur de tant de nations et l'hiſtorien de ſa patrie. Les jéſuites m'ont déclaré la guerre dans le temps même que vos frères les rois de France et d'Eſpagne les puniſſaient. C'étaient des ſoldats diſperſés après leur défaite, qui volaient un pauvre paſſant pour avoir de quoi vivre.

Les jéſuites devaient me perſécuter en conſcience; car, avant qu'on les chaſſât de France et d'Eſpagne, je les avais chaſſés de mon voiſinage. Ils s'étaient

emparés, ſur la frontière de Berne, du bien de ſept
1775. gentilshommes nommés meſſieurs de *Craſſi*, tous frères, tous au ſervice du roi de France, tous mineurs, tous très-pauvres. J'eus le bonheur de conſigner l'argent néceſſaire pour les faire rentrer dans leur terre uſurpée par les jéſuites. St *Ignace* ne m'a point pardonné cette impiété. Depuis ce temps *Fréron* refait la Henriade avec la *Beaumelle*. *Paulian* écrit contre l'empereur *Julien* et contre moi. *Nonotte* m'accuſe en deux gros volumes d'avoir trouvé mauvais que le grand *Conſtantin* ait autrefois aſſaſſiné ſon beau-père, ſon beau-frère, ſon neveu, ſon fils et ſa femme. J'ai eu la faibleſſe de répondre quelquefois à ces animaux-là; les éditeurs ont eu la ſottiſe de réimprimer ces pauvretés dont perſonne ne ſe ſoucie.

Je prie votre Majeſté de faire de ces fatras ce que je lui ai vu faire de tant de livres; elle prenait des ciſeaux, coupait toutes les pages qui l'ennuyaient, conſervait celles qui pouvaient l'amuſer, et réduiſait ainſi trente volumes à un ou deux; méthode excellente pour nous guérir de la rage de trop écrire.

Voilà donc, Sire, le baron de *Polnitz* mort; il écrivait auſſi. C'eſt par là qu'il faut que nous finiſſions tous, les *Frérons*, les *Nonottes* et moi. Il n'en reſtera rien du tout. Il n'y a que certains noms qui ſe ſauveront du néant, comme, par exemple, un *Guſtave Adolphe*, et un autre très-ſupérieur, à mon avis, dont je baiſe de loin les mains victorieuſes, qui ont écrit des choſes ſi ingénieuſes et ſi utiles, qui protègent l'innocence, et qui répandent les bienfaits.

LETTRE XCVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 8 de ſeptembre.

Je vous ſuis très-obligé du plaiſir que vous m'avez fait en mon voyage de Siléſie. Il faut avouer que vous êtes de bonne compagnie, et qu'on s'inſtruit en s'amuſant avec vous. *Voltaire* et moi nous avons fait tout le tour de la Siléſie, et nous ſommes revenus enſemble. 1775.

Quant à *le Kain:*

Dans ces beaux vers qu'il nous déclame,
Avec plaiſir je reconnais
La force, la nobleſſe et l'ame
De l'auteur de ces grands portraits.
Il ſait, par d'invincibles charmes,
Me communiquer ſes alarmes :
Il émeut, il perce le cœur
Par la pitié, par la terreur ;
Et mes yeux ſe fondent en larmes.
Ah ! malheur au cœur inhumain
Que rien n'ébranle et rien ne touche.
Le mortel ou vain ou farouche
Ne voit nos maux qu'avec dédain.
Eſt-on fait pour être impaſſible ?
J'exiſte par le ſentiment,
Et j'aime à ſentir vivement
Que mon cœur eſt encor ſenſible.

1775. Voilà dans l'exacte vérité le plaiſir que m'ont fait les repréſentations de vos tragédies. *Le Kain* a ſans doute aidé dans le récit et dans l'action ; mais quand même un moins bon acteur les eût repréſentées, le fond l'aurait emporté ſur la déclamation. Je pourrais ſervir de ſouffleur à vos pièces : il y en a beaucoup que je ſais par cœur. Si je ne ſais pas autrement fortune en ce monde, ce métier ſera ma dernière reſſource. Il eſt bon d'avoir plus d'une corde à ſon arc.

Je ne ſuis pas au fait de la cour de Verſailles, et je ne ſais qu'en gros ce qui s'y paſſe. Je ne connais ni les *Turgot*, ni les *Maleſherbes :* s'ils ſont de vrais philoſophes, ils ſont à leur place. Il ne faut ni préjugé ni paſſion dans les affaires ; la ſeule qui ſoit permiſe, eſt celle du bien public. Voilà comme penſait *Marc-Aurèle*, et comme doit penſer tout ſouverain qui veut remplir ſon devoir.

Pour votre jeune roi, il eſt ballotté par une mer bien orageuſe ; il lui faut de la force et du génie pour ſe faire un ſyſtême raiſonné, et pour le ſoutenir. *Maurepas* eſt chargé d'années ; il aura bientôt un ſucceſſeur, et il faudra voir alors ſur qui le choix du monarque tombera, et ſi le vieux proverbe ſe dément : Dis-moi qui tu hantes, et je dirai qui tu es.

Je viens de voir en Siléſie un monſieur de *Laval-Montmorency* et un *Clermont Gallerande* qui m'ont dit que la France commençait à connaître la tolérance, qu'on penſait à rétablir l'édit de Nantes ſi long-temps ſupprimé. Je leur ai répondu tout uniment que c'était moutarde après dîné. Vous me prendrez pour d'*Argenſon-la-paix*, qui s'exprimait en proverbes

triviaux en traitant d'affaires; mais une lettre n'eſt pas une négociation, et il eſt permis de ſe dérider quelquefois en ſociété. Vous ne voudriez pas ſans doute que j'affectaſſe l'air empeſé de vos robins, ou de nos graves députés de Ratisbonne. Les uns ſont les bourreaux des *la Barre*, les autres font des ſottiſes d'un autre genre avec leurs viſitations. 1775.

Vous avez raiſon de dire que nos bons Germains en ſont encore à l'aurore des connaiſſances. L'Allemagne eſt au point où ſe trouvaient les beaux-arts du temps de *François I*. On les aime, on les recherche; des étrangers les tranſplantent chez nous: mais le ſol n'eſt pas encore aſſez préparé pour les produire de lui-même. La guerre de *trente ans* a plus nui à l'Allemagne que ne le croyent les étrangers. Il a fallu commencer par la culture des terres, enſuite par les manufactures, enfin par un faible commerce. A meſure que ces établiſſemens s'affermiſſent, naît un bien être qui eſt ſuivi de l'aiſance, ſans laquelle les arts ne ſauraient proſpérer. Les muſes veulent que les eaux du Pactole arroſent les pieds du Parnaſſe. Il faut avoir de quoi vivre pour s'inſtruire et penſer librement. Auſſi Athènes l'emporta-t-elle ſur Sparte en fait de connaiſſances et de beaux-arts.

Le goût ne ſe communiquera en Allemagne que par une étude réfléchie des auteurs claſſiques tant grecs que romains et français. Deux ou trois génies rectifieront la langue, la rendront moins barbare, et naturaliſeront chez eux les chefs-d'œuvre des étrangers.

Pour moi, dont la carrière tend à ſa fin, je ne verrai pas ces heureux temps. J'aurais voulu contribuer à leur naiſſance; mais qu'a pu faire un être

1775. tracaſſé les deux tiers de ſa courſe par des guerres continuelles, obligé de réparer les maux qu'elles ont cauſés, et né avec des talens trop médiocres pour d'auſſi grandes entrepriſes. La philoſophie nous vient d'*Epicure; Gaſſendi*, *Newton* et *Locke* l'ont rectifiée; je me fais honneur d'être leur diſciple, mais pas davantage.

C'eſt vous qui deſſillant les yeux de l'univers,
Rempliſſez dignement cette vaſte carrière,
Soit en proſe, ou ſoit en vers.
Vous avez dans la nuit fait briller la lumière,
Délivré les mortels de leur vaine terreur:
La Raiſon dans vos mains a confié ſon foudre;
Vous avez réduit en poudre
Et le Fanatiſme et l'Erreur.

C'eſt à *Bayle*, votre précurſeur, et à vous ſans doute, que la gloire eſt due de cette révolution qui ſe fait dans les eſprits. Mais diſons la vérité: elle n'eſt pas complète, les dévots ont leur parti, et jamais on ne l'achevera que par une force majeure; c'eſt du gouvernement que doit partir la ſentence qui écraſera l'*inf*.... Des miniſtres éclairés peuvent y contribuer beaucoup, mais il faut que la volonté du ſouverain s'y joigne. Sans doute cela ſe ſera avec le temps; mais ni vous, ni moi ne ſerons ſpectateurs de ce moment tant déſiré.

J'attends ici d'*Etallonde*. Vous aurez à préſent reçu mes réponſes, et je le crois en chemin. Je ferai pour lui, ou pour vous, ce qui dépendra de moi. C'eſt un martyr de la ſuperſtition, qui mérite d'être ſanctifié par la philoſophie.

Ne me tirez point de l'erreur où je ſuis. J'en crois *le Kain*. Je veux, j'eſpère, je déſire que nous vous conſervions le plus long-temps poſſible. Vous ornez trop votre ſiècle pour que je puiſſe être indifférent ſur votre ſujet. Vivez, et n'oubliez pas le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale*. 1775.

FÉDÉRIC.

J'ai honte de vous envoyer des vers; c'eſt jeter une goutte d'eau bourbeuſe dans une claire fontaine. Mais j'effacerai mes ſolécíſmes en feſant du bien à *divus Etallundus* martyr de la philoſophie.

LETTRE XCVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 29 de ſeptembre.

LA meilleure recommandation de *Morival* ſera s'il m'apprend qu'il a laiſſé le patriarche de Ferney en parfaite ſanté. *Morival* ſera longuement interrogé ſur ce ſujet, car il y a des êtres privilégiés de la nature, dont les moindres détails deviennent intéreſſans. J'apprendrai de lui les progrès de la foire qui s'établit là-bas, l'augmentation du commerce des montres, l'édification d'un nouveau théâtre, et tout ce qu'il ſait du philoſophe chez lequel il a paſſé dix-huit mois; temps le plus remarquable et le plus précieux de la vie de *Morival*.

Enſuite je viendrai à ſa propre hiſtoire, dont je ne ſais que ce qui ſe trouve dans un mémoire de

1775. *Loiſeau.* Il eſt vrai que ce jugement d'Abbeville révolte l'humanité, que l'inquiſition de Rome aurait été moins ſévère; mais les hommes ſe croient tout permis, quand ils penſent combattre pour la gloire de DIEU : ils ſouillent les autels d'un être bienfeſant du ſang de victimes innocentes.

Si ces horreurs peuvent s'excuſer, c'eſt dans l'effervefcence de quelque nouveau fanatiſme : mais ces fureurs deviennent plus atroces encore, quand elles ſe commettent de ſang froid, et dans le ſilence des paſſions. La poſtérité aura peine à croire que le dix-huitième ſiècle ait vu le fanatiſme le plus abſurde étouffer les cris de la raiſon, de la nature et de l'humanité. *Morival* eſt heureux d'être échappé des griffes de ces anthropophages ſacrés : il vaut mieux habiter avec une horde de lapons qu'avec ces monſtres d'Abbeville. Un roi dont les vues ſont droites, un miniſtère ſage comme celui que vous avez préſentement en France, empêcheront ſans doute l'exécution des jugemens iniques. Ils ne voudront pas que les lois de la France et de la Tauride ſoient les mêmes. Cependant ils auront toujours contre eux le clergé armé du ſaint nom de la religion catholique, apoſtolique et romaine. Il me ſemble voir ſortir un évêque de cette troupe de prêtres, qui, s'adreſſant au ſeizième des *Louis*, lui dit :

» Sire, vous êtes le ſeul roi dans l'univers qui » portiez le titre de très-chrétien ; le glaive dont » DIEU arma votre bras, vous eſt donné pour » défendre l'Egliſe. La religion eſt outragée, elle » réclame votre aſſiſtance. Il faut que le ſang du » coupable ſoit verſé en expiation de l'offenſe, et

„ pour le premier et le plus ancien royaume du „ monde. „ 1775.

Je vous aſſure, quand même tous les encyclopédiſtes ſe trouveraient préſens à cette harangue, qu'ils n'arracheraient pas des mains des prêtres la victime que ces barbares auraient réſolu d'immoler.

Si d'auſſi horribles ſcandales ſe commettent moins ailleurs qu'en France, il faut l'attribuer à la vivacité de votre nation qui ſe porte toujours aux extrêmes. Ce n'eſt pas ſeulement en France où l'on trouve un mélange d'objets dont les uns excitent l'admiration, et les autres le blâme; je crois qu'il en eſt de même par-tout: l'homme étant imparfait lui-même, comment produirait-il des ouvrages parfaits?

Votre royaume a été ſubjugué par les Romains, les Saliens, les Francs, les Anglais, et par la ſuperſtition: ces conquérans ont tous promulgué des lois; ce qui a fait un chaos de votre juriſprudence. Pour bien faire, il faudrait détruire et réédifier. Ceux qui l'entreprendront trouveront contre eux la coutume, les préjugés, et tout le peuple attaché aux anciens uſages ſans ſavoir les apprécier, et qui croit qu'y toucher et bouleverſer le royaume c'eſt la même choſe.

Vous approuvez, à ce que je crois, le gouvernement de la Penſilvanie tel qu'il eſt établi à préſent: il n'exiſte que depuis un ſiècle; ajoutez-en encore cinq ou ſix à ſa durée, et vous ne le reconnaîtrez plus; tant l'inſtabilité eſt une des lois permanentes de cet univers. Que des philoſophes fondent le gouvernement le plus ſage, il aura le même ſort. Ces philoſophes-mêmes ont-ils toujours été à l'abri de l'erreur? N'en ont-ils pas débité auſſi? Témoin

1775. les formes substantielles d'*Aristote*, le galimatias de *Platon*, les tourbillons de *Descartes*, les monades de *Leibnitz*. Que ne dirais-je pas des paradoxes dont *Jean-Jacques* a regalé l'Europe? Si cependant on peut compter parmi les philosophes celui qui a bouleversé la cervelle de quelques bons pères de famille au point de donner à leurs enfans l'éducation d'*Emile*.

Il résulte de tous ces exemples que, malgré les bonnes intentions et les peines qu'on se donne, les hommes ne parviendront jamais à la perfection en quelque genre que ce soit.

Mais je me suis abandonné au flux de ma plume: j'ai la *logodiarrhée*, et je barbouille inutilement du papier pour vous dire des choses que vous savez mieux que moi. Je n'ai qu'une seule excuse: c'est que, si on ne devait vous écrire que des choses que vous ignorez, on n'aurait rien à vous dire. Cependant en voici une:

Vous voulez savoir de quoi nous nous sommes entretenus en voyageant en Silésie: vous saurez donc que vous m'avez récité Mérope et Mahomet, et que lorsque les cahots de la voiture étaient trop violens, j'ai appris par cœur les morceaux qui m'ont le plus frappé. C'est ainsi que je me suis occupé en route, en m'écriant par fois: Que béni soit cet heureux génie, qui, présent ou absent, me cause toujours un égal plaisir!

Il y a long-temps que j'ai lu et relu vos œuvres. Les pièces polémiques qui s'y trouvent, peuvent avoir été nécessaires dans les temps qu'elles ont été écrites; mais les *Desfontaine*, les *Fréron*, les *Paulian*,

les *la Beaumelles* n'empêcheront jamais que la Henriade, Oedipe, Brutus, Zaïre, Alzire, Mérope, Sémiramis, le comte de Foix, Oreſte, Mahomet, n'aillent grandement à la poſtérité; et qu'on ne les mette au nombre des ouvrages claſſiques, dont Athènes, Rome, Florence et Paris ont embelli la littérature. C'eſt une vérité dont tous les connaiſſeurs conviennent, et non pas un compliment que je vous fais. *Vale.* 1775.

FÉDÉRIC.

LETTRE XCIX.

DU ROI.

À Potſdam, le 22 d'octobre.

La goutte m'a tenu lié et garrotté pendant quatre ſemaines: s'entend que je l'ai eue aux deux pieds, aux deux genoux, aux deux mains, et, par ſurcroît de faveur, au coude. A préſent la fièvre et les douleurs ont ceſſé, et je ne ſouffre plus que d'un grand épuiſement de force. Pendant cet accès j'ai reçu de Ferney deux lettres charmantes; mais euſſent-elles été du grand *Demiourgos*, je n'aurais pu même dicter la réponſe. J'ai lié connaiſſance avec *Apollon*, Dieu de la médecine; mais *Apollon*, Dieu du Parnaſſe, ſi jamais il m'inſpire, ne me communiquera ſes dons qu'après que mon corps aura repris aſſez de forces pour en communiquer à mon cerveau.

1775. *Divus Etallundus* vient d'arriver : c'eſt un enfant arraché aux griffes de l'*inf*..., et aux flammes de l'inquiſition. Il a été très-bien reçu, parce qu'il m'a aſſuré que les médecins donnaient encore dix années de vie à ſon généreux défenſeur, au ſage du mont Jura, qui fait rougir les Velches de leurs lois et de leurs procédures barbares. D'*Etallonde* aſſure que vous avez plus d'huile dans votre lampe, que n'en avaient toutes les vierges de l'évangile. Puiſſe-t-elle durer toujours, et puiſſe au moins votre corps ſubſiſter à proportion de ce que durera votre réputation. Vous toucheriez à l'immortalité.

J'attends le retour de mes forces et de mes penſées pour vous écrire d'un ſtyle moins laconique, en vous aſſurant que le malade de Sans-ſouci aimera toujours le patriarche de Ferney. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE C.

DU ROI.

A Potſdam, le 4 de décembre.

AUCUNE de vos lettres ne m'a fait autant de plaiſir que celle que je viens de recevoir : elle me tire des inquiétudes que la nouvelle de votre maladie m'avait cauſées. Il faut que le patriarche de Ferney vive longues années pour la gloire des lettres, et pour honorer le dix-huitième ſiècle. J'ai ſurvécu vingt-ſix ans à une attaque d'apoplexie que j'eus l'année 1749 : j'eſpère que vous en ferez de même. Ce qu'on appelle ſemi-apoplexie n'eſt pas ſi dangereux ; et en obſervant un bon régime, en renonçant aux ſoupers, j'eſpère que nous pourrons vous conſerver encore pour la ſatisfaction de tous ceux qui penſent. 1775.

Vous me demandez ce que c'eſt que l'*eſprit.* Hélas ! je vous dirai tout ce qu'il n'eſt pas. J'en ai ſi peu moi-même, que je ſerais bien embarraſſé de le définir. Si cependant vous voulez, pour vous amuſer, que je faſſe mon roman comme un autre, je m'en tiendrai aux notions que l'expérience m'a données.

Je ſuis très-certain que je ne ſuis pas double : de là je me conſidère comme un être unique. Je ſais que je ſuis un animal matériel, animé, organiſé, et qui penſe ; d'où je conclus que la matière animée peut penſer, ainſi qu'elle a la propriété d'être électrique.

1775. Je vois que la vie de l'animal dépend de la chaleur et du mouvement: je soupçonne donc qu'une parcelle de feu élémentaire pourrait bien être la cause de l'un et l'autre de ces phénomènes. J'attribue la pensée aux cinq sens que la nature nous a donnés; les connaissances qu'ils nous communiquent s'impriment dans les nerfs qui en sont les messagers. Ces impressions, que nous appelons *mémoire*, nous fournissent les idées; la chaleur du feu élémentaire, qui tient le sang dans une agitation perpétuelle, réveille ces idées, occasionne l'imagination. Selon que ce mouvement est vif et facile, les pensées se succèdent rapidement; si le mouvement est lent et embarrassé, les pensées ne viennent que de loin en loin. Le sommeil confirme cette opinion: quand il est parfait, le sang circule si doucement, que les idées sont comme engourdies, que les nerfs de l'entendement se détendent, et l'ame demeure comme anéantie. Si le sang circule avec trop de véhémence dans le cerveau, comme chez les ivrognes ou dans les fièvres chaudes, il confond, il bouleverse les idées; si quelque légère obstruction se forme dans les nerfs du cerveau, elle occasionne la folie; si une goutte d'eau se dilate dans le crâne, la perte de la mémoire s'ensuit; si enfin une goutte de sang extravasé presse le cerveau et les nerfs de l'entendement, voilà la cause de l'apoplexie.

Vous voyez que j'examine l'*ame* plutôt en médecin qu'en métaphysicien. Je m'en tiens à ces vraisemblances, en attendant mieux. Je me contente de jouir des fruits de votre entendement, de votre imagination renaissante, de votre beau génie, sans

m'embarraffer fi ces dons admirables nous viennent d'idées innées, ou fi DIEU vous infpire toutes vos penfées, ou fi vous êtes une horloge dont le cadran montre *Henri IV*, tandis que votre carillon fonne la Henriade. 1775.

Qu'un autre fe faffe un labyrinthe pour s'y égarer, je me délecte dans vos ouvrages, et je bénis l'Etre des êtres de ce qu'il m'a rendu votre contemporain.

Je n'ai pu vous écrire de long-temps : je fors de mon quatorzième accès de goutte. Jamais elle ne m'a plus maltraité ; je fuis à demi perclus de tous mes membres. Cela ne m'a pas empêché de voir *Morival*, et de m'entretenir longuement fur votre fujet. Il faut bien que nous fêtions nos martyrs ; ils fouffrent pour la vérité, et les autres n'ont été que les victimes de l'erreur et de la fuperftition. Je m'attends de jour à autre que *Morival* fera des miracles. Le plus célèbre ferait de confondre et de caufer des remords à fes juges iniques qui l'ont condamné à fubir une mort affreufe.

J'ai participé à la faveur que le roi de France a faite à M. de *Saint-Germain*. Ce brave officier m'eft connu de long-temps ; il ne fe rendra pas indigne de la place qu'il a obtenue. Il a tout le mérite qu'il faut pour la remplir, et un zèle bien louable pour le bien public ; ce qui doit le rendre recommandable à tous les honnêtes gens.

Je vous félicite en même temps, mon cher *Voltaire;* on m'affure que vous êtes devenu directeur des impôts dans le pays de Gex ; que vous réduifez toutes les taxes fous un feul titre ; et que l'exemple que vous donnerez de cette fimplification fera

1775. introduit dans toute la France. Les bons esprits sont propres à tous les emplois. Un raisonnement juste, des idées nettes, et un peu de travail, servent également d'instrument pour les arts, pour la guerre, pour les finances et pour le commerce.

Il sera donc dit que celui, dont l'imagination enfanta la Henriade, l'Oedipe, et tant d'autres admirables tragédies, que le traducteur de *Newton*, l'auteur de l'Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, l'oracle de la tolérance, l'émule de l'*Arioste*, aura encore instruit sa nation dans l'art de soulager les peuples dans la perception des impôts.

Nous ne connaissons pas trop *Homère*, mais *Virgile* n'était que poëte. *Racine* n'écrivait pas bien en prose; *Milton* n'avait été que l'esclave du tyran de sa patrie: il n'y a que vous seul qui ayez réuni tant de genres si différens. Vivez donc pour éclairer votre patrie dans cette nouvelle carrière: elle vous devra son goût, sa raison, et les laboureurs leur conservation. Quel bien de plus vous reste-t-il à faire, sinon de ne pas oublier le solitaire de Sans-souci, qui vous admire trop pour que vous ne l'aimiez pas un peu. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE

LETTRE CI.

DU ROI.

A Potſdam, le 5 de décembre.

Je vous ai mille obligations de la ſemence que vous avez bien voulu m'envoyer. Qui aurait dit que notre correſpondance roulerait ſur l'art de *Triptolème*, et qu'il s'agirait entre nous deux qui cultiverait le mieux ſon champ ? C'eſt cependant le premier des arts, et ſans lequel il n'y aurait ni marchands, ni rois, ni courtiſans, ni poëtes, ni philoſophes. Il n'y a de vraies richeſſes que celles que la terre produit. Améliorer ſes terres, défricher des champs incultes, ſaigner des marais, c'eſt faire des conquêtes ſur la barbarie, et procurer de la ſubſiſtance à des colons qui, ſe trouvant en état de ſe marier, travaillent gaiement à perpétuer l'eſpèce, et augmentent le nombre des citoyens laborieux. 1775.

Nous avons imité ici les prairies artificielles des Anglais ; ce qui réuſſit très-bien, et a fait augmenter nos beſtiaux d'un tiers. Leur charrue et leur ſemoir n'ont pas eu le même ſuccès : la charrue, parce qu'en partie nos terres ſont trop légères ; le ſemoir, parce qu'il eſt trop cher pour le peuple et pour les payſans.

En revanche nous ſommes parvenus à cultiver la rhubarbe dans nos jardins ; elle conſerve toutes ſes propriétés et ne diffère point, pour l'uſage, de celle qu'on fait venir des pays orientaux.

1775. Nous avons gagné cette année dix mille livres de soie, et l'on a augmenté les ruches à miel d'un tiers.

Ce sont-là les hochets de ma vieillesse, et les plaisirs qu'un esprit, dont l'imagination est éteinte, peut goûter encore. Il n'est pas donné à tout le monde d'être immortel comme vous. Notre bon patriarche est toujours le même. Pour moi j'ai déjà envoyé une partie de ma mémoire, le peu d'imagination que j'avais, et mes jambes, sur les bords du Cocyte. Le gros bagage prend les devans, en attendant que le corps de bataille le suive. C'est une disposition d'arrière-garde, à laquelle *Feuquières* et M. de *Saint-Germain* donneraient leur approbation.

J'espère que vous continuerez de me donner de bonnes nouvelles de votre santé, qui certainement ne m'est pas indifférente, et que vous vous souviendrez quelquefois du solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 21 décembre.

SIRE,

Il n'y a jamais eu ni de roi ni de goutteux plus philoſophe que vous. Il faut que vous ſoyez comme celui qui diſait : *Non, la goutte n'eſt point un mal.* Vos réflexions ſur cette machine qui a, je ne ſais comment, la faculté d'éternuer par le nez et de penſer par la cervelle, valent mieux que tout ce que les docteurs en grec et en hébreu ont jamais dit ſur cette matière. 1775.

Votre Majeſté eſt actuellement dans le cas de *Xénophon*, qui s'occupait de l'agriculture dans le loiſir de la paix. Mais ce n'eſt pas après une retraite de dix mille, c'eſt après des victoires de cinquante mille.

Je crois que vous aurez un peu de peine à faire produire à votre ſablonnière du Brandebourg d'auſſi riches moiſſons que celles des plaines de Babylone, quoiqu'à mon avis, vous valiez beaucoup mieux que tous les rois de ce pays-là. Mais du moins vos ſoins rendront la Marche et la nouvelle Marche et la Poméranie plus fertiles que le pays de *Salomon*, qu'on appela ſi mal à propos la terre promiſe, et qui était encore plus ſablonneux que le chemin de Berlin à Sans-ſouci.

1775. Votre Majeſté eſt trop bonne de daigner jeter les yeux ſur mes petits travaux ruſtiques. Elle m'encourage en m'approuvant. Je n'ai qu'un petit coin de terre à défricher, et encore eſt-il un des plus mauvais de l'Europe. Vous daignez encourager de même ma chétive faculté intellectuelle, en me perſuadant qu'une demi-apoplexie n'eſt qu'une bagatelle : je ne ſavais pas que votre Majeſté eût jamais eu affaire à un pareil ennemi. Vous l'avez vaincu comme tous les autres, et vous triomphez enfin de la goutte qui eſt plus formidable. Vous tendez une main protectrice du haut de votre génie à ma petite machine penſante : je ferai aſſez hardi, dans quelque temps, pour mettre à vos pieds des lettres aſſez ſcientifiques, aſſez ridicules, que j'ai pris la liberté d'écrire à M. *Paw* ſur ſes chinois, ſes égyptiens et ſes indiens.

La barbare aventure du général *Lalli*, le déſaſtre et les friponneries de notre compagnie des Indes m'ont mis à portée de me faire inſtruire de bien des choſes concernant l'Inde et les anciens Brachmanes. Il m'a paru évident que notre ſainte religion chrétienne eſt uniquement fondée ſur l'antique religion de *Brama*. Notre chute des anges qui a produit le diable, et le diable qui a produit la damnation du genre-humain, et la mort de DIEU pour une pomme, ne ſont qu'une miſérable et froide copie de l'ancienne théologie indienne. J'oſe aſſurer que votre Majeſté trouvera la choſe démontrée.

Je ne connais point M. *Paw*. Mes lettres ſont d'un petit bénédictin tout différent de M. *Pernetti*. Je trouve ce M. *Paw* un très-habile homme, plein d'eſprit et d'imagination : un peu ſyſtématique

à la vérité, mais avec lequel on peut s'amuser et s'instruire. 1775.

J'espère mettre dans un mois ou deux ce petit ouvrage de St *Benoît* à vos pieds.

On me mande qu'on a imprimé à Berlin une traduction fort bonne d'*Ammien-Marcellin* avec des notes instructives : comme cet *Ammien-Marcellin* était contemporain du grand *Julien*, que nos misérables prêtres n'osent plus appeler *apostat*, souffrez, Sire, que je prenne une liberté avec celui auquel il n'a manqué, selon moi, pour être en tout très-supérieur à ce *Julien*, que de faire à peu-près ce qu'il fit, et que je n'ose pas dire.

Cette liberté est de supplier votre Majesté d'ordonner qu'on m'envoie par les *Michelet* et *Gérard* un exemplaire de cet ouvrage. Je vous demande très-humblement pardon de mon impudence : tout ce qui regarde ce *Julien* m'est précieux, mais vos bontés me le sont bien davantage.

Je me mets à vos pieds plus que jamais ; je me flatte qu'ils ne sont plus enflés du tout.

LETTRE CIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 17 janvier.

SIRE,

1776. Il y avait autrefois vers le cinquante-troifième degré de latitude un bel aigle, dont le vol était admiré dans toutes les latitudes du monde. Un petit rat était forti de fa fouricière pour aller contempler l'aigle, et il fut épris d'une violente paffion pour ce roi des oifeaux; le rat vieillit depuis dans fa retraite, et fut réduit à ronger des livres; encore les rongeait-il fort mal, parce qu'il n'avait plus de dents. L'aigle conferva toujours fon beau bec, mais il eut mal à fes royales pattes.

Ce qu'on ne croira jamais, c'eft que cet aigle, pendant fa maladie, s'amufait quelquefois à faire de fort jolis vers, qu'il daignait envoyer au rat. Puifque les chênes de *Dodone* parlaient, pourquoi un aigle ne ferait-il pas des vers? Le rat devenu décrépit ne pouvait plus faire que de la profe: il prit la liberté d'envoyer à fon ancien patron l'aigle quelques feuillets d'un ancien livre qu'il avait trouvé dans une bibliothéque; ces fragmens commençaient à la page 86.

Les chofes dont il eft parlé dans ces fragmens font très-vraies et très-fingulières. Le rat s'imagina qu'elles pourraient amufer l'aigle. S'il fe trompa, on

peut lui pardonner, car, dans le fond, il n'avait que de bonnes intentions; il ne voyait pas la vérité avec un coup d'œil d'aigle; mais il l'aimait tant qu'il pouvait. C'était même pour cultiver cette vérité, et pour la contempler de plus près, qu'il avait fait autrefois un voyage dans la moyenne région de l'air pour se mettre sous la protection de son aigle, auquel il resta attaché bien respectueusement et bien tendrement jusqu'à ce qu'il fût mangé des chats. 1776.

P. S. Si par hasard sa Majesté l'aigle pouvait s'amuser de ces chiffons, son vieux vassal le rat lui enverrait tout l'ouvrage par les chariots de poste, dès qu'il sera imprimé.

LETTRE CIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 13 de février.

LA fable du rat et de l'aigle vaut bien celle de l'âne et du rossignol. L'aigle troquerait volontiers avec le rat, si par ce troc il pouvait s'approprier les rares talens du dernier. Mais il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, de même que n'est pas *Protée* qui veut.

Dans la Fable, jadis dans la Gréce inventée,
Nous admirons sur tout le grand art de Protée,

1776.

Qui toujours à propos ſachant ſe transformer,
A tous les cas divers pouvait ſe conformer;
Mais, bien plus merveilleux encor que cette fable,
Voltaire la rendit de nos jours véritable.

En effet il n'y a point de mutation, dont vous ne ſoyez ſuſceptible; et pour vous rendre entièrement univerſel, il ne nous manque de vous qu'un ouvrage ſur la tactique. Je l'attends inceſſamment comme devant éclore de votre univerſalité.

J'ai lu la brochure que vous m'avez envoyée, et j'eſpère bien que vous voudrez y joindre la continuation, qui contiendra ſans doute des découvertes et des combinaiſons curieuſes.

Je viens d'eſſuyer encore un violent accès de goutte qui me met bien bas. Il faut que la belle ſaiſon vienne à mon ſecours pour me rendre mes forces. En attendant, le marquis de Ferney, intendant du pays de Gex, ſoulagera les peuples du fardeau des impôts; il réglera les corvées, et donnera l'échantillon de ce qui pourra ſervir à établir le bonheur des Velches. Je finirai ma lettre comme *Boileau*, épître à *Louis XIV : j'admire, et je me tais. Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 11 mars.

SIRE,

L'INFATIGABLE *Achille* fera-t-il toujours pris par le pied? L'ingénieux et fage *Horace* fouffrira-t-il toujours de cette main qui a écrit de fi belles chofes? Vos fréquens accès de goutte alarment ce pauvre vieillard qui vous dit autrefois qu'il voudrait mourir à vos pieds, et qui vous le dit encore. La faifon où nous fommes, eft bien mal faine; notre printemps n'eft pas celui que les Grecs ont tant chanté; nous avons cru nous autres pauvres habitans du feptentrion que nous avions auffi un printemps, parce que les Grecs en avaient un, mais nous n'avons en effet que des vents, du froid, et des orages. Votre Majefté brave tout cela dès qu'elle eft quitte de fa goutte: il n'en eft pas de même des octogénaires qui ne peuvent remuer, et à qui la nature n'a laiffé qu'une main pour avoir l'honneur de vous écrire, et un cœur pour regretter le temps où il était auprès de vous. 1776.

Puifque votre Majefté m'ordonne de lui envoyer la correfpondance d'un bénédictin avec M. *Paw*, je la mets à vos pieds; j'en retranche un fatras de pièces étrangères qui groffiffaient cet inutile volume; j'y

1776. laiſſe ſeulement un petit ouvrage de *Maxime de Madaure*, célèbre païen, ami de S[t] *Auguſtin*, célèbre chrétien. Il me ſemble que ce *Maxime* penſait à peu-près comme le héros de nos jours, et qu'il avait l'eſprit plus conſéquent et plus ſolide que M. l'évêque d'Hippone. Le paquet eſt un peu gros pour partir par la poſte, mais votre Majeſté l'ordonne.

Je lui ſouhaite la ſanté et la longue vie du maréchal *Keit :* je lui ſouhaite un doux repos qu'il a bien mérité par ſon activité en tout genre. Je ſuis au déſeſpoir de mourir loin de lui; j'oſe lui demander avec autant de reſpect et de tendreſſe la continuation de ſes bontés.

LETTRE CVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 19 de mars.

Il eſt vrai, comme vous le dites, que les chrétiens ont été les plagiaires groſſiers des fables qu'on avait inventées avant eux. Je leur pardonne encore *les vierges* en faveur de quelques beaux tableaux que les peintres en ont faits; mais vous m'avouerez cependant que jamais l'antiquité, ni quelque autre nation que ce ſoit, n'a imaginé une abſurdité plus atroce et plus blaſphématoire que celle de manger ſon Dieu. C'eſt le dogme le plus révoltant, le plus injurieux à l'Etre ſuprême, le comble de la folie et de la démence. Les gentils, il eſt vrai, feſaient jouer à leurs dieux des rôles aſſez ridicules, en leur prêtant toutes les

paſſions et les faibleſſes humaines. Les Indiens font incarner trente fois leur *Sommona-codom*, à la bonne heure: mais tous ces peuples ne mangeaient point les objets de leur adoration. Il n'aurait été permis qu'aux Egyptiens de dévorer leur dieu *Apis*. Et c'eſt ainſi que les chrétiens traitent l'autocrateur de l'univers. 1776.

Je vous abandonne, ainſi qu'à l'abbé *Paw*, les Chinois, les Indiens et les Tartares. Les nations européanes me donnent tant d'occupation, que je ne ſors guère, avec mes méditations, de cette partie la plus intéreſſante de notre globe. Cela n'empêche pas que je n'aye lu avec plaiſir les diſſertations que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Comment recevrait-on autrement ce qui ſort de votre plume! L'abbé *Paw* prétend ſavoir que l'empereur *Kienlong* eſt mort, que ſon fils gouverne à préſent, et que le défunt empereur a exercé d'énormes cruautés envers les jéſuites. Peut-être veut-il que je prenne fait et cauſe contre *Kienlong*, d'autant plus qu'il ſait combien je protège les débris du troupeau de S[t] *Ignace*. Mais je demeure neutre, plus occupé d'apprendre ſi la colonie de *Penn* continuera de pratiquer ſes vertus pacifiques, ou ſi, tous quakers qu'ils ſont, ils voudront défendre leur liberté et combattre pour leurs foyers. Si cela arrive, comme il eſt apparent, vous ſerez obligé de convenir qu'il eſt des cas où la guerre devient néceſſaire, puiſque les plus humains de tous les peuples la font.

Ammien-Marcellin doit être bien près de Ferney, à compter le temps qu'on vous l'a expédié. Nos académiciens conviennent tous que c'eſt un des

1776. auteurs de l'antiquité les plus difficiles à traduire, à cause de son obscurité. Il est sûr que si d'ailleurs nous ne surpassons pas les anciens en autre chose, du moins écrit-on mieux dans ce siècle qu'à Rome après les douze Césars. La méthode, la clarté, la netteté règnent dans tous les ouvrages, et l'on ne s'égare pas dans des épisodes, comme les Grecs en avaient l'habitude.

Je n'aime point les auteurs qu'on admire en bâillant, fussent-ils même empereurs de la Chine. Mais j'aime ceux qu'on lit et qu'on relit toujours volontiers, comme les ouvrages d'un certain patriarche de Ferney dont l'antiquité nous fournit quelques-uns de la même trempe.

Il faut par toutes ces raisons que vous ne mouriez point, et que, tandis que le parlement qui radote vous brûle à Paris, vous preniez de nouvelles forces pour confondre les tuteurs des rois, et ceux qui empoisonnent les ames du venin de la superstition. Ce sont les vœux d'un pauvre goutteux qui se réjouit de sa convalescence, jouissant par là du plaisir de vous admirer encore. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, le 30 mars.

SIRE,

Si votre camarade l'empereur *Kienlong* eſt mort, comme on vous l'a dit, j'en ſuis très-fâché. Votre Majeſté ſait aſſez combien j'aime et révère les rois qui ſont des vers; j'en connais un qui en fait aſſurément de bien meilleurs que *Kienlong*, et à qui je ſerai bien attaché juſqu'à ce que j'aille faire ma cour là-bas à feu l'empereur chinois.

1776.

Nous avons actuellement en France un jeune roi qui, à la vérité, ne fait point de vers, mais qui fait d'excellente proſe. Il a donné en dernier lieu ſept beaux ouvrages, qui ſont tous en faveur du peuple. Les préambules de ces édits ſont des chefs-d'œuvre d'éloquence, car ce ſont des chefs-d'œuvre de raiſon et de bonté. Le parlement de Paris lui a fait des remontrances ſéduiſantes : c'était un combat d'eſprit; s'il avait fallu donner un prix au meilleur diſcours, les connaiſſeurs l'auraient donné au roi ſans difficulté.

Ce droit d'enregiſtrer et de remontrer, que vous ne connaiſſez pas dans votre royaume, eſt fondé ſur l'ancien exemple d'un prévôt de Paris du temps de S[t] *Louis*, et de votre *Conrad Hohenzollern II*, lequel prévôt s'aviſa de tenir un regiſtre de toutes les ordonnances royales, en quoi il fut imité par

1776. un greffier du parlement, nommé *Jean Montluc*, en 1313. Les rois trouvèrent cette invention fort utile. *Philippe de Valois* fit enregiſtrer au parlement ſes droits de *régale*. *Charles V* prit la même précaution pour le fameux édit de la majorité des rois à quatorze ans. Des traités de paix furent ſouvent enregiſtrés ; on ne ſavait pas dans ce temps-là ce que c'était que des remontrances. Les premières remontrances ſur les finances furent faites ſous *François I* pour une grille d'argent maſſif, qui entourait le tombeau de S[t] *Martin*. Ce ſaint n'ayant nullement beſoin de ſa grille, et *François I* ayant grand beſoin d'argent comptant, il prit la grille qui lui fut cédée par les chanoines de Tours, et dont le prix devait être rembourſé ſur les domaines de la couronne. Le parlement repréſenta au roi l'irrégularité de ce marché. Voilà l'origine de toutes les remontrances qui ont depuis tant embarraſſé nos rois, et qui ont enfin produit la guerre de la fronde dans la minorité de *Louis XIV*. Nous n'avons pas de fronde à craindre ſous *Louis XVI;* nous avons encore moins à craindre les horreurs ridicules des jéſuites, des janſéniſtes et des convulſionnaires. Il eſt vrai que nos dettes ſont auſſi immenſes que celles des Anglais ; mais nous goûtons tous les biens de la paix, d'un bon gouvernement, et de l'eſpérance. Votre Majeſté a bien raiſon de me dire que les Anglais ne ſont pas auſſi heureux que nous; ils ſe ſont laſſés de leur félicité. Je ne crois pas que mes chers quakers ſe battent ; mais ils donneront de l'argent, et on ſe battra pour eux. Je ne ſuis pas grand politique, votre Majeſté le ſait bien ; mais je doute beaucoup que le miniſtère de

Londres vaille le nôtre. Nous étions ruinés, les Anglais se ruinent aujourd'hui : chacun son tour. 1776.

Pour vous, Sire, vous bâtissez des villes et des villages ; vous encouragez tous les arts, et vous n'avez plus pour ennemi que la goutte ; j'espère qu'elle sera sa paix avec votre Majesté, comme ont fait tant d'autres puissances.

Quant aux jésuites que vous aimez tant, la protection que vous leur donnez est bien noble dans un excommunié tel que vous avez l'honneur de l'être ; j'ai quelque droit en cette qualité de me flatter aussi de la même protection. Je ne crois point comme M. *Paw*, que l'empereur *Kienlong* ait traité cruellement les jésuites qui étaient dans son empire. Le père *Amiot* avait traduit son poëme ; on aime toujours son traducteur, et je maintiens qu'un monarque qui fait des vers ne peut être cruel.

J'oserais demander une grâce à votre Majesté. C'est de daigner me dire, lequel est le plus vieux de milord *Maréchal* ou de moi ; je suis dans ma quatre-vingt-troisième année, et je pense qu'il n'en a que quatre-vingt deux. Je souhaite que vous soyez un jour dans votre cent douzième.

LETTRE CVIII.

DU ROI.

A Potsdam, le 8 d'avril.

1776. J'AI lu avec plaisir les lettres curieuses que vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai beaucoup ri de l'anecdote sur *Alexandre* rapportée par *Oléarius*. L'abbé *Paw* est tout vain de ce que ces lettres lui sont adressées; il croit n'avoir aucune dispute avec vous, pour le fond des choses; il croit qu'il ne diffère de vos opinions sur les Chinois que de quelques nuances; il croit que l'empire de la Chine remonte à la plus haute antiquité, qu'on y connaît les principes de la morale, que les lois y sont équitables: mais il est aussi très-persuadé qu'avec ces lois et cette morale les hommes sont les mêmes à Pékin, qu'à Paris, à Londres et à Naples.

Ce qui le révolte le plus contre cette nation, c'est l'usage barbare d'exposer les enfans, c'est la friponnerie invétérée dans ce peuple, ce sont les supplices plus atroces que ceux dont on ne se sert encore que trop en Europe.

Je lui dis: Mais ne voyez-vous pas que le patriarche de Ferney suit l'exemple de *Tacite*? Ce romain pour animer ses compatriotes à la vertu, leur proposait pour modèle de candeur et de frugalité, nos anciens Germains qui certainement ne méritaient alors d'être imités de personne. De même M. de *Voltaire* se tue

de

de dire à ses Velches: apprenez des Chinois à récompenser les actions vertueuses; encouragez comme eux l'agriculture, et vous verrez vos landes de Bordeaux et votre Champagne pouilleuse, fécondées par vos travaux, produire d'abondantes moissons: faites de vos encyclopédistes des mandarins, et vous serez bien gouvernés. Si les lois sont uniformes et les mêmes dans tout le vaste empire de la Chine, ô Velches, n'êtes-vous pas honteux de ce que dans votre petit royaume, vos lois changent à chaque poste, et qu'on ne sait jamais par quelle coutume on est jugé? 1776.

L'Abbé me répond que vous faites fort bien; mais il prétend que la Chine n'est ni si heureuse, ni si sage que vous le soutenez, et qu'elle est rongée par des abus plus intolérables que ceux dont on se plaint dans notre Occident.

Il me semble donc que votre dispute se réduit à ceci: est-il permis d'employer des mensonges officieux pour parvenir à de bonnes fins? On pourra soutenir le pour et le contre, et sur cette question les avis ne se réuniront jamais.

Pour moi, pauvre *Achille*, si tant y a, je ne suis invulnérable ni aux talons, ni aux genoux, ni aux mains. La goutte s'est promenée successivement dans tout mon corps, et m'a donné une bonne leçon de patience. Il n'y a que ma tête qui est demeurée hors d'atteinte. A présent j'ai fait divorce avec cette harpie, et j'espère au moins d'en être délivré pour un temps. Il faut bien que notre frêle machine soit détruite par le temps qui absorbe tout. Mes fondemens sont déjà sappés; je défends encore la citadelle,

1776. et j'abandonne les ouvrages extérieurs à la force majeure qui bientôt m'achèvera par quelque aſſaut bien préparé.

Mais tout cela ne m'embarraſſe guère, pourvu que j'apprenne que le *Protée* de Ferney a eu quelques ſuccès contre l'*inf*..., qu'il éclaire encore la littérature, la raiſon, les finances, &c. &c. Cela me ſuffit, et j'eſpère qu'il n'oubliera pas l'ex-jéſuite de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Je reçois une lettre de ma nièce de Hollande, qui me marque qu'un mandarin chinois étant arrivé à la Haye, elle avait eu la curioſité de le voir et de lui parler par le moyen d'un interprète; qu'il paſſait pour être fort ignorant et pour avoir peu d'eſprit. L'abbé *Paw* triomphe de cette nouvelle. Je lui ai répondu qu'une hirondelle ne fait pas l'été, et qu'il faut néceſſairement, ſelon les lois éternelles de la nature, que ſur une population de cent ſoixante millions d'ames, dont vous gratifiez la Chine, il y ait au moins quatre-vingt-dix millions de bêtes et d'imbécilles; et que la mauvaiſe étoile de la Chine a voulu que préciſément un être de cette eſpèce eût fait le voyage de Hollande. Si je ne l'ai pas aſſez réfuté, je vous abandonne le reſte.

LETTRE CIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 20 d'avril.

L'ABBÉ *Paw* marque une foi ſincère pour toutes les relations des jéſuites de la Chine de la mort de l'empereur *Kienlong*, parce qu'ils l'ont annoncée. Pour moi, en qualité de rigide pyrrhonien, je crois qu'il n'eſt ni mort, ni vivant. La curioſité s'affaiblit avec l'âge; l'on ſe reſſerre dans une ſphère plus bornée. *Walpole* diſait : J'abandonne l'Europe à mon frère, et ne me réſerve que l'Angleterre. Moi, je me contente de ce qui s'eſt fait, de ce qui ſe fait, et de ce qui pourra arriver dans notre Europe. 1776.

Louis XVI attire bien autrement ma curioſité que l'empereur *Kienlong*. J'ai lu un placet, ou plutôt un remercîment du pays de Gex, adreſſé à ce monarque; et dans l'intérieur de mon ame, j'ai béni le bien que ce ſouverain a fait, ainſi que ceux qui lui ont donné d'auſſi bons conſeils. Le parlement aurait dû applaudir aux édits de ſon ſouverain, au lieu de lui faire des remontrances ridicules. Mais le parlement eſt compoſé d'hommes, et la fragilité des vertus humaines ſe cache moins dans les délibérations des grands corps que dans les réſolutions priſes entre peu de perſonnes.

Si notre eſpèce n'abuſait pas de tout généralement, il n'y aurait point de meilleure inſtitution que celle

d'une compagnie qui eût droit de faire des repré-
776. ſentations aux ſouverains ſur les injuſtices qu'ils feraient au moment de commettre. Nous voyons en France combien peu cette compagnie penſe au bien du royaume. M. *Turgot* a même trouvé dans les papiers de ſes prédéceſſeurs les ſommes qu'il en a coûté à *Louis XV* pour corrompre les conſeillers de ſon parlement, afin de leur faire enregiſtrer, ſans oppoſition, je ne ſais quels édits.

Comme vos Français ſont poſſédés de la manie anglicane, ils ont imité, en ſe laiſſant corrompre, ce qu'il y a de plus blâmable en Angleterre. Les républicains prétendent avoir le droit de vendre leur voix : mais des juges ! mais des gens de juſtice ! mais ceux qui ſe diſent les tuteurs des rois !...

Pour nous autres obotrites, nous ſommes en comparaiſon de l'Europe ce qu'eſt une fourmillière pour le parc de Verſailles. Nous accommodons nos petites demeures, nous nous pourvoyons de vivres pour l'hiver, nous travaillons et végétons dans le ſilence. Ma voiſine la fourmi (le bon milord *Maréchal* dont vous me demandez des nouvelles) a préſentement quatre-vingt-ſix ans paſſés : il lit l'ouvrage du P. *Sanchez*, *de matrimonio*, pour s'amuſer, et il ſe plaint que ce livre réveille en lui des idées qui le tracaſſent quelquefois. Comme il a quatre années de plus que le protecteur des capucins de Ferney, je me flatte que ce dernier pourrait bien encore nous donner de ſa progéniture, pour peu qu'il le voulût.

L'ex-jéſuite de Sans-ſouci eſt toujours occupé à recouvrer ſes forces qui ne reviennent que lentement.

Il a reçu des remarques fur la Bible, un ouvrage de morale, et un autre fur les lois : il foupçonne d'où ce préfent peut lui venir. Ce ne fera qu'après la lecture de ces livres qu'il pourra juger, s'il a bien rencontré, ou s'il a mal deviné ; et les remercîmens s'enfuivront comme de raifon. 1776.

J'implore tous mes faints, *Ignace*, *Xavier*, *Lainez*, &c. &c. pour qu'ils protègent le protecteur des capucins à Ferney, que leurs faintes prières prolongent fes jours, afin qu'il confomme le bel ouvrage qu'il a entrepris dans le pays de Gex, qu'il éclaire long-temps encore la France et l'univers, et qu'il n'oublie point l'ex-jéfuite de Sans-fouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 21 mai.

SIRE,

Vous allez être étonné en jetant les yeux fur la petite brochure que j'envoie à votre Majefté : devineriez-vous qu'elle eft de M. le landgrave de Heffe? Son génie s'eft déployé depuis qu'il eft devenu votre neveu, et qu'il a lu vos ouvrages. Je ne fais pas pofitivement s'il avoue ce petit livre ; mais je fais certainement qu'il eft de lui ; c'eft un tableau qu'on reconnaîtra aifément pour être d'un peintre de votre

1776. école. Vous avez fait naître un nouveau ſiècle, vous avez formé des hommes et des princes. Dans combien de genres votre nom n'étonnera-t-il pas la poſtérité!

Nous avons grand beſoin que votre Majeſté philoſophique règne long-temps; nous avions chez les Velches deux miniſtres philoſophes, les voilà tous deux à la fois exclus du miniſtère; et qui ſait ſi les ſcènes des *la Barre* et des d'*Etallonde* ne ſe renouvelleront pas dans notre malheureux pays? La raiſon commence à ſe faire un parti ſi nombreux, que ſes ennemis ſe mettent ſous les armes, et on ſait combien ces armes ſont dangereuſes. Il faudra que cette malheureuſe raiſon vienne ſe réfugier dans vos Etats avec ſes diſciples, comme les proteſtans vinrent chercher un aſile chez le roi votre grand-père. Depuis que je ſuis au monde, je n'ai vu cette raiſon que perſécutée; je la laiſſerai ſans doute dans le même état; mais je me conſolerai en me flattant qu'elle a un appui inébranlable dans le héros qui a dit:

Mais quoique admirateur d'Alexandre et d'Alcide,
J'euſſe aimé mieux pourtant les vertus d'Ariſtide.

Je me mets aux pieds de l'*Alcide* et de l'*Ariſtide* de nos jours.

LETTRE CXI.

DU ROI.

A Potfdam, le 18 de juin.

Je reviens après avoir vifité mes demi-fauvages de la Pruffe : et pour me corroborer, j'ai trouvé ici la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. 1776.

Je vous remercie du *catéchifme des fouverains*, production que je n'attendais pas de la plume de M. le landgrave de Heffe. Vous me faites trop d'honneur de m'attribuer fon éducation. S'il était forti de mon école, il ne fe ferait point fait catholique, et il n'aurait pas vendu fes fujets aux Anglais, comme on vend du bétail pour le faire égorger. Ce dernier trait ne s'affimile point avec le caractère d'un prince qui s'érige en précepteur des fouverains. La paffion d'un intérêt fordide, eft l'unique caufe de cette indigne démarche. Je plains ces pauvres heffois qui termineront auffi malheureufement qu'inutilement leur carrière en Amérique.

Nous avons appris également ici le déplacement de quelques miniftres français. Je ne m'en étonne point. Je me repréfente *Louis XVI* comme une jeune brebis entourée de vieux loups : il fera bien heureux s'il leur échappe. Un homme qui a toute la routine du gouvernement trouverait de la befogne en France ; épié, féduit par des détours fallacieux, on lui ferait faire des faux pas : il eft donc tout fimple qu'un jeune monarque fans expérience, fe foit laiffé entraîner

1776. par le torrent des intrigues et des cabales. Mais je ne croirai jamais que la patrie de *Voltaire* redevienne de nos jours l'asile, ou le dernier retranchement de la superstition. Il y a trop de connaissances et trop d'esprit en France pour que la barbarie superstitieuse du clergé puisse commettre désormais des atrocités dont les temps passés fourmillent d'exemples. Si *Hercule* a dompté le lion de Némée, un fort athléte, nommé *Voltaire*, a écrasé sous ses pieds l'hydre du fanatisme.

La raison se développe journellement dans notre Europe; les pays les plus stupides en ressentent les secousses. Je n'en excepte que la Pologne. Les autres Etats rougissent des bêtises où l'erreur a entraîné leurs pères: l'Autriche, la Vestphalie, tous, jusqu'à la Bavière, tâchent d'attirer sur eux quelques rayons de lumière. C'est vous, ce sont vos ouvrages qui ont produit cette révolution dans les esprits. L'hélépole de la bonne plaisanterie a ruiné les remparts de la superstition que la bonne dialectique de *Bayle* n'a pu abattre.

Jouissez de votre triomphe; que votre raison domine longues années sur les esprits que vous avez éclairés, et que le patriarche de Ferney, le coryphée de la vérité, n'oublie pas le vieux solitaire de Sans-souci. *Vale*.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXII.

DU ROI.

A Potsdam, le 7 de septembre.

ON me fait bien de l'honneur de parler de moi en Suisse, et les gazetiers doivent prodigieusement manquer de matière puisqu'ils employent mon nom pour remplir leurs feuilles. 1776.

J'ai été malade, il est vrai, l'hiver passé; mais depuis ma convalescence je me porte à peu-près comme auparavant. Il y a peut-être des gens au monde au gré desquels je vis trop long-temps, et qui calomnient ma santé dans l'espérance qu'à force d'en parler, je pourrais peut-être faire le saut périlleux aussi vîte qu'ils le désirent. *Louis XIV* et *Louis XV* lassèrent la patience des Français: il y a trente-six ans que je suis en place; peut-être qu'à leur exemple j'abuse du privilége de vivre, et que je ne suis pas assez complaisant pour décamper quand on se lasse de moi.

Quant à ma méthode de ne me point ménager, elle est toujours la même. Plus on se soigne, et plus le corps devient délicat et faible. Mon métier veut du travail et de l'action; il faut que mon corps et mon esprit se plient à leur devoir. Il n'est pas nécessaire que je vive, mais bien que j'agisse. Je m'en suis toujours bien trouvé. Cependant je ne prescris cette méthode à personne, et me contente de la suivre.

1776. Enfin j'ai pu aſſiſter à toutes les fêtes qu'on a données au grand-duc. Ce jeune prince eſt le digne fils de ſon auguſte mère. On a fait ce qu'on a pu pour adoucir la fatigue et l'ennui d'un long voyage, et pour lui rendre ce ſéjour agréable. Il a paru content; nous le ſavons de retour à Pétersbourg, en parfaite ſanté. Sa promiſe y ſera le 12 de ce mois; et après quelques ſimagrées en l'honneur de S[t] *Nicolas*, les noces ſe célébreront.

Grimm a paſſé ici pendant le ſéjour du grand-duc: il vous a vu malade, cela m'a inquiété. Enſuite, après avoir ſupputé le temps, j'ai conclu que vous étiez entièrement remis. Nous avons de mauvaiſes gazettes à Berlin, comme vous en avez à Ferney: elles aſſurent que notre vieux patriarche s'était fait moine de *Cluni*. En tout cas vous ne garderez pas long-temps votre abbé. Mais je m'intéreſſe peu à ce dernier, et beaucoup au ſort du prétendu moine.

Me voici de retour de la Siléſie, où j'ai fait l'économe comme vous à Ferney. J'ai bâti des villages, défriché des marais, établi des manufactures, et rebâti quelques villes brûlées. Il s'eſt préſenté à Breſlau un M. de *Férière*, ingénieur du cabinet; il prétend vous connaître: il ſait ſans doute que cela vaut une recommandation auprès de moi. Il a été employé en Alſace, il a ſervi en Corſe, actuellement il eſt à la ſuite de M. de *Breteuil*, à Vienne. Vous l'aurez vu, et peut-être oublié; car parmi ce peuple innombrable qui ſe préſente à votre cour, des paſſe-volans doivent vous échapper. Des imbécilles feſaient autrefois des pélerinages à Jéruſalem

ou à Lorette ; à présent quiconque se croit de l'esprit va à Ferney, pour dire en revenant chez soi : *je l'ai vu.* 1776.

Jouissez long-temps de votre gloire, marquis de Ferney, moine de *Cluni*, ou intendant du pays de Gex, sous quel titre il vous plaira ; mais n'oubliez pas qu'au fond de l'Allemagne il est un vieillard qui vous a possédé autrefois, et qui vous regrettera toujours. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIII.

DU ROI.

Le 22 d'octobre.

VOICI près de deux mois qu'aucune goutte de rosée du ciel de Ferney n'est tombée sur le rivage de la Baltique : les soi-disantes muses et les habitans de notre Parnasse sablonneux dessèchent à vue d'œil, et ils seraient déjà diaphanes si certain commentaire sur je ne sais quelle bible, ne leur était tombé entre les mains. C'est à cet ouvrage qu'ils doivent l'existence et la vie. Tout le monde a ri, parce que par *Nazareth* il fallait entendre l'*Egypte ;* et par l'*Egypte*, *Nazareth.* Cet éclat de rire s'est porté par l'écho depuis le Mansfeld jusqu'à Mémel : il a dissipé les humeurs noires, et rapporté la joie dans nos contrées.

Que le ciel bénisse le plaisant commentateur de ce profond ouvrage ! Je le crois aussi habile à expliquer les traités entre les nations que les visions

1776. hébraïques; et peut-être que si les Français et les Anglais se fussent servis de lui pour régler leurs anciens démêlés sur le Canada, qu'il les aurait accordés. On se serait épargné la dernière guerre: ce qui n'eût pas été une bagatelle.

Voici des vers qu'un rêve-creux avait fabriqués ici avant l'arrivée du divin commentaire: ceux qu'il fera à présent seront plus gais. Il se propose de démontrer que quatre-vingts ans et vingt sont la même chose, et cela par l'exemple de personnes qui ne vieillissent point, et dont l'hiver des ans ressemble au printemps de leur jeunesse. (1)

Vos Velches se préparent à faire la guerre sur mer à je ne sais qui; ils ont acheté beaucoup de bois dans mes chantiers, dont Dieu les bénisse. Voilà comme la chaîne des événemens lie ensemble différens objets. Il fallait que les Portugais fissent les impertinens dans le Paraguay, pour que don *Carlos* se mît en colère; il fallait qu'un pacte de famille obligeât par conséquent *Louis XVI* à se fâcher et à faire raccommoder sa flotte; et que pour avoir du bois et des mâtures, il en fît chercher dans nos chantiers. Voilà du *Wolf* tout pur. Vous l'avez aussi commenté du temps de madame *du Châtelet*, sans adopter cependant tous les brillans écarts de *Leibnitz*.

Oh çà, commentez, ou ne commentez pas, selon votre bon plaisir; mais faites-moi au moins savoir quelques nouvelles de la santé du vieux patriarche. Je n'entends pas raillerie sur son compte; je me

(1) On n'a pas retrouvé ces vers.

flatte que le quart-d'heure de *Rabelais* ſonnera pour nous deux la même minute, et que nous pourrons aller métaphyſiquer enſemble là-bas ; ou du moins je n'aurai pas le chagrin de lui ſurvivre et d'apprendre ſa perte qui en ſera une pour toute l'Europe. Ceci eſt ſérieux : ainſi je vous recommande à la ſainte garde d'*Apollon*, des Grâces qui ne vous quittent jamais, et des Muſes qui veillent autour de vous. 1776.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 novembre.

SIRE,

Vous m'avez envoyé un ouvrage bien rare, car tout y eſt vrai. C'eſt au philoſophe d'*Alembert* à remercier en vers votre Majeſté philoſophique. Hélas! ce ne ſont pas mes quatre-vingt-deux ans qui m'empêchent de vous dire en vers que vous avez raiſon ; c'eſt que j'éprouve depuis plus de deux mois ce que vous dites dans votre belle épître :

Et la pourpre et la bure éprouvent le malheur ;
L'un pleure ſur le trône, et l'autre en ſa chaumière.

Si je ne pleure pas dans ma chaumière, attendu que je ſuis trop ſec, j'ai du moins de quoi pleurer ;

1776. messieurs de Nazareth ne rient point comme messieurs du rivage de la mer Baltique ; ils persécutent les gens sourdement et cruellement ; ils déterrent un pauvre homme dans sa tannière, et le punissent d'avoir ri autrefois à leurs dépens. Tous les malheurs qui peuvent accabler un pauvre homme, ont fondu sur moi à la fois, procès, pertes de biens, tourmens du corps, tourmens de ce qu'on appelle ame ; je suis absolument *l'autre* dans sa chaumière ; mais pardieu, Sire, vous n'êtes pas *l'un* qui pleurez sur le trône, vous tâtâtes un moment de l'adversité, il y a bien des années ; mais avec quel courage, avec quelle grandeur d'ame vous avalâtes le calice ! Comme ces épreuves servirent à votre gloire ; comme dans tous les temps vous avez été par vous-même au-dessus du reste des hommes ! Je n'ose lever les yeux vers vous du sein de ma décrépitude et du fond de ma misère. Je ne sais plus où j'irai mourir. M. le duc de Virtemberg régnant, oncle de la princesse que vous venez de marier si bien, me doit quelque argent qui aurait servi à me procurer une sépulture honnête ; il ne me paye point, ce qui m'embarrassera beaucoup quand je serai mort. Si j'osais, je vous demanderais votre protection auprès de lui, mais je n'ose pas, j'aimerais mieux avoir votre Majesté pour caution.

Sérieusement parlant, je ne sais pas où j'irai mourir. Je suis un petit *Job* ratatiné sur mon fumier de Suisse ; et la différence de *Job* à moi, c'est que *Job* guérit, et finit par être heureux. Autant en arriva au bon homme *Tobie*, égaré comme moi dans un canton Suisse du pays des Mèdes ; et le plaisant de l'affaire, est qu'il est dit dans la sainte écriture

que ſes petits-enſans l'enterrèrent avec allégreſſe ; apparemment qu'ils trouvèrent une bonne ſucceſſion. 1776.

Pardonnez-moi, Sire, ſi, étant devenu preſque aveugle comme *Tobie*, et miſérable comme *Job*, je n'ai pas eu l'eſprit aſſez libre pour oſer vous écrire une lettre inutile.

Il eſt venu dans ma cabane un jeune baron ou comte ſaxon, qui s'appelle, je crois, *Geſdorf*. Il eſt très-aimable, plein d'eſprit et de grâces, poli, circonſpect. On dit que votre Majeſté a pris la peine de l'élever elle-même pour s'amuſer. Il y paraît ; c'eſt *Achille* qui élève *Phénix*, au lieu qu'autrefois *Phénix* fut le précepteur d'*Achille*.

Je me mets aux pieds de votre Majeſté, *de profundis*.

LETTRE CXV.

DU ROI.

Le 25 de novembre.

J'ai été affligé de votre lettre, et je ne ſaurais deviner les ſujets de chagrin que vous avez. Les gazettes ſont muettes ; les lettres de Genève et de la Suiſſe n'ont fait aucune mention de votre perſonne ; de ſorte que je devine en gros que l'*inf*..., plus inf.... que jamais, s'acharne à perſécuter vos vieux jours. Mais vous avez Genève, Lauſane, Neuchâtel dans le voiſinage, qui ſont autant de ports contre l'orage.

Je ne devine pas les procès perdus. Vous avez la plupart de vos fonds placés à Cadix : il eſt ſûr que

1776. la juridiction de l'évêque d'Annecy ne s'étend pas jusque-là.

Vous aurait-on chagriné pour les changemens que vous avez introduits dans le pays de Gex? La valetaille de *Plutus* se serait-elle liguée avec les charlatans de la messe pour vous susciter des affaires? Je n'en sais rien; mais voilà tout ce que l'art conjectural me permet d'entrevoir.

En attendant j'ai écrit dans le Virtemberg pour vous donner assistance pour une dette qui m'est connue. Je crois cependant vous devoir avertir que je ne suis pas trop bien en cour chez son altesse sérénissime. On fera néanmoins ce qu'on pourra. Il est singulier que ma destinée ait voulu me rendre le consolateur des philosophes. J'ai donné tous les lénitifs de ma boutique pour soulager la douleur de d'*Alembert*. Je vous en donnerais volontiers de même, si je connaissais votre mal à fond. Mais j'ai appris d'*Hyppocrate* qu'il ne faut pas se mêler de guérir un mal avant de l'avoir bien examiné et étudié. Ma pharmacie est à votre service: il vaudrait mieux que vous n'en eussiez pas besoin. En attendant je fais des vœux sincères pour votre contentement et votre longue conservation. *Vale*.

FÉDÉRIC.

P. S. Bon Dieu! quelle cruauté de persécuter la vieillesse d'un homme qui illustre sa patrie, et sert de plus grand ornement à notre siècle! Quels barbares!

LETTRE

LETTRE CXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 décembre.

SIRE,

Il n'eſt pas étonnant qu'un homme qui a paſſé ſa vie à barbouiller du papier contre ceux qui trompent les hommes, qui les volent et qui les perſécutent, ſoit un peu pourſuivi par ces gens-là ſur la fin de ſes jours. Il eſt encore moins étonnant que le *Marc-Aurèle* de notre ſiècle prenne pitié de ce vieil *Epictète*. Votre Majeſté daigne me conſoler d'un trait de plume des cris de la canaille ſuperſtitieuſe et implacable. 1776.

J'ai pris la liberté de dépoſer à vos pieds les raiſons qui m'avaient privé long-temps de l'honneur de vous écrire, et parmi ces raiſons, la première a été la néceſſité où je ſuis réduit, d'être un petit *Libanius* qui répond aux *Grégoires de Nazianze* et aux *Cyrilles*.

La fourmillière que je fais bâtir dans ma retraite, et qui eſt rongée par les rats de la finance françaiſe, était le ſecond motif de ma douleur et de mon ſilence, et l'oubli de votre ancien pupille M. le duc de Virtemberg était le troiſième.

Dans le chaos des petites affaires qui dérangent les petites têtes, je n'oſais pas à mon âge écrire à

1776. votre Majeſté; je tremblais de radoter devant le maître de l'Europe.

La même main qui inſtruit les rois et qui conſole d'*Alembert*, daigne auſſi s'étendre pour moi. Votre Majeſté eſt trop bonne d'avoir bien voulu écrire un mot en ma faveur dans le Virtemberg; c'eſt malheureuſement dans le comté de Montbéliard qu'eſt ma dette, et cette principauté de Montbéliard reſſortit au parlement de Beſançon, ce ſont des affaires qui ne finiſſent point, et moi je vais bientôt finir. M. le duc de Virtemberg me donne aujourd'hui ſa parole de me ſatisfaire dans le courant de l'année prochaine; ſa régence me doit cent mille francs; cela ruine un homme qui ſe ruinait déjà à faire bâtir une petite ville. Mais il faut que je prenne patience, et que j'attende le payement de M. le duc de Virtemberg, ou la mort qui paye tout.

Je mets mes misères aux pieds de votre Majeſté puiſqu'elle daigne me l'ordonner. La poſtérité rira ſi elle ſait jamais qu'un chétif pariſien a conté ſes affaires à *Frédéric le grand*, et que *Frédéric le grand* a daigné les entendre.

On vient d'imprimer à Paris un livre aſſez curieux ſur la littérature de la Chine, ſa religion et ſes uſages. La plus grande partie de ce livre eſt compoſée par un chinois que les jéſuites dérobèrent à ſes parens dans ſon enfance, et qui a été élevé par eux à leur collége de Paris: il parle français parfaitement; mais malheureuſement c'eſt un jéſuite lui-même, et c'eſt le plus inſolent énergumène qui ſoit parmi eux, il a la rage du *contrains-les d'entrer*. Le ſcélérat eſt capable de bouleverſer l'empire. Je me

flatte que si votre écolier en poësie, et votre très-plat écolier *Kienlong* est instruit enfin de ce fanatisme qui couve dans sa ville capitale, il enverra bientôt tous ces convertisseurs en Occident. 1776.

Daignez conserver, Sire, vos bontés pour ma vieille ame qui va bientôt quitter son vieux corps.

LETTRE CXVII.

DU ROI.

A Potsdam, le 26 de décembre.

POUR écrire à *Voltaire* il faut se servir de sa langue: celle des dieux. Faute de me bien exprimer dans ce langage, je bégayerai mes pensées.

Serez-vous donc toujours en butte
Au dévot qui vous persécute?
A l'envieux obscur, ébloui de l'éclat
Dont vos rares talens offusquent son état?
Quelque odieux que soit cet indigne manége,
Les exemples en sont nombreux;
On a poussé le sacrilége
Jusqu'au point d'insulter les Dieux:
Ces Dieux dont les bienfaits enrichissent la terre
Ont été déchirés par des blasphémateurs.
Est-il donc étonnant que l'immortel Voltaire
Ait à gémir des traits des calomniateurs!

Je ne m'en tiens pas à ces mauvais vers: j'ai fait écrire dans le Virtemberg pour solliciter vos arrérages....

1776. Au reste je crois que pour vous soustraire à l'âcreté du zèle des bigots, vous pourriez vous réfugier en Suisse, où vous seriez à l'abri de toute persécution et des désagrémens dont vous vous plaignez. A l'égard de vos nouveaux établissemens de Ferney, je les attribue à l'esprit de vengeance des commis de vos financiers qui vous haïssent à cause du bien que vous avez voulu faire au pays de Gex, en le dérobant un temps à la voracité de ces gens-là.

Quant à ce point, je vous avoue que je suis embarrassé d'y trouver un remède, parce qu'on ne saurait inspirer des sentimens raisonnables à des drôles qui n'ont ni raison ni humanité. Toutefois soyez persuadé que si la terre de Ferney appartenait à *Apollon* même, cette race maudite ne l'eût pas mieux traitée. Quelle honte pour la France de persécuter un homme unique qu'un destin favorable a fait naître dans son sein! Un homme dont dix royaumes se disputeraient à qui pourrait le compter parmi ses citoyens, comme jadis tant de villes de la Grèce soutenaient qu'*Homère* était né chez elles. Mais quelle lâcheté plus révoltante de répandre l'amertume sur vos derniers jours! Ces indignes procédés me mettent en colère : et je suis fâché de ne pouvoir vous donner des secours plus efficaces que le souverain mépris que j'ai pour vos persécuteurs. Mais *Maurepas* n'est pas dévot; M. de *Vergennes* se contente d'entendre la messe, quand il ne peut pas se dispenser d'y aller; *Necker* est hérétique : de quelle main peut donc partir le coup qui vous accable? L'archevêque de Paris est connu pour ce qu'il est, et j'ignore si son Mentor ex-jésuite est

encore auprès de lui ; perſonne ne connaît le nom du confeſſeur du roi : le diable incarné dans la perſonne de l'évêque du Puy aurait-il excité cette tempête? Enfin plus j'y penſe, et moins je devine l'auteur de cette tracaſſerie. 1776.

Je n'ai point vu cet ouvrage ſur la Chine dont vous me parlez. J'ajoute d'autant moins de foi à ce qui nous vient de contrées auſſi éloignées, qu'on eſt ſouvent bien embarraſſé de ce qu'on doit croire des nouvelles de notre Europe.

Cependant ſoyez ſûr que le plus grand crève-cœur que vous puiſſiez faire à vos ennemis, c'eſt de vivre en dépit d'eux. Je vous prie de leur bien donner ce chagrin-là, et d'être perſuadé que perſonne ne s'intéreſſe plus à la conſervation du vieux patriarche de Ferney que le ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXVIII.

DU ROI.

A Potſdam, le 10 de février.

Il vaut mieux que vous ayez terminé vous-même votre affaire avec le duc de Virtemberg que s'il avait fallu recourir à mon aſſiſtance. Je vous félicite d'avoir cet embarras de moins, et je me réjouirai ſi j'apprends que tous vos ſujets de chagrin ſont diſſipés. 1777.

L'âge où vous êtes devrait rendre votre perſonne ſacrée et inviolable. Je m'indigne, je me mets en

1777. colère contre les malheureux qui empoiſonnent la fin de vos jours. Je me ſuis dit ſouvent : comment ſe peut-il que ce *Voltaire*, qui fait l'honneur de la France et de ſon ſiècle, ſoit né dans une patrie aſſez ingrate pour ſouffrir qu'on le perſécute? Quel découragement pour la race future! où ſera le français qui voudra déſormais vouer ſes talens à la gloire d'une nation qui méconnaît les grands hommes qu'elle produit, et qui les punit au lieu de les récompenſer?

Le mérite perſécuté me touche, et je vole à ſon ſecours, fût-ce juſqu'au bout du monde. S'il faut renoncer à revoir l'immortel *Voltaire*, du moins pourrai-je m'entretenir cet été avec le ſage *Anaxagore*. Nous philoſopherons enſemble; votre nom ſera mêlé dans tous nos entretiens, et nous gémirons du triſte deſtin des hommes qui par faibleſſe ou par ſtupidité retombent dans le fanatiſme.

Deux dominicains qui ont le roi d'Eſpagne à leurs pieds, diſpoſent de tout le royaume: leur faux zèle ſanguinaire a rétabli dans toute ſa ſplendeur cette inquiſition que M. d'*Aranda* avait ſi ſagement abolie. Selon que le monde va, les ſuperſtitieux l'emportent ſur les philoſophes, parce que le gros des hommes n'a l'eſprit ni cultivé, ni juſte, ni géométrique. Le peuple ſait qu'avec des préſens on apaiſe ceux qu'on a offenſés; il croit qu'il en eſt de même à l'égard de la divinité, et qu'en lui donnant à flairer la fumée qui s'élève d'un bûcher où l'on brûle un hérétique, c'eſt un moyen infaillible de lui plaire. Ajoutez à cela des cérémonies, des déclamations de moines, les applaudiſſemens

des amis, et la dévotion ſtupide de la multitude, vous trouverez qu'il n'eſt pas ſurprenant que les Eſpagnols aveuglés aient encore de l'attachement pour ce culte digne des anthropophages. 1777.

Les philoſophes pouvaient proſpérer chez les Grecs et chez les Romains, parce que la religion des gentils n'avait point de dogmes; mais les dogmes de notre *inf*... gâtent tout. Les auteurs ſont obligés d'écrire avec une circonſpection gênante pour la vérité. La prêtraille venge la moindre égratignure que ſouffre l'orthodoxie; l'on n'oſe montrer la vérité à découvert; et les tyrans des ames veulent que les idées des citoyens ſoient toutes moulées dans le même moule.

Vous aurez toutefois eu l'avantage de ſurpaſſer tous vos prédéceſſeurs dans le noble héroïſme avec lequel vous avez combattu l'erreur. Et de même qu'on ne reproche pas au fameux *Boerhaave* de n'avoir pas détruit la fièvre chaude, ni l'étiſie, ni le haut-mal, mais qu'il s'eſt borné à guérir de ſon temps quelques-uns de ſes contemporains; auſſi peu pourra-t-on reprocher au ſavant médecin des ames de Ferney de n'avoir pu détruire la ſuperſtition ni le fanatiſme, et de n'avoir appliqué ſon remède qu'à ceux qui étaient guériſſables.

Mon individu qui s'eſt mis à ſon régime, le bénit mille fois en lui ſouhaitant longue vie et proſpérité: c'eſt dans ces ſentimens que le ſolitaire de Sans-ſouci ſalue le patriarche des incrédules. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 26 de mars.

1777. Des trois raiſons qui vous ont empêché de me répondre, la première et la ſeconde ſont une ſuite des lois de la nature, mais la troiſième eſt un effet de la méchanceté des hommes, qui me les ferait haïr ſi, par bonheur pour l'humanité, il n'y avait encore des ames vertueuſes en faveur deſquelles on fait grâce à l'eſpèce. Mais quelle cruelle méchanceté de perſécuter un vieillard et de prendre plaiſir à empoiſonner les derniers jours de ſa vie! Cela fait horreur, et me révolte de telle ſorte contre les bourreaux tonſurés qui vous perſécutent, que je les exterminerais de la face de la terre ſi j'en avais le pouvoir. Le pauvre *Morival*, qui jeune encore a eſſuyé leurs perſécutions, en a eu le cœur ſi navré, et principalement de l'inhumanité de ſes parens, qu'il a été, ces jours paſſés, attaqué d'apoplexie. On eſpère cependant qu'il s'en remettra. C'eſt un bon et honnête garçon qui mérite qu'on lui veuille du bien par ſon application et le déſir qu'il a de bien faire. Je ſuis perſuadé que vous compatirez à ſa ſituation.

Ceux qui vous ont parlé du gouvernement français, ont, ce me ſemble, un peu exagéré les choſes. J'ai eu occaſion de me mettre au fait des revenus et des dettes de ce royaume : ſes dettes ſont énormes, les

ressources épuisées, et les impôts multipliés d'une manière excessive. Le seul moyen de diminuer, avec le temps, le fardeau de ces dettes, serait de resserrer les dépenses, et de retrancher tout le superflu. C'est à quoi on ne parviendra jamais; car au lieu de dire: j'ai tant de revenu, et je puis dépenser tant; on dit: il me faut tant, trouvez des ressources. 1777.

Une forte saignée faite à ces faquins tonsurés pourrait procurer quelques ressources: cependant cela ne suffirait pas pour éteindre en peu les dettes, et procurer au peuple les soulagemens dont il a le plus grand besoin. Cette situation fâcheuse a sa source dans les règnes précédens qui ont contracté des dettes, et ne les ont jamais acquittées.

C'est ce dérangement des finances qui influe maintenant sur toutes les branches du gouvernement; il a arrêté les sages projets de M. de *Saint-Germain* qui ne sont pas même exécutés à demi; il empêche le ministère de reprendre cet ascendant dans les affaires de l'Europe, dont la France était en possession depuis *Henri IV*. Enfin, pour ce qui est de votre parlement, en qualité de penseur, j'ai condamné son rappel, parce qu'il était contraire aux principes de la dialectique et du bon sens.

Tenez, voilà comme on découvre et comme on voit les fautes des autres, tandis que l'on est aveugle sur ses propres défauts. Je ferais bien mieux de régler mes actions, et de m'empêcher de faire des folies que de disséquer les ressorts qui meuvent les grandes monarchies.

Vous me parlez d'un auteur allemand qui se mêle aussi de diriger la politique européane: je puis vous

1777. assurer que c'est un rêve-creux qui règle des partages à l'instar de ceux qui se firent en Pologne. Ce grand homme ignore que ces sortes de partages sont rares, et ne se répètent jamais durant la vie des mêmes hommes. Le peu de vérités qu'il y a dans les assertions de ce grand politique, se réduit à la possibilité de nouveaux troubles qui s'élèvent en Crimée entre la Russie et la Porte, et à l'envie démesurée de l'empereur de s'agrandir vers Andrinople. Ce prince est jeune et ambitieux ; mes soixante-cinq ans passés doivent mettre mes intentions hors de soupçon. Ai-je le temps encore de faire des projets?

Je vous envoie ci-joint, au lieu de mauvais vers que j'aurais pu faire, un choix des meilleures pièces de *Chaulieu* et de madame *Deshoulières* que j'ai fait imprimer à mon usage et à celui de mes amis.

Pour en revenir au divin patriarche des incrédules, je crois qu'il fera bien de tromper ses ennemis: leur intention est de le chagriner, il ne doit leur opposer que de l'indifférence et du mépris. Et s'il se voit obligé de se retirer en Suisse, il pourra les régaler, dans ce pays libre, d'une pièce qui démasquera leur turpitude et leur scélératesse. Que la nature conserve *divus Voltarius*, et que j'aye encore long-temps la satisfaction de recevoir de ses nouvelles. *Vale.*

FÉDÉRIC.

Vous me prendrez pour un vieux fou politique en lisant ma lettre; je ne sais comment je me suis avisé de me constituer ministre du très-chrétien roi des Velches.

LETTRE CXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Avril.

QUOI, c'eſt donc cet heureux vainqueur 1777.
Et de l'Autriche et de la France,
C'eſt ce grave légiſlateur
De qui la ſublime éloquence
Parut égale à ſa valeur ;
C'eſt ce généreux défenſeur
De la raiſon qu'à toute outrance
La fanatique extravagance
Perſécute avec tant d'ardeur ;
C'eſt ce héros mon protecteur
Qui s'eſt fait, dit-on, l'imprimeur
Des idylles de Deshoulière.
Seigneur, je ne m'attendais guère
De voir Céſar ou Cicéron
Sortir de ſa brillante ſphère
Pour devenir un Céladon.

Mais il faut que tous les goûts entrent dans votre ame univerſelle, elle ſent mieux que perſonne qu'il y a dans les ouvrages de madame *Deshoulières*, quoiqu'un peu faibles, des morceaux naturels et même philoſophiques qui méritent d'être conſervés ; pour *Chaulieu*, il a fait quatre ou cinq pièces dignes de *Frédéric le grand.*

1777. Puiſque vous protégez les philoſophes après leur mort, votre Majeſté les protégera auſſi pendant leur vie ; la rage des pédans fanatiques en robe longue vient de condamner au banniſſement perpétuel un jeune homme, nommé *de Lisle*, pour avoir fait un livre intitulé *la Philoſophie de la nature*. C'eſt, dit-on, un ſavant plein d'imagination, beaucoup plus vertueux que hardi. M. d'*Alembert* eſt, je crois, inſtruit de ſon mérite et de ſon malheur.

Pour moi, ſi ces ennemis des ſages me perſécutent à quatre-vingt-trois ans, j'ai ma bierre toute prête en Suiſſe à une lieue de la France ; j'ai quelque reſſemblance avec *Morival* ; je fus attaqué, il y a un mois, d'une eſpèce d'apoplexie dont les ſuites me tourmentent plus que les fanatiques ne me tourmenteront. J'emploierai, ſi je puis, mes derniers momens à rendre exécrables les aſſaſſins juridiques de *Morival d'Etallonde*, du chevalier de *la Barre*, du général *Lalli*, de la maréchale d'*Ancre*, et de tant d'autres.

Tout ce que votre Majeſté daigne me dire ſur notre gouvernement et ſur nos finances, eſt bien vrai ; c'eſt à *Newton* à parler de mathématiques ; c'eſt à *Frédéric le grand* à parler de gouverner les hommes : je ſerais étonné ſi la France attaquait aujourd'hui les Anglais ſur mer, comme je ſerais très-ſurpris ſi notre puiſſance ou impuiſſance oſait attaquer votre Majeſté ſans avoir diſcipliné ſes troupes pendant vingt années.

Daignez, Sire, me conſerver vos bontés juſqu'à mon dernier moment.

LETTRE CXXI.

DU ROI.

A Potsdam, le 17 de juin.

1777.

Le talent est un don des Dieux
Qu'en nos jours leur main trop avare
Rend plus estimable et plus rare
Qu'au temps des Quinaults, des Chaulieux.
Né sur les bords de la Baltique,
Sous un ciel chargé de frimats,
Admirateur du chant lyrique,
Mon ame épaisse et flegmatique
En s'efforçant n'en produit pas.
Que me restait-il donc à faire?
Ne pouvant être un bon auteur,
Je me rendis l'humble éditeur
D'Epicure et de Deshoulière.

Si j'étais *Voltaire* ou *Apollon*, j'aurais peut-être resserré le volume en le réduisant à moins de pages; mais m'aurait-il convenu d'être aussi sévère censeur, ne pouvant surpasser ceux que j'aurais ainsi mutilés. Il me serait arrivé comme à *la Beaumelle* et à *Fréron*: ils jugèrent la Henriade, ils voulurent y substituer des vers; et il n'y eut à y critiquer que ce qu'ils avaient ajouté à ce poëme.

J'en viens à vos chagrins et à vos peines: souvenez-vous bien que l'intention de ceux qui vous persécutent, est d'abréger vos jours. Jouez-leur le tour

1777. de vivre à leur dam, et de vous porter mieux qu'eux.

Nous ſommes ici tranquilles et auſſi pacifiques que les quakres. Nous entendons parler du général *Howe*, dont chaque chien en aboyant prononce le nom. Nous liſons dans les gazettes ce qu'on raconte des hauts faits des *inſurgens* d'Amérique. Les uns vantent la force de la flotte anglaiſe ; d'autres diſent que la France et l'Eſpagne ont plus de vaiſſeaux que ces inſulaires.

Actuellement la politique des gazetiers ſe repoſe : il n'eſt plus queſtion que du ſéjour du comte de *Falkenſtein* à Paris. Ce jeune prince y jouit des ſuffrages du public ; on applaudit à ſon affabilité ; et l'on eſt ſurpris de trouver tant de connaiſſances dans un des premiers ſouverains de l'Europe. Je vois avec quelque ſatisfaction que le jugement que j'avais porté de ce prince eſt ratifié par une nation auſſi éclairée que la françaiſe. Ce ſoi-diſant comte retournera chez lui par la route de Lyon et de la Suiſſe. Je m'attends qu'il paſſera par Ferney, et qu'il voudra voir et entendre l'homme du ſiècle, le *Virgile* et le *Cicéron* de nos jours. Si cela arrive, vous l'emporterez en tout ſur JESUS. Il n'y eut que des rois, ou je ne ſais quels mages, qui vinrent à ſon étable de Bethléem, et Ferney recevra les hommages d'un empereur.

Pour rendre le parallèle parfait, je ſubſtitue à l'étoile qui guidait les mages, les lumières de la raiſon qui conduit notre jeune monarque. Si cette viſite a lieu, je me flatte que les nouvelles connaiſſances ne vous feront pas oublier les anciennes, et

que vous vous ſouviendrez que parmi la foule de vos admirateurs il exiſte un ſolitaire à Sans-ſouci, qu'il faut ſéparer de la multitude. *Vale.* 1777.

FÉDÉRIC.

J'ai lu cet ouvrage de *de Lisle :* il y a ſans doute de bonnes choſes, mais peu de méthode, et ſur la fin beaucoup de ce que les italiens appellent *concetti.*

LETTRE CXXII.

DU ROI.

Le 9 de juillet.

OUI, vous verrez cet empereur
Qui voyage afin de s'inſtruire,
Porter ſon hommage à l'auteur
De Henri quatre et de Zaïre.
Votre génie eſt un aimant
Qui, tel que le ſoleil, attire
A ſoi les corps du firmament,
Par ſa force victorieuſe
Amène les eſprits à ſoi :
Et Thérèſe la ſcrupuleuſe
Ne peut renverſer cette loi.

Joſeph a bien paſſé par Rome
Sans qu'il fût jamais introduit
Chez le prêtre que Jurieu nomme
Très-civilement l'Ante-Chriſt.

1777.

Mais à Genève qu'on renomme,
Joseph plus fortement féduit,
Révérera le plus grand homme
Que tous les fiècles aient produit.

Cependant les Autrichiens ont jufqu'à préfent encore mal profité des leçons de tolérance que vous avez données à l'Europe. Voilà en Moravie, dans le cercle de Préraw, quarante villages qui fe déclarent tous à la fois proteftans. La cour, pour les ramener au giron de l'Eglife, a fait marcher des convertiffeurs avec des argumens à poudre et à balle, qui ont fufillé une douzaine de ces malheureux, en attendant qu'on brûle les autres. Ces faits, que nous vous communiquons, font par malheur peu confolans pour l'humanité.

Je ne fais fi je me trompe, mais il me femble qu'il y a un levain de férocité dans le cœur de l'homme qui reparaît fouvent quand on croit l'avoir détruit. Ceux que les fciences et les arts ont décraffés, font comme ces ours que les conducteurs ont appris à danfer fur les pattes de derrière; les ignorans font comme les ours qui ne danfent point. Les Autrichiens (j'en excepte l'empereur) pourraient bien être de cette dernière claffe.

Il eft bien fâcheux que les Français, d'ailleurs fi aimables, fi polis, ne puiffent pas dompter cette fougue barbare qui les porte fi fouvent à perfécuter les innocens. En vérité, plus on examine les fables abfurdes fur lefquelles toutes les religions font fondées, plus on prend en pitié ceux qui fe paffionnent pour ces balivernes. . . . .

Voici

Voici un rêve que je vous envoie qui peut-être vous amufera un moment. Vous donner de tels ouvrages d'une imagination tudefque, c'eft jeter une goutte d'eau dans la mer. 1777.

Je vous remercie du beau projet de politique dont vous me faites l'ouverture ; ce ferait une chofe à exécuter fi j'avais vingt ans. Le pape et les moines finiront fans doute ; leur chute ne fera pas l'ouvrage de la raifon ; mais ils périront à mefure que les finances des grands potentats fe dérangeront. En France, quand on aura épuifé tous les expédiens pour avoir des efpèces, on fera forcé de fécularifer des abbayes et des couvens. Cet exemple fera imité, et le nombre des *cuculati* réduit à peu de chofe. En Autriche, le même befoin d'argent donnera l'idée d'avoir recours à la conquête facile des Etats du faint fiége pour avoir de quoi fournir aux dépenfes extraordinaires : et l'on fera une groffe penfion au faint père.

Mais qu'arrivera-t-il ? La France, l'Efpagne, la Pologne, en un mot toutes les puiffances catholiques, ne voudront pas reconnaître un vicaire de JESUS, fubordonné à la main impériale. Chacun alors créera un patriarche chez foi. On affemblera des conciles nationaux. Petit à petit chacun s'écartera de l'unité de l'Eglife, et l'on finira par avoir dans fon royaume fa religion, comme fa langue à part.

Comme je ne fixe aucune époque à cette prophétie, perfonne ne pourra me reprendre. Cependant il eft très-probable qu'avec le temps, les chofes prendront le tour que je viens d'indiquer.

Je fuis fort fenfible aux marques de votre fouvenir,

——— et des vieux temps dont vous rappelez la mémoire.
1777. Hélas! que retrouveriez-vous à Sans-ſouci, s'il était poſſible que je puſſe eſpérer de vous y revoir?

Un vieillard glacé par les ans,
Froid, taciturne et flegmatique,
Dont le propos ſoporifique
Fait bâiller tous les aſſiſtans.
Au lieu de mots aſſez plaiſans,
Aſſaiſonnés d'un ſel attique,
Qu'il débitait dans ſon bon temps,
Un radotage politique,
Et d'obſcure métaphyſique,
Plus ennuyeux, plus révoltans
Que ne ſont les nouveaux romans.
Ainſi quand le moelleux zéphyre
Des airs cède l'immenſe empire
Au fougueux ſouffle d'Aquilon,
La nature aux abois expire.
Le champ qui portait la moiſſon
A perdu ſa belle parure;
L'arbre eſt dépouillé de verdure;
Les jardins ſont privés de fleurs;
L'homme ainſi reſſent les rigueurs
Du temps qui vient miner ſon être.
Si, jeune il ſe nourrit d'erreurs,
Dès qu'il juge et qu'il ſait connaître,
L'âge, les maux et les langueurs
Le ſont pour toujours diſparaître.

Toutes ces variations ſont pour le commun de l'eſpèce, mais non pour le divin *Voltaire*. Il eſt comme

madame *Sara* qui fesait tourner la tête aux roitelets arabes à l'âge de cent soixante ans. Son esprit rajeunit au lieu de vieillir : pour lui le temps n'a point d'ailes ; mais il est à craindre que la nature n'ait perdu le moule où elle l'a jeté. On nous conte que *Jupiter* prolongea la nuit qu'il coucha avec *Alcmène* pour se donner le temps de fabriquer *Hercule* : je suis persuadé que si l'on examinait les phénomènes de l'année 1694, pareille merveille s'y trouverait. Enfin, jouissez long-temps des prodigalités de la nature ; personne ne s'intéresse plus à votre conservation que le solitaire de Sans-souci. *Vale*. 1777.

FÉDÉRIC.

Il fallait les charmes de l'enchanteur de Ferney pour tirer des vers de ma vieille et stérile cervelle.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

MONSIEUR le grand rêveur, personne n'a jamais fait un plus beau songe que vous. Si *Nabuchodonosor* avait rêvé ainsi, il n'aurait jamais oublié un pareil songe, et n'aurait point proposé à ses mages de les faire pendre, s'ils ne devinaient pas ce qu'il avait oublié. L'empereur *Julien*, tout grand philosophe, tout homme d'esprit, et tout apostat qu'il était, n'eut pas le bonheur de raisonner aussi bien étant éveillé, que

1777. vous étant endormi. On reproche à ce grand homme d'avoir fait enchérir les bœufs et les vaches par ses fréquens sacrifices, dans le temps qu'il se moquait du saint sacrifice de la messe, et des autres facéties des christicoles. Pour vous, Monsieur, vous vous moquez de toute la terre, et vous avez grande raison. Il y a même quelque apparence que vous la corrigerez de ses ridicules avant qu'il soit trois ou quatre mille ans, et en vérité vous méritez de vivre jusqu'à cette heureuse révolution. Je ne désespère pas que vous ne montriez ce nouveau prodige au monde. En effet, s'il y a quelque secret pour l'opérer, c'est le beau précepte que vous rapportez à la fin de votre rêve; réjouis-toi, car tu n'es pas sûr d'en faire autant demain.

Si vos productions de la nuit m'ont fait un si grand plaisir, celles du jour ne m'en font pas moins. Vos petits vers sont délicieux ; mais vous n'avez pas prophétisé aussi juste sur moi que sur le reste de l'univers. Je n'ai point vu M. le comte de *Falkenstein*, et vous verrez pourquoi dans la lettre que j'eus l'honneur de vous écrire avant celle-ci, et que je mets à la suite. Je vous y demande une grâce singulière, mais qui me paraît nécessaire, et dont il peut résulter un très-grand bien.

Je me jette à vos pieds, &c.

LETTRE CXXIV.

DU ROI.

A Potsdam, le 5 de septembre.

VOUS aurez sûrement reçu à présent le prix destiné en Suisse à celui qui aura le mieux apprécié la justesse des punitions : mais il me semble que M. *Beccaria* n'a guère laissé à glaner après lui. Il n'y a qu'à s'en tenir à ce qu'il a si judicieusement proposé. Dès que les peines sont proportionnées au délit, tout est en règle. 1777.

Je ne m'étonne point de ce qu'on fait en Espagne : on y rétablit l'inquisition, on se gendarme contre le bon sens, en un mot on y fait des sottises. Au lieu du philosophe d'*Aranda*, c'est un confesseur, ou capucin ou cordelier, qui gouverne le roi : *ex ungue leonem.*

Je reviens de la Silésie dont j'ai été très-content : l'agriculture y fait des progrès très-sensibles ; les manufactures prospèrent ; nous avons débité à l'étranger pour cinq millions de toile, et pour un million deux cents mille écus de draps. On a trouvé une mine de cobolt dans les montagnes, qui fournissent à toute la Silésie. Nous fesons du vitriol aussi bon que l'étranger. Un homme fort industrieux y fait de l'indigo tel que celui des Indes ; on change le fer en acier avec avantage, et bien plus simplement que

1777. de la façon que *Réaumur* le propose. Notre population est augmentée depuis 1756 (qui était l'année de la guerre) de cent quatre-vingts mille ames. Enfin tous les fléaux qui avaient abymé ce pauvre pays, sont comme s'ils n'avaient jamais été; et je vous avoue que je ressens une douce satisfaction à voir une province revenir de si loin.

Ces occupations ne m'ont point empêché de barbouiller mes idées sur le papier; et pour épargner la peine de les transcrire, j'ai fait imprimer six exemplaires de mes rêveries: je vous en envoie un. Je n'ai eu que le temps de faire une esquisse; cela devrait être plus étendu; mais c'est à de vrais savans à y mettre la dernière main. Messieurs les encyclopédistes ne seront peut-être pas toujours de mon avis: chacun peut avoir le sien. Toutefois si l'expérience est le plus sûr des guides, j'ose dire que mes assertions sont uniquement fondées sur ce que j'ai vu, et sur ce que j'ai réfléchi.

Vivez, patriarche des êtres pensans, et continuez, comme l'astre de la lumière, à éclairer l'univers. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXV.

DU ROI.

A Potſdam, le 24 de ſeptembre.

Si j'exécute votre commiſſion, j'aurai opéré un miracle plus grand que celui de *Jean-Jacques* à Veniſe : j'aurai, comme *Bacchus* ou *Moïſe*, fait jaillir une fontaine d'un rocher. Mais ce rocher ſur lequel je dois faire mes opérations eſt plus dur que le diamant. Et vous voulez que j'en faſſe ſortir les eaux du Pactole ! Je crains que mon ſoi-diſant pupille ne me perde de réputation ; et qu'il ne m'arrive comme à ces prophètes des Cévènes qui voulurent à Londres reſſuſciter un mort, et qui n'en purent venir à bout. Cependant j'ai repaſſé tout mon Cicéron et tout mon Démoſthènes pour compoſer une lettre bien pathétique à ſon alteſſe ſéréniſſime, où par une belle péroraiſon je m'efforce d'amollir ſes entrailles d'airain, lui repréſentant que le grand homme auquel il doit, a mérité la reconnaiſſance de toute l'Europe, et qu'ainſi c'eſt une double dette dont il doit s'acquitter envers lui. Je lui parle d'une vieilleſſe reſpectable qu'il faut honorer et ſoulager, et de la réputation qui rejaillira ſur lui d'avoir aidé à tranquilliſer ſur la fin de ſa carrière ce patriarche des êtres penſans, et un homme dont le nom durera plus long-temps que celui de la Forêt-noire et du Virtemberg. Enfin ſi des phraſes peuvent trouver

1777.

quelque choſe dans des bourſes vides, peut-être en
1777. ferai-je ſortir les derniers écus. Mais je n'en réponds pas, car *de nihilo nihil*, &c., comme vous ſavez.

Grimm eſt arrivé ici de Pétersbourg. Nous avons beaucoup parlé de votre pantocràtrice, de ſes lois, des grandes meſures qu'elle prend pour civiliſer ſa nation. *Grimm* eſt devenu colonel : je vous en avertis pour ne pas omettre ce titre qui de philoſophe l'a rendu militaire. Apparemment que nous entendrons parler de ſes hauts faits d'armes en Crimée, ſi le délire porte les Turcs à déclarer la guerre à l'impératrice.

Mais l'incertitude où je ſuis de ce que deviendra mon miracle, m'occupe plus que tout ceci. Je crains quelque mauvais tour de mon pupille qui, jaloux de ma réputation, me fera manquer mon miracle. Vivez, vivez cependant, et conſervez-vous pour la conſolation des êtres penſans, et pour le grand contentement du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVI.

DU ROI.

A Potſdam, le 9 de novembre.

MONSIEUR *Bitaubé* doit ſe trouver fort heureux d'avoir vu le patriarche de Ferney. Vous êtes l'aimant qui attirez à vous tous les êtres qui penſent: chacun veut voir cet homme unique qui fait la gloire de notre ſiècle. Le comte de *Falkenſtein* a ſenti la même attraction; mais dans ſa courſe, l'aſtre de *Thérèſe* lui imprima un mouvement centrifuge qui, de tangente en tangente, l'attira à Genève. Un traducteur d'*Homère* ſe croit gentilhomme de la chambre de *Melpomène*, ou marmiton dans les offices d'*Apollon;* et muni de ce caractère, il ſe préſente hardiment à la cour de l'auteur de la Henriade: et celui-là fait abaiſſer ſon génie pour ſe mettre au niveau de ceux qui lui rendent leurs hommages. 1777.

Bitaubé vous a dit vrai: j'ai fait conſtruire à Berlin une bibliothéque publique. Les œuvres de *Voltaire* étaient trop mauſſadement logées auparavant; un laboratoire chimique qui ſe trouvait au rez de chauſſée menaçait d'incendier toute notre collection. *Alexandre le grand* plaça bien les œuvres d'*Homère* dans la caſſette la plus précieuſe qu'il avait trouvée parmi les dépouilles de *Darius:* pour moi qui ne

1777. ſuis ni *Alexandre* ni *grand*, ni qui n'ai dépouillé perſonne, j'ai fait, ſelon mes petites facultés, conſtruire le plus bel étui poſſible pour y placer les œuvres de l'*Homère* de nos jours.

Si pour compléter cette bibliothéque vous vouliez bien y ajouter ce que vous avez compoſé ſur les lois, vous me ferez plaiſir, d'autant plus que je ne crains pas les ports. Je crois vous avoir donné, dans ma dernière lettre, des notions générales à l'égard de nos lois, et du nombre des punitions qui ſe font annuellement. Je dois cependant y ajouter néceſſairement que la bonne police empêche autant de crimes que la douceur des lois. La police eſt ce que les moraliſtes appellent le principe réprimant. Si l'on ne vole point, ſi l'on n'aſſaſſine point, c'eſt qu'on eſt sûr d'être incontinent découvert et ſaiſi. Cela retient les ſcélérats timides. Ceux qui ſont plus aguerris vont chercher fortune dans l'Empire, où la proximité des frontières de tant de petits Etats leur offre des aſiles en aſſez grand nombre.

Vous voyez que dans l'Empire on ne reſtitue pas même l'argent qu'on a emprunté des philoſophes. Je vous envoie ci-jointe la copie de la réponſe que j'ai reçue de M. le duc de Virtemberg. Ce prince, qui tend au ſublime, veut imiter en tout les grandes puiſſances : et comme la France, l'Angleterre, la Hollande et l'Autriche ſont ſurchargées de dettes, il veut ranger le duché de Virtemberg dans la même cathégorie. Et s'il arrive que quelqu'une de ces puiſſances faſſe banqueroute, je ne garantirais pas que, piqué d'honneur, il n'en fît autant. Cependant je ne crois pas que maintenant vous ayez à craindre

pour votre capital, vu que les états de Virtemberg ont garanti les dettes de son altesse sérénissime, et qu'au demeurant il vous reste libre de vous adresser aux parlemens de Lorraine et d'Alsace. J'avais bien prévu que son altesse sérénissime serait récalcitrante sur le fait des remboursemens, et je vous assure de plus que ce soi-disant pupille n'a jamais écouté mes avis ni suivi des conseils. 1777.

Que ces misères ne troublent point la sérénité de vos jours; tranquille, du palais des sages vous pouvez contempler de cette élévation les défauts et les faiblesses du genre-humain, les égaremens des uns, et les folies des autres: heureux dans la possession de vous-même, vous vous conserverez pour ceux qui savent vous admirer, au nombre desquels, et en première ligne, vous compterez comme je l'espère, le solitaire de Sans-souci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVII.

DU ROI.

A Potſdam, le 18 de novembre.

1777. J'ATTENDS votre ouvrage inſtructif ſur les abus de la légiſlation, et avec impatience, perſuadé que j'y trouverai l'utile et l'agréable. Il paraît que l'Europe eſt à préſent en train de s'éclairer ſur tous les objets qui influent le plus au bien de l'humanité, et il faut vous rendre le témoignage que vous avez plus contribué qu'aucun de vos contemporains à l'éclairer au flambeau de la philoſophie. Pour vos Velches, ſur leſquels vous gloſez, je croirais qu'en les prenant en maſſe, ils ſont à peu-près ſemblables aux autres habitans de ce globe : ils ont peut-être quelque choſe de trop impétueux dans leur vivacité, qui dégénère même en férocité. D'ailleurs l'homme eſt une eſpèce aſſez méchante, à laquelle il faut par-tout des principes réprimans, ou ſa méchanceté foncière renverſerait toutes les bornes de l'honnêteté et même de la bienſéance. Souvenez-vous que ſi vos Français vont de l'échafaud au ſpectacle, *Cicéron*, *Atticus*, *Varron*, *Catulle* aſſiſtaient au ſpectacle barbare des combats de gladiateurs, et qu'enſuite ils allaient entendre les tragédies d'*Ennius* et les comédies de *Térence*. L'habitude gouverne les hommes : la curioſité les attire à l'exécution d'un coupable, et l'ennui les promène à l'opéra, faute de pouvoir autrement tuer le temps.

Il y a des fainéans dans toutes les grandes villes, et peu de gens qui aient acquis assez de connaissances pour se former le goût. Quelques personnes, qui passent pour habiles, décident du sort des pièces; et des ignorans, incapables de juger par eux-mêmes, répètent ce que les autres ont dit. Ces jugemens ne se bornent pas aux pièces de théâtre, ils se font remarquer universellement, et constituent ce qu'on appelle la réputation des hommes. Et voilà les solides appuis sur lesquels est fondée la renommée. Vanité des vanités! 1777.

Vous voulez savoir ce que sont devenus les jésuites chez nous? J'ignorais l'anecdote du régiment levé de cet ordre, et qui probablement aura eu sa part à l'aventure des chèvres (1): mais, comme ces animaux sont très-rares en Silésie, je ne crois pas que nos bons pères se soient avilis en fréquentant cette espèce. J'ai conservé cet ordre tant bien que mal, tout hérétique que je suis, et puis encore incrédule. En voici les raisons.

On ne trouve dans nos contrées aucun catholique lettré, si ce n'est parmi les jésuites; nous n'avions personne capable de tenir les classes; nous n'avions ni pères de l'oratoire ni puristes; le reste des moines est d'une ignorance crasse: il fallait donc conserver les jésuites ou laisser périr toutes les écoles. Il fallait donc que l'ordre subsistât pour fournir des professeurs à mesure qu'il venait à en manquer; et la fondation pouvait fournir la dépense à ces frais. Elle n'aurait

(1) Allusion à une armée levée par le pape et les jésuites contre *Henri IV*; elle amena des chèvres à sa suite, et fit connaître en France cette turpitude jusque-là ignorée des Velches. C'est, avec la théologie, la seule chose que Rome moderne ait pu enseigner.

1777. pas été suffisante pour payer des professeurs laïques. De plus, c'était à l'université des jésuites que se formaient les théologiens destinés à remplir les cures. Si l'ordre avait été supprimé, l'université ne subsisterait plus, et l'on aurait été nécessité d'envoyer les Silésiens étudier la théologie en Bohème. Ce qui aurait été contraire aux principes fondamentaux du gouvernement.

Toutes ces raisons valables m'ont fait le paladin de cet ordre. Et j'ai si bien combattu pour lui que je l'ai soutenu, à quelques modifications près, tel qu'il se trouve à présent : sans général, sans troisième vœu, et décoré d'un nouvel uniforme que le pape lui a conféré. Le malheur de cet ordre a influé sur un général qui en avait été dans sa jeunesse : ce M. de *Saint-Germain* avait de grands et de beaux desseins très-avantageux à vos Velches ; mais tout le monde l'a traversé, parce que les réformes qu'il se proposait de faire auraient obligé des freluquets à une exactitude qui leur répugnait. Il lui fallait de l'argent pour supprimer la maison du roi ; on le lui a refusé. Voilà donc quarante mille hommes dont la France pouvait augmenter ses forces sans payer un sou de plus, perdus pour vos Velches, afin de conserver dix mille fainéans bien chamarrés et bien galonnés. Et vous voulez que je n'estime pas un homme qui pense si juste? Le mépris ne peut tomber que sur les mauvais citoyens qui l'ont contrecarré.

Souvenez-vous, je vous prie, du P. *Tournemine* votre nourrice (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), et réconciliez-vous avec un ordre qui a porté, et qui, le siècle passé, a fourni à la France

des hommes du plus grand mérite. Je ſais très-bien qu'ils ont cabalé et ſe ſont mêlés d'affaires ; mais c'eſt la faute du gouvernement. Pourquoi l'a-t-il ſouffert ? Je ne m'en prends pas au père *le Tellier*, mais à *Louis XIV*. 1777.

Mais tout cela m'embarraſſe moins que le patriarche de Ferney : il faut qu'il vive, qu'il ſoit heureux et qu'il n'oublie pas les abſens. Ce ſont les vœux du ſolitaire de Sans-ſouci. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 novembre.

GRAND homme en tout, et ſans rival
Depuis Paris juſqu'à la Mecque,
Vous fondez donc un hôpital
Pour la langue latine et grecque !
Vous placez leur bibliothéque
Vis-à-vis de votre arſenal.
Vous avez paſſé votre vie
Entre le Dieu des grenadiers
Et le Dieu de la poëſie.
Tous deux épris de jalouſie
Vous ont accablé de lauriers.
Vous les avez aimés en ſage ;
Vous les careſſez tour à tour ;
Et l'on pourra douter un jour
Qui des deux vous plut davantage.

1777. J'apprends, Sire, que M. d'*Alembert* vous a proposé un des martyrs de la philosophie pour un de vos bibliothécaires. C'est ce *de Lisle*, dont votre Majesté a entendu parler, qui a été tout près d'être condamné comme *Morival* par un sanhédrin de barbares imbécilles. Ce *de Lisle* est assez savant pour un bel esprit; il est très-laborieux; il a autant de véritable vertu, que les bigots en affectent de fausse. Je le crois très-digne de servir votre Majesté dans toutes les parties de la littérature; votre vocation est de réparer nos sottises et nos injustices.

J'ai mis aux chariots de poste des exemplaires du *Prix de la justice et de l'humanité*, pour lequel vous avez contribué si généreusement, ils arriveront quand il plaira à DIEU.

J'ai aujourd'hui quatre-vingt-quatre ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'extrême-onction et pour ceux qui la donnent. En attendant je suis à vos pieds, et je vous invoque comme mon consolateur dans cette vie et dans l'autre.

Le vieux malade.

LETTRE

LETTRE CXXIX.

DU ROI.

A Potſdam, le 17 de décembre.

Il eſt agréable d'avoir le monument de toutes les penſées des hommes, qu'on a pu recueillir : pour les 1777. ouvrages d'imagination, je prévois qu'il faudra s'en tenir à *Homère*, *Virgile*, le *Taſſe*, *Voltaire* et l'*Arioſte*. Il ſemble qu'en tout pays les cervelles ſe deſsèchent et ne produiſent plus ni fleurs ni fruits. Pour les ouvrages hiſtoriques, il faudrait, pour les rendre utiles, les purger, ſi l'on pouvait, de l'eſprit de parti, des fauſſes anecdotes et des menſonges. Quant aux métaphyſiciens, on n'apprend chez eux que l'incompréhenſibilité de nombre d'objets que la nature a mis hors de la portée de notre eſprit ; et quant à tout le fatras théologique d'auteurs hypocondriaques et fanatiques, il ne mérite pas qu'on perde ſon temps à lire les chimères ineptes qui leur ont paſſé par le cerveau ; je ne dis rien de meſſieurs les géomètres qui carrent éternellement des courbes inutiles : je les laiſſe avec leurs points ſans étendue et leurs lignes ſans profondeur, ainſi que meſſieurs les médecins qui s'érigent en arbitres de notre vie, et qui ne ſont que les témoins de nos maux. Que vous dirai-je des chimiſtes qui, au lieu de créer de l'or, le diſſipent en fumée par leurs opérations ?

1777. Il ne refte donc pour notre utilité et pour notre confolation que les belles-lettres qu'on a nommées à jufte titre *les lettres humaines;* et c'eft à elles que je m'en tiens. Le refte peut être utile dans une capitale où des amateurs mal partagés des dons de la fortune ne peuvent pas vérifier des citations qu'ils ont trouvées en d'autres livres, et dont ils trouvent là les originaux: et voilà à quoi cette bibliothéque eft deftinée. Mais les œuvres de *Voltaire* y occupent la place la plus brillante; la belle édition in-4° y eft étalée dans toute fa pompe.

Vous me propofez un M. *de Lifle* pour bibliothécaire: mais je dois vous apprendre que nous en avons déjà trois; et que, felon l'axiome des nominaux, il ne faut pas multiplier les êtres fans néceffité. Je crois qu'il faudra nous en tenir au nombre que nous en avons.

Pour mon très-indigne pupille, le duc de *Virtemberg*, je fuis bien loin de vouloir excufer fes mauvais procédés. Il ne faut pas le rebuter; on gagne plus avec lui en l'importunant qu'en le convainquant de fon droit. Et j'efpère encore de pouvoir ériger un trophée à *Voltaire vainqueur du Duc.*

Je fuis fur le point d'aller à Berlin donner le carnaval aux autres fans y participer moi-même. Il s'y trouve un comte de *Montmorency-Laval*, très-aimable garçon que j'ai vu en Siléfie. Je me difpute avec lui: il veut apprendre l'allemand; je lui dis que cela n'en vaut pas la peine, parce que nous n'avons pas de bons auteurs, et qu'il ne veut apprendre cette langue que pour nous faire la guerre. Il entend raillerie, et n'eft certainement pas ennemi des Pruffiens.

Puiſſe la nature fortifier les fibres du vieux patriarche : je ne m'intéreſſe qu'à ſon corps, car 1777. ſon eſprit eſt immortel. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 janvier.

SIRE, GRAND HOMME,

QUE vous m'inſtruiſez, que vous me conſolez, que vous me fortifiez dans toutes mes idées au bout 1778. de ma carrière! Votre Majeſté, ou plutôt votre humanité a bien raiſon; le fatras métaphyſique, théologique, fanatique, eſt ſans doute ce que nous avons de plus mépriſable, et cependant on écrira ſur ces chimères abſurdes tant qu'il y aura des univerſités, des eſprits faux, et de l'argent à gagner.

Parmi les géomètres, il n'y a guère eu qu'*Archimède* et *Newton* qui aient acquis une véritable gloire, parce qu'ils ont inventé des choſes très-difficiles, très-inconnues et très-utiles; il n'y a point de gloire pour ceux qui ne ſavent que diviſer A — B, plus C par X moins Z, et qui paſſent leur vie à écrire ce que les autres ont imaginé.

Pour l'hiſtoire, ce n'eſt après tout qu'une gazette; la plus vraie eſt remplie de fauſſetés; et elle ne peut avoir de mérite que celui du ſtyle. Ce ſtyle eſt le fruit de la littérature; c'eſt donc à la littérature qu'il

1778. faut s'en tenir. C'eſt ainſi que penſa le grand *Condé* dans ſa retraite de Chantilly, c'eſt ainſi que penſe le grand *Frédéric* à Sans-ſouci.

Quand j'ai propoſé à votre Majeſté le ſieur *de Liſle* pour arranger votre nouvelle bibliothéque, je ne ſavais pas que vous aviez déjà pluſieurs gens de lettres occupés de ce ſervice. Je le propoſais comme un homme laborieux et exact, très-capable de faire des extraits et de tenir tout en ordre. J'avais éprouvé ſes talens dans ce travail, et j'oſais vous le préſenter comme un ſubalterne qui aurait bien ſervi dans cette partie.

Je vous ai plus d'obligation que vous ne penſez ; votre pupille vient enfin de ſe laiſſer un peu attendrir, il m'a payé vingt mille francs ſur les quatre-vingt mille que je lui avais prêtés ; et peut-être avant ma mort me payera-t-il le reſte ; c'eſt vous que j'en dois remercier.

M. le comte de *Montmorency-Laval* ſaura bientôt aſſez d'allemand pour faire tourner à droite et à gauche, et pour commander l'exercice; mais en vous entendant parler français il donnera la préférence à la langue des *Montmorency ;* ſans doute les hommes de ſa maiſon doivent aimer les Pruſſiens. Il n'y a jamais eu que le cardinal de *Bernis*, qui ait imaginé d'unir la France avec la maiſon d'Autriche contre la maiſon de Brandebourg ; il en a été bien puni. Sa politique a été auſſi malheureuſe que les chimères théologiques de trente autres cardinaux ont été ridicules.

Je ne ſais ſi les chariots de poſte ont apporté à votre Majeſté le petit paquet , contenant deux

exemplaires du petit livre contre la torture et contre la caroline de *Charles-Quint:* nous allons tâcher d'être humains chez nos Suiſſes, ce ſera à votre exemple; vous en donnez à la terre entière dans tous les genres. Je me jette à vos pieds du fond de mon trou, avec tout le reſpect, toute la reconnaiſſance, toute l'admiration que vous ne pouvez pas m'empêcher de reſſentir, quoique cela doive vous être fort indifférent dans le comble de votre grandeur et de votre gloire.

1778.

LETTRE CXXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, le premier d'avril.

SIRE,

Le gentilhomme français qui rendra cette lettre à votre Majeſté, et qui paſſe pour être digne de paraître devant elle, pourra vous dire que ſi je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis long-temps, c'eſt que j'ai été occupé à éviter deux choſes qui me pourſuivaient dans Paris, les ſifflets et la mort.

Il eſt plaiſant qu'à quatre-vingt-quatre ans j'aye échappé à deux maladies mortelles. Voilà ce que c'eſt que de vous être conſacré : je me ſuis renommé de vous, et j'ai été ſauvé.

J'ai vu avec ſurpriſe et avec une ſatisfaction bien douce, à la repréſentation d'une tragédie nouvelle, que le public qui regardait, il y a trente ans,

1778. *Conſtantin* et *Théodoſe* comme les modèles des princes et même des ſaints, a applaudi avec des tranſports inouis à des vers qui diſent que *Conſtantin* et *Théodoſe* n'ont été que des tyrans ſuperſtitieux. J'ai vu vingt preuves pareilles du progrès que la philoſophie a fait enfin dans toutes les conditions. Je ne déſeſpérerais pas de faire prononcer dans un mois le panégyrique de l'empereur *Julien :* et aſſurément ſi les Pariſiens ſe ſouviennent qu'il a rendu chez eux la juſtice comme *Caton*, et qu'il a combattu pour eux comme *Céſar*, ils lui doivent une éternelle reconnaiſſance.

Il eſt donc vrai, Sire, qu'à la fin les hommes s'éclairent, et que ceux qui ſe croient payés pour les aveugler ne ſont pas toujours les maîtres de leur crever les yeux! Grâces en ſoient rendues à votre Majeſté. Vous avez vaincu les préjugés comme vos autres ennemis : vous jouiſſez de vos établiſſemens en tout genre. Vous êtes le vainqueur de la ſuperſtition, ainſi que le ſoutien de la liberté germanique.

Vivez plus long-temps que moi pour affermir tous les empires que vous avez fondés. Puiſſe *Fédéric le grand* être *Fédéric immortel !*

Daignez agréer le profond reſpect et l'inviolable attachement de *Voltaire.*

Fin des Lettres du roi de Pruſſe et de M. de Voltaire.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT.

On a cru devoir placer à la fin de ce troisième volume, ce qu'on a pu recueillir des différentes correspondances relatives à la maison de Brandebourg.

LETTRES

DES

PRINCES DE PRUSSE, &c.

ET

DE M. DE VOLTAIRE.

LETTRE PREMIERE.

DE LA PRINCESSE ULRIQUE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

Octobre. 1743.

C'EST pour vous faire part, Monfieur, de l'aventure la plus étrange de ma vie, que j'ai le plaifir de vous écrire. Comme vous y avez donné lieu, je ne pouvais me difpenfer de vous en faire le récit. Retirée dans ma folitude, dans le temps que *Morphée* sème fes pavots, je goûtais le plaifir d'un fommeil doux et tranquille. Un fonge charmant s'emparait de mes fens. *Apollon*, d'un port majeftueux, l'air doux et gracieux, fuivi des neuf fœurs, fe préfente à ma vue. J'apprends, dit-il, jeune mortelle,

1743. que tu reçus des vers de mon favori (1). Une chétive prose fut toute ta réponse, j'en fus offensé. Ton ignorance fit ton crime ; te pardonner, c'est l'ouvrage des Dieux. Viens, je veux te dicter. J'obéis en écrivant ce qui suit :

Quand vous fûtes ici, Voltaire,
Berlin, de l'arsenal de Mars,
Devint le temple des beaux arts ;
Mais trop plein de l'objet dont le cœur vous sut plaire,
Emilie en tous lieux présente à vos regards, . . .
Enfin l'illusion, une douce chimère,
Me fit passer chez vous pour reine de Cythère.
Au sortir de ce songe heureux,
La vérité toujours sévère
A Bruxelles bientôt dessillera vos yeux ;
Je sens assez de nous la différence extrême.
O vous, tendres amis, qui vous rendez fameux,
Au haut de l'Hélicon vous vous placez vous-même ;
Moi, je dois tout à mes aïeux.
Tel est l'arrêt du sort suprême :
Le hasard fait les rois, la vertu fait les Dieux.

A ces mots je m'éveillai ; à mon réveil vous perdites un empire, et moi l'art de rimer. Contentez-vous, Monsieur, qu'une deuxième fois en prose, je vous assure de l'estime parfaite avec laquelle je suis votre affectionnée

ULRIQUE.

(1) Voyez le madrigal, *Souvent un peu de vérité*, &c. dans les Poësies mêlées, volume de Contes.

LETTRE II.

DE LA MEME.

Berlin, ce 29 octobre.

C'EST avec un vrai plaisir, Monsieur, que j'ai reçu votre lettre. Je me trouve fort embarrassée à y répondre. Ce n'est que la satisfaction de vous assurer de mon estime, qui me fait sacrifier mon amour propre. Je sais qu'il faudrait une autre plume et un esprit bien au-dessus du mien pour écrire à un homme tel que vous; mais j'espère que vous aurez quelque indulgence pour les défauts du style, qui ne vous convaincra que trop que je ne suis point déesse, mais un être des plus matériels. Je ne veux pas vous priver plus long-temps de ce qui vous sera le plus agréable. Ce sont les marques de bonté de la reine, ma mère, qui m'ordonne de vous assurer de son estime. Elle vous enverra la boîte et les portraits, et vous les auriez déjà reçus si le peintre avait été plus diligent.

1743.

Ma sœur implore le secours d'*Euterpe* pour animer les enfans de *Terpsicore*. La composition de la musique des ballets est à présent son occupation. Comme vous êtes le favori des neuf sœurs, je vous prie d'intercéder en sa faveur, pour la réussite de son ouvrage. Par reconnaissance, je ferai des vœux pour l'accomplissement de votre bonheur, que vous faites

consiſter à finir vos jours ici. J'y trouverai mon
1743. compte, ayant alors plus ſouvent le plaiſir de vous aſſurer de l'eſtime et de la conſidération avec laquelle je ſuis votre affectionnée

ULRIQUE.

LETTRE III.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Stutgard, ce 17 octobre.

J'AI reçu, Monſieur, la lettre dont il vous a plu
1750. m'honorer. J'y vois, avec plaiſir, les raiſons qui vous ont engagé à vous établir à la cour de Berlin; elles ſont dignes de vous, et d'un ſage qui cherche ſon pareil. Vous le trouverez ſur le trône. Il eſt à même de répandre ſa vertu ſur un peuple innombrable, et toutes ſes actions tendent à ce but élevé. Quel bonheur pour vous de pouvoir l'admirer, et de voir de plus près les rayons divins qui partent de ſon génie! La Divinité a vengé la nature en nous rendant un *Marc-Aurèle.*

Il eſt temps actuellement de plaider ma cauſe. Vous dites, Monſieur, que je me ſuis expatrié, et vous ne voulez point entrevoir les raiſons qui m'invitent à ſervir en France. J'imagine que j'y ſuis plus à même de rendre des ſervices importans à ma patrie, que dans ſon ſein même. Voilà, Monſieur, ce qui m'y a engagé. Trouvez-vous encore que je lui ſois rebelle,

et oserez-vous encore me désapprouver? Le but de tout homme de bien doit être le bonheur de ses concitoyens. Je puis vous assurer que ce sont-là mes vues, et que jamais je ne m'en écarterai. Vous me dites encore que le séjour de Paris est plus fait pour moi que pour vous. Les plaisirs brillans qu'on y rencontre ne me tentent nullement. J'en cherche de plus solides, et celui d'oser et de pouvoir me respecter est le seul que j'envie. Les fêtes agréables dont Paris est surchargé me paraissent insipides et maussades. J'y trouve un vide affreux, indigne de tout homme qui pense. J'envisage Paris d'un côté tout opposé. C'est un théâtre immense. Les acteurs qui le montent ne sont pas tous égaux; mais la représentation, la plupart du temps, en est fort comique. Le rôle que j'y veux remplir est difficile, mais il est convenable. Voilà mes plaisirs, Monsieur; le dîner que vous me proposez n'est point de refus; au contraire, il me flatte infiniment. J'ai une grâce à vous demander, et je suis persuadé d'avance que vous ne me l'accorderez pas: j'en conçois l'impossibilité; mais on me force à vous en parler. C'est la duchesse régnante, ma belle-sœur, qui est très-sensible à votre souvenir, qui désirerait lire votre Rome sauvée, et vous fait sommer de la lui envoyer. C'est vous embarrasser cruellement. Il ne fait pas bon vous ennuyer plus long-temps: je finis donc en vous assurant de toute l'amitié et de tout l'attachement possibles avec lesquels je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LOUIS, *prince de Virtemberg.*

1750.

LETTRE IV.

DU MEME.

1750. QUE je ſuis fâché, Monſieur, de n'avoir pu aſſiſter aux repréſentations de Rome ſauvée, que vous avez bien voulu accorder à madame la ducheſſe *du Maine!* Les perſonnes qui ont été plus heureuſes que moi, ne peuvent aſſez m'exprimer leur contentement. Je vous prie de ne pas douter de la part que j'y prends. J'en ſuis pénétré de joie, mais je ne m'en ſuis point étonné; vous êtes fait pour nous donner du parfait, et on doit l'attendre d'un génie tel que le vôtre. Mais pourquoi être ingrat à votre patrie? Pourquoi nous ſouſtraire un morceau digne des Romains, que vous dépeignez ſi bien, pour l'emporter dans des contrées éloignées? Eſt-ce pour nous priver du plaiſir de vous applaudir? ou eſt-ce que vous ne nous croyez pas dignes de poſſéder du bon? Je crois, à vous dire la vérité, avoir deviné juſte, et ne puis que vous donner raiſon. Vous n'êtes pas fait, Monſieur, pour être en concurrence avec l'auteur d'Ariſtomène et de Cléopâtre. Quoi de plus inſultant pour nous que de voir réuſſir ces deux pièces avec tant d'éclat? Quoi de plus cruel et de plus inſultant pour la France que de voir ſon plus beau génie s'éloigner d'elle, lui à qui on devrait élever des autels, et qu'on devrait encenſer comme un Dieu? Et que de gloire pour vous d'être le ſeul, dans ce ſiècle lâche et efféminé, qui penſiez avec force et avec élévation!

Je vous le répète encore, Monfieur; rien ne m'a plus flatté que les applaudiffemens que mes amis vous ont juftement accordés. Je défirerais pouvoir vous prouver tout le plaifir que cela m'a fait, et en même temps l'amitié et l'attachement avec lefquels je fuis, Monfieur, votre très-humble et très-obéiffant ferviteur, 1750.

LOUIS, *prince de Virtemberg.*

LETTRE V.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 10 décembre,

JE vous ai promis, Monfieur, de vous écrire, et je vous tiens parole. J'efpère que notre correfpondance ne fera pas auffi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez fouvent fujet de vous répondre. Je ne vous parlerai point de mes regrets; ce ferait les renouveler. Je fuis fans ceffe transportée dans votre abbaye, et vous jugez bien que celui qui en eft abbé m'occupe toujours. Je me fuis acquittée de vos commiffions auprès du margrave. Il me charge de vous affurer de fon amitié, et vous prie de mettre à fin l'affaire du marquis d'*Adhémar*. Il fera charmé de le prendre à fon fervice en qualité de chambellan, et lui fera des conditions dont il pourra être content. Quoique votre recommandation fuffife auprès du margrave, il ferait pourtant néceffaire, pour l'agrément du marquis, d'en avoir une ou de M. de *Puifieulx*

1750. ou de M. d'*Argenson*, qu'il pût produire à la cour. Je vous ferai bien obligée si vous pouvez le déterminer à venir bientôt ici, où nous avons grand besoin de secours pour remplir les vides de la conversation. Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise où il y a de longues pauses qui finissent par des tons discordans. Je crains que ma lettre ne s'en ressente; tant mieux pour vous, Monsieur; il faut des momens d'ennui dans la vie pour faire valoir d'autant plus ceux qui sont plaisir. Après la lecture de cette lettre, les petits soupers vous paraîtront bien plus agréables. Pensez-y quelquefois à moi, je vous en prie, et soyez persuadé de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

LETTRE VI.

DE LA MEME.

Le 18 février.

1751. Si vous désirez grandement de me revoir, je vous rends le réciproque; partant frère *Voltaire* sera le bien venu, en quelque temps que ce soit: et nous tâcherons de lui rendre notre abbaye agréable, autant que faire sera possible. Ne vous émerveillez pas de mon langage de jadis. Il était naïf; et qui dit naïf, dit sincère. Bref, je lis les Mémoires de *Sully*, et j'ai parcouru tous ceux que j'ai sur l'Histoire de France.

Ces

Ces mémoires ſecrets mettent infiniment mieux au fait que les hiſtoires générales où les auteurs attribuent ſouvent les belles actions, tant politiques que militaires, à ceux qui n'y ont eu que peu de part. J'ai conclu que vous avez eu de très-grands hommes, et des rois très-ordinaires. *Henri IV* n'aurait peut-être jamais régné, ou ne ſe ſerait pas maintenu, ſans un *Sully*; et *Louis XIV*, ſans les *Louvois*, les *Colbert* et les *Turenne*, n'aurait jamais acquis le ſurnom de *grand.* Tel eſt le monde : on ſacrifie à la grandeur et rarement au mérite. 1751.

Vous me mandez des choſes bien extraordinaires. *Apollon* eſt en procès avec un juif! Fi donc, Monſieur, cela eſt abominable. J'ai cherché dans toute la mythologie, et n'ai trouvé ombre de plaidoyer dans ce goût au Parnaſſe. Quelque comique qu'il ſoit, je ne veux point le voir repréſenter ſur la ſcène. Les grands hommes n'y doivent paraître que dans leur luſtre. Je veux vous y contempler juge de l'eſprit, des talens et des ſciences, triomphant des *Racine* et des *Corneille*, et dictateur perpétuel de la république des belles-lettres. J'eſpère que votre iſraélite aura porté la peine de ſa fourberie, et que vous aurez l'eſprit tranquille.

Envoyez-nous bientôt le marquis d'*Adhémar*; ſongez à la joie, renoncez à la repentance; portez-vous bien; penſez quelquefois à moi, et comptez ſur ma parfaite eſtime.

WILHELMINE.

LETTRE VII.

DE LA MEME.

25 décembre.

1751. SOEUR *Guillemette* à frère *Voltaire*, salut ; car je me compte parmi les heureux habitans de votre abbaye, quoique je n'y sois plus : et je compte très-fort, si DIEU me donne bonne vie et longue, d'y aller reprendre ma place un jour. J'ai reçu votre consolante épître. Je vous jure mon grand juron, Monsieur, qu'elle m'a infiniment plus édifiée que celle de saint *Paul* à la dame élue. Celle-ci me causait un certain assoupissement qui valait l'opium, et m'empêchait d'en apercevoir les beautés. La vôtre a fait un effet contraire ; elle m'a tirée de ma léthargie, et a remis en mouvement mes esprits vitaux.

Quoique vous ayez remis votre voyage de Paris, j'espère que vous me tiendrez parole, et que vous viendrez me voir ici. *Apollon* vint jadis se familiariser avec les mortels, et ne dédaigna pas de se faire pasteur pour les instruire. Faites-en de même, Monsieur ; vous ne pouvez suivre de meilleur modèle.

Que dites-vous de l'arrivée du Messie à Dresde ? Pourrez-vous après cela révoquer en doute les miracles ? Si j'avais été le prince royal de Saxe, j'en aurais laissé tout l'honneur au Saint Esprit ; mais il pense comme *Charles VI.* Lorsque l'impératrice accoucha de l'archiduc, on cria que c'était à *Népomucène* qu'on

en avait l'obligation ; à Dieu ne plaiſe, dit l'empereur; je ſerais donc cocu. 1751.

Mais laiſſons là le Saint Eſprit et le Meſſie. Quoiqu'il ſoit né aujourd'hui, je vous aſſure que je n'aurais pas penſé à lui, ſans l'aventure merveilleuſe de Saxe. J'aime mieux penſer aux beaux eſprits de Potſdam, à ſon abbé et à ſes moines. Reſſouvenez-vous quelquefois en revanche, des abſens ; et comptez toujours ſur moi, comme ſur une véritable amie.

WILHELMINE.

LETTRE VIII.

DE LA MEME.

Le 6 de janvier.

Je profite d'un moment qui me reſte pour vous avertir, Monſieur, que le duc de *Virtemberg* a deſſein d'engager le marquis d'*Adhémar* dans ſon ſervice. Il a fait connaiſſance avec lui à Paris, et j'ai appris, par un cavalier de la ſuite du duc, que le marquis d'*Adhémar* ſe propoſait de venir ici. Je vous prie de le prévenir, et de l'engager à ſe rendre bientôt en cette cour. Je vous ſouhaite, dans le cours de cette année, une ſanté parfaite. C'eſt la ſeule choſe qui vous manque pour vous rendre heureux. Nous hiſtrionons ici comme vous le faites à Berlin. Adieu ; il faut que je vous quitte pour repaſſer mon rôle. Soyez perſuadé de ma parfaite eſtime. 1752.

WILHELMINE.

LETTRE IX.

DE LA MEME.

Le 23 janvier.

1752. IL faut que je me fois très-mal expliquée dans ma dernière lettre, puifque vous n'en avez pas compris le fens. Peut-être étais-je dans ce moment-là infpirée du Saint Efprit. Comme vous n'êtes pas apôtre, vous avez trouvé fort obfcur ce que je croyais fort clair. J'en viens à l'explication. Le duc de *Virtemberg* m'a marqué qu'il avait deffein d'engager le marquis d'*Adhémar* à fon fervice. J'ai craint qu'il ne vous prévînt, et vous ai prié de faire en forte que le marquis refufe les propofitions qu'on lui fera de la part du duc. Le margrave ne vous démentira point par rapport aux quinze cents écus d'appointemens que vous lui avez offerts. Je vous prie de dépêcher cette affaire, et d'engager M. d'*Adhémar* à fe rendre bientôt ici. On lui deftine une charge de cour au-deffus de celle de chambellan, et vous pouvez compter que le margrave aura pour lui toutes les attentions imaginables.

Je crois que votre féjour en Allemagne infpire dans tous les cœurs la fureur de réciter des vers. La cour de Virtemberg revient exprès ici pour hiftrioner avec nous. Le fenfé *Vriot* nous a choifi, felon moi, la plus déteftable pièce de théâtre qu'il y ait pour la verfification : c'eft Orefte et Pilade de *la Motte*. J'admire

les différentes façons de penser qu'il y a dans le monde. Vous excluez les femmes de vos tragédies de Potsdam, et nous voudrions, si nous avions un *Voltaire*, retrancher les hommes de celles que nous jouons ici. N'y aurait-il pas moyen que vous puissiez nous accommoder une de vos pièces, et y donner les deux principaux rôles aux femmes? Le duc et ma fille jouent fort joliment; mais c'est tout. Le pauvre *Monperni* est encore trop languissant pour prendre un grand rôle, et le reste ne fait qu'estropier vos pièces. Je n'ai osé proposer Sémiramis; la duchesse mère ayant représenté cette pièce à Stutgard. 1752.

J'ai vu, ces jours passés, un personnage singulier. C'est un référendaire du pape, prélat, chanoine de Sainte-Marie, et malgré tout cela homme sensé; déchaîné contre les moines, à l'abri du préjugé, et ne parlant que de tolérance.

Votre petit acteur est arrivé. Comme j'ai été tout ce temps fort incommodée, je ne l'ai point encore vu; mais on m'en dit beaucoup de bien.

Venez bientôt nous voir dans notre couvent; c'est tout ce que nous souhaitons. Le margrave vous fait bien des amitiés. Saluez tous les frères qui se souviennent encore de moi, et soyez persuadé que l'abbesse de Bareith ne désire rien tant que de pouvoir convaincre frère *Voltaire* de sa parfaite estime.

WILHELMINE.

LETTRE X.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Brunsvick, ce 20 février.

1752. J'AI reçu, Monſieur, avec toute la ſatisfaction poſſible le *Siècle de Louis XIV*, qu'il vous a plu de m'envoyer. Je vous aſſure que je le lirai avec toute l'attention et le plaiſir que méritent vos ouvrages. Ce ſera enſuite l'ornement le plus diſtingué de ma bibliothéque, accompagné de toutes vos productions qui vous rendent ſi célèbre et immortel. Je ſerais charmée ſi la ſituation de votre ſanté ſe rétablit au point que je puiſſe eſpérer que vous ne me flattez pas vainement et que vous me procurerez l'agrément de vous voir cet été ici. Je vous attends pour vous remercier de bouche, comme par écrit, de votre obligeante attention, et pour vous marquer combien je ſuis votre affectionnée.

CHARLOTTE.

LETTRE XI.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 20 avril.

La pénitence que vous vous imposez a achevé de fléchir mon courroux. Je n'avais pu encore oublier votre indifférence. Il ne fallait pas moins qu'un pélerinage à Notre-Dame de Bareith pour effacer votre péché. Frère *Voltaire* sera pardonné à ce prix. Il sera le bien venu ici, et y trouvera des amis empressés à l'obliger et à lui témoigner leur estime. Je doute encore de l'accomplissement de vos promesses. Le climat d'Allemagne a-t-il pu en si peu de temps réformer la légéreté française ? Le voyage de France et d'Italie, réduits en châteaux en Espagne, me font craindre le même sort pour celui-ci. Soyez donc archi-germain dans vos résolutions, et procurez-moi bientôt le plaisir de vous revoir.

1752.

Quoiqu'absent vous avez eu la faculté de m'arracher des larmes. J'ai vu hier représenter votre faux prophète. Les acteurs se sont surpassés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs franconiens, qui d'ailleurs ressemblent assez aux rochers qu'ils habitent.

Le marquis d'*Adhémar* a fait écrire, il y a quatre semaines, à M. de *Folard*. J'ai oublié de vous le mander dans ma dernière lettre. Vous jugez bien que ses offres ont été reçues avec plaisir. *Monperni* lui a écrit en conséquence. J'espère qu'il sera content

1752. des conditions. Elles ſont plus avantageuſes que celles qu'il avait déſirées. Elles conſiſtent en 4000 livres, la table, et l'entretien de ſes équipages. Je vous prie d'achever votre ouvrage et de faire en ſorte qu'il ſoit bientôt fini. Je vous en aurai une grande obligation. Vous ſavez que le titre qu'il demande n'eſt point uſité en Allemagne. Comme il répond à celui de chambellan, il aura ce titre auprès de moi.

Le temps m'empêche de vous en dire davantage aujourd'hui. Soyez perſuadé que je ſerai toujours votre amie.

WILHELMINE.

LETTRE XII.

DE LA MEME.

Le 12 juin.

Le marquis d'*Adhémar* n'eſt point encore arrivé ici, mais nous l'attendons à toute heure. Il a été malade, ce qui a différé ſon départ. Je crois qu'il eſt beaucoup plus facile d'avoir des *Adhémar* et des *Graffigny* que des *Voltaire*. Il n'y a que le roi qui ſoit en droit de poſſéder ceux-ci. Vous me faites éprouver le ſort de *Tantale*. Vous me flattez toujours par la promeſſe de venir faire un tour ici, et lorſque je m'attends à vous voir, mes eſpérances s'évanouiſſent. Si vous en aviez eu bonne envie, vous auriez pu profiter de l'abſence du roi ; mais vous ſuivez la maxime de beaucoup de grands miniſtres, qui payent de belles

paroles ſans effet. J'ai écrit au roi ce que vous me mandez ſur ſon ſujet. Il eſt difficile de le connaître ſans l'aimer, et ſans s'attacher à lui. Il eſt du nombre de ces phénomènes qui ne paraiſſent tout au plus qu'une fois dans un ſiècle. Vous connaiſſez mes ſentimens pour ce cher frère, ainſi je tranche court ſur ce ſujet. Nous menons préſentement une vie champêtre. Je partage mon temps entre mon corps et mon eſprit : il faut bien ſoutenir l'un pour conſerver l'autre, car je m'aperçois de plus en plus que nous ne penſons et n'agiſſons que ſelon que notre machine eſt montée. Vous ſemblez devenu bien miſanthrope. Vous reſtez à Potſdam tandis que le roi eſt à Berlin, et vous vous imaginez qu'un philoſophe ne convient point à une noce. On voit bien que vous n'avez jamais tâté du mariage, et que vous ignorez qu'un des points eſſentiels dans cet état eſt d'être bon philoſophe, ſurtout en Allemagne. Les quatre vers que vous faites ſur ce ſujet me paraiſſent un peu épicuriens, et cet épicurianiſme eſt incompatible avec la miſanthropie. Il ne vous faudrait qu'une nouvelle *Uranie* pour vous tirer de vos réflexions noires, et pour vous remettre dans le goût des plaiſirs.

1752.

Le margrave vous fait bien des amitiés. *Monperni* eſt toujours de vos amis. Nous parlons ſouvent de vous ; mais cacochyme, et d'ailleurs accablé d'affaires, il ne peut vous écrire. Ses douleurs diminuent, mais il les a tous les jours pendant quelques heures, et vit comme un moine pour tâcher de ſe rétablir. Je ne le vois qu'un moment par jour. Il feſait la meilleure pièce de notre petite ſociété. J'eſpère qu'*Adhémar* y ſuppléera.

1752. Soyez persuadé que je ne cherche que les occasions de vous convaincre de ma parfaite estime.

WILHELMINE.

P. S. Le roi me dit lorsque j'étais à Berlin qu'il voulait faire écrire l'Esprit de *Bayle*. Si cet ouvrage a eu lieu, et qu'on puisse l'avoir, je vous prie de me le procurer. J'ai reçu un supplément au dictionnaire fait en Angleterre. Selon moi, il répond très-mal à son original.

LETTRE XIII.

DE LA MEME.

Erlang, le premier de novembre.

Il faudrait avoir plus d'esprit et de délicatesse que je n'en ai pour louer dignement l'ouvrage que j'ai reçu de votre part. On doit s'attendre à tout de frère *Voltaire*. Ce qu'il fait de beau ne surprend plus, l'admiration depuis long-temps a succédé à la surprise. Votre poëme, sur la loi naturelle, m'a enchantée. Tout s'y trouve : la nouveauté du sujet, l'élévation des pensées, et la beauté de la versification. Oserai-je le dire ? il n'y manque qu'une chose pour le rendre parfait. Le sujet exige plus d'étendue que vous ne lui en avez donné. La première proposition demande surtout une plus ample démonstration. Permettez que je m'instruise, et que je vous fasse part de mes doutes.

DIEU, dites-vous, a donné à tous les hommes la justice et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné ce qui leur est nécessaire. 1752.

DIEU ayant donné à l'homme la justice et la conscience, ces deux vertus sont innées dans l'homme et deviennent un attribut de son être. Il s'ensuit de toute nécessité que l'homme doit agir en conséquence et qu'il ne saurait être ni injuste ni sans remords, ne pouvant combattre un instinct attaché à son essence. L'expérience prouve le contraire. Si la justice était un attribut de notre être, la chicane serait bannie; les avocats mourraient de faim; vos conseillers au parlement ne s'occuperaient pas, comme ils font, à troubler la France pour un morceau de pain donné ou refusé; les jésuites et les jansénistes confesseraient leur ignorance en fait de doctrine.

Les vertus ne sont qu'accidentelles et relatives à la société. L'amour propre a donné le jour à la justice. Dans les premiers temps les hommes s'entre-déchiraient pour des bagatelles (comme ils font encore de nos jours); il n'y avait ni sureté pour le domicile, ni sureté pour la vie. Le tien et le mien, malheureuses distinctions (qu'on ne fait que trop de notre temps), bannissaient toute union. L'homme, éclairé par la raison, et poussé par l'amour propre, s'aperçut enfin que la société ne pouvait subsister sans ordre. Deux sentimens attachés à son être, et innés en lui, le portèrent à devenir juste. La conscience ne fut qu'une suite de la justice. Les deux sentimens dont je veux parler sont l'aversion des peines et l'amour du plaisir.

Le trouble ne peut qu'enfanter la peine, la tranquillité est mère du plaisir. Je me suis fait une étude

1752. particulière d'approfondir le cœur humain. Je juge par ce que je vois de ce qui a été. Mais je m'enfonce trop dans cette matière, et pourrais bien, comme *Icare*, me voir précipiter du haut des cieux. J'attends vos décisions avec impatience; je les regarderai comme des oracles. Conduisez-moi dans le chemin de la vérité, et soyez persuadé qu'il n'y en a point de plus évidente que le désir que j'ai de vous prouver que je suis votre sincère amie.

WILHELMINE.

LETTRE XIV.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 16 juin.

MONSIEUR,

1753. JE suis charmé que vous soyez content du peu de séjour que vous avez fait à notre cour. Vous ne devez qu'à vous-même les politesses qu'on vous y a faites. J'aurais été dans la joie si j'avais pu contribuer à vous rendre les jours que vous avez passés avec nous, agréables, pour tâcher de vous témoigner par-là mes sentimens qui ne varieront jamais à votre égard. Votre indisposition m'inquiéte d'autant plus que je vous crois très-mal logé au *Lion d'or*. J'espère d'apprendre bientôt que vous vous portez mieux, et que vous aurez continué votre route. Toutefois il ne paraît pas, à la lettre que vous m'avez écrite, que

vous ſoyez malade ; et il faut être ſain pour écrire des lettres auſſi énergiques et auſſi dégagées d'un fatras d'expreſſions inutiles. Je ſuis charmé que vous ſoyez content de nos ſalines; elles coûtent beaucoup, cependant les revenus en ſont aſſez conſidérables. Le grand défaut qu'elles ont, ſelon moi, c'eſt que les bâtimens ſont trop près les uns des autres, et par conſéquent ſujets à être mis en cendre au moindre feu ; ce qui ſerait une perte irréparable.

1753.

J'ai lu, ces jours paſſés, dans M. l'abbé *Nollet*, que la mer n'était ſalée que parce qu'elle diſſout des mines de ſel qui ſe rencontrent dans ſon lit comme il s'en trouve dans les autres parties de la terre. Je vous prie de m'en dire votre ſentiment. Je ſuis perſuadé, comme vous, qu'on ne change jamais un métal en un autre. Je n'avais auſſi jamais entendu parler de cet homme qui veut changer le plomb en étain. Nous mettrons cette découverte dans le même rang que ces mines d'acier qu'on croit avoir trouvées dans ce pays ; l'acier n'étant rien autre choſe qu'un fer rougi et trempé, par conſéquent ne pouvant ſe trouver naturellement dans la terre. Cela ſaute, ſelon moi, aux yeux. Vous avez raiſon de dire que je ſuis au-deſſus des étiquettes et des formules ; je ne les ai jamais aimées, et les aimerai encore bien moins que jamais avec des perſonnes comme vous dont je ſerai toujours charmé de cultiver l'amitié, et que je voudrais convaincre de plus en plus de l'eſtime la plus parfaite et de la conſidération la plus diſtinguée.

FRÉDÉRIC.

P. S. Mon père m'a chargé de vous faire ſes complimens.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE,

A. S. A. S. LE LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Suhwetzingen, près de Manheim, le 4 auguste.

MONSEIGNEUR,

1753. VOTRE Altesse sérénissime m'a recommandé de lui apprendre la suite de l'aventure odieuse de Francfort. Le roi de Prusse l'a fait désavouer par son envoyé en France. Cependant le brigandage exercé par *Freitag*, qui se dit ministre du roi de Prusse à Françfort, n'a pas encore été réparé; les effets volés n'ont point été restitués, et on n'a point rendu encore l'argent qu'on avait pris dans nos poches. Il ne faut point de formalités pour voler, et il en faut pour restituer. Il y a grande apparence que le conseil de la ville de Francfort ne voudra pas se couvrir d'opprobre; et on doit espérer que le roi de Prusse fera justice du malheureux qui, pour se faire valoir, d'un côté auprès de son maître, et de l'autre pour dépouiller des étrangers, a commis des violences si atroces. Il aurait peut-être fallu être sur les lieux pour obtenir une justice plus prompte. Voilà en partie pourquoi j'avais eu dessein de passer quelques semaines à Hanau. Mais ma santé, et les bontés de ma cour m'ont rappelé en France; et je compte y retourner après avoir profité quelque temps des agrémens de la cour de Manheim, dont je jouis sans oublier ceux

de la vôtre. Je ſerai pénétré toute ma vie, Monſeigneur, des bontés dont votre Alteſſe ſéréniſſime m'a honoré depuis que j'ai eu l'honneur de lui faire ma cour à Paris. Si j'étais plus jeune, je me flatterais de pouvoir encore venir me mettre à ſes pieds. Mais ſi je n'ai pas cette conſolation, j'aurai du moins celle de penſer que vous me conſervez votre bienveillance; et je ſerai attaché à votre Alteſſe ſéréniſſime jusqu'au dernier moment de ma vie avec le plus profond reſpect et le plus tendre dévouement. 1753.

LETTRE XVI.

DU PRINCE FREDERIC DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 16 d'avril.

Il y a long-temps, mon cher ami, que je vous cherche par-tout, et que je ne puis rien entendre de certain de l'endroit de votre ſéjour. Dernièrement un M. de *Wakenits*, qui vient de Gotha, m'aſſura que vous étiez à Colmar, et que vous aviez envoyé le deuxième tome des *Annales de l'Empire* à madame la ducheſſe, et que vous y aviez ajouté une dédicace à la fin pour cette princeſſe. Il m'eſt donc impoſſible de garder plus long-temps le ſilence ſans vous demander des nouvelles de votre ſanté; j'y prends trop de part pour tarder davantage à m'en informer. J'ai lu avec plaiſir le premier tome de vos *Annales*. On y remarque par-tout le feu qui brille dans tous vos écrits; et 1754.

1754. quoique cette façon d'écrire ne soit pas en elle-même si agréable que l'histoire, vous y avez donné cependant une tournure qui convient et qui est digne de son auteur, dont les ouvrages l'immortaliseront.

J'ai fait venir, il y a quelque temps, de Hollande, tous ces ouvrages. Je les relis tant que je peux, et je souhaiterais d'avoir plus de mémoire pour n'en rien perdre. Ils ne quittent point ma table, et d'abord que j'ai un moment à moi, je m'entretiens avec vous par le moyen de vos ouvrages. Permettez que je vous fasse ressouvenir que vous m'en avez promis une édition complète.

Faites-moi le plaisir de me donner bientôt de vos nouvelles. Il y en a qui disent que vous allez à Bareith, d'autres que vous retournerez à Berlin. J'y prends trop de part pour ne pas m'y intéresser vivement. Votre amitié me sera toujours précieuse; comptez sur un parfait retour de mon côté, étant avec toute la considération imaginable

FRÉDÉRIC, *prince héréditaire de Hesse.*

LETTRE

LETTRE XVII.

DU MEME.

Caſſel, le 7 mai.

VOTRE lettre, mon cher ami, m'a fait grand plaiſir. Je vous ſuis bien obligé des *Annales de l'Empire* que vous m'avez envoyées. J'ai commencé à les lire, et j'en ſuis preſqu'à la fin du premier tome. Je ſouhaiterais de trouver quelque choſe qui pût être à votre goût dans ces pays, pour vous l'offrir. Vous ne me dites rien de l'état de votre ſanté. Je veux donc la croire bonne pour ma propre ſatisfaction. 1754.

Le cabinet de phyſique me ferait grand plaiſir ſi nous n'en étions richement pourvus mon père et moi. J'oſe même dire que le mien eſt fort complet. Il n'en eſt pas de même des tableaux dont je ſerai charmé d'avoir une liſte des largeurs et hauteurs, en y joignant les prix, comme auſſi les ſujets. J'ai grande opinion des deux tableaux du *Guide* et de *Paul Véronèſe*. Le luſtre d'émail me ferait auſſi plaiſir ſi j'en ſavais la grandeur, de même que des ſtatues.

Je compte aller paſſer quelques mois à Aix-la-Chapelle et à Spa. L'exercice m'occupe à préſent; c'eſt de ces choſes qui fatiguent beaucoup le corps, ſans donner de la nourriture à l'eſprit. La lecture eſt un de mes amuſemens les plus chéris. Je préfère celle qui fournit à la réflexion; les livres qui traitent

1754. de physique, d'astronomie, de nouvelles découvertes, me font grand plaisir. Il a paru ces jours passés un livre intitulé *Songes physiques*. On l'attribue à M. de *Maupertuis*. Le titre m'invita à le lire. Le sublime auteur y traite de toutes les matières imaginables. Il prétend que la gêne est le principe de tout ce qu'on fait dans ce monde; qu'un homme qui se tue, le fait pour sortir de l'état de gêne où il croit être, pour chercher mieux; que quelqu'un qui boit, le fait pour sortir de l'état de gêne où la soif le retenait. Enfin il fait de cela un système, et en tire des conséquences extrêmement forcées. Tout ce que l'on peut dire, à l'honneur de l'auteur et du livre, c'est que ce sont des songes qu'il réfutera peut-être à son réveil. Ces songes peuvent aller de pair avec les lettres du même auteur, où il nous parle de la ville latine, des terres Australes, &c. Le style en est extrêmement confus; aussi les éditeurs n'ont pu s'empêcher de dire, dans leur préface, que l'auteur avait promis un dernier songe pour expliquer les autres.

Conservez-moi votre souvenir, et soyez persuadé, mon cher ami, de ma parfaite et sincère amitié.

FRÉDÉRIC.

P. S. Les cérémonies m'ennuient; aussi voyez-vous bien que je n'en fais pas à la fin de ma lettre. Mon père et la princesse vous font leurs complimens. Quel ne serait pas le plaisir que je ressentirais de vous voir en Allemagne!

LETTRE XVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A. S. A. S. LE PRINCE HEREDITAIRE DE HESSE-CASSEL.

14 mai.

MONSEIGNEUR,

Je suis toujours émerveillé de votre belle écriture. La plupart des princes griffonnent, et votre Altesse sérénissime aura peine à trouver des secrétaires qui écrivent aussi bien qu'elle. Permettez-moi d'en dire autant de votre style. Ce que vous dites des *Songes physiques* est bien digne d'un esprit fait pour la vérité. Je ne sais qui est l'auteur de cet ouvrage, que je n'ai point vu ; mais votre extrait vaut assurément mieux que le livre.

1754.

On fait à présent à Colmar une expérience de physique fort au-dessus de celles de l'abbé *Nollet*. Elle est doublement de votre ressort, puisque vous êtes physicien et prince : il s'agit de tuer le plus d'hommes qu'on pourra, au meilleur marché possible, au moyen d'une poudre nouvelle, faite avec du sel qu'on convertit en salpêtre. Le secret a déjà fait beaucoup de bruit en Allemagne, et a été proposé en Angleterre et en Danemarck. En effet, on a fait du bon salpêtre avec du sel, en y versant beaucoup de nitre ; c'est-à-dire, on a fait du salpêtre avec du

1754. ſalpêtre, à grands frais, comme on fait de l'or; et ce n'eſt pas là notre compte. Les deux opérateurs qui travaillent à Colmar en préſence des députés de la compagnie des poudres en France, ont demandé quatre cents cinquante mille écus d'Allemagne pour leur ſecret, et un quart dans le bénéfice de la vente. Ces propoſitions ont fait croire qu'ils ſont sûrs de leur opération. L'un eſt un baron de Saxe nommé *Plancts*, l'autre un notaire de Manheim nommé *Boull* qui fait actuellement de l'or aux Deux-Ponts, et qui a quitté ſon creuſet pour les chaudières de Colmar. Il y a trois mois qu'ils diſent que la converſion ſe fera demain. Enfin, le baron eſt parti pour aller demander en Saxe de nouvelles inſtructions à un de ſes frères qui eſt grand magicien. Le notaire reſte toujours pour achever ſon acte authentique, et il attend patiemment que le nitre de l'air vienne cuire ſon ſel dans ſes chaudières et le faire ſalpêtre. Il eſt bien beau à un homme comme lui de quitter le grand œuvre pour ces bagatelles. Juſqu'à préſent le nitre de l'air ne l'a pas exaucé; mais il ne doute pas du ſuccès. Voilà de ces cas où il ne faut avoir de foi que celle de St *Thomas*, et demander à voir et à toucher.

Je ſuis bien fâché, Monſeigneur, d'aller à Plombières pendant que votre Alteſſe ſéréniſſime va à Spa et à Aix. Peut-être ne dirigerai-je pas toujours ma courſe ſi mal.

Je renouvelle à votre Alteſſe ſéréniſſime, Monſeigneur, mon reſpect, &c.

LETTRE XIX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 28 février.

NOUS ſommes deux à vous écrire cette lettre; l'un eſt un abbé qui écrit ſur la muſique, non pas en muſicien, mais en philoſophe, grand admirateur de M. de *Voltaire*, et qui réunit l'ame de *Socrate* et l'eſprit de *Pythagore;* et l'autre enfin eſt un jeune ſuève que vous avez grondé quelqueſois, et qui n'a d'autre mérite que celui d'aimer beaucoup vous et la vérité, et un peu la gloire. Notre lettre ſera remplie de queſtions. Nous voulons jouir de cet eſprit philoſophique qui voit, qui comprend, qui ſaiſit, qui éclaire tous les ſujets ſur leſquels il ſe répand. 1755.

D'abord ce même abbé, qui peut dire la meſſe et qui ne la dit pas, qui adore vos ouvrages quoiqu'ils renverſent des préjugés, qui ne va point à vos tragédies parce que les trop grandes émanations l'incommodent, voudrait ſavoir de vous, Monſieur (vous voyez bien que je ne fais qu'écrire ce que l'on me dicte, car j'aurais dit: Mon cher maître), ſi M. de *Monteſquieu*, qui avait de la probité, ne renvoyait point en ſecret à nombre d'auteurs qui aſſurément ne vous ſont pas inconnus, une bonne partie de l'eſtime que le public lui a accordée?

Pour moi, ſans conſulter *Monteſquieu*, je ſerais bien aiſe de ſavoir de vous quelle doit être la philoſophie des princes?

1755. L'abbé, car je ne ſais quel démon l'a mis aux trouſſes de M. de *Monteſquieu*, vous demande ſi le préſident a imaginé avant que de penſer, ou s'il a penſé avant que d'imaginer?

Et moi, je vous demande ſi un prince qui gouverne deſpotiquement peut ne pas craindre le diable? et ſi les loups bleus ſont plus de mal que les ours noirs qui travaillent ſans relâche à rappeler la barbarie que les arts et les ſciences repouſſent avec peine? A propos d'ours, l'archevêque eſt exilé.

Autre queſtion de l'abbé, qui s'imagine que la mère babillarde du marquis, dans votre comédie de Nanine, eſt la parodie du babillard *Polydore* de la Mérope, du marquis *Maffei*.

Pour moi, qui aime fort à rendre juſtice aux héros, je vous prie de me dire s'il vaut mieux ſacrifier le tout à une de ſes parties, ou n'avoir pas leurs cinquante mille hommes, et faire le bonheur de ſon peuple?

L'abbé et moi nous voulons bien vous épargner un millier de queſtions que nous avions encore à vous faire, pour nous livrer tout entiers à l'enthouſiaſme dont vous nous avez remplis.

Maintenant que mon ſecond ne s'en mêle plus, je vous prie de me dire s'il eſt vrai qu'on imprime la Pucelle. Ce ſerait le comble de la perfidie, et vraiſemblablement vous ſauriez à qui vous en prendre. Je ne le crois pas. Le trait ſerait trop noir. J'aime toujours mon maître, car il eſt impoſſible de ne le pas aimer. C'eſt avec ces ſentimens que je ſerai toujours votre très-humble et très-dévoué ſerviteur,

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XX.

DU MEME.

A Paris, le 2 mai.

Le porteur de cette lettre, Monſieur, eſt un garçon auquel je m'intéreſſe ſincèrement. Il s'appelle *Fierville*, et il eſt attaché à la cour de ſon Alteſſe royale madame la margrave de Bareith. C'eſt un très-bon acteur, et qui s'eſt ſurtout appliqué à remplir les rôles principaux de vos tragédies. Il vous a étudié avec beaucoup de ſoin, et il m'a demandé une lettre pour vous, que je lui ai accordée avec bien du plaiſir. 1755.

Je ſuis dans la douleur la plus profonde. Naguère que d'*Han*..., par ſa mauvaiſe conduite, s'eſt montré indigne de l'opinion que j'avais conçue de lui; je dis mauvaiſe conduite pour n'en pas dire plus; et aujourd'hui je viens de perdre un ami, qui était le vôtre; un homme dont les connaiſſances étaient auſſi étendues, le génie auſſi élevé que ſon ame était ſimple; M. de *Lironcourt* eſt mort. Je l'ai toujours regardé comme une machine merveilleuſe; toute la nature était raſſemblée dans ſa tête. O vous qui êtes ſenſible, jugez de mon affliction! il eſt mort le moment après m'avoir rendu les plus grands ſervices. Il laiſſe une famille nombreuſe, ſans bien, déſolée, et ſon malheur ſerait affreux, ſi elle n'était appuyée du plus noble, du plus généreux, du plus

aimable des hommes. Quand je vous dirai que ce
1755. protecteur eſt M. le duc de *Nivernois*, vous ceſſerez de la plaindre. Oui, les ſoins officieux qu'il daigne prendre pour elle, m'attachent à lui pour toujours. Il eſt digne d'être aimé de vous; mais je finis, car la douleur et l'admiration m'empêchent également de vous en dire davantage.

Je vous aime du fond de mon cœur.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXI.

DU PRINCE DE VIRTEMBERG.

A Paris, ce 4 juin.

J'AI reçu les deux lettres, Monſieur, que vous m'avez écrites, la première concernant notre calculateur, et la ſeconde dans laquelle vous me parlez de la Pucelle.

D'abord je vous promets de ne me plus rapporter au calcul des autres, et de laiſſer pendus ceux que leur mérite a élevés à ce ſublime degré d'honneur; ſecondement, je vous aſſure de ne me plus livrer aux apparences, et d'approfondir le caractère de ceux qui voudront bien s'attacher à moi.

Pour ce qui eſt de la Pucelle je croirais vous manquer ſi j'acceptais vos offres, et j'oſe vous engager ma parole d'honneur que je n'en ai pas le moindre lambeau. Soyez sûr que je vous l'aurais envoyée, et

que je préfère infiniment votre tranquillité au plaisir que je pourrais goûter. J'en connais à la vérité quelques copies, mais elles sont dans des mains qui ne me permettent pas de les soupçonner. Rassurez-vous, et soyez bien persuadé que je conserverai votre lettre pour l'opposer à tout ce qu'on pourrait faire de contraire à vos intentions. 1755.

Puissé-je trouver des occasions propres à vous témoigner la tendre amitié avec laquelle je suis, Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

LOUIS, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXII.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Paris, le 27 novembre.

Je viens de recevoir dans le moment, Monsieur, cet exemplaire imprimé de la Pucelle. Je me fais un scrupule de l'avoir autrement que par vous. Ainsi je vous l'envoie tel qu'on me l'a apporté, sans l'avoir fait couper, et par conséquent sans l'avoir lu.

Je crois que vous serez convaincu maintenant qu'on vous trompait en vous assurant que j'en avais sept chants. Je ne veux vos ouvrages que par vos mains, et non par celles de vos ennemis qui ont intérêt à les falsifier.

Je vous prie de m'aimer toujours un peu, et d'être persuadé de la tendre amitié avec laquelle je serai toujours, Monsieur, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Aux Délices, le 14 juin.

1756. UN suisse, un solitaire, un de vos serviteurs les plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre Altesse sérénissime est au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée, qui appartenait autrefois à *Vénus*, ensuite aux Carthaginois; qui n'était pas faite pour des Anglais, et qui sera bientôt toute entière à M. le maréchal de *Richelieu*. Si vous êtes là, Monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très-bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivouac : on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre Altesse sérénissime. Je me donne rarement cet honneur parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade, retiré sur les bords d'un lac, n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si dans les momens de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paraît depuis peu

des Mémoires du feu marquis de *Torcy*, dignes d'être lus de votre Alteffe. Elle y verra un détail vrai et inftructif des humiliations que *Louis XIV* eut à effuyer pendant qu'il demandait grâce aux Hollandais. Vous contribuez actuellement, Monfeigneur, à une gloire auffi grande que ces abaiffemens furent triftes. 1756.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne fais comment, les Lettres de madame de *Maintenon*, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philofophie.

Le même *la Beaumelle* a compilé fur des manufcrits fix volumes de Mémoires pour fervir à l'hiftoire de *Louis XIV* et de la cour; mais il a mêlé, au peu de vérités que ces Mémoires contenaient, toutes les fauffetés que l'envie de vendre fon livre lui a fuggérées, et toutes les indécences de fon caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, Monfeigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans ùn pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre Alteffe, et que ce n'eft pas dans ce pays-là que je voudrais lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de *Beauvau* a fouvent le bonheur de vous voir. C'eft après vous, Monfeigneur, celui dont je fuis le plus fâché d'être éloigné. Votre Alteffe féréniffime fait à quel point et avec quel tendre refpect je lui ferai toujours dévoué.

LETTRE XXIV.

DE M. DE VOLTAIRE,

A MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

auguſte,

MADAME,

1757. MON cœur eſt touché plus que jamais de la bonté et de la confiance que votre Alteſſe royale daigne me témoigner. Comment ne ſerais-je pas attendri avec tranſport? Je vois que c'eſt uniquement votre belle ame qui vous rend malheureuſe. Je me ſens né pour être attaché avec idolâtrie à des eſprits ſupérieurs et ſenſibles qui penſent comme vous. Vous ſavez combien dans le fond j'ai toujours été attaché au roi votre frère. Plus ma vieilleſſe eſt tranquille, plus j'ai renoncé à tout, plus je me ſuis fait une patrie de la retraite, et plus je ſuis dévoué à ce roi philoſophe. Je ne lui écris rien que je ne penſe du fond de mon cœur; rien que je ne croye très-vrai; et ſi ma lettre paraît convenable à votre Alteſſe royale, je la ſupplie de la protéger auprès de lui comme les précédentes. (1)

Votre Alteſſe royale trouvera dans cette lettre des choſes qui ſe rapportent à ce qu'elle a penſé elle-même. Quoique les premières inſinuations pour la paix n'aient pas réuſſi, je ſuis perſuadé qu'elles peuvent enfin avoir du ſuccès. Permettez que j'oſe vous

(1) Voyez les lettres au roi; année 1757. Tome II.

communiquer une de mes idées. J'imagine que le maréchal de *Richelieu* ſerait flatté qu'on s'adreſsât à lui. Je crois qu'il penſe qu'il eſt néceſſaire de tenir une balance ; et qu'il ſerait fort aiſe que le ſervice du roi ſon maître s'accordât avec l'intérêt de ſes alliés et avec les vôtres. Si dans l'occaſion vous vouliez le faire ſonder, cela ne ſerait pas difficile. Perſonne ne ſerait plus propre que M. de *Richelieu* à remplir un tel miniſtère. Je ne prends la liberté d'en parler, Madame, que dans la ſuppoſition que le roi votre frère fût obligé de prendre ce parti ; et j'oſe vous dire qu'en ce cas il vous aurait beaucoup d'obligation, quand même les conjonctures le forceraient à faire des ſacrifices. Je haſarde cette idée, non pas comme une propoſition, encore moins comme un conſeil ; il ne m'appartient pas d'oſer en donner, mais comme un ſimple ſouhait qui n'a ſa ſource que dans mon zèle. 1757.

LETTRE XXV.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BAREITH.

Le 19 auguſte.

On ne connaît ſes amis que dans le malheur. La lettre que vous m'avez écrite fait bien honneur à votre façon de penſer. Je ne ſaurais vous témoigner combien je ſuis ſenſible à votre procédé. Le roi l'eſt autant que moi. Vous trouverez ci-joint un billet qu'il m'a ordonné de vous remettre. Ce grand homme eſt toujours le même. Il ſoutient ſes infortunes avec

1757. un courage et une fermeté digne de lui. Il n'a pu transcrire la lettre qu'il vous écrivait. Elle commençait par des vers. Au lieu d'y jeter du sable, il a pris l'encrier, ce qui est cause qu'elle est coupée. Je suis dans un état affreux, et ne survivrai pas à la destruction de ma maison et de ma famille. C'est l'unique consolation qui me reste. Vous aurez de beaux sujets de tragédies à travailler. O temps! ô mœurs! Vous serez peut-être verser des larmes par une représentation illusoire, tandis qu'on contemple d'un œil sec les malheurs de toute une maison, contre laquelle, dans le fond, on n'a aucune plainte réelle. Je ne puis vous en dire davantage; mon ame est si troublée que je ne sais ce que je fais. Mais quoi qu'il puisse arriver, soyez persuadé que je suis plus que jamais votre amie.

WILHELMINE.

LETTRE XXVI.

DE LA MEME. (1)

Le 12 septembre.

VOTRE lettre m'a sensiblement touchée; celle que vous m'avez adressée pour le roi a fait le même effet sur lui. J'espère que vous serez satisfait de sa réponse pour ce qui vous concerne; mais vous le serez aussi peu que moi de ses résolutions. Je m'étais flattée que vos réflexions feraient quelque impression sur son esprit. Vous verrez le contraire dans le billet ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre sa destinée, si elle est

(1) Cette lettre est rapportée par M. de *Voltaire*, dans le Commentaire historique. Mél. littér. tome premier.

malheureuse. Je ne me suis jamais piquée d'être philosophe. J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs et les richesses ; mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie qui puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre. L'état où je suis est pire que la mort. Je vois le plus grand homme du siècle, mon frère, mon ami, réduit à la plus affreuse extrémité. Je vois ma famille entière exposée aux dangers et aux périls ; ma patrie déchirée par d'impitoyables ennemis ; le pays où je suis peut-être menacé de pareils malheurs. Plût au ciel que je fusse chargée toute seule des maux que je viens de vous décrire ! Je les souffrirais, et avec fermeté.

1757.

Pardonnez-moi ce détail. Vous m'engagez, par la part que vous prenez à ce qui me regarde, de vous ouvrir mon cœur. Hélas ! l'espoir en est presque banni. La fortune, lorsqu'elle change, est aussi constante dans ses persécutions que dans ses faveurs. L'histoire est pleine de ces exemples ; mais je n'y en ai point trouvé de pareils à celui que nous voyons, ni une guerre aussi inhumaine et cruelle, parmi des peuples policés. Vous gémiriez si vous saviez la triste situation de l'Allemagne et de la Prusse. Les cruautés que les Russes commettent dans cette dernière font frémir la nature. Que vous êtes heureux dans votre hermitage, où vous vous reposez sur vos lauriers, et où vous pouvez philosopher de sang froid sur l'égarement des hommes ! Je vous y souhaite tout le bonheur imaginable. Si la fortune nous favorise encore, comptez sur toute ma reconnaissance ; et

1757. je n'oublierai jamais les marques d'attachement que vous m'avez données : ma ſenſibilité vous en eſt garant ; je ne ſuis jamais amie à demi, et je le ſerai toujours véritablement de frère *Voltaire*.

WILHELMINE.

Bien des complimens à madame *Denis* ; continuez je vous prie, d'écrire au roi.

LETTRE XXVII.

DE LA MEME.

LETTRE DES PANDOURES AU FRERE SUISSE.

POURQUOI nous nommez-vous vilains ? Nous pillons, nous ſaccageons, et ſommes larrons privilégiés, cela eſt vrai. Sommes-nous en cela plus condamnables que ceux qui gouvernent le monde, que les auteurs qui dérobent les penſées d'autrui, et que les ſaints du paradis, qui, pour fonder des égliſes et des couvens, s'appropriaient les biens du peuple et des particuliers ? Non aſſurément. Rendez-nous donc plus de juſtice, et ſouhaitez, au lieu de nous injurier, que les ſouverains de l'Europe ſuivent à l'avenir notre exemple ; qu'ils deviennent auſſi avides que nous de poſſéder vos lettres, qu'ils apprennent par leur lecture à devenir philoſophes, et pandoures de la vertu. Si jamais nous avons le bonheur de vous attraper, nous tâcherons de piller votre eſprit et vos connaiſſances, pour nous venger de votre mépris. Nos *Roſſinantes* ſeront

feront alors métamorphofés en *Pégafes*, et nous faurons bien, avec le fecours d'une certaine dame, qui fe nomme *Raifon*, vous empêcher de faire des neuvaines contre nous. Adieu. 1757.

P. S. J'ai reçu toutes vos lettres, et j'y réponds à la fois. Le plan de la comédie italienne n'eft pas tout-à-fait affez jufte. Mais il me fiérait mal de vouloir critiquer vos ouvrages. La fœur de *Mézetin* n'ofe fe mêler que de ce qui la regarde, et d'ailleurs il eft bien dangereux d'entreprendre de jouer la comédie, puifqu'on rifque d'être enlevé par les pandoures, ou que les rôles ne foient interceptés. Il y a plus de quatre femaines que je n'ai aucunes nouvelles du roi. Il fe peut qu'il m'ait écrit, ce que je crois très-furement; mais je penfe que fes lettres ont peut-être pris des routes qui ne conduifent pas ici.

On dit que les Français ont reçu un petit échec à Bremen, et qu'il y a eu fept mille hommes de battus. Les Suédois font au pis en Poméranie. Leur cavalerie s'eft retirée dans l'île de Rugen. L'infanterie eft à Stralfund où on les a bloqués et où on va les bombarder. Voilà tout ce que je fais. Mon frère de Pruffe m'a adreffé cette lettre pour vous. Vous pouvez voir par la date combien les lettres arrivent régulièrement ici. Je plains votre aveuglement de ne croire qu'un Dieu, et de renier J.... Comment ferez-vous pour plaider votre caufe? Si quelque chofe pouvait me divertir encore, ce ferait de voir votre apologie. Adieu, donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, et furtout de celles de mon amant. Veuille le Ciel qu'elles foient bonnes!

WILHELMINE.

1757. J'ai oublié de vous dire que c'eſt moi qui ſuis la pandoure. Je me ſuis mépriſe, et j'ai envoyé un papier blanc au roi au lieu de votre lettre que j'ai retrouvée. Je l'ai fait repartir. Si elle arrive à bon port, vous aurez bientôt réponſe.

LETTRE XXVIII.

DE LA MEME.

Le 16 octobre.

ACCABLÉE par les maux de l'eſprit et du corps, je ne puis vous écrire qu'une petite lettre. Vous en trouverez une ci-jointe, qui vous récompenſera au centuple de ma briéveté. Notre ſituation eſt toujours la même. Un tombeau fait notre point de vue. Quoique tout ſemble perdu, il nous reſte des choſes qu'on ne pourra nous enlever : c'eſt la fermeté et les ſentimens du cœur. Soyez perſuadé de notre reconnaiſſance, et de tous les ſentimens que vous méritez par votre attachement et votre façon de penſer, digne d'un vrai philoſophe.

WILHELMINE.

LETTRE XXIX.

DE LA MEME.

Le 28 d'octobre.

Vos lettres me font toutes bien parvenues. L'agitation de mon efprit a fi fort accablé mon corps que je n'ai pu vous répondre plutôt. Je fuis furprife que vous foyez étonné de notre défefpoir. Il faut que les nouvelles foient bien rares dans vos cantons, puifque vous ignorez ce qui fe paffe dans le monde. J'avais deffein de vous faire une relation détaillée de l'enchaînement de nos malheurs. Ma faibleffe y a mis obftacle. Je ne vous la ferai que très-abrégée. La bataille de Kolin était déjà gagnée, et les Pruffiens étaient les maîtres du champ de bataille, fur la montagne, à l'aile droite des ennemis, lorfqu'un certain mauvais génie, que vous n'aimiez point, s'avifa, contre les ordres exprès qu'il avait reçus du roi, d'attaquer le corps de bataille autrichien ; ce qui caufa un grand intervalle entre l'aile gauche pruffienne, qui était victorieufe, et ce corps. Il empêcha auffi que cette aile fût foutenue. Le roi boucha le vide avec deux régimens de cavalerie. Une décharge de canons à cartouche les fit reculer et fuir. Les Autrichiens, qui avaient eu le temps de fe reconnaître, tombèrent en flanc et à dos fur les Pruffiens. Le roi, malgré fon habileté et fes peines, ne put remédier au défordre. Il fut en danger d'être pris ou tué. Le premier bataillon des

1757.

1757. gardes à pied lui donna le temps de se retirer, en se jetant devant lui. Il vit massacrer ses braves gens, qui périrent tous, à la réserve de deux cents, après avoir fait une cruelle boucherie des ennemis. Le blocus de Prague fut levé le lendemain. Le roi forma deux armées. Il donna le commandement de l'une à mon frère de Prusse et garda l'autre. Il tira un cordon depuis Lissa jusqu'à Leitmeritz où il posa son camp. La désertion se mit dans son armée. De près de trente mille saxons à peine il en resta deux à trois mille. Le roi avait en face l'armée de *Nadasti*, mon frère qui était à Lissa celle de *Tawn*. Mon frère tirait ses vivres de Zittaw, le roi du magasin de Leitmeritz. *Tawn* passa l'Elbe, et déroba une marche au prince de Prusse. Il prit Gabel où étaient quatre bataillons prussiens, et marcha à Zittaw. Le prince décampa pour aller au secours de cette ville. Il perdit les équipages et les pontons, les voitures étant trop larges et ne pouvant passer par les chemins étroits des montagnes. Il arriva à temps pour sauver la garnison et une partie du magasin. Le roi fut obligé de rentrer en Saxe. Les deux armées combinées campèrent à Bautzen et Bernstadt, celle des Autrichiens entre Gorlitz et Schonaw dans un poste inattaquable. Le 17 de septembre le roi marcha à l'ennemi pour tâcher de s'emparer de Gorlitz. Les deux armées en présence se canonnèrent sans effet; mais les Prussiens parvinrent à leur but et prirent Gorlitz. Ils se campèrent alors depuis Bernstadt sur les hauteurs de Javernic, jusqu'à la Neisse, où le corps du général *Vinterfeld* commençait, s'étendant jusqu'à Radomeritz. L'armée du prince de *Soubise*, combinée avec celle de l'Empire, s'était

avancée jufqu'à Erfort. Elle pouvait couper l'Elbe, en fe poftant à Leipfick, ce qui aurait rendu la pofition du roi fort dangereufe. Il quitta donc l'armée, dont il donna le commandement au prince de *Bevern*, et marcha avec beaucoup de précipitation et de fecret fur Erfort. Il faillit à furprendre l'armée de l'Empire; mais ces troupes craintives s'enfuirent en défordre dans les défilés impénétrables de la Thuringe, derrière Eifenach. Le prince de *Soubife*, trop faible pour s'oppofer aux Pruffiens, s'y était déjà retiré. Ce fut à Erfort et enfuite à Naumbourg où le deftin déchaîna fes flèches empoifonnées contre le roi. Il apprit l'indigne traité conclu par le duc de *Cumberland*, la marche du duc de *Richelieu*, la mort et la défaite de *Vinterfeld*, qui fut attaqué par tout le corps de *Nadafti*, confiftant en vingt-quatre mille hommes, et n'en ayant que fix mille pour fe défendre; l'entrée des Autrichiens en Siléfie, et celle des Suédois dans l'Uter-Marc, où ils femblaient prendre la route de Berlin. Joignez à cela la Pruffe depuis Memmel jufqu'à Konigsberg réduite en un vafte défert: Voilà un échantillon de nos infortunes. Depuis, les Autrichiens fe font avancés jufqu'à Breflaw. L'habile conduite du prince de *Bevern* les a empêchés d'y mettre le fiége. Ils font préfentement occupés à celui de Schweidnitz. Un de leurs partis, de quatre mille hommes, a tiré des contributions de Berlin même. L'arrivée du prince *Maurice* leur a fait vider le pays du roi. Dans ce moment, on vient me dire que Leipfick eft bloqué; mon frère de Pruffe y eft fort malade; le roi eft à Torgau; jugez de mes inquiétudes et de mes douleurs: à peine fuis-je en état de finir cette lettre. Je

1757.

1757. tremble pour le roi, et qu'il ne prenne quelque résolution violente. Adieu, souhaitez-moi la mort, c'est ce qui pourra m'arriver de plus heureux.

WILHELMINE.

LETTRE XXX.

DE LA MEME.

Le 23 de novembre.

MON corps a succombé sous les agitations de mon esprit, ce qui m'a empêché de vous répondre. Je vous entretiendrai aujourd'hui de nouvelles bien plus intéressantes que celles de mon individu. Je vous avais mandé que l'armée des alliés bloquait Leipsick; je continue ma narration. Le 26, le roi se jeta dans la ville avec un corps de dix mille hommes; le maréchal *Keit* y était déjà entré avec un pareil nombre de troupes; il y eut une vive escarmouche entre les Autrichiens, ceux de l'Empire et les Prussiens: les derniers remportèrent tout l'avantage et prirent cinq cents autrichiens. L'armée alliée se retira à Mersbourg; elle brûla le pont de cette ville et celui de Veissenfeld; celui de Halle avait déjà été détruit. On prétend que cette subite retraite fut causée par les vives représentations de la reine de Pologne, qui prévit, avec raison, la ruine totale de Leipsick, si on continuait à l'assiéger. Le projet des Français était de se rendre maîtres de la Sale. Le roi marcha sur Mersbourg, où il tomba sur l'arrière-garde française,

s'empara de la ville, où il fit cinq cents prisonniers français. Les Autrichiens, pris à l'escarmouche devant Leipsick, avaient été enfermés dans un vieux château sur les murs de la ville. Ils furent obligés de céder leur gîte aux cinq cents français, parce qu'il était plus commode, et on les mit dans la maison de correction. C'est pour vous marquer les attentions qu'on a pour votre nation que je vous fais part de ces bagatelles. Le maréchal *Keit* marcha à Halle où il rétablit le pont. Le roi, n'ayant point de pontons, se servit de treteaux sur lesquels on assura des planches, et releva de cette façon les deux ponts de Mersbourg et de Veissenfeld. Le corps qu'il commandait se réunit à celui du maréchal *Keit* à Bornerode. Ce dernier avait tiré à lui huit mille hommes, commandés par le prince *Ferdinand de Brunsvick*. On alla reconnaître, le 4, l'ennemi campé sur la hauteur de Saint-Micheln; le poste n'étant pas attaquable, le roi fit dresser le camp à Rosbac, dans une plaine. Il avait une colline à dos, dont la pente était fort douce. Le 5, tandis que le roi dînait tranquillement avec ses généraux, deux patrouilles vinrent l'avertir que les ennemis fesaient un mouvement sur leur gauche. Le roi se leva de table; on rappela la cavalerie qui était au fourrage, et on resta tranquille, croyant que l'ennemi marchait à Freibourg, petite ville qu'il avait à dos; mais on s'aperçut qu'il tirait sur le flanc gauche des Prussiens. Sur quoi le roi fit lever le camp, et défila par la gauche sur cette colline, ce qui se fit au galop, tant pour l'infanterie que pour la cavalerie. Cette manœuvre, selon toute apparence, a été faite pour donner le change aux Français. Aussitôt, comme

1757.

par un coup de ſifflet, cette armée en confuſion fut
1757. rangée en ordre de bataille ſur une ligne. Alors l'artillerie fit un feu ſi terrible que des français, auxquels j'ai parlé, diſent que chaque coup tuait ou bleſſait huit ou neuf perſonnes. La mouſqueterie ne fit pas moins d'effet. Les Français avançaient toujours en colonne pour attaquer avec la baïonnette. Ils n'étaient plus qu'à cent pas des Pruſſiens lorſque la cavalerie pruſſienne, prenant un détour, vint tomber en flanc ſur la leur avec une furie incroyable. Les Français furent culbutés et mis en fuite. L'infanterie, attaquée en flanc, foudroyée par les canons, et chargée par ſix bataillons et le régiment des gendarmes, fut taillée en pièces et entièrement diſperſée.

Le prince *Henri*, qui commandait à la droite du roi, a eu la plus grande part à cette victoire, où il a reçu une légère bleſſure. La perte des Français eſt très-grande. Outre cinq mille priſonniers et plus de trois cents officiers pris dans cette bataille, ils ont perdu preſque toute l'artillerie. Au reſte, je vous mande ce que j'ai appris de la bouche des fuyards et de quelques rapports d'officiers pruſſiens. Le roi n'a eu que le temps de me notifier ſa victoire, et n'a pu m'envoyer la relation. Le roi diſtingue et ſoigne les officiers français, comme il pourrait faire les ſiens propres. Il a fait panſer les bleſſés en ſa préſence, et a donné les ordres les plus précis pour qu'on ne leur laiſſe manquer de rien. Après avoir pourſuivi l'ennemi juſqu'à Spielberg, il eſt retourné à Leipſick, d'où il eſt reparti le 10 pour marcher à Torgau. Le général *Marchal* des Autrichiens feſant mine d'entrer dans le Brandebourg avec treize ou quatorze mille hommes, à l'approche des Pruſſiens,

ce corps a rétrogradé à Bautzen en Lusace. Le roi le poursuit pour l'attaquer s'il le peut. Son dessein est d'entrer ensuite en Silésie. Malheureusement nous avons appris aujourd'hui la reddition de Schweidnitz, qui s'est rendu le 13 après avoir soutenu l'assaut, ce qui me rejette dans les plus violentes inquiétudes. 1757.

Pour répondre aux articles de vos deux lettres, je vous dirai que la surdité devient un mal épidémique en France. Si j'osais, j'ajouterais qu'on y joint l'aveuglement. Je pourrais vous dire bien des choses de bouche, que je ne puis confier à la plume, par où vous seriez convaincu des bonnes intentions qu'on a eues. On les a encore. J'écrirai au premier jour au cardinal (1). Assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, et dites-lui que je persiste toujours dans mon système de Lyon, mais que je souhaiterais beaucoup que bien des gens eussent sa façon de penser; qu'en ce cas nous serions bientôt d'accord. Je suis bien folle de me mêler de politiquer. Mon esprit n'est plus bon qu'à être mis à l'hôpital. Vous me faites faire des efforts tant d'esprit que de corps, pour écrire une si longue lettre. Je ne puis vous procurer que le plaisir des relations. Il faut bien que j'en profite, ne pouvant vous en procurer de plus grands, et tels que ma reconnaissance les désire. Bien des complimens à madame *Denis*, et comptez que vous n'avez de meilleure amie que

WILHELMINE.

(1) De *Tencin*.

LETTRE XXXI.

DE LA MEME.

Le 30 de novembre.

1757. SCHWEIDNITZ eſt pris, et le prince *Charles* battu. C'eſt ainſi que la vie de l'homme eſt un mélange de biens et de maux. Les traîtres ſaxons ont cauſé, par leur rebellion, la reddition de la place, qui a pourtant eſſuyé un aſſaut avant de ſe rendre. Je n'ai encore aucune particularité de la bataille de Breſlaw; tout ce que je ſais, eſt que le prince *Charles*, avec une armée de près de ſoixante mille hommes, a attaqué le prince de *Bevern*, qui à peine en avait la moitié, et que la victoire de ce dernier eſt complette. Le roi était déjà ſur les frontières de Siléſie lorſqu'il a appris cette heureuſe nouvelle. Il marche en hâte pour couper la retraite aux Autrichiens. Je doute qu'il y parvienne, étant trop éloigné. Il s'eſt emparé de tous leurs magaſins en Luſace, ce qui a obligé le corps de *Marchal* à ſe retirer. J'ai reçu deux de vos lettres avec des incluſes pour le roi, que je lui enverrai par la première occaſion. J'ai pris la liberté d'en tirer copie. *Adhémar* vous a fait, à ce qu'il m'a dit, une relation de la bataille, ſans quoi je vous l'aurais envoyée. Je ne veux point priver le roi de ce plaiſir. Vous la recevrez de ſa main; elle vaudra ſans doute beaucoup mieux que toutes les autres. J'eſpère que le retour de la fortune aura banni toute idée ſiniſtre

de ſon eſprit. Si le maréchal de *Richelieu* s'était avancé, c'était fait de ſa vie. Il ſerait tombé ſur lui, et ſerait mort l'épée à la main. Je puis vous aſſurer que c'était ſon deſſein, ce que je puis prouver par ſes lettres. Je n'oſais vous le dire alors, puiſqu'il me l'avait confié ſous le ſecret. Nous avons quatre mille lièvres ou fuyards de l'armée de l'Empire campés dans le pays. Ce ſont autant de loups affamés qui pourraient bien nous communiquer leur faim. Ces pauvres gens ont été huit jours ſans vivres, ne buvant que de l'eau bourbeuſe, et dormant à la belle étoile; on les a préparés de cette façon à marcher au combat. Les Français étaient un peu mieux; mais ils manquaient auſſi de pain. L'Allemagne n'eſt point faite pour les armées françaiſes. On en a déjà vu l'exemple dans la dernière guerre. Il ſera renouvelé dans celle-ci. Je ſouhaite leurs pertes et leurs maux aux Autrichiens. J'ai un chien de tendre pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. Le roi ne leur en fait qu'avec peine. Il l'a bien prouvé; il pouvait les abymer, s'il avait voulu les pourſuivre comme il le fallait. Qu'il eſt à plaindre! Il paſſe ſes jours dans le ſang et dans le carnage. C'eſt le deſtin des héros, mais un deſtin bien triſte pour un philoſophe. Continuez, je vous prie, à me donner de vos nouvelles. Vos lettres ſont mon unique récréation. Soyez perſuadé de toute mon eſtime.

1757.

WILHELMINE.

Mes amitiés à madame *Denis*.

LETTRE XXXII.

DE LA MEME.

Le 27 de décembre.

1757. Si mon corps voulait ſe prêter aux inſinuations de mon eſprit, vous recevriez toutes les poſtes de mes nouvelles. *Je ſuis*, me direz-vous, *auſſi cacochyme que vous, et cependant j'écris.* A cela, je vous réponds qu'il n'y a qu'un *Voltaire* dans le monde, et qu'il ne doit pas juger d'autrui par lui-même. Voilà bien du bavardage. Je vois votre impatience d'apprendre les choſes qui vous intéreſſent. Une bataille gagnée; Breſlaw au pouvoir du roi; trente-trois mille priſonniers; ſept cents officiers et quatorze généraux de pris, outre cent cinquante canons et quatre mille chariots de vivres, de bagages et de munitions, ſont des nouvelles que je puis vous donner. Je n'ai pas fini. Il eſt reſté quatre mille morts ſur le champ de bataille, quatre mille bleſſés ſe ſont trouvés à Breſlaw, et on compte quatre mille cinq cents déſerteurs. Vous pouvez compter que c'eſt un fait, non-ſeulement avéré par le roi et toute l'armée, mais même par une foule de déſerteurs autrichiens qui ont été ici. Les Pruſſiens ont cinq cents morts et trois mille bleſſés. Cette action eſt unique et paraît fabuleuſe. Les Autrichiens étaient forts de quatre-vingt mille hommes. Les Pruſſiens n'en avaient que trente-ſix mille. La victoire a été diſputée; mais toute l'affaire n'a duré que quatre

heures. Je ne me ſens pas de joie de ce prodigieux changement de la fortune. Je dois ajouter encore une anecdote. Le corps que commandait le roi avait fait quarante-deux milles d'Allemagne en quinze jours de temps, et n'avait eu qu'un jour pour ſe repoſer avant de livrer cette mémorable bataille. Le roi peut dire, comme *Céſar :* Je ſuis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. Il me mande qu'il n'eſt embarraſſé à préſent que de nourrir et de placer ce prodigieux nombre de priſonniers. La lettre que vous lui avez écrite, où vous lui demandez la relation de la bataille de Mersbourg, a été enlevée avec la mienne. Heureuſement il n'y avait rien qui puiſſe vous faire du tort. Je vous adreſſe la lettre ci-jointe pour le chapeau rouge (1). Pour des coquineries, il n'y en a point; pour des douceurs, je n'en réponds pas. 1757.

Nous avons eu, il y a trois jours, trois ſecouſſes d'un tremblement de terre, à quatre milles d'ici. On dit que la première était forte, et qu'on a entendu des bruits ſouterrains. Il n'a cauſé aucun dommage. On n'a point d'exemple d'un pareil phénomène dans ce pays ; je vous laiſſe le ſoin d'en trouver la raiſon. Bien des complimens à madame *Denis.* Soyez perſuadé de toute mon eſtime.

WILHELMINE.

(1) Le cardinal de *Tençin.*

LETTRE XXXIII.

DE LA MEME.

Le 2 janvier.

CAR, grâce au ciel, nous avons fini la plus funeſte
1758. des années. Vous me dites tant de choſes obligeantes ſur celle qui court, que c'eſt un ſujet de reconnaiſſance de plus pour moi. Je vous ſouhaite tout ce qui peut vous rendre parfaitement heureux. Pour ce qui me regarde, j'abandonne mon ſort à la deſtinée. On forme ſouvent des vœux qui nous ſeraient préjudiciables s'ils s'accompliſſaient, auſſi n'en fais-je plus. Si quelque choſe au monde peut contenter mes déſirs, c'eſt la paix. Je penſe comme vous ſur la guerre; nous avons un tiers qui penſe certainement comme nous. Mais peut-on toujours ſuivre ſa façon de penſer? Ne faut-il pas ſe ſoumettre à bien des préjugés établis depuis que le monde exiſte? L'homme court après le clinquant de la réputation, chacun la cherche dans ſon métier et dans ſes talens; on veut s'immortaliſer. Ne faut-il pas chercher cette gloire chimérique dans les idées vraies ou fauſſes que l'eſprit de l'homme s'en fait? *Démocrite* avait bien raiſon de rire de la folie humaine. Je vois une hypocrite, d'un côté, courant les proceſſions et implorant les ſaints, occupée à brouiller toute l'Europe, et à la priver de ſes habitans. Je vois, de l'autre côté, un philoſophe (quoiqu'avec regret) faire couler des flots de ſang

humain. Je vois un peuple avare, conjuré à la perte des mortels pour accumuler ſes richeſſes. Mais baſte, je pourrais trop voir, et cela n'eſt pas néceſſaire. Il faut vous contenter pour cette fois de mon verbiage et de mes réflexions, car je n'ai point de nouvelles depuis la dernière lettre que vous avez reçue de moi. Ce que vous me propoſez eſt un peu ſcabreux; je m'explique ſur ce ſujet dans la lettre que je vous adreſſe. J'en reviens à ma vieille phraſe, que l'on eſt ſourd dans votre patrie. Si je pouvais vous parler, vous jugeriez peut-être différemment que vous ne faites. Le roi eſt dans le cas d'*Orphée*, ſi ſa bonne fortune ne le tire d'affaire. Il ſouhaite la paix, mais il y a bien des *mais*. Si elle ne ſe fait avant le printemps, toute l'Allemagne ſera ruinée et déſolée. L'état où elle ſe trouve déjà eſt affreux. Quelque conduite ſage qu'on tienne, on ne peut ſe mettre à l'abri des violences et du pillage. Je ne finirais point ſi je vous feſais un détail des malheurs qui l'accablent. C'eſt une honte que dans un ſiècle policé on en agiſſe avec tant de cruauté. Le roi n'en ſouffre point. Malgré tout ce qu'on en dit, le peuple ſaxon l'aime, mais la nobleſſe le hait, parce qu'elle eſt privée des penſions et des appointemens qu'elle retirait. On débite contre lui des calomnies atroces. Peut-on y ajouter foi? Elles viennent de ſes ennemis. L'envie a perſécuté tous les grands hommes; il faut y joindre l'animoſité. Que n'eſt-on ſourd quand elle lance ſes traits empoiſonnés! . . . . Encore une fois, il faut que je finiſſe, car je m'aperçois que je bavarde trop. Soyez perſuadé de toute mon eſtime, et que je ſerai toute ma vie la véritable amie du frère ſuiſſe.

1758.

LETTRE XXXIV.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 auguste.

MONSIEUR,

1758. Je viens de recevoir la lettre très-obligeante que vous venez de m'écrire. Si j'avais pu vous prouver dans toute son étendue la considération que j'ai pour vous, j'oserais alors me flatter, Monsieur, de mériter votre estime. La reconnaissance que vous me devriez me tiendrait lieu de mérite, et à quelque prix que je me visse assurée de votre amitié, cela me suffirait toujours pour me rendre trop heureuse.

Votre pastel est en train. Jamais je n'ai travaillé avec plus de plaisir. Je m'abandonne à l'idée charmante que cela vous empêchera d'oublier une personne qui vous est tout acquise. C'est peut-être une illusion, mais ne me l'ôtez point, Monsieur, j'en suis trop charmée.

J'ai rendu compte au margrave de la justice que vous rendez à nos sentimens pour vous, et des politesses que vous me dites à ce sujet : il en est pénétré. J'aurais bien voulu que vous fussiez revenu sur vos pas pour connaître par vous-même l'effet que votre départ fesait sur nous. Nos regrets exprimaient notre admiration et notre estime. Enfin, Monsieur, vous êtes bien fêté parmi nous, et comme vous

vous avez si bien su développer le cœur de *Zaïre*, pourquoi ignoreriez vous le mien? Permettez que je vous renvoye à cette connaissance, pour vous faire comprendre quels sont les sentimens d'estime et de considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être pour toute ma vie, 1758.

Monsieur,

votre très-affectionnée servante,

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

P. S. N'oubliez pas, Monsieur, de revenir chez nous. Le margrave et moi vous en sollicitons. Vous savez bien qu'une écolière vous attend.

LETTRE XXXV.

DE LA MEME.

A Carlsruhe, le 17 janvier.

MONSIEUR,

Je commets peut-être une indiscrétion de vous dérober des momens dont vous savez faire un meilleur usage; mais pouvez-vous penser que je puisse recevoir vos vers charmans que j'admire en rougissant, et en étouffer ma reconnaissance? Non, en vérité, je ne le puis. Je ne suis pas digne de votre lyre, Monsieur, je le sais, mais réellement de votre amitié. Ne la refusez donc point à l'estime la plus pure et la plus vraie. Je fais de bien sincères vœux pour votre santé. 1759.

Tout m'y intéresse, et la promesse que vous me donnez,
1759. Monsieur, de vous revoir chez nous, me les fait redoubler d'ardeur. J'y mets même une telle confiance, que je sens déjà toute la joie de pouvoir vous assurer de vive voix de cette considération et de cette estime distinguée que l'on vous doit, et avec lesquelles j'ai l'honneur d'être plus que personne au monde, Monsieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

P. S. Le margrave, transporté de joie d'oser espérer de vous revoir cet été, Monsieur, et pénétré de vos mérites, m'ordonne de vous tenir compte de ses sentimens, et de vous dire combien il est sensible à ceux que vous voulez bien témoigner pour lui.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Aux Délices, 2 février.

MADAME,

LA lettre dont votre Alteſſe ſéréniſſime m'honore eſt un bienfait nouveau, qui me remplit de reconnaiſſance et un nouveau charme qui m'attache à elle; vos paſtels, Madame, votre plume, vos bontés vous font des ſujets ou plutôt des eſclaves dans un pays libre. 1759.

Tout me plaît en vous, tout me touche,
Parlez, belle Princeſſe, écrivez ou peignez:
Les Grâces, par qui vous régnez,
Ou conduiſent vos mains ou ſont ſur votre bouche.

J'ai une bien forte tentation, Madame, de quitter, dans les beaux jours de l'été, mes petits hermitages, mes petits châteaux ou chaumières, pour venir me mettre aux pieds de vos Alteſſes ſéréniſſimes, dans le palais du meilleur goût que j'aye jamais vu. Je quitterai mes épinards et mon perſil pour vos trois mille plantes de l'Aſie et de l'Afrique; mes petits bois pour votre immenſe forêt de Dodone; mes lièvres

1759. pour vos chevreuils ; enfin, ma liberté pour les belles chaînes dont vous enchaînez tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher.

J'ai perdu dans madame la margrave de *Bareith* une princeſſe qui m'honora toujours d'une bonté inaltérable ; je retrouve en vous, Madame, ſon eſprit, ſes talens et ſes grâces, et tout cela très-embelli ; je voudrais mériter d'y retrouver la même bienveillance.

Faſſe le ciel que le ſaint Empire romain, qui eſt ſans deſſus deſſous depuis trois ans, puiſſe être auſſi tranquille l'été prochain qu'on l'eſt dans le beau ſéjour du *Repos de Charles!* Le midi de l'Allemagne eſt bien heureux ; il ne ſe reſſent point des horreurs de la guerre, et il vous poſsède. On attend la mort du roi d'Eſpagne pour troubler le reſte de l'Europe. Milord *Marechal* ou M. *Keit*, gouverneur de Neufchâtel, vient de paſſer par nos Alpes pour aller négocier en Italie ; on dit que ce n'eſt pas pour la pacification générale. Mais, Madame, pourquoi vous parler de nouvelles ? Il eſt plus doux de s'entretenir de monſeigneur le margrave et de vous. Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

Elle pardonnera à un pauvre malade qui ne ſaurait écrire de ſa main.

LETTRE XXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MARGRAVE DE BAREITH,

En lui envoyant l'Ode ſur la mort de S. A. R. la princeſſe de Pruſſe, ſon épouſe.

Au château de Tourney, 17 février.

MONSEIGNEUR,

MON cœur remplit un bien triſte devoir en envoyant à votre Alteſſe ſéréniſſime, ainſi qu'au roi votre beau-frère, cet ouvrage que ce monarque m'a encouragé à compoſer. 1759.

Ma vieilleſſe, mon peu de talent, ma douleur même, ne m'ont pas permis d'être digne de mon ſujet; mais j'eſpère qu'au moins le dernier vers ne vous déplaira pas.

Elle vous aimait, Monſeigneur, et après vous, ſon cœur était à ſon frère. Ce ſouvenir, quoique très-douloureux, vous eſt cher, et peut mêler quelque douceur à ſon amertume.

Que votre Alteſſe ſéréniſſime daigne recevoir avec indulgence ce faible tribut d'un attachement que j'aurai jusqu'au tombeau. Puiſſiez-vous ajouter à de longs jours tous ceux que cette auguſte princeſſe devait eſpérer de paſſer avec vous.

Je ſuis avec le plus profond reſpect, &c.

LETTRE XXXVIII.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

8 de février.

1762. MONSIEUR, lorſque je lis un ouvrage qui m'intéreſſe et m'enlève, je m'écrie : *C'eſt du Voltaire.* Voilà le ſentiment que vous m'inſpirez, c'eſt mon guide, je n'en connais point d'autre.

Les grands peintres peuvent apprécier un tableau ; mais combien peu y en a-t-il qui peuvent dire avec *le Corrège*, je ſuis peintre ? C'eſt un droit qui vous appartient ; quant à moi, je n'oſe être dans les ouvrages de goût eſclave de mon jugement.

Après cet aveu, je puis vous dire que l'ode que vous réclamez en faveur d'un autre, m'a plu (1) : j'y ai trouvé un cœur pénétré des maux de l'humanité, de la hardieſſe dans les expreſſions, et pluſieurs vérités. Ces ſentimens ſont dignes de vous.

Puiſſiez-vous jouir long-temps de l'heureux avantage d'éclairer les hommes ! et puiſſé-je avoir celui de vous donner des preuves de l'eſtime avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami et ſerviteur,

HENRI, *prince de Pruſſe.*

(1) Une ode ſur la guerre de 1756, qu'on attribuait à M. de *Voltaire*, et qui eſt de M. de *Bordes.*

LETTRE XXXIX.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 17 auguste.

MONSIEUR,

VOTRE souvenir est la chose du monde qui me flatte le plus. Vous pouvez ainsi juger avec quelle joie et reconnaissance je reçois les marques que vous voulez bien m'en donner. Le mémoire que vous m'envoyez, Monsieur, ne serait pas sorti de votre plume s'il ne touchait et n'intéressait autant qu'il le fait. Ces infortunés sont heureux, dans leur malheur, que vous vouliez bien prendre leur défense (1). Personne n'est plus en état que vous, Monsieur, de faire percer la vérité au travers des voiles dont la cabale et l'autorité chercheront à la couvrir. Il est bien louable à vous de donner sujet à votre cœur de se signaler autant que votre génie. L'un et l'autre est si parfait que non-seulement nous, mais la postérité la plus reculée ne cessera de vous chérir et de vous admirer. Conservez-moi votre amitié, je vous en conjure, Monsieur; j'ose y prétendre par l'estime très-distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être pour toute la vie, Monsieur, votre, &c. 1762.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

(1) Les *Calas.*

LETTRE XL.

DE LA MEME.

A Carlsruhe, le 24 auguſte.

MONSIEUR,

1762. Je viens de recevoir l'hiſtoire d'*Eliſabeth Canning* et de *Jean Calas*, que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Permettez, Monſieur, que je vous en marque toute ma reconnaiſſance. Je prie le baron de *Hahn*, qui vous remettra cette lettre, de vous dire avec quel enthouſiaſme je vous eſtime, et combien je languis après le moment de vous revoir ici.

Je vous le répète, Monſieur, la malheureuſe famille de *Calas* eſt bien heureuſe d'avoir trouvé un avocat tel que vous. Les choſes que vous écrivez pour elle ſont autant de pièces d'éloquence qui font honneur et à votre plume et à vos ſentimens. Le public les recevra, comme moi, avec mille applaudiſſemens, et votre gloire en recevra un nouveau luſtre.

J'ai l'honneur d'être avec la conſidération la plus vraie et la plus parfaite, Monſieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE XLI.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 8 janvier.

Le marquis de *Genti*, Monſieur, s'eſt acquitté, à ſon retour de Ferney, de la commiſſion dont vous m'avez fait l'honneur de le charger, avec cette politeſſe qui lui paraît naturelle, et avec toute la chaleur de l'amitié que vous avez ſu lui inſpirer. 1763.

Je ſens tout le prix des offres qu'il vous a plu de me faire faire par lui. J'y ſuis ſenſible comme je le dois, Monſieur; mais certes, je n'en abuſerai pas, et parce que je ſerais au déſeſpoir de paraître importun à une perſonne que j'aime tant que vous, et parce que les engagemens que j'ai pris, m'ont déjà fixé ailleurs. Mais je profiterai avec empreſſement du bonheur que j'ai d'être dans votre voiſinage, et je compte, ſi vous voulez bien l'agréer, rendre, mardi prochain, mes devoirs à mon ancien maître et ami.

Je me réjouis d'avance du plaiſir que j'aurai de vous renouveler de bouche les aſſurances ſincères de la tendre amitié et de la haute eſtime avec leſquelles je n'ai jamais ceſſé d'être, Monſieur, votre, &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE XLII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 14 janvier.

MONSIEUR,

1763. Vous qui devez connaître le cas que je fais de votre souvenir, et le prix dont m'est chaque trait de votre plume, pourrez mieux comprendre que personne ma douleur d'avoir été privée jusqu'à cette heure, par une maladie, du plaisir de vous remercier de la lettre charmante qu'il vous a plu m'écrire. J'en fus transportée, et le marquis de *Bellegarde* ne pouvait se charger de rien qui me fît plus de plaisir. Je vous consacre donc ici, Monsieur, les premiers momens où je puis écrire, trop heureuse de pouvoir enfin vous témoigner une reconnaissance dont je suis vivement pénétrée. J'ai bien envié au marquis le bonheur de vous avoir vu à Babylone. Si je dépendais de moi, j'irais avec bien de la joie vous trouver dans cette capitale, vous y porter mes hommages, vous y vénérer, vous y admirer, ce qui me sierait beaucoup mieux que de vous faire ici mon aumônier, comme vous dites bien agréablement. Enfin, Monsieur, le désir de vous revoir m'occupe tout entièrement. Il n'est pas raisonnable d'exiger que vous quittiez un pays de délices et d'une philosophie si séduisante, pour vous jeter dans une solitude; mais comme les choses dont on se prive un temps acquièrent de

nouveaux charmes, vous devriez vous en arracher, venir vous ennuyer un peu avec nous, emporter nos cœurs et nos regrets, puis rentrer dans tous les agrémens que vous seul savez si bien procurer à tous ceux qui vous entourent. Je me flatte, Monsieur, que votre santé vous permettra un jour cette petite échappade, et que j'aurai la satisfaction de vous renouveler de bouche ces sentimens de la plus haute estime avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c. 1763.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE XLIII.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce premier février.

JE préfère, Monsieur, les marques que vous voulez bien me donner de votre amitié aux faveurs des héros et des rois. Celles-ci sont intéressées et trompeuses, tandis que j'ose regarder vos sentimens pour moi, comme une sorte de récompense due au tendre attachement que je vous ai voué depuis si long-temps. Ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que vous daignez m'aimer, et que je vous chéris et vous admire avec tout l'enthousiasme que vous savez si bien inspirer.

Je n'ai garde, Monsieur, de charger mes épaules de l'orgueil d'un manteau ; son poids m'accablerait. D'ailleurs c'est pour pouvoir être en veste que je suis

1763. venu habiter la Suiſſe. Cependant, comme la véritable philoſophie conſiſte principalement dans la jouiſſance du bonheur, je me crois, lorſque je ſuis à Ferney, plus philoſophe que *Socrate* et que vous-même, car j'oſe penſer que vous ne fûtes jamais auſſi heureux que je le ſuis alors.

Encore ſuis-je heureux quand je me trouve auprès de la tendre épouſe qui a ſu fixer mon cœur. Elle eſt ſimple, ingénue, pleine de douceur, de ſens et de vertus. Nous nous aimons avec une ardeur égale; de jour elle eſt mon amie, la nuit je ſuis ſon amant, et nous ne nous ſouvenons du titre d'époux, que parce qu'il conſtate notre bonheur, et que nous chériſſons également tous les liens qui nous uniſſent davantage. Vous voyez bien, Monſieur, que dans ce ſens il m'eſt facile d'être un peu philoſophe.

Les regards de ſes deux grands yeux noirs pleins de feu vous exprimeraient bien plus vivement que ma faible plume, la reconnaiſſance qu'elle vous porte de l'intérêt que vous daignez prendre à notre ſituation. Auſſi eſpère-t-elle, quand ſa ſanté le lui permettra de venir à Ferney, vous rendre cette eſpèce d'hommage, qui certes ne vous déplaira pas. Voilà, mon cher maître, les nouvelles les plus fraîches de mon cœur, ſur lequel vous vous êtes acquis tant de droits. Elles ne reſſemblent pas à celles de la gazette, car elles ſont toutes bien vraies.

J'oubliais de vous dire que j'ai renoncé à toutes mes ſtaroſties. Je ne ſuis plus aujourd'hui que ce que j'ai toujours été, votre ami et votre admirateur, et ces titres me ſont bien plus chers que tous ceux que la vanité accorde.

C'eſt du fond de Renan et de nos brouillards que j'oſe préſenter mes hommages aux heureux habitans de Ferney. Senſible à l'honneur de leur ſouvenir et de leurs bontés, je me hâterai de venir les joindre, et de groſſir votre cour le plutôt qu'il me ſera poſſible. 1763.

Que le papa daigne ſe charger de mes vœux pour ſon aimable fille (1). Je déſire que le nouvel état qu'elle va embraſſer la rende auſſi heureuſe que je le ſuis. C'eſt tout ce que je peux lui ſouhaiter de plus agréable et de plus doux. Je l'aime, puiſqu'elle paraît ajouter à votre gloire la réputation de bienfeſance que vos actions reſpirent autant que vos écrits immortels.

Recevez les aſſurances de l'amitié la plus ſincère et la plus invariable.

(1) Mademoiſelle *Corneille*.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney par Genève, 4 février.

MADAME,

1763. J'AIME mieux avoir l'honneur d'écrire à votre Altesse sérénissime d'une main étrangère que de ne vous point écrire du tout. Je deviens presque aveugle et il ne faut pas l'être, quand on veut faire sa cour à Carlsruhe. J'apprends, avec bien de la douleur, que votre Altesse sérénissime a été malade tout comme un autre; la beauté et le mérite ne guérissent de rien; les médecins ne guérissent pas davantage; il n'y a que le régime qui rétablisse la santé.

Je ne suis point en état, Madame, de venir me mettre à vos pieds; que feriez-vous d'un vieil aveugle? Mais si quelqu'un de mes enfans peut trouver grâce devant vos yeux, ils viendront demander votre protection.

Je marie dans quelques jours la nièce de *Pierre Corneille* à un jeune gentilhomme de mon voisinage; la consolation de la vieillesse est de rendre la jeunesse heureuse. S'il fesait plus beau, et si j'étais moins décrépit, je mènerais la noce danser devant votre château, comme fesaient les anciens troubadours,

nous y chanterions les plaisirs de la paix, dont l'Allemagne avait besoin comme nous. 1763.

J'espère, dans quelques semaines, envoyer à vos pieds le second tome de la vie de *Pierre le grand*, ne pouvant le porter moi-même. Votre Altesse sérénissime y verra des choses assez curieuses; mais ma plume ne vaut pas vos crayons, et mes peintures ne valent pas vos pastels.

La czarine régnante a grande envie d'imiter la reine *Christine*, non pas en abdiquant, mais en cultivant les arts et les sciences; on la dit fort belle et fort aimable; voilà quatre impératrices tout de suite, cela tourne un peu la loi salique en ridicule. Pour moi, Madame, depuis que j'ai eu l'honneur de vous faire ma cour, j'ai toujours souhaité que les femmes gouvernassent.

Agréez le profond respect avec lequel je serai toute ma vie,

Madame,

de votre Altesse sérénissime, &c.

LETTRE XLV.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A Renan, ce 14 de février.

1763. J'APPRENDS, Monsieur, que madame votre nièce est malade ; j'en suis très-inquiet. Daignez, de grâce, me faire savoir ce qui en est. Je suis très-fâché que vous ne m'en ayez rien dit, car vous n'ignorez pas la part que je prends à ce qui vous intéresse. Ce procédé n'est pas dans l'ordre, et vous ne pouvez le réparer qu'en me donnant des nouvelles plus consolantes de sa santé.

Je suis bien fâché que cet incident ait converti vos fêtes en des jours de tristesse ; mais l'habileté et les soins de M. *Tronchin* me rassurent et me tranquillisent.

Il faut bien que la vie de l'homme soit mêlée de plaisirs et de peines, puisqu'à Ferney même l'amertume y corrompt quelquefois la douceur.

Les nouvelles d'aujourd'hui confirment la grande nouvelle de la paix. Un courrier de M. de *Werelst* a apporté à la Haye la signature des préliminaires. Notre postérité aura de la peine à croire qu'on se soit, pendant sept ans, exterminé de part et d'autre en Allemagne, pour se reposer ensuite dans le même système qu'on avait abandonné.

En vérité, les hommes ont de singuliers conducteurs ; mais ceux qui rampent aujourd'hui sur la surface de la terre en méritent-ils d'autres?

Croyez-moi

Croyez-moi, les humains que j'ai trop ſu connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître. 1763.

Vous les connaiſſiez dès-lors, Monſieur; et il ſemble que depuis ils ſont devenus encore plus petits et plus mépriſables.

J'ai vu de près pluſieurs de ceux que les ſiècles à venir illuſtreront ſous la qualification de héros. Ils m'ont fait pitié, et je le dis non par rancune ou par amour propre, mais par le reſpect que je porte à la vérité.

Je voudrais avoir trouvé dans les eſpaces ce point qu'*Archimède* cherchait : je vous y placerais, mon cher maître, non pour ſoulever le monde, mais pour nous apprendre des vérités qui confondraient à jamais l'orgueil et l'impoſture.

Ma petite femme me charge de vous faire bien des complimens de ſa part; et quoique fort incommodée, elle me paraît plus inquiéte de vos inquiétudes que des maux qui l'affligent. Cette façon de penſer eſt commune à tout ce qui m'appartient, et elle découle bien naturellement des ſentimens de la tendre amitié que je vous ai vouée depuis ſi long-temps.

LETTRE XLVI.

DU MEME.

Au château de Renan, ce 20 mars.

1763. CE n'eſt pas à ma philoſophie, Monſieur, qu'il faut attribuer l'ignorance dans laquelle j'ai laiſſé madame la ducheſſe de *Virtemberg* du lieu de mon habitation. Mais la fatalité des circonſtances, qui m'a fait éprouver tant de caprices et de bizarreries différentes, et à qui je dois peut-être la douceur de ma vie préſente, aurait auſſi interrompu l'honneur qu'elle me feſait de recevoir et de me donner de ſes nouvelles.

Je ſuis fâché qu'une occaſion, ſi triſte pour elle, la rappelle à ſes anciennes habitudes; mais je ſuis encore plus affligé d'ignorer abſolument ce qui la regarde.

Je déſire, du fond de mon cœur, que des jours plus heureux puiſſent la conſoler de tant de malheurs et de pertes qui l'ont frappée à la fois.

Je prends la liberté, Monſieur, de vous charger de l'incluſe. Adouciſſez, s'il ſe peut, les chagrins amers d'une femme charmante. Qui pourra eſſuyer ſes pleurs, ſi ce n'eſt vous? C'eſt au patriarche à répandre de nouveau le ſourire ſur la phyſionomie d'une Grâce affligée.

Vous êtes donc préſentement aux Délices. Mais les élus qui ont le bonheur de pouvoir être les plus aſſidus auprès de votre perſonne, ont l'avantage ſur vous d'y être ſans ceſſe.

M. *Tronchin* eſt digne ſans doute de toutes vos

préférences. Mais vous feriez encore mieux, Monfieur, de le voir que de le confulter. 1763.

Cependant, mon cher maître, je vous défie de devenir aveugle; car quand même ces yeux brillans et fi pleins du génie qui vous infpire fe couvriraient, vous n'en feriez pas moins l'homme du monde qui voit le mieux.

Selon les calculs faits à Vienne, il eft prouvé que les dépenfes dans lefquelles cette guerre a entraîné fa Majefté l'impératrice montent à cinq cents millions de florins; mais ce qui eft plus exorbitant et plus fâcheux encore, c'eft que cette même guerre coûte à fes Etats un demi million d'hommes.

Je l'ai déjà dit, et j'ofe le répéter encore, que la poftérité aura de la peine à croire que l'Europe fe foit expofée pour rien à tant de pertes irréparables.

Eft-ce là ce fiècle de lumière que vous embelliffez et que vous éclairez? Hélas! les temps et les hommes fe reffemblent et fe reffembleront toujours. La multitude aveugle fe courbera fans ceffe fous le joug d'un petit nombre d'hommes puiffans; et l'ambition des rois de la terre foulera toujours les lois facrées de l'humanité.

Daignez préfenter mes hommages à madame *Denis*, recevoir ceux de ma petite femme, et ne pas douter de la tendre amitié que vous m'avez infpirée depuis fi long-temps.

J'apprends tout à l'heure, Monfieur, que c'eft à vous que je dois le chocolat excellent que je prends depuis quelques jours. C'eft le préfent le plus convenable qu'on puiffe faire à un homme marié; auffi ma petite femme vous en eft-elle très-obligée.

LETTRE XLVII.

DU MEME.

A Renan, ce 29 juin.

1763. QUOIQUE mon bonheur, Monſieur, ſoit femelle, il eſt devenu de tous les genres par le tendre intérêt que vous daignez y prendre.

Comme je n'ai pas cru devoir déſirer un fils plutôt qu'une fille, ma joie, à la naiſſance de cet enfant, a été auſſi grande qu'elle aurait pu l'être à celle d'un garçon.

Voilà de nouveaux devoirs qui me ſont impoſés. J'ai tâché juſqu'à préſent de remplir de mon mieux ceux d'un époux tendre, je ferai des efforts pour remplir de même les devoirs d'un bon père. Je ne me flatte pas d'avoir aſſez de forces et de lumières pour ſatisfaire à tant d'obligations diverſes, mais du moins je ferai tout mon poſſible.

La nature et mon cœur ſeront les ſources où je puiſerai. Je tâcherai de rendre la vertu aimable aux yeux de ce cher enfant, et je ſuis plus convaincu que perſonne que le meilleur moyen de la lui inſpirer eſt de lui en donner l'exemple, car la plupart des pères ſont la cauſe principale des déréglemens et des vices de leurs enſans.

Mon bonheur ſera durable parce que je ſais borner mes déſirs, parce que je n'ai rien à me reprocher, qu'il n'eſt pas fondé ſur le malheur d'autrui, et parce

que je fens que je jouis de cette fatisfaction intérieure qui eft la plus grande de toutes les félicités ; enfin, mon bonheur fera durable parce que je le partage avec une femme que j'adore, et qui me donne tous les jours de nouvelles preuves de la fimplicité et de l'excellence de fon caractère. Ce bonheur m'eft cher, Monfieur, parce qu'il eft inhérent à mes devoirs, et parce que vous l'aimez ; vous l'aimez parce qu'il eft fondé fur la vertu, et que depuis long-temps déjà vous vous plaifez à vous intéreffer à moi.

1763.

Triffotin repréfenté par vous, les Femmes favantes deviennent néceffairement une fort mauvaife pièce. Eh, qui pourrait n'être pas enchanté de ce nouveau *Triffotin*! Je fuis perfuadé qu'au lieu du grec ces dames vous auraient prié de leur parler votre français.

La nature, fi prodigue envers vous, vous refufe quelquefois la fanté. C'eft à M. *Tronchin* à vous donner ce qu'elle femble vouloir vous dérober. Puiffe-t-il l'emporter fur elle, et il fera mon héros! Enfin, puiffe-t-il vous arriver tout le bien que je vous fouhaite, et vous ferez le plus heureux des mortels.

Daignez préfenter mes hommages à madame votre nièce, et accepter ceux de ma petite femme, qui eft bien fenfible à toutes les chofes obligeantes que vous avez bien voulu lui faire parvenir.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

Au château de Ferney, par Genève, 17 janvier.

MADAME,

1764. VOTRE Alteſſe ſéréniſſime a été touchée de l'horrible aventure des *Calas*. Ce procès d'une famille proteſtante, qui redemande le ſang innocent, va bientôt être jugé en dernier reſſort; je mets à vos pieds cet ouvrage conſacré aux vertus que vous pratiquez. Si votre Alteſſe ſéréniſſime daigne envoyer quelques ſecours pour ſubvenir aux frais qu'une famille indigente eſt obligée de faire, cette générosité ſera bien digne de votre Alteſſe ſéréniſſime, et tous ceux qui ont pris en main la cauſe de ces infortunés vous regarderont dans l'Europe comme leur principale bienſaitrice. Souffrez que je ſois ici leur organe, en vous renouvelant le profond reſpect avec lequel je ſuis,

Madame,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE XLIX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A la Chablières, ce 4 février.

JE fais bien bon gré, Monfieur, à cette belle princeffe de me rappeler dans l'honneur de votre fouvenir. C'eft 1764. une marque bien précieufe qu'elle me donne de fon amitié, et je faifis cette occafion avec tout l'empreffement poffible pour vous en remercier tous deux.

Si le titre de philofophe eft le partage de ceux qui font véritablement heureux, je conviens, Monfieur, que j'y ai quelque droit. Je coule ma tranquille vie entre une époufe et un enfant que j'aime de tout mon cœur. Mes occupations domeftiques font à la fois mes devoirs et mes plaifirs, et je borne tous mes défirs à les remplir avec tendreffe et avec exactitude.

Ce font ces mêmes devoirs qui me privent du bonheur d'aller vous voir à Ferney. Ma femme, qui me charge de vous préfenter fes hommages, eft déjà affez avancée dans fa nouvelle groffeffe, et je n'ai garde de l'abandonner dans une fituation que mon abfence lui rendrait encore plus pénible; et il me femble que ceci fuffit pour vous prouver combien je l'aime.

J'ignore parfaitement quelles feront les fêtes de Stutgard et de Louisbourg; mais ce que je fais, c'eft que tous les jours, que dis-je! tous les inftans font

1764. des fêtes pour moi; car il ne me faut qu'une caresse de ma femme et un sourire de mon enfant pour les rendre tels. Après cela, vous sentez bien, Monsieur, que je ne désire pas de changer de manière d'être. Mais, si toutefois la fortune avait résolu de me faire passer dans une autre situation, encore ne désespèrerais-je pas de vivre heureux, et voici comme je ferais: Je vivrais avec beaucoup de simplicité; je m'environnerais, autant qu'il me serait possible, d'honnêtes gens; je n'aurais pour but de ma conduite que le bonheur de ceux qui me seraient confiés, et je n'écouterais, pour le remplir, que la voix de ma conscience, et ce motif si louable et si consolant par lui-même: voilà mon secret, et je suis bien persuadé que vous daignerez l'approuver. Je ne vous en dirai pas davantage, car que pourrais-je vous dire après cela; mais ce qui est bien sûr, c'est que l'avenir n'altérera jamais ma façon de penser à votre égard, et que je me ferai toujours un plaisir de vous convaincre des sentimens d'attachement que je vous ai voués, et avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE L.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 6 fevrier.

MONSIEUR,

J'AI reçu, avec tout le plaiſir imaginable, votre lettre avec le Traité ſur la tolérance. Je l'ai lu, et on n'a pas de peine à y reconnaître ſon auteur, toujours plein de feu, d'idées neuves, et d'un jugement admirable. Le ſort de cette pauvre famille des *Calas* m'a touché juſqu'au fond de l'ame. Comment ſe peut-il que dans un ſiècle auſſi éclairé que celui où nous vivons, il ſe commette encore de pareilles choſes, qui feraient honte aux ſiècles les plus reculés? J'ai eu ſoin de vous faire remettre, par un marchand de Genève, un petit ſecours pour cette pauvre famille. Que je ſerais charmé ſi je pouvais eſpérer de vous voir à ma cour! Je ſuis au déſeſpoir que votre ſanté vous en empêche. Il faudra donc malgré moi me borner à vous prier de me donner ſouvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéreſſe beaucoup. 1764.

Je lis et relis vos ouvrages toujours avec le même plaiſir. J'ai vu repréſenter Olympie à Manheim, avec un plaiſir infini ; et, en dernier lieu, ſur mon théâtre, les comédiens français nous ont donné Sémiramis, et ils ſe ſont ſurpaſſés.

Je ſuis avec beaucoup d'amitié et d'eſtime,

Monſieur,

votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

24 février.

MONSEIGNEUR,

1764. L'AVEUGLE remercie votre Alteſſe ſéréniſſime pour les roués et autres martyrs ; votre bonne œuvre pourra être récompenſée dans le ciel, mais elle n'y ſera pas plus louée qu'elle l'eſt ſur la terre. On va juger inceſſamment le procès que la pauvre famille *Calas* intente à leurs juges. Il eſt vrai que cette abominable aventure ſemble être du temps de la Saint-Barthelemi, ou de celui des Albigeois. La raiſon a beau élever ſon trône parmi nous, le fanatiſme dreſſe encore ſes échafauds ; et il faut bien du temps pour que la philoſophie triomphe entièrement de ce monſtre.

J'ai encore à remercier votre Alteſſe ſéréniſſime d'avoir donné la préférence aux acteurs français ſur les châtrés italiens. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à voir les rôles de *Céſar* et d'*Alexandre* fredonnés en fauſſet par un chapon. Vous avez bien raiſon de faire plus de cas de votre cœur et de votre eſprit que de vos oreilles. Que n'ai-je de la ſanté et de la jeuneſſe ! j'irais à Caſſel, et n'irais pas plus loin.

Agréez le profond reſpect, &c.

LETTRE LII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 13 mars.

MONSIEUR,

C'EST toujours avec un ſenſible plaiſir que je reçois vos lettres. Il y règne un feu auquel l'on peut aiſément découvrir le *Neſtor* et le père de la littérature. Que je ſerais charmé ſi votre ſanté vous permettait, dans la belle ſaiſon, de venir ici, et de renouveler notre ancienne amitié ! 1764.

Vous avez bien raiſon de n'avoir jamais pu vous faire à voir repréſenter à un chapon les rôles des empereurs romains. Ces cris perçans, et ces cadences à la fin des airs, m'ont toujours révolté ; et j'avoue que, quoique j'en aye un qui ſoit aſſez bon, je préférerai toujours la tragédie et la comédie françaiſe. Vous pourriez, Monſieur, donner à mon ſpectacle un nouveau luſtre, et qui le mettrait en réputation : ce ſerait de m'envoyer une tragédie qui n'aurait point encore paru. Fouillez ſeulement dans votre porte-feuille, et alors vous pourrez aiſément me faire ce plaiſir.

Je ſuis avec les ſentimens d'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre très-humble, &c.

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

LETTRE LIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Ferney, 20 mars.

MADAME,

1764. La bonté que votre Alteſſe ſéréniſſime a bien voulu témoigner dans l'aventure affreuſe des *Calas*, eſt une grande conſolation pour cette famille déſolée; et le ſecours que vous daignez lui donner pour ſoutenir un procès, qui eſt la cauſe du genre-humain, eſt l'augure d'un heureux ſuccès. Quand on ſaura que les perſonnes les plus reſpectables de l'Europe s'intéreſſent à ces innocens perſécutés, les juges en ſeront certainement plus attentifs. Il s'agit de réhabiliter la mémoire d'un homme vertueux, de dédommager ſa veuve et ſes enfans, et de venger la religion et l'humanité en caſſant un arrêt inique. Il eſt difficile d'y parvenir; ceux qui, dans notre France, ont acheté à prix d'argent le droit de juger les hommes, compoſent un corps ſi conſidérable qu'à peine le conſeil du roi oſe caſſer leurs arrêts injuſtes. Il a fallu peu de temps pour faire mourir *Calas* ſur la roue, et il faut pluſieurs années et des dépenſes incroyables

pour faire obtenir à la famille un faible dédommagement, que peut-être encore on ne lui donnera pas. Heureux, Madame, ceux qui vivent sous votre domination! Il est bien triste pour moi que mon âge et mes maux me privent de l'honneur de venir vous renouveler le profond respect avec lequel je serai toute ma vie. 1764.

Madame,

de votre Altesse sérénissime, &c.

LETTRE LIV.

DU MEME.

A S. A. S. MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Ferney, 28 mars.

MADAME,

VOTRE Altesse sérénissime se doute bien que je porte une furieuse envie à celui qui aura l'honneur de vous rendre cette lettre. Il jouira de l'avantage de voir une cour dans laquelle tout le monde voudrait vivre, et d'être admis auprès d'une princesse dont on voudrait être né sujet. C'est, Madame, un citoyen de Genève, d'une des meilleures familles de cette république; il se nomme *Mallet;* il a été long-temps à la cour de Danemarck, où il est fort estimé;

1764. j'ose dire qu'il est digne d'être présenté à votre Altesse sérénissime : personne n'est plus sensible que lui au mérite supérieur ; enfin, Madame, quoiqu'il ne soit qu'un voyageur, il deviendra votre sujet dès qu'il aura eu le bonheur de vous voir et de vous entendre ; c'est le sort de tous ceux qui ont passé à Carlsruhe : cette noble retraite est devenue, grâce à votre Altesse sérénissime, l'asile de la vertu et du bonheur. Que reste-t-il à tous ces rois, qui ont ébranlé l'Europe par leurs guerres, que de revenir chacun dans leur Carlsruhe ? Vous êtes, Madame, plus sage qu'eux tous, car vous êtes demeurée en paix chez vous, et ils sont forcés enfin de vous imiter.

Je suis avec un profond respect,

Madame,

de vos Altesses sérénissimes, &c.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

7 avril.

MONSEIGNEUR,

Si je ſuivais les mouvemens de mon cœur, j'importunerais plus ſouvent de mes lettres votre Alteſſe ſéréniſſime ; mais que peut un pauvre ſolitaire, malade, vieux et mourant, inutile au monde et à lui-même? Votre Alteſſe ſéréniſſime me parle de tragédies; donnez-moi de la jeuneſſe et de la ſanté, et je vous promets alors deux tragédies par an ; je viendrai moi-même les jouer à Caſſel, car j'étais autrefois un aſſez bon acteur. Rajeuniſſez auſſi mademoiſelle *Gauſſin* qui n'a rien à faire, et qui ſera fort aiſe de recevoir de vous cette petite faveur. Nous nous mettrons tous les deux à la tête de votre troupe, et nous tâcherons de vous amuſer ; mais j'ai bien peur d'aller bientôt faire des tragédies dans l'autre monde ; pour peu que *Belzébuth* aime le théâtre, je ſerai ſon homme. Les dévots diſent en effet que le théâtre eſt une œuvre du démon : ſi cela eſt, le démon eſt fort aimable, car de tous les plaiſirs de l'ame, je tiens que le premier eſt une tragédie bien jouée.

1764.

J'envie le ſort d'un génevois qui va faire ſa cour à votre Alteſſe ſéréniſſime. Il eſt bien heureux, mais il

1764. eſt digne de l'être; c'eſt un homme plein d'eſprit et de ſageſſe. La liberté génevoiſe eſt une belle choſe, mais l'honneur de vous approcher vaut encore mieux.

Je ſonge, Monſeigneur, que pour perfectionner votre troupe, vous pourriez prendre, au lieu des chapons d'Italie que vous n'aimez point, quelques-uns de nos jéſuites réformés; ils paſſaient pour être les meilleurs comédiens du monde; je crois qu'on les aurait actuellement à fort bon marché.

Pardonnez à un vieillard preſque aveugle de ne vous pas écrire de ſa main.

Je ſuis, &c.

LETTRE LVI.

DU PRINCE LOUIS DE VIRTEMBERG.

Le . . . . .

Je ſerais trop heureux, Monſieur, de mériter l'éloge que vous me donnez dans votre lettre. La bonne opinion que vous avez de moi me pénètre et m'encourage à m'en rendre digne. Il eſt plus ſingulier que difficile de ſuivre le bien, et c'eſt cette ſingularité qui écarte le grand nombre d'un chemin ſi peu battu. L'approbation d'un homme comme vous ſert d'aiguillon à un cœur fait pour connaître la vertu, et de guide pour l'y conduire.

Je ſerais trop heureux ſi je pouvais encore avoir le

bonheur

bonheur de vous voir ici. Je ne partirai qu'après l'arrivée du roi à Berlin, et je ne doute nullement que j'aurai la satisfaction de vous assurer de bouche que l'on ne saurait être avec des sentimens plus distingués que les miens, votre, &c. 1764.

LOUIS.

LETTRE LVII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 7 juin.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre avec tout le plaisir imaginable. Je suis bien fâché que votre santé ne vous permette pas de venir me voir ici. Je serais au comble de la joie, si, quand elle serait rétablie, vous veniez me surprendre agréablement, avec mademoiselle *Gaussin* que j'aime toujours beaucoup, pour jouer la comédie. Je vous prie, Monsieur, de mettre ce projet en exécution, et rien alors ne saurait passer mon contentement. Je vous écris d'un endroit où je me souviens toujours avec plaisir d'avoir passé des momens bien agréables par les charmes de votre conversation. Nous y avons grande compagnie, et j'y ai fait construire, dans l'orangerie, un petit théâtre où l'on joue trois fois la semaine la comédie. Tantôt c'est comédie française; tantôt c'est comédie italienne. J'ai un arlequin excellent, qui est fort naturel, qui n'a aucun

lazzi forcé, et qui ne charge pas trop ſon rôle. Nous
1764. eûmes dernièrement l'Avare de *Molière*. J'eus la curioſité de lire le lendemain l'original, duquel le comique français l'a copié preſque mot pour mot; et je trouvais que l'Aululaire de *Plaute* était le tableau original. *Molière* a ſubſtitué une caſſette au lieu d'un pot; dans *Plaute*, l'on entend les cris d'une femme en travail d'enfant, derrière le théâtre; ce qui n'aurait pas été trop bien reçu ſur le théâtre français. Dans *Molière*, c'eſt un enlèvement qui ſe termine par un mariage; l'on rend la caſſette dans celui-ci, et dans *Plaute*, l'avare donne le tréſor encore avec la fille. Les cris d'*Harpagon* et d'*Euclion* ſont les mêmes, après qu'ils s'aperçoivent que leur caſſette a été volée. Enfin, le dénouement de *Molière* eſt des plus forcés; il fait venir un homme de bien loin pour faire tous ces mariages, et pour faire faire un habit neuf à *Harpagon*, au lieu que le dénouement de *Plaute* s'amène beaucoup plus naturellement. L'avare y meurt, et garde ſa paſſion juſqu'au tombeau.

J'ai vu M. le profeſſeur *Mallet* de Genève; j'en ai été fort content. Il me paraît être un homme d'eſprit; je l'ai engagé à écrire l'hiſtoire de la Heſſe; il va commencer inceſſamment la première partie, qui ira juſqu'à *Philippe le magnanime;* et la ſeconde, qui ſera la plus intéreſſante et la plus difficile, ira juſquà nos jours. Je lui ferai donner, de mes archives, toutes les pièces juſtificatives dont il pourrait avoir beſoin. Il déſire d'écrire ſeulement un abrégé de cette hiſtoire, voulant écrire pour tout le monde, et non ſimplement pour les ſavans.

Je vous prie de me donner ſouvent de vos nouvelles, auxquelles je m'intéreſſe beaucoup. 1764.

Je ſuis avec bien de la conſidération,

Monſieur,

votre très-humble, &c.

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

LETTRE LVIII.

DE MADAME LA MARGRAVE DE BADE-DOURLAC.

A Carlsruhe, le 26 juin.

MONSIEUR,

LE peu de momens que je vis M. *Mallet*, joint au titre d'être de vos amis, me fit bien déſirer de le voir repaſſer chez nous, et prendre ma réponſe. Je m'en flattais même ſi bien, que je la remis à ce moment; mais le ſachant maintenant de retour à Genève, je ne perds plus un inſtant à vous remercier de la lettre du monde la plus flatteuſe et la plus obligeante qu'il vous a plu m'écrire. Vous connaiſſez trop, Monſieur, mon eſtime et mon admiration pour vous, pour ne point être perſuadé que tous mes vœux ne tendent qu'à vous revoir, vous entendre, vous admirer, et vous prouver ma parfaite conſidération. Vous ne m'en dites plus rien, Monſieur; voulez-vous que j'en perde toute eſpérance? j'en ſerais vivement touchée. Quelle ſatisfaction au moins pour moi de vous voir me conſerver votre ſouvenir! c'eſt un dédommagement auquel j'ai quelque droit de prétendre, par tout le cas

1764. que j'en fais. M. *Mallet* m'a remis, Monſieur, vos deux derniers ouvrages; il ne pouvait me donner rien de plus agréable. Vos Contes de *Guillaume Vadé*, font bien preuve du feu et de la vivacité intariſſable de votre génie. Enfin, il n'y a qu'un *Voltaire;* j'en ſuis ſi perſuadée, que rien n'égalera jamais les ſentimens de l'eſtime la plus diſtinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, Monſieur, votre, &c.

CAROLINE, *margrave de Bade-Dourlac.*

LETTRE LIX.

DU PRINCE HEREDITAIRE DE BRUNSVICK.

Genève, le 16 juillet.

MONSIEUR,

Il m'eſt bien dur de devoir vous prier de remettre à demain le dîner que vous avez bien voulu m'offrir pour aujourd'hui. C'eſt monſieur l'ambaſſadeur de France qui en eſt la cauſe et qui m'a arrêté pour ce midi, avant que j'euſſe eu le plaiſir de recevoir votre réponſe. Ce ne ſont pas les images des honneurs que l'on cherche quand on vient vous voir, leur réalité réſide dans l'opinion que des hommes tels que vous portent de nous; et c'eſt à ceux-là que j'aſpirerais, ſi j'avais la vanité de croire que je puis y prétendre. Vous voir, vous admirer, et vous offrir des hommages ſincères, voilà les motifs qui m'appellent à

Ferney. Recevez d'avance les assurances de la considération la plus distinguée avec laquelle j'ai l'honneur d'être, 1764.

Monsieur,

votre, &c.

Le prince héréditaire de Brunsvick.

LETTRE LX.

DU DUC DE VIRTEMBERG.

A la Chablières, ce 28 septembre.

Il est bien naturel, Monsieur, que je seconde le juste empressement que M. le comte de *Sinzendorf* m'a témoigné avoir de rendre ses hommages à cet homme illustre qui a enchanté l'Europe par ses écrits immortels, et qui remplit l'univers du bruit de son nom.

Ce comte de *Sinzendorf*, frère de celui qui est à la tête des finances de sa Majesté l'impératrice, est un jeune homme plein d'esprit et de connaissances, et je ne doute pas que vous n'en soyez très-content. Il voyage en philosophe, et je puis dire avec vérité qu'il a beaucoup vu et très-bien vu.

Il vous a réservé pour la bonne bouche, Monsieur, et certes il ne pouvait pas mieux couronner la fin de ses voyages. Veuillez donc l'admettre au bonheur de vous voir, et daignez croire que je vous serai infiniment obligé de tous les momens délicieux que vous lui ferez passer.

Je ſaiſis cette occaſion pour vous renouveler les
1764. aſſurances ſincères de l'attachement inviolable avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monſieur,

votre, &c.

LOUIS-EUGENE, *duc de Virtemberg.*

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

A Ferney, le 21 juin.

MONSEIGNEUR,

LES maladies qui perſécutent ma vieilleſſe ſans
1766. relâche, m'ont privé long-temps de l'honneur de renouveler mes hommages à votre Alteſſe ſéréniſſime. Souffrez que l'amour de la juſtice et la compaſſion pour les malheureux, m'inſpirent un peu de hardieſſe. Ce ſont vos propres ſentimens qui encouragent les miens. J'ai penſé qu'un eſprit auſſi philoſophique que le vôtre et un cœur auſſi généreux protégeraient une cauſe qui eſt celle du genre-humain.

Permettez, Monſeigneur, que votre nom ſoit publié au premier rang de ceux qui auront daigné aider les défenſeurs de l'innocence, à la ſecourir contre l'oppreſſion. Les bienfaiteurs de l'humanité

doivent être connus. Leur nom ſera cher à tous les eſprits tolérans et à toutes les ames ſenſibles. 1766.

Je ſuis perſuadé que votre Alteſſe ſéréniſſime ſera touchée après avoir lu ſeulement la page qui expoſe le malheur des *Sirven*. Pluſieurs perſonnes ſe ſont réunies dans le deſſein de pourſuivre cette affaire comme celle des *Calas*. Nous ne demandons qu'un léger ſecours. Nous ſavons que vos ſujets ont le premier droit à vos générosités. La moindre marque de vos bontés ſera précieuſe. Que ne puis-je les venir implorer moi-même, et être témoin du bonheur qu'on goûte dans vos Etats. Je ſuis réduit à ne vous préſenter que de loin le profond reſpect et le dévouement inviolable avec lequel je ſerai juſqu'au dernier moment de ma vie, &c.

LETTRE LXII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MEME.

25 auguſte.

MONSEIGNEUR,

M. de *Vincy* m'avertit que votre Alteſſe ſéréniſſime ajoute à ſes œuvres de charité, celle de venir guérir demain un malade vers les deux heures. Vous avez cru ſans doute que le plaiſir rendait la vie; vous ne vous êtes pas trompé.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU MEME.

A Ferney, le 25 auguſte.

MONSEIGNEUR,

1766. POURQUOI mon âge et mes maux me réduiſent-ils à ne remercier votre Alteſſe ſéréniſſime qu'en lui écrivant ! Pourquoi ſuis-je privé de la conſolation de vous faire ma cour ! J'ai été pénétré, au fond du cœur, de voir en vous un prince philoſophe. La juſteſſe de votre eſprit et la vérité de vos ſentimens m'ont charmé. Votre façon de penſer ſemble réparer les actions tyranniques que la ſuperſtition a fait commettre à tant de princes. Vous êtes éclairé et bienfeſant. Que de princes ne ſont ni l'un ni l'autre ! Mais en récompenſe ils ont un confeſſeur, et ils gagnent le paradis en mangeant le vendredi pour deux cents écus de marée.

Votre Alteſſe ſéréniſſime m'a attaché à elle, je ne ſouhaite de la ſanté que pour m'aller mettre à ſes pieds. Je ne vais jamais à la ville de *Calvin :* mais je veux aller à la capitale d'un prince qui connaît *Calvin*, et qui le mépriſe. Puiſſe la nature m'en donner la force, comme elle m'en donne le déſir !

Votre Alteſſe ſéréniſſime m'a paru avoir envie de voir les livres nouveaux qui peuvent être dignes d'elle. Il en paraît un, intitulé le Recueil néceſſaire.

Il y a ſurtout dans ce Recueil un ouvrage de milord *Bolingbrocke*, qui m'a paru ce qu'on a jamais écrit de plus fort contre la ſuperſtition. Je crois qu'on le trouve à Francfort ; mais j'en ai un exemplaire broché que je lui enverrai ſi elle le ſouhaite, ſoit par la poſte, ſoit par les chariots. Cette dernière voie eſt fort longue, l'autre eſt un peu coûteuſe. J'attendrai ſes ordres. 1766.

Je ſuis, &c.

LETTRE LXIV.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Weiſſenſtein, le 9 de ſeptembre.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre lettre avec bien du plaiſir. J'ai quitté Ferney avec bien du chagrin, et j'aurais volontiers voulu profiter plus long-temps de la douce ſatisfaction de m'entretenir avec un ami dont je fais tout le cas poſſible, et qu'il mérite. Je ſuis charmé que vous ſoyez content de ma façon de penſer. Je tâche, autant qu'il m'eſt poſſible, de me défaire des préjugés ; et ſi en cela je penſe différemment du vulgaire, c'eſt aux entretiens que j'ai eus avec vous, et à vos ouvrages, que j'en ai l'unique obligation. Que je ſerais au comble de la ſatisfaction ſi je pouvais me flatter de vous voir ici ! J'aurais ſoin que vous y trouviez toutes les aiſances poſſibles, et moi et toute ma cour

1766. ſerions charmés d'aller au-devant de tout ce qui pourrait vous être agréable. Ne me refuſez donc point, Monſieur, ſi cela eſt poſſible, ce plaiſir.

Je n'aime point *Calvin*, il était intolérant, et le pauvre *Servet* en a été la victime; auſſi n'en parle-t-on plus à Genève, comme s'il n'avait jamais exiſté. Pour *Luther*, quoiqu'il ne fût pas doué d'un grand eſprit (comme on le voit dans ſes écrits), il n'était point perſécuteur, et il n'aimait que le vin et les femmes.

Notre foire a été des plus brillantes, et vos deux tragédies de Brutus et d'Olympie, que j'ai fait repréſenter avec toute la pompe néceſſaire, lui ont donné le plus grand luſtre.

Continuez-moi toujours votre amitié, et ſoyez bien perſuadé des ſentimens d'eſtime, d'amitié et de conſidération que j'ai pour vous, et qui ne finiront qu'avec la vie.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXV.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Au château de Weiſſenſtein, près Caſſel, le premier de novembre.

MONSIEUR,

MADAME *Galatin* vous a dit vrai ; j'aime mieux avoir quelques vers ſortis de votre plume que de 1766. toute autre. L'eſprit, et le véritable eſprit y brille partout. L'épître à *Uranie* eſt un ouvrage admirable, et tous ceux à qui le fanatiſme et la ſuperſtition n'ont pas fermé les yeux penſent comme moi. La Mule du pape eſt charmante ; on y découvre aiſément ſon auteur. Perſonne n'eſt en état de dire de ſi jolies choſes, et de leur donner une tournure ſi agréable.

Les prédicans calviniſtes ſont un peu (à ce qu'il m'a paru pendant le peu de ſéjour que j'ai fait à Genève) brouillés avec eux-mêmes, ſur des points capitaux de la religion.

J'ai fait depuis quelque temps des réflexions ſur *Moïſe*, et ſur quelques hiſtoires du nouveau Teſtament, qui m'ont paru être juſtes. Eſt-ce que *Moïſe* ne ſerait pas un bâtard de la fille de *Pharaon*, que cette princeſſe aurait fait élever? Il n'eſt pas à croire qu'une fille de roi ait eu tant de ſoin d'un enfant iſraélite, dont la nation était en horreur aux Egyptiens. Le ſerpent d'airain ne reſſemble pas mal au dieu *Eſculape*, les chérubins aux ſphinx, les bœufs, qui étaient ſous la mer d'airain où les Iſraélites feſaient les ablutions, au dieu *Apis*. Enfin, il paraît que *Moïſe* avait donné à ce peuple beaucoup de cérémonies religieuſes qu'il

1766. avait prises de la religion des Egyptiens. Pour ce qui est du nouveau Testament, il y a des histoires dans lesquelles je souhaiterais d'être mieux instruit. Le massacre des innocens me paraît incompréhensible. Comment le roi *Hérode* aurait-il pu faire égorger tous ces petits enfans, lui qui n'avait pas le droit de vie et de mort, comme nous le voyons dans l'histoire de la Passion, et que ce fut *Ponce-Pilate*, gouverneur des Romains, qui condamna *Jésus-Christ* à la mort? Pourquoi est-ce que *Josephe* n'en parle pas, ni aucun écrivain romain? La prière au jardin des Olives me paraît aussi un miracle de ce qu'elle est parvenue jusqu'à nous; car les apôtres ont dormi, le Seigneur les a éveillés jusqu'à trois fois; à la troisième fois *Judas*, avec sa cohorte, vint pour l'enlever; ainsi il n'a pas pu leur faire part de cette prière. L'ascension me paraît une histoire qui n'est pas bien claire. L'évangéliste St *Matthieu*, qui est le plus précis des quatre dans sa narration, n'en dit pas un mot. St *Marc* le fait monter au ciel, d'une chambre où les onze apôtres étaient à table; St *Luc*, du chemin de Béthanie; St *Jean* n'en parle pas; et le premier chapitre des Actes des apôtres le fait monter au ciel, d'une haute montagne où une nue descendit pour l'enlever. Que je serais charmé si je pouvais m'entretenir ici avec vous sur toutes ces choses, comme vous me le faites espérer! Soyez toujours persuadé que je ne négligerai aucune occasion où je pourrai vous réitérer de bouche les assurances de l'amitié sincère et de la parfaite considération avec lesquelles je suis votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE.

A Ferney, le 13 janvier.

MONSEIGNEUR,

COMME je ſais que vous aimez paſſionnément les hypocrites, je prends la liberté de vous envoyer pour vos étrennes un petit éloge de l'Hypocriſie (1), adreſſé à un digne prédicant de Genève. Si cela peut amuſer votre Alteſſe ſéréniſſime, l'auteur, quel qu'il ſoit, ſera trop heureux. 1767.

Votre Alteſſe ſéréniſſime eſt informée ſans doute de la guerre que les troupes invincibles de ſa Majeſté très-chrétienne font à l'auguſte république de Genève. Le quartier général eſt à ma porte. Il y a déjà eu beaucoup de beurre et de fromage d'enlevé, beaucoup d'œufs caſſés, beaucoup de vin bu, et point de ſang répandu. La communication étant interdite entre les deux empires, je me trouve bloqué dans ce petit château que votre Alteſſe ſéréniſſime a honoré de ſa préſence. Cette guerre reſſemble aſſez à la *Secchia rapita*, et ſi j'étais plus jeune je la chanterais aſſurément en vers burleſques. Les prédicans, les catins, et ſurtout le vénérable *Covelle*, y joueraient un beau rôle. Il eſt vrai que les Génevois ne ſe connaiſſent pas en vers, mais cela pourrait réjouir les princes

(1) Volume des Contes et Satires.

1767. aimables qui s'y connaiſſent. La ſeule choſe que j'ambitionne à préſent, Monſeigneur, ce ſerait de venir au printemps vous renouveler mes ſincères hommages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE LXVII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le 30 juin.

MONSIEUR,

1770. L'INTÉRET que vous voulez bien prendre à ma convaleſcence me pénètre de la plus vive reconnaiſſance. Je n'en attendais pas moins de l'amitié que vous m'avez témoignée depuis long-temps. Que je ſerais charmé ſi je pouvais eſpérer de vous voir chez moi avec madame *Galatin!* mais c'eſt un contentement auquel je ne ſaurais prétendre. Il ne me reſte donc que l'eſpérance de vous aller voir à Ferney, de jouir de votre converſation, de vous admirer, et de vous aſſurer que perſonne ne ſaurait être plus de vos amis que celui qui ſera toute ſa vie,

Monſieur,

Votre très-humble et très-obéiſſant ſerviteur,

FRÉDÉRIC, *landgrave de Heſſe.*

LETTRE LXVIII.

DE MADAME LA DUCHESSE DE BRUNSVICK.

Berlin, le 15 ſeptembre.

JE ne poſsède point, Monſieur, l'heureux talent de faire des vers; faute de cet avantage, j'eſpère que vous voudrez recevoir mes remercîmens en proſe, pour votre billet obligeant. Je regrette de ne pouvoir profiter de votre converſation. L'eſprit, le ſavoir, l'enjouement et la gaieté, ſont des dons qui vous ſont ſi naturels qu'ils ne peuvent que contribuer aux charmes de la ſociété. Cependant, Monſieur, ſi avec toutes ces richeſſes d'eſprit il y avait encore un ſouhait à faire, ce ſerait que votre corps cacochyme, comme vous l'appelez, fût plus en état de ſe produire; et que, jouiſſant de votre entretien, j'euſſe en même temps la ſatisfaction de vous témoigner combien j'eſtime vos ouvrages, et avec quelle diſtinction je les admire.

1770.

CHARLOTTE.

LETTRE LXIX.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FEDERIC GUILLAUME.

A Potſdam, le 12 de novembre.

1770. JE vous admire, Monſieur, depuis que je vous lis; mais je ne ſongeais pas à vous le dire : vous êtes trop accoutumé à ce ſentiment de la part de vos lecteurs. Je ne puis néanmoins réſiſter à l'envie que j'ai de vous remercier de votre dernière brochure : j'ai vu, avec un extrême plaiſir, que la même plume qui travaille depuis ſi long-temps à frapper la ſuperſtition, et à ramener la tolérance, s'occupe auſſi à renverſer le funeſte principe du Syſtême de la nature.

Perſonne n'eſt plus capable que vous, Monſieur, de réfuter ce malheureux livre avec ſuccès, de démêler le faux et le monſtrueux, d'avec les excellentes choſes qu'il renferme; et de montrer combien l'idée d'un Dieu intelligent et bon, eſt néceſſaire au bien général de la ſociété, et au bonheur particulier de l'homme. Vous l'avez déjà dit dans pluſieurs de vos écrits, mais vous ne le direz jamais trop.

Puiſque je me ſuis permis le plaiſir de m'entretenir avec vous, ſouffrez, Monſieur, que je vous demande, pour ma ſeule inſtruction, ſi en avançant en âge vous ne trouvez rien à changer à vos idées ſur la nature de l'ame. Vos derniers ouvrages ont encore tout le feu, la force et la beauté de la Henriade. Votre corps a-t-il

a-t-il donc conſervé auſſi la vigueur qu'il avait lors du poëme de la Ligue? Je n'aime pas à me perdre dans des raiſonnemens de métaphyſique ; mais je voudrais ne pas mourir tout entier, et qu'un génie tel que le vôtre ne fût pas anéanti. 1770.

Je regrette ſouvent, Monſieur, en vous liſant, de n'avoir pas été en âge de profiter des charmes de votre converſation, dans le temps que vous étiez ici. Je n'ignore pas combien le feu prince de Pruſſe, mon père, vous eſtimait ; je vous prie de croire que j'ai hérité de ſes ſentimens. J'embraſſerai avec plaiſir les occaſions de vous en donner des preuves et de vous convaincre combien ſincèrement je ſuis,

Monſieur,

votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC GUILLAUME, *prince de Pruſſe.*

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

A Ferney, 28 novembre.

MONSEIGNEUR,

La famille royale de Pruſſe a grande raiſon de ne pas vouloir que ſon ame ſoit anéantie. Elle a plus de droit que perſonne à l'immortalité.

Il eſt vrai qu'on ne ſait pas trop bien ce que c'eſt qu'une ame; on n'en a jamais vu. Tout ce que nous

1770. savons, c'eſt que le maître éternel de la nature nous a donné la faculté de penſer et de connaître la vertu. Il n'eſt pas démontré que cette faculté vive après notre mort; mais le contraire n'eſt pas démontré davantage. Il ſe peut, ſans doute, que DIEU ait accordé la penſée à une monade qu'il fera penſer après nous; rien n'eſt contradictoire dans cette idée.

Au milieu de tous les doutes qu'on tourne depuis quatre mille ans en quatre mille manières, le plus sûr eſt de ne jamais rien faire contre ſa conſcience. Avec ce ſecret, on jouit de la vie, et on ne craint rien à la mort.

Il n'y a que des charlatans qui ſoient certains. Nous ne ſavons rien des premiers principes. Il eſt bien extravagant de définir DIEU, les anges, les eſprits, et de ſavoir préciſément pourquoi DIEU a formé le monde, quand on ne ſait pas pourquoi on remue ſon bras à ſa volonté.

Le doute n'eſt pas un état bien agréable; mais l'aſſurance eſt un état ridicule.

Ce qui révolte le plus dans le Syſtême de la nature (après la façon de faire des anguilles avec de la farine), c'eſt l'audace avec laquelle il décide qu'il n'y a point de Dieu, ſans avoir ſeulement tenté d'en prouver l'impoſſibilité. Il y a quelque éloquence dans ce livre; mais beaucoup plus de déclamation, et nulle preuve. L'ouvrage eſt pernicieux pour les princes et pour les peuples:

Si Dieu n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Mais toute la nature nous crie qu'il exiſte; qu'il y a une intelligence ſuprême, un pouvoir immenſe, un

ordre admirable, et tout nous inſtruit de notre dépendance. 1770.

Dans notre ignorance profonde, feſons de notre mieux ; voilà ce que je penſe, et ce que j'ai toujours penſé parmi toutes les misères et toutes les ſottiſes attachées à ſoixante et dix-ſept ans de vie.

Votre Alteſſe royale a devant elle la plus belle carrière. Je lui ſouhaite, et j'oſe lui prédire un bonheur digne d'elle et de ſes ſentimens. Je vous ai vu enfant, Monſeigneur ; je vins dans votre chambre quand vous aviez la petite vérole : je tremblais pour votre vie. Monſeigneur votre père m'honorait de ſes bontés ; vous daignez me combler de la même grâce, c'eſt l'honneur de ma vieilleſſe, et la conſolation des maux ſous leſquels elle eſt prête à ſuccomber.

Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE LXXI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE ROYAL DE PRUSSE.

A Ferney, 11 janvier.

MONSEIGNEUR,

1771. J'AI été tout prêt d'aller savoir des nouvelles positives de cet autre monde qui a si souvent troublé celui-ci, quand on n'avait rien de mieux à faire. Mon âge et mes maladies me jettent souvent sur les frontières de ce vaste pays inconnu, où tout le monde va, et dont personne ne revient. C'est ce qui m'a privé pendant quelques jours de l'honneur et du plaisir de répondre à votre dernière lettre (1). Il est beau à un jeune prince tel que vous de s'occuper de ces pensées philosophiques qui n'entrent pas dans la tête de la plupart des hommes ; mais aussi il faut que ceux qui sont nés pour les gouverner en sachent plus qu'eux. Il est juste que le berger soit plus instruit que le troupeau.

Je prends la liberté de vous envoyer tout ce que je sais sur ces importantes questions dont votre Altesse royale m'a fait l'honneur de me parler. Vous verrez que ma science est bien bornée ; et vous vous en direz cent fois plus que je n'en dis dans ce petit extrait. Il est tiré d'un petit livre intitulé, Questions

(1) On n'a point trouvé cette lettre.

ſur l'encyclopédie, dont on vient d'imprimer trois volumes. J'ai l'honneur d'envoyer à votre Alteſſe royale ces trois tomes par les chariots de poſte. Le quatrième n'eſt pas achevé ; l'état où je ſuis en retarde l'impreſſion ; mais rien ne peut retarder mon empreſſement de répondre à la confiance dont vous m'honorez. 1771.

Le ſyſtême des athées m'a toujours paru très-extravagant. *Spinoſa* lui-même admettait une intelligence univerſelle. Il ne s'agit plus que de ſavoir ſi cette intelligence a de la juſtice. Or, il me paraît impertinent d'admettre un Dieu injuſte. Tout le reſte ſemble caché dans la nuit. Ce qui eſt sûr, c'eſt que l'homme de bien n'a rien à craindre. Le pis qui lui puiſſe arriver, c'eſt de n'être point ; et s'il exiſte, il ſera heureux. Avec ce ſeul principe, on peut marcher en ſureté, et laiſſer dire tous les théologiens qui n'ont jamais dit que des ſottiſes. Il faut des lois aux hommes et non pas de la théologie ; et avec les lois et les armes ſagement employées dans la vie préſente, un grand prince peut attendre à ſon aiſe la vie future.

Je ſuis avec un profond reſpect, &c.

LETTRE LXXII.

DU PRINCE ROYAL DE PRUSSE,

FEDERIC GUILLAUME.

A Potsdam, le 10 de mars.

1771. Vous avez très-bien fait, Monsieur, de ne pas vous presser d'aller apprendre des nouvelles positives de l'autre monde. Vous êtes trop utile dans celui-ci, et j'espère que vous l'éclairerez encore long-temps.

Je ne vous fatiguerai plus par mes questions sur l'ame. Je serais bien fâché que vous allassiez chercher la réponse si loin; et ma curiosité n'en serait probablement pas mieux satisfaite. Quelque favorisé du ciel que vous soyez sur notre petite planète, je doute qu'il vous accordât le privilége de revenir instruire vos admirateurs. Si cependant la chose n'était pas impossible, ne craignez pas que votre apparition m'effraye. Mais, je vous le répète, ne vous hâtez point. Je suis très-content de ce que vous savez actuellement de notre ame : elle peut survivre au corps; il est vraisemblable qu'elle lui survivra.

Pour avoir l'esprit en repos sur l'avenir, il ne faut qu'être homme de bien. Je le serai toujours : j'en ferai toute ma vie honneur à vos sages exhortations; et j'attendrai patiemment que la toile se lève pour voir dans l'éternité.

Je ne ſaurais aſſez vous dire, Monſieur, combien je ſuis content de vos réponſes ſur le Syſtême de la nature. Je ſavais bien que vous réfuteriez mieux ce livre en vingt pages, que tous les théologiens ne le feront en cent volumes. Ce bienfait ſeul mériterait la ſtatue que l'on vous érige à tant de titres. J'aime la manière honnête dont vous traitez l'auteur, et la juſtice que vous rendez à ce qu'il y a de bon dans ſon livre, tout en terraſſant ſon ſyſtême. 1771.

Je vous rends mille grâces, Monſieur, du précieux préſent que vous me deſtinez. Je lis actuellement, avec un plaiſir infini, les premiers volumes de vos Queſtions ; je vous avoue que quelque eſtime que j'aye pour la grande Encyclopédie, la vôtre me plaît incomparablement mieux : un format commode, un ſtyle égal et toujours gai, point d'articles ennuyeux ou inintelligibles, et par-tout l'inimitable *Voltaire*.

Entre tous les articles que j'ai vus juſqu'à préſent, vous ne devineriez pas celui qui m'a le plus amuſé ; c'eſt celui d'*auteur*. Comme je ne crains pas de jamais l'être, j'ai pu en rire à mon aiſe. A moins qu'un prince n'ait le ſtyle de *Céſar*, ou la ſageſſe de *Marc-Aurèle*, ou le génie de *Fédéric*, je crois qu'il fera bien de ne pas écrire.

Je devrais peut-être mettre votre *Julien* ſur cette petite liſte des princes que leurs ouvrages font admirer ; mais je vous avoue que la ſatire des *Céſars* ſi vantée, ne me plaît guère. Je n'y trouve pas le ton de la bonne plaiſanterie. Si vous en jugez plus favorablement, pardonnez à mon mauvais goût.

Ma lettre devient trop longue : je vous en demande pardon, vos momens ſont trop précieux au public.

1771. Vous êtes aſſez heureux, Monſieur, pour que je ne puiſſe vous être bon à rien. S'il ſe préſentait néanmoins quelque occaſion de vous faire plaiſir, diſpoſez, je vous prie,

de votre très-affectionné ami,

FÉDÉRIC-GUILLAUME, *prince royal de Pruſſe.*

LETTRE LXXIII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 28 février.

MONSIEUR,

1772. MONSIEUR *Mallet* me remit ces jours paſſés votre lettre. Il m'a paru être un jeune homme très-ſage, et qui s'énonce très-bien. Enfin, pour faire ſon éloge, il n'y a qu'à dire qu'il m'a été recommandé par le *Neſtor* de notre littérature. Que je ſerais charmé de vous voir ici! Je tâcherais de vous en rendre, autant que je pourrais, le ſéjour agréable; mais je me bornerai à eſpérer de vous revoir un de ces jours à Ferney, et à tâcher de mériter, par vos leçons le caractère de philoſophe, le plus beau qui ſoit attaché à l'humanité, et que votre politeſſe veut bien me donner.

Je ſuis avec les ſentimens de l'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXIV.

DU MEME.

Weissenstein, le 6 d'octobre.

MONSIEUR,

J'AI reçu, par madame *Galatin*, votre lettre; elle m'a fait un plaisir inexprimable par l'amitié dont vous voulez bien m'assurer, et dont je fais tout le cas possible. Je vous prie de me la conserver, et d'être persuadé que personne ne vous chérit et ne vous admire plus que moi. Quel charme si je pouvais espérer de vous revoir bientôt! Je ferai tout mon possible pour cela, l'amitié étant pour moi la plus grande consolation de la vie. La révolution de Suéde a été faite avec beaucoup de prudence et de fermeté. Il faudra voir comment les puissances voisines la prendront.

1772.

Adieu, mon cher ami, aimez-moi toujours, vivez encore long-temps, écrivez-moi aussi souvent que vous le pourrez sans que cela vous incommode, et soyez persuadé de la sincère amitié avec laquelle je serai toujours,

Monsieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXV.

DU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

De Berlin, 13 février.

MONSIEUR,

1773. Je n'ai point voulu être de vos admirateurs indiscrets. Dérober du temps dont vous faites un si noble usage, c'est faire un rapt aux hommes que vous éclairez par vos lumières. Je lis et relis vos ouvrages; mais j'ai résisté au plaisir que j'aurais eu à vous écrire. Combien de lettres recevez-vous dont la vanité est l'objet ! Montrer une réponse de *Voltaire*, c'est un trophée qui doit faire penser que l'auteur de la lettre et celui de la réponse sont identifiés ensemble. Ce n'est pas ma façon de penser, je vous en fais l'aveu. On ne doit écrire à un homme de lettres que lorsqu'on a des observations utiles, curieuses; des doutes, des lumières à lui communiquer. Des lumières...comment vous en donner? Des observations . . . quand tout est clair, précis, il ne reste rien à faire. Des doutes .. je doute avec vous. Quand je lis vos ouvrages philosophiques, vous prouvez, vous subjuguez, vous entraînez. Voilà l'apologie du silence que j'ai tenu, et pour lequel, s'il pouvait servir d'exemple, vous m'auriez quelque obligation. Je jouis cependant de l'agrément de manquer aujourd'hui à la loi que je me suis imposée.

Le chevalier de *Mainissier*, qui va à Ferney pour vous voir et vous consulter sur ses propres ouvrages, qui m'est recommandé de Quesslie où il a passé trois années, me paraît digne de votre attention. 1773.

Ayez égard au souvenir que je conserve de *César*, et de l'ami de *Lusignan ;* j'étais trop jeune, à la vérité, pour avoir pu profiter de votre société autant que je l'aurais dû; conservant cependant l'impression que vos lumières et votre esprit m'ont donnée, et celle de l'estime et de la considération avec laquelle je suis,

Monsieur,

votre très-affectionné ami,

HENRI.

LETTRE LXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU PRINCE HENRI DE PRUSSE.

Mars.

MONSEIGNEUR,

Une des plus douces consolations que j'aye reçues depuis plus de vingt ans, a été la lettre dont votre Altesse royale m'a honoré ; je vois que vous daignez toujours protéger les lettres, et que vous favorisez les Français après vous être amusé à les battre; ils sont dignes en effet de vos bontés. Cette nation qui passe pour être un peu légère ne l'a jamais été pour

vous ; elle vous a toujours aimé, et les gens ſenſés
1773. de chez nous ont rendu unanimement juſtice à vos grands talens militaires comme à vos grâces.

Le jeune M. *Mainiſſier*, ſecrétaire du général de *Brux* écoſſais au ſervice de l'impératrice de Ruſſie, m'apporta hier dans mon lit, où mes maladies me retiennent, la lettre dont je remercie votre Alteſſe royale; mon triſte état, et la perte preſque entière de mes yeux ne me permettront guère de lire trois gros volumes de la Politique morale, dont ce jeune homme eſt l'auteur ; mais je lui rendrai tous les ſervices qui dépendront de moi, quoiqu'il ſoit très-difficile de dire des choſes neuves en morale, et peut-être dangereux d'en dire de vieilles en politique.

Il eſt vrai qu'il y a eu de grands politiques à l'âge de vingt-cinq ans, mais ils n'imprimaient rien à cet âge ſur le gouvernement.

Quoi qu'il en ſoit, ſi le jeune M. *Mainiſſier* eſt aſſez heureux pour penſer et s'exprimer comme vous, il réuſſira. Je le trouve bien heureux d'avoir pu vous faire ſa cour; mon âge et ma fin prochaine ne me laiſſent pas eſpérer un tel bonheur.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe royale, &c.

LETTRE LXXVII.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Caſſel, le 17 d'avril.

C'EST d'un cœur pénétré de la plus vive reconnaiſſance que je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mon mariage. Il eſt des plus heureux, et l'on ne ſaurait rien ajouter à mon bonheur. J'ai été paſſer deux mois à Berlin, et j'ai eu l'occaſion d'entendre ſouvent les converſations de ce grand roi, qui m'a comblé de politeſſes et de faveurs! Quel charme pour moi de l'écouter! Les momens que l'on paſſe avec lui ne paraiſſent ſurement pas être longs, et l'on voit à regret en arriver la fin. Vous avez très-bien fait, mon cher ami, de ne m'avoir point envoyé une ſeconde lettre de la perſonne en queſtion. Gardez-la, je vous prie, me voyant dans l'impoſſibilité d'y ſatisfaire. 1773.

Que je ſuis charmé que les cinquante accès de fièvre n'aient pas dérangé une ſanté auſſi chère pour tous vos amis, et pour moi en particulier qui vous aime au-delà de toute expreſſion! Vivez, cher *Neſtor* de la littérature; vivez encore long-temps pour le bien de l'humanité; conſervez-moi toujours votre amitié qui m'eſt ſi précieuſe, et ſoyez perſuadé de la parfaite conſidération avec laquelle je ſuis,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE,

A MADAME LA DUCHESSE DE VIRTEMBERG.

Le 10 juillet.

MADAME,

1773. On me dit que votre Alteſſe ſéréniſſime a daigné ſe ſouvenir que j'étais au monde. Il eſt bien triſte d'y être ſans vous faire ſa cour. Je n'ai jamais reſſenti ſi cruellement le triſte état où la vieilleſſe et les maladies me réduiſent.

Je ne vous ai vue qu'enfant, mais vous étiez aſſurément la plus belle enfant de l'Europe. Puiſſiez-vous être la plus heureuſe princeſſe, comme vous méritez de l'être. J'étais attaché à madame la margrave avec autant de dévouement que de reſpect, et j'avais l'honneur d'être aſſez avant dans ſa confidence, quelque temps avant que ce monde, qui n'était pas digne d'elle, eût perdu cette princeſſe adorable. Vous lui reſſemblez ; mais ne lui reſſemblez point par une faible ſanté. Vous êtes dans la fleur de votre âge : que cette fleur ne perde rien de ſon éclat, que votre bonheur puiſſe égaler votre beauté ; que tous vos jours ſoient ſereins, que les douceurs de l'amitié leur ajoutent un nouveau charme ! Ce ſont-là mes ſouhaits ; ils ſont auſſi vifs que le ſont mes regrets de n'être point à vos pieds. Quelle conſolation ce ſerait pour moi

de vous parler de votre tendre mère et de tous vos augustesparens! Pourquoi faut-il que la destinée vous envoye à Lausanne, et m'empêche d'y voler. 1773.

Que votre Altesse sérénissime daigne agréer du moins le profond respect du vieux philosophe mourant de Ferney.

LETTRE LXXIX.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Cassel, le 28 de juin.

MONSIEUR,

MADAME *Galatin*, mademoiselle sa fille, et M. *Mallet* arrivèrent avant-hier. Vous pouvez vous imaginer quelle fut ma joie. Elle fut redoublée par la lettre que madame *Galatin* m'a remise de votre part. Que je reconnais bien le prix de votre amitié, et que ne suis-je toujours à portée de vous assurer de la mienne de bouche! Quand viendra cet heureux jour où je pourrai vous revoir! J'y pense continuellement, et j'espère encore, une de ces années, quand vous y penserez le moins, d'aller vous surprendre à Ferney. Quand viendra-t-il cet heureux jour où je pourrai revoir un ami que j'aime tendrement! 1774.

Madame *Galatin* est un peu fatiguée du voyage. J'espère que le sejour des bains de Geismar la remettra entièrement. Nous y allons demain. Ma santé est assez bonne. Les chagrins la dérangent quelquefois ;

1774. mais quand on ſe dit dans le meilleur des mondes poſſibles qu'il faut regarder d'un œil indifférent et philoſophique les choſes que l'on ne ſaurait changer, on les ſurmonte, je l'avoue, mais jamais au point que cela ne faſſe quelque impreſſion ſur le tempérament.

Continuez-moi toujours, mon cher ami, votre amitié. Ecrivez-moi, quand cela ne vous incommodera pas. Conſervez votre ſanté à laquelle perſonne ne s'intéreſſe plus que moi, et ſoyez bien perſuadé de la tendre amitié et de la parfaite eſtime avec leſquelles je ſerai toute ma vie,

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXX.

DE M. DE VOLTAIRE,

AU LANDGRAVE DE HESSE.

18 mai.

MONSEIGNEUR,

1776. Je vous avoue que je ſuis bien étonné. J'avais cru juſqu'ici que votre Alteſſe ſéréniſſime ſe bornait à eſtimer, à protéger ceux qui donnent d'utiles conſeils aux princes. Je viens de lire un petit écrit dans lequel un

un prince fouverain les inftruit de leurs devoirs avec autant de nobleffe d'ame qu'il les remplit. Celui qui difait autrefois que pour former un bon gouvernement il fallait que les philofophes fuffent fouverains ou que les fouverains fuffent philofophes, avait bien raifon. Vous voilà philofophe, et fi je n'étais pas fi vieux je viendrais me mettre aux pieds de votre philofophie féréniffime. Les feigneurs Cattes vos prédéceffeurs, ceux qui battirent *Varus*, ceux qui bravèrent fi long-temps *Charlemagne* n'auraient jamais écrit ce que je viens de lire. Le fiècle où nous fommes fera célèbre par ce progrès des connaiffances morales qui ont parlé aux hommes du haut des trônes, et qui ont infpiré des miniftres. 1776.

Votre Alteffe féréniffime fait peut-être déjà que la France vient de perdre les fecours de deux miniftres philofophes qui pratiquaient toutes les leçons qu'on trouve dans ce petit écrit qui m'a tant furpris. L'un eft M. *Turgot* qui, en moins de deux ans, avait gagné les fuffrages de toute l'Europe; l'autre eft M. de *Lamoignon*, digne héritier d'un nom cher à la France. Ils fe font démis du miniftère le même jour, et on pleure leur retraite.

Je ne fais point encore dans mes déferts quel philofophe prendra leur place, et aura la charité de nous gouverner. La fageffe d'aujourd'hui apprend non-feulement à faire du bien, mais à voir d'un œil égal les places où l'on peut faire ce bien, et le repos dans lequel on ne cultive la vertu qu'avec fes amis.

Je ne doute pas, Monfeigneur, que vous n'adouciffiez le poids du gouvernement par les douceurs de l'amitié. Heureux les peuples qui vous font foumis!

1776. Heureux les hommes privilégiés qui vous approchent !

Je ſuis avec un profond reſpect,

Monſeigneur,

de votre Alteſſe ſéréniſſime, &c.

LETTRE LXXXI.

DU LANDGRAVE DE HESSE-CASSEL.

Wabern, le premier de juin.

MONSIEUR,

Vous flattez ſingulièrement mon amour propre par l'approbation obligeante que vous voulez bien donner aux Penſées diverſes ſur les princes. Je la dois cette approbation à votre amitié pour moi, qui m'eſt ſi chère, et non au mérite de l'ouvrage. Je n'ai fait qu'y tracer les ſentimens de mon cœur, joints à un peu d'expérience. Que ne ſuis-je à portée, mon cher ami, de vous voir ſouvent pour puiſer dans votre converſation les principes difficiles de l'art de conduire les hommes, et de leur faire enviſager que tout ce que l'on fait eſt pour leur propre bien.

Plus je connais M. de *Luchet* et plus je l'eſtime. Quel charme dans la converſation! Quelles idées nettes! Il s'exprime avec la plus grande facilité et préciſion. Je l'ai fait directeur de mes ſpectacles, et l'on dirait qu'il eſt fait exprès pour cette place.

La France perd beaucoup dans les deux miniſtres qui ont donné leur démiſſion. Ils étaient philoſophes,

et cela eſt rare. Il me ſemble que l'on fait mal, à moins d'une néceſſité abſolue, de changer ſouvent de miniſtres. L'on perd trop à l'apprentiſſage. Les regards des politiques ſont tournés vers l'Amérique. J'y ai auſſi envoyé douze mille hommes qui contribueront, à ce que j'eſpère, à faire rentrer les rebelles dans leur devoir. Le pays eſt beau, mais le trajet par mer eſt fort long. 1776.

Conſervez-moi toujours votre amitié, étant pour le reſte de ma vie avec l'eſtime la plus ſincère.

Monſieur,

votre, &c.

FRÉDÉRIC.

LETTRE LXXXII.

DU MEME.

Caſſel, le 23 d'auguſte.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir votre lettre du premier de ce mois. J'eſpère que vous aurez reçu la mienne, par laquelle j'accepte de bon cœur la propoſition que vous me faites d'encourager l'inſtitut de la ſociété de Berne. Il eſt étonnant que dans un royaume de notre Europe, qui ſe dit policé, on penſe encore à un tribunal auſſi cruel que celui de l'inquiſition, qui ſerait digne des Iroquois et des anthropophages. 1777.

Je ſuis avec l'amitié la plus ſincère,

Monſieur,

votre, &c.

LETTRE LXXXIII.

DU MEME.

Caſſel, 24 novembre.

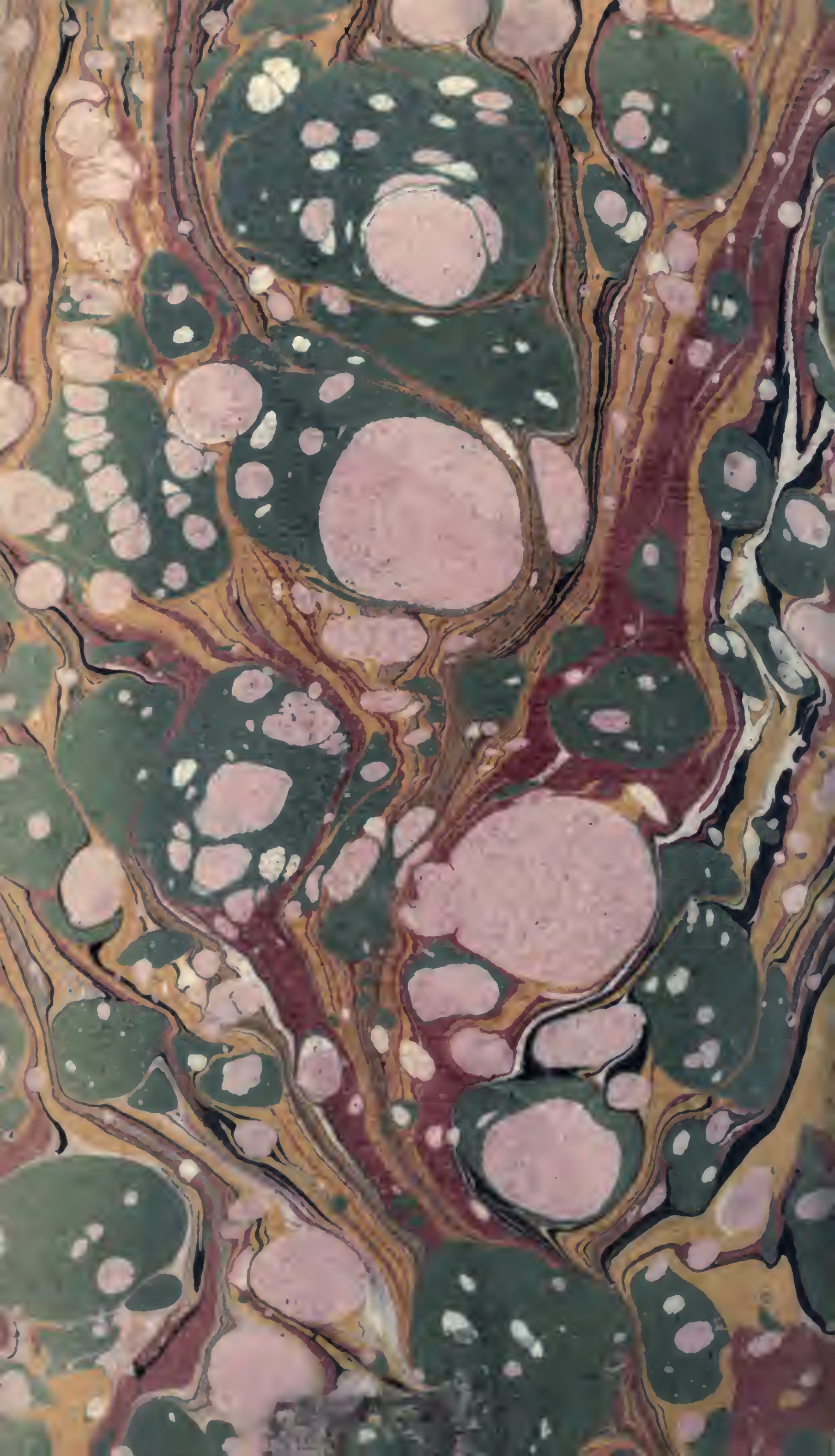
MONSIEUR,

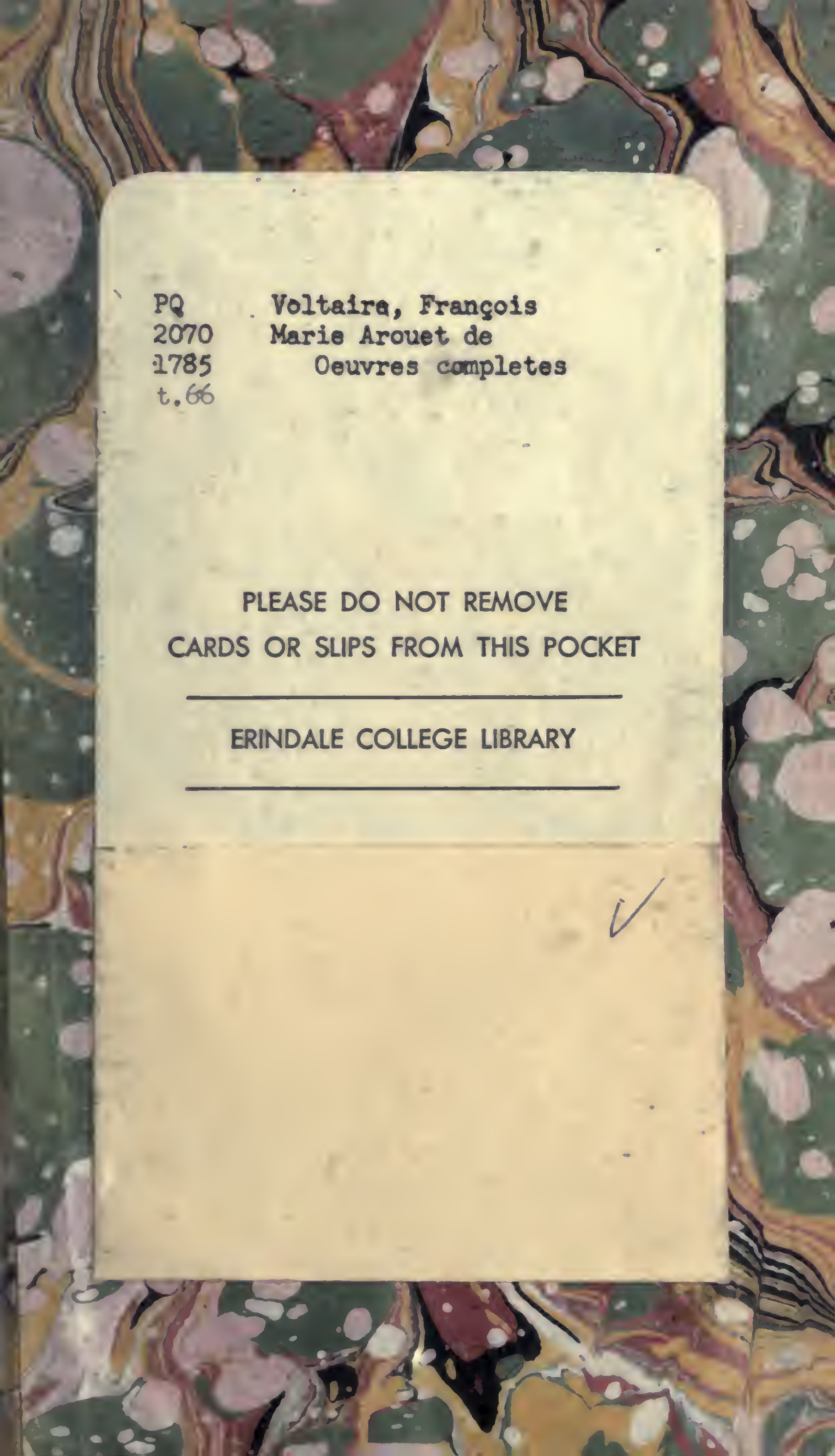
1777. J'AI reçu la lettre du 27 du mois paſſé avec le Prix de la juſtice et de l'humanité. Je me ſuis empreſſé de le lire, et j'y ai vu la juſtice et l'humanité tracées l'une et l'autre ſur le papier avec la plume la plus éloquente et la proſe la plus belle. Il ſerait à ſouhaiter que tous les juriſconſultes penſaſſent comme vous ſur cette matière. Je viens d'en perdre un, dans la perſonne de M. le conſeiller privé *Koop*, qui réuniſſait tous les talens que l'on peut ſouhaiter dans une charge de cette importance. Homme juſte, éclairé, laborieux, intègre, compatiſſant au malheur d'autrui, la mort nous l'a enlevé, et il n'avait pas encore cinquante ans. Il était entièrement revenu du ſentiment barbare et inutile d'arracher le propre aveu du criminel par des ſupplices plus cruels que la mort.

Je voudrais pouvoir mériter les éloges que vous me donnez à cette occaſion, et je les attribue uniquement à votre amitié pour moi, qui a trop d'indulgence.

Je ſuis avec la plus parfaite conſidération,
Monſieur,
votre, &c.

Fin du troiſième et dernier tome des Lettres du roi de Pruſſe, &c. et de M. de Voltaire.




PQ
2070
1785
t.66
Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

